This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600005182M

28
375.

MÉLANGES

DE

MALTE-BRUN.

MÉLANGES

DE

MALTE-BRUN.

Chez le même Libraire :

PRÉCIS DE LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe; précédé de l'Histoire de la Géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la Géographie mathématique, physique et politique, et accompagné de cartes, tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une table alphabétique des noms de lieux; par M. *Malte-Brun;* seconde édition, revue et corrigée. 6 forts vol. in-8°, avec un atlas composé de 75 cartes dessinées par M. *Lapie*, très-bien gravées et coloriés avec soin; et de 4 planches gravées en taille-douce pour la Géographie mathématique. Prix, broché : 105 fr.

— L'atlas de 75 cartes coloriées, 1 vol. in-fol. cartonné, se vend séparément : 60 fr.

— Les vol. III, IV, V et VI se vendent séparément aux souscripteurs qui ne se sont pas encore complétés. Prix de chaque volume : 10 fr.

N. B. Le vol. VII paraîtra en mars prochain, 1828. — Le vol. VIII, dernier de l'ouvrage, contenant la France et la Table générale et raisonnée des huit volumes, paraîtra en novembre de la même année.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE GÉOGRAPHIE, ou Abrégé général du précis de la Géographie universelle, etc.; par M. *Malte-Brun*. 2 forts vol. in-8° de 1500 pages environ, accompagnés d'un atlas composé de 8 cartes sur grand-colombier et coloriées avec soin. *Sous presse, pour paraître avec le dernier volume du Précis.*

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près l'Abbaye.

Marché 1828. Mars 1820

MÉLANGES

SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

DE MALTE-BRUN,

OU

CHOIX DE SES PRINCIPAUX ARTICLES
SUR LA LITTÉRATURE, LA GÉOGRAPHIE ET L'HISTOIRE,

RECUEILLIS ET MIS EN ORDRE

PAR M. J. NACHET,

AVOCAT A LA COUR ROYALE.

Simul et jucunda et idonea.....
Hor., *Ars post.*

TOME PREMIER.

PARIS,
AIMÉ-ANDRÉ, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

1828.

375.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Il n'est pas besoin de préface, sans doute, pour faire connaître le mérite des articles contenus dans ce recueil; tous ont été lus, approuvés, recherchés; le plus grand nombre même a obtenu chez l'étranger l'honneur d'être traduit. Chacun sait d'ailleurs que l'annonce d'un ouvrage n'était pour M. Malte-Brun qu'une occasion d'exposer les principes ou de tracer la marche historique de la *science*, et personne n'a encore oublié ces notices, que l'on trouva toujours trop courtes, où le savoir le plus profond se cache sous les formes élégantes et variées d'une imagination brillante; ces savantes descriptions où la richesse de l'ensemble est encore relevée par la scrupuleuse exactitude des détails.

Mais un mot d'avertissement peut n'être pas entièrement inutile pour indiquer le but de ce recueil, et la division que j'ai cru devoir adopter.

Honoré de l'amitié de M. Malte-Brun, pénétré d'estime pour sa personne et d'admiration pour ses écrits, j'ai voulu offrir à sa mémoire un hommage d'autant plus digne de lui que c'est lui seul qui le compose. J'ai voulu encore procurer aux amis des

sciences et des lettres le plaisir de relire ces nombreux articles où toujours l'érudition se montra parée des charmes du style, et leur éviter à la fois la fatigue et l'ennui de feuilleter les six et sept mille journaux qui les renferment.

Le titre de ce recueil indique assez cependant que je n'y ai point rassemblé tous les articles que M. Malte-Brun a publiés depuis plus de vingt ans; je ne présente ici que ceux qui m'ont paru mériter une préférence, soit par la généralité des vues et la hauteur des considérations qu'ils contiennent, soit par la nature du sujet, soit enfin par la richesse et l'harmonie du style. Ainsi j'ai mis de côté tous ceux qui ne joignaient pas l'importance des réflexions à l'importance de la matière, tous ceux dont l'intérêt a vieilli, tous ceux enfin qui offraient quelque chose de personnel, et pour lesquels l'auteur lui-même n'avait désiré que l'existence du moment.

Afin de rendre ce recueil d'une lecture plus méthodique et plus facile, je l'ai divisé en cinq parties ou sections. Chacune de ces sections contient les articles qui ont pour objet la matière indiquée par son titre. Ainsi les articles relatifs à la géographie sont réunis sous la même section; ceux qui traitent des voyages sont séparés de ceux qui n'ont pour objet que la littérature ou l'histoire, et ceux-ci ne sont point confondus entre eux; enfin sous le titre de variétés scientifiques j'ai rassemblé tous les articles qui ne s'élevaient point à un nombre

suffisant pour mériter autant de sections distinctes qu'ils traitaient de sujets différens. Cette méthode a, sur l'ordre chronologique, qu'elle n'exclut pas d'ailleurs entièrement, l'avantage de faciliter la lecture et les recherches, en réunissant sous un même point de vue, mais en conservant toujours la date de leur publication, les articles relatifs à la même matière.

J'avais eu l'idée de faire précéder cet avertissement d'une notice sur la vie et les ouvrages de M. Malte-Brun, mais un instant de réflexion a suffi pour me faire sentir qu'étranger aux sciences géographiques, il y aurait une sorte d'inconvenance de ma part à entreprendre d'esquisser une vie consacrée tout entière à l'étude de ces sciences, et surtout à prévenir dans cette tâche les nombreux savans qui furent les amis de cet homme célèbre, et qui peut-être en ce moment s'occupent à retracer l'influence de ses ouvrages sur les progrès de la géographie.

MÉLANGES

SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

GÉOGRAPHIE.

SUR LA RUSSIE.

(18 septembre 1804.)

Le soleil ne se couche point dans l'empire des Czars : au moment où les rayons de cet astre cessent de dorer les douze cents clochers de Moscow, la clarté du matin a déjà réveillé les chasseurs russes établis sur les côtes nord-ouest de l'Amérique. La surface de cet immense empire est d'environ 890,000 lieues carrées françaises, de 25 au degré ; elle égale la *neuvième* partie de la terre habitable, et la *vingt-huitième* de tout le globe terrestre. La population, que l'on estime à 36,000,000, forme à peu près la *vingtième* partie du genre humain.

Rien de plus singulier que la manière dont cette population est disséminée sur un territoire deux fois plus vaste que l'Europe entière. Au centre de la Russie d'Europe la population est généralement de 300 à 360 par lieue carrée ; dans le gouvernement de Moscow, elle va jusqu'à 864 individus ; dans celui de Kaluga, à 703 ; dans celui de Kiow, à 574. Les provinces ci-devant polonaises comptent environ 300 habitans par lieue carrée ; la Courlande en a jusqu'à 322. Mais au nord, à l'est et au sud de ce noyau fertile et peuplé, quels immenses

déserts s'étendent de toutes parts! Un caprice funeste pour le bonheur de l'Europe et de la Russie a pu faire transporter le siége de l'empire dans les stériles marais qui bordent la Néwa; mais les rois combattent en vain la nature, le gouvernement de Saint-Pétersbourg même ne compte encore que 245 habitans par lieue carrée : ôtez la capitale (1), et la proportion ne sera que de 140. Les tristes régions qui bordent la mer Glaciale sont condamnées par la nature à une éternelle stérilité; et personne ne s'étonnera d'apprendre que le gouvernement d'Archangel ne compte que 14 habitans par lieue carrée. Mais on est surpris de voir le même phénomène se répéter sur les bords de la mer Caspienne, sous la latitude de la Champagne et de la Bourgogne. Il est cependant sûr que le gouvernement d'Astrakan ne contient que 26 habitans par lieue carrée. Les bords de la Palus-Méotide et ceux de la mer Noire offrent également de vastes déserts où quelques villes isolées s'élèvent le long des fleuves. Un climat heureux et l'appât du commerce feront bientôt refluer la population de la Russie centrale vers ces mers, où déjà, au dixième siècle de l'ère vulgaire, le pavillon russe s'est montré avec gloire.

La Sibérie véritable est cet immense territoire qui, du pied des monts Uraliens et des monts Altaï, s'incline vers les ténébreux rivages de la mer Glaciale; c'est un monde à part; la nature y règne en souveraine; quelques habitations éparses interrompent rarement l'horrible uniformité des marais incultes et des forêts éternelles. Sur 700,000 lieues carrées, à peine trouve-t-on 1,500,000 habitans, ce qui donne 2 individus par lieue carrée. Il y a cependant quelques villes considérables : *Tobolsk* compte au-delà de 16,000 habitans.

(1) Saint-Pétersbourg compte 241,000 habitans; Moscow en a 277,000 en été, et 310,000 en hiver.

Si les nations soumises à la Russie sont séparées entre elles par leur position géographique, elles le sont encore plus par leurs idiomes, leur origine, leur constitution physique, leurs mœurs et leur manière de vivre. Parmi les 15 à 16,000,000 de véritables *Russes* qui habitent surtout dans la partie centrale de la Russie d'Europe, combien de classes absolument différentes les unes des autres! Ces princes et seigneurs qui, dans leurs palais de Moscow, réunissent au faste de l'Asie le faste de l'Europe, qui rassemblent autour d'eux les attraits d'un sérail, les charmes de la musique italienne et la pompe du théâtre français, qui les prendra pour les compatriotes de ces sales paysans qui n'éclairent leurs misérables cabanes qu'au moyen d'un bardeau de bouleau ou de pin, dont un bout est allumé et l'autre fixé dans la table; ces pauvres serfs qui détruisent les forêts naissantes en écorchant les jeunes arbres pour se faire des souliers et des nattes? La classe des riches négocians de Moscow forme également une nation à part qui ne ressemble en rien aux négocians de Saint-Pétersbourg ou de Riga: ici c'est l'élégance des mœurs européennes; là, c'est l'hospitalité patriarcale des peuples de l'Asie. A Tobolsk, au centre de la Sibérie, on pleure aux drames allemands; dans les rues d'Irskutsk on voit rouler des carrosses faits à Londres ou à Paris; dans les murs d'Astrakan, le marchand turc s'enivre d'opium, le Bucharien prend sa tasse de thé avec du sel au lieu de sucre, de belles Indiennes y jouissent quelquefois du plaisir de se brûler sur le tombeau de leurs époux.

Quelle longue gradation de climats depuis les sombres rochers de la Nouvelle-Zemble jusqu'aux vallées délicieuses de la Tauride! Ici des forêts de lauriers, d'oliviers, de figuiers et de micocouliers nous retracent l'image de la Provence; le fraisier-arbousier de l'Asie mineure orne les rochers maritimes de son beau feuillage toujours vert;

des vignes, d'origine grecque, s'élèvent à l'envi sur les arbres, retombent, se relèvent encore, et forment avec la viorne fleurie, des guirlandes et des berceaux naturels. Des cascades bondissent de rocher en rocher, de nombreux troupeaux couvrent les flancs des montagnes; le berger, assis dans un antre rustique, répète peut-être les mêmes mélodies qui jadis réveillaient les échos de l'Arcadie ou de l'Ionie. Quel contraste s'offre à nos regards vers l'autre extrémité de l'empire russe! De vastes marais couverts de mousses et de lichens; quelques touffes d'arbustes rabougris; le Samoyède enfumé conduisant ses rennes où poursuivant le renard et l'ours; telles sont les scènes qu'y présente la terre. La mer qui baigne ces tristes régions reste toujours couverte de brouillards épais et encombrée de glaces flottantes; souvent ces masses glacées s'amoncèlent, se renversent les unes sur les autres, se brisent avec fracas; alors la surface de cette mer prisonnière semble présenter une vaste plaine de cristal, d'où s'élancent des pyramides, des obélisques mutilés, des tours gothiques à moitié écroulées; le rideau d'une atmosphère brumeuse agrandit et rapproche en même temps ces objets bizarres, tandis que l'aurore boréale les éclaire de ses rayons lugubres.

L'aspect de l'empire russe n'offre pas des contrastes moins saillans, si, au lieu de le traverser du sud au nord, on en parcourt l'étendue de l'ouest à l'est. Le fertile sol de l'Ukraine est labouré avec beaucoup d'intelligence; de forts bœufs y traînent la lourde charrue. Dans la Russie centrale on ne connaît que l'*araire*, instrument qui ne fait qu'effleurer la terre: souvent le paysan ne possède qu'un petit cheval maigre et faible. La Livonie a enrichi l'agriculture d'une invention singulière; je veux parler des *fours* où l'on sèche les blés et les grains. Vers la mer Caspienne, comme vers la mer Blanche, toute trace d'agriculture disparaît. La zone fertile de la Russie est bor-

dée au nord par d'immenses forêts de pins, de sapins, de mélèses ; au sud s'étendent ces plaines dépourvues d'eau, couvertes de dépôts de sel, semées de coquillages marins ; ces landes stériles où tout atteste l'ancien séjour de la mer ; plus à l'est, des peuples nomades, tels que les Baschkirs, les Kirguises, comptent leurs richesses par le nombre de leurs chevaux, de leurs moutons, de leurs chameaux ou de leurs ruches d'abeilles. Le chameau, qui existe aussi en Tauride, pourrait être naturalisé à peu de frais dans toute la Russie méridionale. Le côté occidental ou européen des monts Uraliens offre déjà de riches mines de fer et de cuivre. Dans les trois gouvernemens d'Ufa, de Wiatka et de Permie on exploite environ 4,000,000 de *pouds* de fer de forge. Le produit de tous les autres gouvernemens s'élève à 1,000,000 de *pouds* (un *poud* est 40 livres de Russie). Le fer est, après le chanvre, l'article d'exportation le plus considérable. Le cuivre de Russie vaut cependant mieux par ses qualités ; il est très-ductile. C'est en Sibérie qu'on trouve ces superbes *malathises* qui ornent nos cabinets d'histoire naturelle ; c'est aussi dans cette affreuse contrée que les Russes ont découvert leurs plus riches mines d'or et d'argent. La population des provinces d'Ekatérinburg, de Kolywan et de Hertschiust, consiste principalement en mineurs et autres ouvriers attachés au service pénible des mines.

SUR L'EMPIRE D'AUTRICHE.

(29 janvier 1805.)

§ 1^er^. Placé aujourd'hui entre la Russie et la France, entre la Prusse et la Turquie, l'empire d'Autriche ne reste et ne peut rester étranger à aucun des mouvemens politiques dont l'Europe est agitée. Sa position a doublé l'importance que lui assignaient déjà ses richesses territoriales, sa population et ses forces militaires.

Les possessions de la maison d'Autriche ne forment

pas, comme la France ou l'Espagne, une de ces divisions éternelles du globe, où la politique n'a besoin que de maintenir l'unité déjà établie par les mains de la nature. On peut considérer l'empire autrichien comme partagé naturellement en cinq grandes divisions. Lecercle d'Autriche, avec les pays d'indemnité, occupe un espace de 6,000 lieues carrées, de 25 au degré, habitées par 4,600,000 individus. Le royaume de Bohème, avec la Moravie et la Silésie autrichienne, compose la deuxième section de cet empire; on en estime la surface à 3,900 lieues carrées, et la population, toujours croissante dans ces provinces, est au-delà de 4,700,000 âmes. La Gallicie (plus exactement Galitzie) comprend toutes les acquisitions autrichiennes en Pologne, avec la Bukowine, portion détachée de la Moldavie; l'étendue en est vaste; on l'a estimée, par approximation, à 8,000 lieues carrées; la population, selon les calculs les plus accrédités, atteint à peine le total de 4,500,000, quoiqu'elle se soit accrue d'un cinquième depuis le partage. La quatrième grande section des états autrichiens est celle qui renferme la Hongrie avec la Transilvanie, l'Esclavonie et autres annexes: cette seule section égale toute la monarchie prussienne, puisqu'on y trouve, sur 15,400 lieues carrées, une population de 9,100,000 ou 9,200,000 âmes. Enfin, les états Austro-Vénitiens, la moins étendue, mais la plus belle portion de l'Empire, offrent une superficie de 1900 lieues carrées, et près de 2,000,000 d'habitans.

Tous les recensemens compulsés, toutes les estimations discutées, toutes les autorités balancées (1), il nous paraît

(1) Mes sources sont les ouvrages de M. de Luca, professeur en l'université de Vienne; les Annales de statistique de M. de Lichtenstein; les Archives de Schlœzer; les Voyages de Hacquet, Ferber, Hermann; les Statistiques hongroises de Novotny, Korabinsky, etc.; enfin une centaine d'ouvrages allemands et autres, dont je me suis servi pour faire la description de l'empire d'Autriche, qui occupe

probable que l'empire d'Autriche, dans son état actuel, occupe sur le globe un espace de 36,000 lieues carrées, habitées par environ 25 millions d'âmes. Ainsi l'Autriche est plus grande que la France d'un sixième environ, mais l'espace qui en France renferme 100 habitans, n'en contient en Autriche que 66, en Prusse 60, en Russie 14.

L'empire autrichien perd encore de sa force politique par la grande diversité d'origine, de langue et d'intérêt qui en sépare les habitans. A peine y trouve-t-on 7,000,000 d'Allemands, tandis que les nations d'origine slavonne, telles que les Bohémiens, les Polonais, les Esclavons de Hongrie, forment un total de plus de 12,000,000. Les Hongrois propres, au nombre de 3,000,000, diffèrent autant des uns que des autres; ils descendent, non pas des Huns, mais de la grande race finnoise, de cette race de peuples qui occupait anciennement le nord et l'est de la Russie. Enfin les Valaques, les Vénitiens, et plusieurs autres nations moins nombreuses, conservent chacune leur idiome, leurs mœurs, leurs souvenirs de gloire nationale, leurs intérêts de localité. Ajoutez que la constitution politique varie de province en province. Dans la seule Transilvanie, il y a trois formes de gouvernement; en Hongrie, la noblesse a, de tout temps, prétendu former une espèce de république aristocratique; les Tiroliens, grâce à leur position et à leur courage, conservent des restes de démocratie; les Vénitiens et les Bohémiens n'ont point oublié leurs anciennes prérogatives, que la politique autrichienne a diminuées, tandis que cette même politique laisse aux Polonais une image de leurs diètes. Ainsi l'empire d'Autriche est, à

les deux cents premières pages du 4e volume de la *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde.* On y trouvera, province par province, tous les détails de statistique ou de géographie politique dont je donne ici les résultats en grand.

proprement parler, une monarchie fédérative. Joseph II sentit vivement l'inconvénient de cette dispersion d'intérêts et de forces ; mais son génie impétueux l'entraîna dans des mesures violentes et mal combinées ; il heurta tous les préjugés, il blessa toutes les consciences. Depuis les formes antiques du culte divin jusqu'aux idiomes de chaque province, tout devait, en un seul jour, prendre le caractère de l'uniformité la plus rigoureuse. Ce monarque réformateur crut qu'il suffisait d'un décret pour transformer les Hongrois et les Belges en philosophes allemands, et pour faire adopter à une immense majorité la langue, les mœurs et les idées de la minorité. Les suites d'un système aussi violent menacèrent la monarchie autrichienne d'une dissolution totale. Le Tyrolien murmurait ; la Belgique était sous les armes ; la Pologne observait ces mouvemens redoutables ; enfin le sort de l'Autriche était dans les mains des Hongrois ; et ces Hongrois, dont la généreuse fidélité avait sauvé Marie-Thérèse, disaient à haute voix que Joseph ayant dédaigné de se faire couronner en Hongrie, n'était pas leur roi, mais seulement un conquérant étranger. Le malheureux monarque entendait de son lit de mort les cris de la rébellion et le bruit de la guerre civile, qui déjà de toutes parts menaçaient son trône. La première démarche de son successeur, Léopold II, fut de remettre tout sur l'ancien pied, de céder même aux préjugés, et de rendre à chaque portion de l'Empire ce que les divers peuples regardaient comme la base de leur bonheur et la sauve-garde de leur liberté.

La lente et imperceptible action des siècles peut seule effacer les traits qui distinguent la vivacité et l'audace hongroise de la prudence et de la patience autrichienne, ou le superstitieux et grossier Valaque de l'industrieux et ingénieux habitant de la Bohème : le temps seul peut accoutumer la valeur polonaise et l'orgueil vénitien à

une domination étrangère, quelque sage et quelque heureuse qu'elle puisse être.

Venise, peuplée d'hommes instruits et polis; Prague, amie des belles-lettres et des beaux-arts, ne voient qu'à regret l'éclat que la présence du gouvernement répand sur Vienne, sur cette Vienne que les Berlinois et même les Hambourgeois ont accablée de tant d'épigrammes. Les Viennois jouissent dans toute l'Allemagne de la réputation qu'avaient jadis les Béotiens en Grèce, et les Champenois en France. Sans doute ces préjugés qui flétrissent des nations entières sont injustes; mais le fait est néanmoins que Vienne n'a point encore acquis cet empire d'opinion, d'esprit et d'habitudes, que Paris et Londres exercent sur les provinces; circonstance qui, aux yeux des hommes éclairés, ne paraîtra pas indifférente à l'état.

Les Polonais et les Hongrois, depuis quelques années, redoublent de zèle et d'efforts pour perfectionner, enrichir et maintenir leur langue nationale; il n'y a guère que la Bohème et la Moravie où la langue allemande fasse quelques progrès.

Mais c'est assez long-temps parler des côtés faibles de l'Autriche; fixons nos regards sur le brillant tableau de ses richesses territoriales.

(31 janvier 1805)

§ 2. La Bohème est entourée de montagnes riches en pierres précieuses, en fer et cuivre, mais surtout en étain. Le pin et le sapin couronnent le sommet de ces monts, les chênes et les tilleuls couvrent leurs flancs. Les collines de l'extérieur s'embellissent et de l'or des épis et de la pourpre des fruits; même les raisins y donnent un vin généreux, quoique peu propre à souffrir un long transport. Le froment, le blé, le lin, le chanvre y sont très-beaux; le houblon est le meilleur de l'Europe. On cherche à

perfectionner la race des moutons, et à rendre leur laine plus fine; le poil des lièvres de Bohème est singulièrement estimé pour la fabrication des chapeaux. La Moravie offre à peu près les mêmes productions que la Bohème; mais le soin des bestiaux est poussé plus loin dans les montagnes de la Silésie autrichienne. Ces belles provinces, peuplées d'abord par une race indolente d'Esclavons, doivent aux colons allemands établis dans les montagnes les toiles, les draps, les mousselines, les chapeaux, les verres et cristaux qui tous les ans font pencher en leur faveur la balance du commerce.

L'Autriche propre, beaucoup plus riche en vins qu'en blés, possède des salines importantes, mais le sel n'y est pas d'une très-belle cristallisation. D'après un faux principe d'économie politique, on s'est efforcé d'accumuler dans la capitale toute sorte de manufactures et de fabriques; celles de soiries, de coton et d'indiennes, avec l'horlogerie, la bijouterie, les fabriques d'armes, sont les plus florissantes; mais la manufacture impériale de lainages, établie près de Lintz, les surpasse toutes en utilité réelle.

La Styrie a déjà fourni du fer aux Romains, et ses mines semblent encore inépuisables. Le plomb de Carinthie n'est pas d'une qualité moins excellente. La mine de vif-argent d'Idria n'a point d'égale. Enfin, le Tirol et le Saltzbourg renferment d'immenses dépôts de sel gemme, appuyés au pied septentrional de ces Alpes majestueuses qui s'élèvent ici à une hauteur peu inférieure à celle du Mont-Blanc (1). Les montagnes et les îles sont partout la patrie du courage, de l'énergie et de l'activité; les esprits

(1) L'archiduc Jean, qui est très-instruit en minéralogie et en géologie, le prince-évêque de Gurck et quelques autres personnages distingués, ont fait récemment des voyages dans les Alpes, dont les résultats intéressans ont été publiés dans le Journal des Mines allemand, par le baron de Moll.

y sont plus fiers, les corps plus vigoureux. On voit en Tirol le paysan grimper, au moyen d'une échelle de cordes, sur les rochers les plus escarpés, y conquérir quelque coin de terre fertile, et faire flotter des épis au pied des glaces éternelles. Mais toute l'activité du brave Tirolien ne suffit pas pour vaincre la stérilité d'un sol rebelle à la culture; il ne se décourage point; il sait tirer des eaux aromatiques des plantes alpines; il réduit quelques marmottes en état de captivité; et riche de ces simples trésors, il parcourt l'Allemagne, revend de petites marchandises d'Italie, et reporte ordinairement dans ses foyers des gains très-considérables.

L'habitant des états Austro-Vénitiens n'a pas besoin d'une ressource aussi pénible; pour lui les Alpes arrêtent le cours des vents du nord; pour lui, les moutons de Padoue se couvrent d'une laine fine, presque égale à celle d'Espagne; pour lui, les orangers, les figuiers, les citronniers, soigneusement couverts aux approches de l'hiver, étalent librement pendant l'été leur verdure et leurs fruits; la vigne, de ses branches flexibles, embrasse les rameaux de mûrier; et, sous ces échalas naturels, le froment ne craint point les ardeurs du soleil. Les rochers si pittoresques de l'Istrie et de la Dalmatie embrassent des ports excellens et nombreux, où s'établira un commerce immense, si quelque jour on ouvre un canal entre le Danube et la mer Adriatique. Déjà l'on essaie de rendre navigable la rivière de Kulpa qui se rend dans la Save, et dont les sources ne sont éloignées du golfe de Quarnero que de six lieues (1).

La partie de l'empire d'Autriche qui gagnerait le plus par l'ouverture de ce nouveau débouché, est la Hongrie;

(1) Cette circonstance confirme singulièrement l'explication de la navigation des Argonautes, donnée par Pline, etc., et rend superflues toutes les hypothèses et les rêveries de quelques auteurs modernes à ce sujet.

et certes, cette vaste et belle contrée mérite toute l'attention de son gouvernement. Quelle variété, quelle richesse, quelle abondance dans les productions de ce pays! Le travail, l'industrie et l'intelligence y ont très-peu de part; un sol gras y répond aux influences d'un climat chaud et humide. Là, des bœufs, remarquables par la grandeur de leurs cornes, errent lentement dans de vastes prairies; ici, des chevaux pleins de vigueur et de feu bondissent sur les collines découvertes. Aux champs de froment et de maïs succèdent des vergers remplis de figuiers, d'amandiers, de pruniers et de châtaigniers. Les vignes de Tokay tirent leurs sucs généreux d'un sol formé de basalte décomposé; pour en faire du vin, on fait sécher au soleil des raisins choisis. Le vin rouge de Syrmie ressemble à celui de Montepulciano; et en général, les vignobles de l'Esclavonie et de la Croatie se montrent comme des colonies dignes de leur origine grecque et italienne. D'autres parties de la Hongrie offrent un aspect plus sévère : des montagnes couronnées de rochers, hérissées de forêts, ne produisent à leur surface qu'un peu d'avoine; mais leurs flancs recèlent des trésors minéralogiques, de l'or pur et fin, du cuivre en abondance et de la meilleure qualité, les seules vraies opales, et une immense quantité de sel gemme.

Aucune province autrichienne n'est dépourvue de quelque richesse territoriale. La froide Gallicie s'enorgueillit de ses magnifiques troupeaux, de ses fertiles champs de blé et de seigle, mais surtout de ses célèbres salines, situées près de Bochnia et Wiélitzka : elles sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en parler plus au long. L'exploitation de quelques mines de fer et des forêts, ainsi que l'entretien des bêtes à laine, pourraient un jour devenir des sources de prospérité pour la Gallicie; mais les principaux débouchés naturels de ce pays, savoir, la Vistule et le Dniester, se trouvent en partie sous une domi-

nation étrangère. Il en est de même du Danube pour la Hongrie, et de l'Elbe pour la Bohème. Ainsi l'Autriche, après tant d'agrandissemens et d'arrondissemens, se trouve encore de toutes parts gênée et resserrée, parce que de tous les côtés elle a rencontré des voisins.

En considérant les frontières militaires de l'empire d'Autriche, on reconnaît l'insuffisance du système des arrondissemens partiels. La Gallicie, dans ses limites actuelles, est absolument sans défense naturelle ; les armées autrichiennes, si elles étaient obligées de défendre ce pays contre la Russie ou la Prusse, ne peuvent compter que sur leur courage, et en cas d'échec, sur une retraite assurée dans les monts Carpathes. La Bohème est à présent à l'abri d'une invasion subite ; les forteresses d'Egra, de Thérésienstadt, de Pless, d'Olmultz entourent et couvrent Prague. Le Tyrol est un autre boulevard de l'Autriche ; elle forme avec la Bohème comme deux bastions qui ont absolument besoin d'être liés l'un à l'autre, par la fameuse *ligne de l'Inn*, dont l'Autriche n'a point obtenu la cession. Des forteresses s'élèvent déjà dans les états ex-vénitiens ; mais en considérant la position de la Dalmatie, et en tirant une ligne des bouches de Cattaro vers Orsova ou Belgrade, on concevra combien il s'en faut que toutes les vues de l'Autriche soient remplies.

L'armée autrichienne est *censée* former en temps de paix un ensemble de 380,000 combattans, dont 240,000 d'infanterie régulière, 50,000 de cavalerie régulière, 12,000 d'artillerie, et 70,000 de milices frontières et autres troupes irrégulières. La cavalerie hongroise et polonaise est excellente ; les Tyroliens sont des tirailleurs redoutables ; en général les Autrichiens, depuis qu'ils sont sortis de la terrible école de la guerre de sept ans, sont comptés au nombre des meilleurs soldats de l'Europe. Les malheurs qu'ont éprouvés leurs armées tenaient à l'influence désastreuse du conseil aulique mili-

taire, comprimée aujourd'hui, mais non pas anéantie par l'archiduc Charles. Les généraux n'osaient vaincre sans avoir envoyé chercher la permission à Vienne. Le défaut d'instruction parmi les subalternes a été publiquement dénoncé par le prince que nous venons de nommer, et qui a déjà obtenu le glorieux titre de restaurateur de la discipline militaire dans sa patrie.

La marine autrichienne est encore à naître. M. de Lichtenstein assure qu'il y avait en 1802, dans tous les ports autrichiens, 2,400 bâtimens nationaux, mais c'est en y comptant les moindres bateaux pêcheurs; et c'est de la même manière qu'on enfle jusqu'à 6 ou 7,000 le nombre de bâtimens arrivés à Trieste dans une année. Je pense qu'il y a tout au plus 500 bâtimens au-dessus de dix tonneaux qui appartiennent à des sujets d'Autriche. Sans des possessions maritimes deux ou trois fois plus étendues, l'établissement d'une grande marine militaire sera pour l'Autriche, comme pour la Prusse, une chose très-difficile et d'une utilité très-équivoque.

Le système financier de l'Autriche a subi et subit encore tous les jours tant de changemens, que je ne me trouve pas en état d'en parler pertinemment. Les revenus de l'état, singulièrement augmentés depuis deux ou trois ans, s'élèvent, à ce qu'on assure, à 193,000,000 de florins de Vienne (frais de perception déduits), somme qui équivaut à 507,000,000 de francs, en prenant le florin à la valeur fixe qu'il a en Autriche. Mais le cours de change étant très-défavorable, cette somme, à l'égard des pays étrangers à l'Autriche, ne représenterait pas même 400,000,000. Après tout, le revenu de l'Autriche paraît être double de celui de la Prusse, et peu inférieur à celui que la France avait en 1789, selon le compte rendu de M. Necker.

NOTICE GÉOGRAPHIQUE SUR LA LIGURIE.

(15 juin 1806.)

En s'approchant de la Méditerranée, les Alpes abaissent leurs cimes et se divisent en deux branches; l'une forme les montagnes de la Provence; l'autre remplit de ses nombreux promontoires la partie occidentale de l'ancien état de Gênes, qu'elle sépare du Piémont. Ce n'est qu'entre Savone et Gênes que commence la chaîne des Apennins (1). Ces montagnes, qui près du passage de la Bochetta, n'ont que 3 à 4,000 pieds de haut, atteignent vers les confins de la Toscane une élévation de plus de 6,000 pieds. Leurs cimes aplaties donnent à la Ligurie orientale (la rivière du Levant) des courans d'eau plus larges, des prairies plus étendues, des chemins plus praticables, et en général un aspect moins âpre et moins sauvage que ne l'est celui de la rive, ou, comme on dit, rivière du Ponent. Ici, au contraire, les Alpes liguriennes poussent jusque dans la mer leurs terrasses escarpées; les vallées n'y sont que des ravins, les torrens n'y coulent que de précipice en précipice; et le chemin, si connu aux guerriers français, est taillé comme une corniche dans des rocs suspendus sur les flots.

Le vrai granit élance rarement ses pointes aiguës dans les Alpes liguriennes; il disparaît presque dans l'Apennin; de belles serpentines, des jaspes, des ardoises, des marbres de toute sorte composent le corps de cette chaîne de montagnes, que la vanité de quelques Italiens affecte de comparer aux Alpes. Le côté des Apennins qui se trouve vers Gênes n'offre ni ces sources de pétrole, ni ces ébullitions d'une argile fermentée, appelées *salses*, ni ces grands dépôts de coquillages marins, en-

(1) Selon Strabon, Méla et tous les anciens.

tassés pêle-mêle avec d'anciennes forêts et avec les restes d'une végétation étrangère ; dépôts qui attestent la grande catastrophe du globe. Tous ces curieux monumens de la géographie physique se trouvent sur le revers opposé, qui appartient au royaume d'Italie (1) ; mais on rencontre sur la côte de Gênes des cavernes remarquables qui paraissent avoir été creusées par les flots de la mer, et des roches d'une marne endurcie qui contiennent des daïls ou des pholades vivantes (2) ; les carrières y sont importantes; on a des salines, et on y soupçonne des mines de fer.

Défendue par l'Apennin, inclinée au midi et voisine d'une mer ouverte, la Ligurie n'éprouve jamais ces froids vifs qui, en Lombardie, en Dauphiné, rappellent la proximité des glaciers de Suisse. La température, même en hiver, y est très-douce : M. Pictet a trouvé qu'en octobre, par une forte bise, la chaleur de l'après-midi s'approchait de 20 degrés de Réaumur. Telle est la douceur du climat, que l'on y voit mûrir les fruits de Naples, pays plus méridional de 4 à 6 degrés. La petite ville de Bordighera, près San-Remo, cultive beaucoup de palmiers dont on envoie les feuilles à Rome pour les cérémonies de la semaine sainte. Sur toute la côte, on voit, entre les promontoires calcaires, le fond de chaque petit golfe orné de plantations d'orangers, de citronniers, de figuiers, de cédrats, de jasmins d'Arabie et de cassiers. Les rochers les plus décharnés se couronnent du grand aloès ; de leurs noires crevasses s'élancent des apuntias ou figuiers d'Inde; les lauriers roses, les romarins, les bruyères en arbre, les myrtes, les cistes à feuilles de laurier, balancent leurs tiges élégantes et fleuries sur les flancs des montagnes. Sur les hauteurs moyennes

(1) Spallanzani, Soc. ital. tom. 2, p. 865.

(2) Saussure, 1356.

on voit l'olivier mêler sa verdure bleuâtre et austère aux teintes plus douces de la vigne, au vert foncé des caroubiers et des mûriers et au vert clair des pins maritimes. Les Génois ont fait un jardin de chaque coin de terre qui restait entre les rochers (1); ils cueillent en tout temps des fleurs et des fruits. La force de la végétation est souvent étonnante; les caroubiers deviennent, en quelques endroits, aussi gros que ceux de la Sicile : on dit qu'il y a eu des oliviers qui avaient jusqu'à deux aunes de circonférence. Les huiles du golfe de Spezia sont surtout très-estimées. Les vins de la Ligurie sont loués par Pline; ils tiennent du muscat. Les soies de Novi sont en petite quantité, mais leur blancheur, leur finesse et leur égalité les font préférer pour les fabriques de gaze.

Mais les cimes de l'Apennin sont nues et stériles; quelques hêtres y végètent parmi de tristes bruyères. Le pin maritime forme les plus grandes forêts; mais il ne croît que dans les régions inférieures. Ce n'est guère que dans les larges vallées calcaires de la partie orientale que l'on rencontre de beaux pâturages et de vastes champs de blé. Aussi Gênes, obligée de tirer ses vivres des autres contrées voisines, éprouvait souvent des disettes cruelles. Même le golfe de Gênes est très-peu fourni de poissons; on n'en a point recherché la cause. La réunion à la France ouvre aux Génois les fertiles campagnes qu'arrosent le Pô et le Tésin; ils pourront échanger les beaux fruits de leur côte brûlante contre les blés d'une région plus tempérée.

Les deux côtes de la Ligurie offrent au commerce français et italien plusieurs ports et mouillages. Dans la rivière du Ponent, on distingue ceux de San-Remo, d'Albenga, de Vadi; mais la jalousie des Génois a fait combler celui de Savone, patrie de Christophe Co-

(1) Les Liguriens labourent avec soin la terre, ou plutôt *ils hachent les rochers*, dit Strabon, liv. 4.

lomb (1). La rivière du Levant nous présente successivement le port de Portofino, celui de Sestri, où il y a, je crois, des chantiers de construction ; enfin ce magnifique golfe de Spezia, rade immense, qui renferme trois ou même quatre excellens ports, et qui, à l'extrémité orientale de l'empire français, retrace en quelque sorte la belle baie et rade de Brest, avec la seule différence que le golfe de Spezia a l'ouverture beaucoup plus large et libre de tout embarras; circonstance qui en rendra peut-être la défense plus coûteuse, mais qui aussi permet à la plus nombreuse flotte d'y entrer et d'en sortir en ordre de bataille avec tous les vents. L'embouchure de la Macra offre le dernier port ligurien à l'est.

Au fond de ce vaste amphithéâtre maritime, dont le contour est semé de golfes, de forêts, de villes, de villages et de jardins, s'arrondit un autre amphithéâtre plus étroit et plus riant : c'est là que s'élève *Gênes la Superbe,* avec ses palais, son port et son phare, son pont aérien qui joint deux montagnes, ses aquéducs et ses hôpitaux, construits en marbre et jaspe. Toutes ces choses ont été décrites cent fois avec une exactitude minutieuse, mais on n'a que des aperçus très-rapides sur la population, le commerce, les revenus de cette fameuse cité. Les auteurs les plus instruits même ne donnent que 80,000 habitans à la ville de Gênes : des personnes qui y ont été avant le dernier siége pensent qu'on pouvait alors y compter 100,000 âmes. Toute la Ligurie, en 1798, était peuplée de 590,000 individus; et, comme le traité de Lunéville a donné aux Liguriens le district assez considérable nommé les *Fiefs impériaux* (2), la population ac-

(1) Du moins ce navigateur habitait à Savone avant de commencer ses voyages, selon M. de Lalande, *Voyage en Italie.* C'est également la patrie de Grégoire VII, de Jules II, etc.

(2) La France leur céda Serravalle et Carioso, en 1802. Voyez le Moniteur, an x, n° 136, page 1470.

tuelle peut être évaluée à 600,000 individus. La majeure partie de cette population consiste en pêcheurs et marins. Il y avait cependant avant la guerre des manufactures et des fabriques assez intéressantes, et dont le gouvernement français ne manquera sans doute pas d'encourager le rétablissement. Telles étaient les fabriques de velours unis de soie, répandues même dans les villages et les hameaux; mais les autres étoffes de soie avaient perdu leur réputation. On y comptait jadis 110 moulins à papier, qu'on débitait principalement dans l'Amérique espagnole. La fabrique d'armes de Savone a eu de la renommée. Mais la principale source de l'ancienne richesse de la ville de Gênes doit être cherchée dans les affaires de change que faisait surtout la célèbre *Banque de Saint-Georges*. Pendant le cours de la guerre d'Amérique les Génois avaient essayé d'attirer chez eux le commerce de commission, et la navigation de cabotage et de fret; ils y avaient en partie réussi: voilà pourquoi les Anglais les ont dernièrement vexés et persécutés de toute manière. Ils ont également cherché à établir des chantiers de construction, qui ne tarderont pas à devenir importans. Les barrières politiques sont détruites; les forêts des Alpes françaises et italiennes descendront dans les ports de la Ligurie, et se transformeront en des flottes qui feront trembler et le petit Alger de la Méditerranée et le grand Alger de l'Océan.

Les revenus de la république ligurienne ont été évalués assez communément à 15,000,000 de *lire* de Gênes (1); ils provenaient autrefois principalement des douanes; mais la malheureuse position de la république l'avait forcée de recourir dernièrement à des impositions foncières : la constitution de 1802 détermine leur montant à 9,000,000 de *lire* (2).

(1) Un *lira di banco* vaut environ 1 fr. 5 cent.

(2) Moniteur, an X, n° 191, page 1196.

Les Génois, absorbés dans leurs spéculations commerciales, ont peu cultivé les sciences. Les beaux-arts, divinisés dans le reste de l'Italie, n'ont trouvé chez eux qu'une protection de vanité, et qui avait même cessé avant la fin du XVI^e^ siècle. L'immense collection du Muséum français offre à peine deux ou trois productions des peintres génois : ce serait un abus de mots que de parler de l'*école génoise;* mais si l'on veut caractériser le petit nombre d'artistes que Gênes à vus naître, on peut les comparer à l'école espagnole et napolitaine. Les Génois, presque étrangers à l'Italie par leurs mœurs, enviés d'ailleurs à cause de leurs richesses, n'ont pu échapper à des critiques qui respirent toute la vivacité du caractère italien (1). Les bons Milanais les accusaient d'inhospitalité et d'avarice ; les puristes de Toscane les traitaient de barbares, à cause de leur dialecte, qui est réellement très-différent du véritable italien (2); enfin les Piémontais et les Vénitiens, animés par des jalousies politiques, ne les ménageaient pas davantage. Les satires, dictées en grande partie par la haine, n'ont pas empêché les voyageurs éclairés et exempts des préjugés italiens, d'estimer à sa juste valeur le courage, l'industrie, la patience, la probité commerciale et la tolérance religieuse des Génois. Leur habileté en commerce, en navigation, en fait de précieux sujets pour l'empire français. Cette rapide esquisse que je viens de tracer de leur pays prouve à qui sait réfléchir combien la réunion à la France leur ouvre de carrières nouvelles, de communications avantageuses, de débouchés favorables et de secours nécessaires.

(1) Jules-César. Scaliger les a surtout maltraités en vers latins assez médiocres, cités par Merula, *Cosmograph.*, part. II, lib. 4, cap. 17.

(2) Ils suppriment les consonnes, et raccourcissent les mots; ils disent, par exemple, *taola* pour *tavola*, *scuo* pour *scudo*, etc.

SUR LES VIGNOBLES DE TOKAY.

(21 juillet 1805.)

Les célèbres vignobles de Tokay ont été décrits avec soin par un habitant du pays, dans une petite brochure qui a pour titre : *Notitia historica, poetica, œconomica montium viniferorum comitatûs Zemplin; auctore Ant. Szirmay de Szirma*, à Kaschan 1698. C'est de cette relation authentique et peu connue que nous allons extraire les détails suivans.

Les montagnes du comté de Zemplen forment une petite chaîne en avant des monts Carpathes. Les Hongrois la désignent sous le nom de *Hégy-Allya*, c'est-à-dire pied de la montagne. La colline de Magoshegy paraît être volcanique; elle présente un cratère entouré de laves (1).

C'est, dit-on, dans le basalte décomposé que croissent les célèbres vignes de Tallya-Mada, de Tolesma, de Liska, de Tarzal et autres, connues sous le nom générique de *vignobles de Tokay*, quoiqu'on donne aux vins de Tallya et de Tarzal la préférence sur ceux de Tokay même. Le canton produit, année commune, 240,000 *eimer*, mesure qui, dans cette partie de la Hongrie, équivaut à 5 décalitres 6 litres 89 centilitres (2).

On pourrait être tenté de regarder les vignes de Tokay comme des rejetons de celles que les Romains ont plantées en Illyrie; mais notre auteur assure que c'est le roi Bela IV qui a le premier consacré ces fertiles coteaux au culte de Bacchus. Ce roi profita des premiers momens de repos que la guerre lui laissa en 1241, pour faire venir

(1) *Notitia*, etc., page 7. Le célèbre minéralogiste danois Esmark n'a rien vu dans les montagnes de Tokay qui portât un caractère décidément volcanique.

(2) Voyez la *Métrologie*, dans le IX^e^ vol. de la *Géographie de toutes les parties du monde*.

d'Italie, par la voie de Venise, des plants et des vignerons. Comme une certaine espèce de raisin porte encore, à Tokay, le nom de *formint*, on a cru qu'elle était originaire des vignobles de *Formiæ*, tant célébrés par Horace. Une autre espèce est censée descendre des plants que les Vénitiens avaient apportés de Malvoisie, en Morée. Au reste, les raisins de Tokay n'ont pas besoin de noblesse d'origine, puisqu'ils ont acquis la noblesse du mérite. Durant le célèbre concile de Trente, les prélats d'Italie et de Trente vantaient chacun les vins de leurs pays. Georges Drascowich, archevêque de Colocza, leur assura que la Hongrie en produisait de meilleurs. Tout le monde trouva la chose incroyable; mais aussitôt l'archevêque hongrois fait apporter du vin de Tallya-Mada: le pape lui-même en goûta, et en déclara hautement la prééminence sur tous les autres vins. Cette anecdote est de 1562 : nous la racontons sur la foi de M. Szirmay.

Ce ne fut cependant que vers l'an 1650 que les Hongrois trouvèrent la méthode à laquelle on attribue aujourd'hui l'excellence de ce vin (1). Cette méthode se fonde principalement sur l'observation qu'on a faite que les raisins les plus chargés du principe sucrin se dessèchent avant les autres, et, pour ainsi dire, se cristallisent aux rayons du soleil; mais ces mêmes raisins se gâtent par la moindre humidité. Les vignerons ont donc pris le soin de choisir et de cueillir d'avance les premiers raisins mûrs, de les sécher avec beaucoup de précaution, et d'en extraire une essence semblable au miel pour le goût, et à la thériaque pour la vue. C'est en mêlant cette essence au vin ordinaire du canton, qu'on produit le véritable vin de Tokay, dont il y a deux sortes : l'une appelée *l'ausbruch*, l'autre *masklass*. Le premier se vend par *antals*, le second par barils qui contiennent deux *antals*. Dans

(1) *Notitia*, etc., page 45.

le masklass il y a deux fois autant de vin ordinaire avec la même quantité d'essence que dans l'ausbruch.

L'or végétal, qu'on a prétendu trouver dans quelques raisins de Tokay, n'est qu'un petit œuf d'insecte, autour duquel le suc du raisin s'est cristallisé et a pris une couleur dorée (1). Cette observation de M. Szirmay ne saurait pourtant pas détruire la certitude qu'on a de l'existence de l'or, en parcelles invisibles, dans quelques végétaux; existence prouvée par plusieurs expériences citées dans les *Élémens de Chimie*, par Chaptal, tom. III, page 401.

NOTICE SUR LE ROYAUME DE BAVIÈRE.

(18 janvier 1806.)

§ 1^er^. Le Tyrol, la Bavière proprement dite, le Haut-Palatinat et les provinces de Souabe forment la masse principale de la monarchie bavaroise. 110 lieues en mesurent la longueur depuis la Bohème jusqu'en Italie; la largeur, depuis les confins du royaume de Wurtemberg aux nouvelles limites de l'Autriche, semble dépasser 60 lieues. Le Danube traverse de l'ouest à l'est la Bavière propre, séparée de la Souabe par le Lech. L'Iser en arrose le centre, en coulant du sud au nord. L'Inn, d'abord emprisonné par une branche des Alpes, devient dans les plaines une barrière contre l'Autriche. Le Haut-Palatinat est arrosé par le Naab. A peu de distance, mais isolées cependant, les possessions bavaroises en Franconie s'étendent le long du Mein. Dans un plus grand éloignement on voit le Rhin inférieur baigner le duché de Berg. Ces diverses provinces comptent 3,000,000 d'habitans sur une étendue de 4,400 lieues carrées. Parcourons ce royaume, digne de figurer parmi les puissances de l'Europe.

(1) *Notitia*, etc., page 58.

Les Alpes rhétiennes et noriques hérissent presque toute la surface du Tyrol ; la grande chaîne, dirigée du sud-ouest au nord-ouest, s'élance quelquefois à la hauteur de 10 à 12,000 pieds. L'Ortelos, le Klokner et autres montagnes n'attendent qu'un Ramond, un Saussure, pour rivaliser en célébrité avec le Mont-Blanc et le Mont-Perdu. Ces colosses, qui semblent principalement composés de granit grisâtre, ont les formes plus arrondies que les Alpes de Savoie. Des deux côtés la grande chaîne tyrolienne est accompagnée de montagnes inférieures en hauteur, mais que leurs flancs taillés à pic rendent imposantes. Les rochers calcaires y dominent du côté de la Bavière ; les vallées qui aboutissent en Italie sont bordées par des masses de porphyre de toutes les couleurs. Au sommet de ces Alpes, trop peu connues, brillent des pyramides de glace ; l'aigle y poursuit de précipice en précipice le chamois agile ; le torrent gronde parmi les débris des rochers qui lui cèdent un étroit passage ; le bruit des avalanches roule de vallée en vallée. Plus loin, les robustes forêts de mélèses et de sapins ombragent de superbes pâturages où la chèvre, le cheval, le bœuf, broutent le cytise, la gentiane et l'anémone-alpine ; on entend retentir le marteau du mineur qui essaie les masses brutes du cuivre, du fer ou du plomb : rarement une parcelle d'or éblouit ses yeux, mais les marbres, les cristaux, l'alun, les charbons de terre y sont communs : la saline de Hall donne par an 250,000 quintaux d'un très-beau sel.

Le Tyrolien grimpe sur des rochers escarpés pour y cultiver le moindre coin de terre ; il sème beaucoup de maïs, et une espèce particulière de blé sarrasin, nommée *la plente*, lui fournit une seconde moisson : malgré ces ressources, le pays a besoin d'importer des blés. Le lin et le chanvre réussissent parfaitement ; on récolte quatre mille quintaux du premier, et sept cents de l'autre. Les vergers tapissent le fond des vallées ; des plantations de

mûriers s'y mêlent, et les collines, qu'échauffe le soleil, se couronnent de vignes généreuses. Ainsi on peut dire que le Tyrol touche par ses sommités à la Sibérie, et par sa base à l'Italie. Le *sirocco* même, ce vent d'une chaleur étouffante, pénètre dans quelques vallées tyroliennes.

Un pays qui, sur 1194 lieues carrées, ne compte que 600,000 âmes, offre nécessairement peu de villes considérables. Inspruck, la capitale, n'a que 12,000 habitans. C'était le siége de la diète tyrolienne, qui, respectée par la politique autrichienne, avait conservé le droit de consentir les impositions et d'en surveiller la levée. Les quatre ordres d'état sont, comme en Suède, la noblesse, le clergé, les bourgeois et les paysans. Hall et Brixen sont des villes de 4,000 habitans; Botzen ou Bolzano en a le double; c'est là que la langue italienne commence à se faire entendre. En approchant de l'Italie, le pays devient plus peuplé; il y a des bourgs qui ont 4,000 habitans, comme Ala; ou même 7 à 8,000. comme Pergine. L'histoire connaît le nom de Trente; les marbres qui ornent les palais et les fontaines publiques annoncent le goût italien; il n'y a pourtant que 10,000 habitans; Roveredo en compte 18,000; c'est la meilleure ville du Tyrol, c'est le siége des filatures et des teintureries de soie.

Dans plusieurs bourgs tyroliens, on fabrique des velours; les gants de peau de chèvre se font dans tout le pays; les tapis de la vallée de Lientz ont de la renommée. Les Tyroliens gagnent beaucoup par le commerce de transit entre l'Allemagne et l'Italie; ils s'expatrient par milliers pour colporter des marchandises dans l'étranger : les seuls habitans du bourg d'Imst fournissent de serins une partie de l'Europe; ils les portent jusqu'à Constantinople. Presque tous les jeunes gens des deux sexes quittent gaîment leurs montagnes paternelles, et y retournent fidèlement avec la petite fortune que leur ont procurée leurs courses infatigables. Ce même peuple, armé

pour son pays, combat avec autant de valeur que d'habileté : excellens tirailleurs, ils se portent sur des rochers inaccessibles, ou se couchent à terre dans les taillis des forêts; leur armée nationale s'est élevée quelquefois à 20,000 combattans.

Tout concourt donc à rendre l'acquisition du Tyrol importante pour le roi de Bavière : c'est un pays de mines, de salines et de forêts; c'est un débouché pour les produits de l'agriculture bavaroise; c'est la porte de l'Italie et la route naturelle du commerce entre l'Allemagne et Venise; c'est une grande forteresse naturelle et une pépinière de bons soldats.

Franchissons maintenant la montagne de l'Aigle, l'*Arlberg*, qui est la limite naturelle entre le Tyrol et la Haute-Souabe. Entre cette branche des Alpes et le lac de Constance s'étendent sept petites seigneuries, nommées, d'après leur position relativement au Tyrol, le Vor-Arlberg, c'est-à-dire le pays au-delà de l'Arlberg. Les bois de construction, les mines de fer et le bétail y abondent. C'est à Bregentz que sont construits la plupart des bateaux qui naviguent sur le beau lac de Constance, et dont les plus grands ont 110 pieds de long et seulement 14 de large, avec une mâture haute de 82 pieds. Cette petite marine deviendra un des liens commerciaux entre la Suisse et la Bavière.

La Haute-Souabe, contrée très-pittoresque, est proprement l'ancienne Algovie ou Allgau, que plusieurs érudits considèrent comme l'Alemannia du moyen âge. Les Alpes d'Algovie séparent les bassins du Lech et du Danube des eaux qui coulent dans le Rhin ou dans le lac de Constance (1). Un peuple brave et industrieux cultive ici de petits terrains fertiles au milieu des rochers et des forêts. Le commerce y fait fleurir la petite ville de Lin-

(1) Plusieurs journaux ont confondu cette branche des Alpes avec l'*Alb* de Wurtemberg.

dau, à laquelle sa situation charmante au milieu du lac de Constance a fait donner le surnom de Venise de Souabe; mais cette prétendue Venise n'embrasse que trois îles avec 3,000 habitans. Les petites seigneuries qui bordent le lac de Constance sont couvertes de vignobles et de vergers. En montant dans l'intérieur, on rencontre l'image fidèle des pâtres et des troupeaux de la Suisse.

Le comté de Konigsegg-Rotensfels n'avait pas été acheté par l'Autriche sans de bonnes raisons. Ce petit pays entretenait un corps armé de 1,000 hommes; il prenait en flanc les possessions bavaroises; ses productions en chevaux, bétail et lin, ainsi que ses fabriques de toile, en rendaient la possession lucrative. Ce sont précisément les mêmes productions qui donnent beaucoup de valeur au pays de Kempten et au ci-devant évêché d'Augsbourg. Les villes de Kempten et de Kauffbeuren font un bon commerce de transit; mais Memmingen, qui a 9,000 habitans, les surpasse dans ce commerce, et s'enrichit encore par ses fabriques de coton, de laine, de cuirs et de tabac. Ici commence déjà le pays des collines, qui s'étend vers Ulm et Augsbourg, et qui comprend le margraviat de Burgaw, contrée immortalisée par la campagne la plus courte et la plus décisive que l'histoire connaisse. De petits bois, des vergers, des champs de blé et de houblon, offrent partout une perspective riante et variée; de nombreux ruisseaux y animent la verdure des prairies; de tous côtés on voit s'élever les clochers gothiques des abbayes : plusieurs de ces bâtimens monastiques se faisaient remarquer par leur magnificence, et par les bibliothèques et autres curiosités qu'ils renferment. Les moines, contre lesquels on n'a poussé tant de cris qu'en les jugeant loin des temps où ils se sont établis, avaient appris l'agriculture et le jardinage aux sauvages habitans de l'Alemannia; premiers possesseurs de cette terre inculte, ils avaient

choisi pour demeure les positions les plus pittoresques et en même temps les plus salubres.

A côté de tant de petites seigneuries ecclésiastiques ou séculières, la Souabe vit naître dans le moyen âge une trentaine de villes libres impériales : ces petites républiques, alors siéges exclusifs du commerce et de l'industrie, formèrent en 1488 *la ligue de Souabe*. Deux de ces villes ont long-temps conservé l'esprit commercial qui les rendit autrefois si florissantes. Mais Ulm a déchu rapidement depuis le XVII^e^ siècle : chargée d'une grande dette, déchirée par des factions, elle a succombé sous les malheurs que les dernières guerres lui ont attirés. Elle comptait avant cette époque 14,000 habitans dans ses murs et 24,000 sur son territoire; ses fabriques de toile et autres, ainsi que sa navigation sur le Danube, y entretenaient quelques restes d'aisance; aujourd'hui, elle espère tout de la sagesse de son nouveau gouvernement; et si des réglemens bien combinés lui permettent de devenir un entrepôt pour les exportations du royaume de Wurtemberg, elle reprendra une partie de son ancienne splendeur (1).

L'acquisition de la ville d'Augsbourg est bien plus importante pour le roi de Bavière. Environnée de ses états, cette ville attire nécessairement tous les bénéfices du commerce; le cours de change de cette place influe sur toute l'Allemagne méridionale; c'est là que s'accumulent les bijouteries de la France, les toiles de la Suisse, les denrées des deux Indes, les vins du Tyrol, de l'Italie et de la Valteline, les cotons de Turquie et une foule d'autres marchandises nécessaires à la consommation des pays voisins; là fleurissent divers genres d'industrie, tels que l'orfévrerie, l'horlogerie, la fabrication des instrumens d'optique, de mathématique et de musique, la passemen-

(1) Les habitans d'Ulm avaient une singulière branche d'industrie, calculée sur la gourmandise des Viennois : ils engraissaient des *escargots*, et en vendaient jusqu'à quatre millions par an.

terie, la papeterie, la gravure en taille-douce, l'imprimerie et la librairie; mais les fabriques de toiles de coton sont les plus importantes; leur produit annuel varie de 75,000 à 100,000 pièces. Cette ville, assez magnifique, dans le genre gothique, comptait, il y a peu d'années, 36,288 habitans, dont 22,000 professaient la religion catholique; le reste était attaché à la doctrine luthérienne, fixée, comme on sait, par la *confession* publiée dans cette même ville en 1530. Augsbourg ne le cède qu'à Munich en nombre d'habitans; mais pour le commerce et l'industrie, c'est la première ville du royaume de Bavière.

(20 janvier 1806.)

§ 2. En passant le Lech, les vastes plaines de la Bavière se présentent à nos regards; nous voyons au nord le concours de rivières magnifiques, toutes vassales du Danube; au midi s'élèvent des plateaux chargés de forêts et entrecoupés de lacs; les Alpes du Tyrol couronnent la perspective. La nature a beaucoup favorisé ce pays; mais ses avantages ont été détruits par le fer ennemi, ou négligés par une économie politique peu vigilante et mal avisée. L'état de la population en fournit une preuve évidente. La province bavaroise de Souabe, y compris le Vorarlberg, compte 410,000 habitans sur 440 lieues carrées; tandis que le duché de la Haute et de la Basse-Bavière, agrandi de Freysing, de Passau, etc., ne contient que 950,000 habitans sur 1198 lieues carrées. La proportion, comme on voit, est toute à la défaveur de la Bavière, contrée qui pourtant surpasse infiniment la Haute-Souabe en fertilité naturelle.

Le Danube baigne, depuis Ratisbonne jusqu'à Osterhofen, une plaine où jamais les blés ne trompent l'espoir du cultivateur. Vers les montagnes du Tyrol, les troupeaux errent dans des pâturages aussi bons que ceux de la Suisse. Le gibier peuple les vastes forêts de pins et de

hêtres situées entre l'Iser et l'Inn. Le poisson fourmille dans les nombreux lacs. Au-delà de l'Inn sont les principaux cantons des mines. On estime surtout le fer de Bergen. Le produit annuel de toutes les mines se monte à 250,000 florins; mais les salines rendent à elles seules une somme plus grande. De Reichenhall, les eaux salées sont pour la plus grande partie conduites à Traunstein; elles coulent dans des canaux de plomb pendant l'espace de trois lieues, à travers les monts; un aquéduc souterrain, long d'une demi-lieue, entraîne les eaux superflues; on y passe en bateau sous la ville même; la course rapide de l'eau, les noires parois de l'aquéduc, construites en cailloux carrés, enduites de bitume, la lueur des flambeaux, l'idée qu'on se trouve à 70 pieds sous la terre, tout concourt à rendre ce passage intéressant: on croirait descendre au royaume des ombres.

C'est ce petit canton à l'est de l'Inn qui a tant de fois tenté l'Autriche. Elle espérait l'obtenir par le recez des indemnités. Elle offrait un équivalent en Souabe. On s'étonnait de voir les grandes puissances médiatrices attacher tant d'importance à un canton peuplé de 83,000 âmes seulement. Mais ce coin de terre rapporte à la Bavière 500,000 florins. L'Autriche, dans l'espoir de s'enrichir par le monopole du sel, voulait joindre à ses possessions la seule grande saline qui restait à l'Allemagne méridionale. Elle demandait aussi le petit endroit de Wasserbourg, placé sur un rocher calcaire baigné de trois côtés par l'Inn, et du quatrième, fermé par des montagnes, des lacs et des marais. Cette place bien fortifiée aurait dominé toute la Bavière. La cour de Munich exposa à ses alliés les dangers qui la menaçaient: la rive de l'Inn ne fut pas échangée (1). Mais retournons à la description du pays.

(1) *Explication sur le cinquième article secret du Traité de Campo-*

La Bavière produit, année commune, six millions de boisseaux de grains et de blé; elle en exporte deux millions. Cet excédant est dû au petit nombre de consommateurs. Une agriculture mieux soignée tirerait un produit beaucoup plus considérable des terres déjà mises en culture, et qui montent à 1,165,830 arpens bavarois (1); on pourrait encore conquérir plus de 600,000 arpens, seulement en desséchant les immenses tourbières et marais. Déjà le succès le plus complet a couronné les opérations entreprises pour mettre en culture le marais dit *du Danube*, marais qui couvrait 7 lieues de long sur 3 à 4 de large. Le comte de Pappenheim et l'abbé Lantz en conçurent les premiers l'idée. M. Lantz en leva le plan aux risques d'y périr. Le comte de Rumford décida le gouvernement à y mettre la main; une compagnie fit exécuter le dessèchement, et y gagna des sommes considérables. Les eaux stagnantes ont disparu, et avec elles les germes des épidémies; le produit des prairies a été porté au quintuple; où des broussailles végétaient, fleurissent maintenant des pommiers et des mûriers; où un chétif bétail cherchait péniblement quelques herbes grossières, on voit s'élever de jolis villages; et des routes, ombragées de peupliers, traversent des champs de blé, de chanvre, de trèfle et de tabac.

Un exemple aussi heureux a fortement excité l'émulation. Bientôt la Bavière ne renfermera plus de déserts. Si quelque colline échappe à l'agriculture, les Tyroliens et les Souabes viendront y planter des arbres fruitiers. Si quelque lande se refuse à la charrue, que l'on y trans-

Formio. Munich, 1804, en allemand. Cette brochure renferme des pièces officielles, et n'a point été désavouée de l'autorité compétente.

(1) Un arpent bavarois est de 40,000 pieds carrés; mais un pied bavarois ne contient que 128 lignes et 1/5, ancienne mesure de France. Le boisseau de Munich, pour les blés, est de 11,234 pouces cubes, mesure de France, selon *Westinrieder*.

porte une colonie de brebis à laine fine : l'Italie, et spécialement Padoue, peuvent en fournir la souche.

La vigne trouve en Bavière tantôt un climat trop froid, tantôt un sol trop humide. Une excellente bière y sert de boisson ordinaire, et l'on en consomme une telle quantité, que le produit brut des brasseries s'élève à 1,000,000 de florins par an. La culture du lin et du chanvre alimente des manufactures intéressantes, et qui prennent des accroissemens continuels. On a compté 6,339 tisserands de toiles il y a dix-huit ans. La filature des bas est répandue dans toutes les campagnes. On a essayé de réunir dans la capitale plusieurs fabriques de luxe ; mais elles y languissent. La Bavière, avec si peu d'industrie, fait néanmoins pencher en sa faveur la balance du commerce ; les exportations s'élèvent à 15,000,000 de florins, et les importations ne vont qu'à 13,000,000. On remarque que les cochons entrent dans les objets d'exportation pour une somme de 68,000 florins.

Munich, capitale de la Haute-Bavière et de tout le royaume, n'est plus ce qu'elle était lorsque l'empereur Louis V y étalait la magnificence d'un grand monarque. Il y avait alors 18,000 feux ou familles, ce qui donne 80 à 90,000 habitans. En 1781, on n'y en compta que 48,000. C'est toujours une des plus belles villes de l'Allemagne. Le château royal ne présente point un ensemble bien régulier, mais il y règne dans l'intérieur une grande magnificence. On y admire la *salle* dite *des Empereurs*, avec un grand escalier en marbre. Les électeurs avaient rassemblé un superbe mobilier ; l'empereur Charles VII fit faire un lit de parade qui coûta 400,700 florins. Le Salon des antiques renferme quelques belles statues. La Bibliothèque royale compte 100,000 volumes. La ville de Munich doit son origine à une métairie qui appartenait au monastère de Scheflarn : il s'y forma un bourg vers le milieu du XII^e^ siècle ; le duc Henri le Lion en

devint possesseur, probablement par force : il voulut y attirer le commerce du sel, mais le bourg Vœringen, au-dessus de Munich, en avait l'étape.

Ce bourg, qui appartenait à l'évêque de Freysing, fut surpris et détruit par les Bavarois ; on transporta les marchands à Munich ; on força les voitures chargées de sel d'y passer et d'y payer un droit. En 1175 Munich eut une enceinte murée. En l'an 1403 un parti de bourgeois essaya sans succès de la placer au rang des villes libres. En 1632, le 17 mai, le grand Gustave-Adolphe y fit son entrée. Cette ville subsiste aujourd'hui par la présence de la cour et du gouvernement ; mais bientôt les belles routes qui y aboutissent y amèneront les commerçans de l'Allemagne et de l'Italie. Les beaux-arts ont trouvé plus de protection que les sciences auprès des prédécesseurs du souverain actuel. Le joli Nymphenbourg et le magnifique Schleisheim sont des monumens du luxe des électeurs. Aujourd'hui le gouvernement bavarois accorde des secours généreux à l'astronomie : un observatoire doit s'élever dans une position qui domine une vue de 30 à 40 lieues ; les instrumens, nous écrit un voyageur, seront placés chacun sur un piédestal muré qui reposera sur le sol même ; la halle circulaire où se trouveront les instrumens sera couverte d'un toit en vitres, construit d'après les procédés de Philibert Delorme. Cette construction est extrêmement favorable pour les observateurs du firmament.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire les beaux sites de Dachau et de Freysing, la flèche aérienne de Landshut, et d'autres particularités de topographie ; mais il faut remarquer Passau, cette triple ville qui occupe le confluent du Danube, de l'Inn et de l'Ilz. La clause du recez de l'Empire qui défendoit à la Bavière d'y élever de nouvelles fortifications n'a pas été renouvelée explicitement ; on est curieux de voir si cette place deviendra

un boulevard militaire de la Bavière ; mais il est hors de doute que, située à l'extrémité de la monarchie bavaroise, elle sera un grand entrepôt de commerce. Le reste du pays de Passau, acquis récemment, domine par ses montagnes une des entrées de la Bohème. La fabrique de porcelaine de Nymphenbourg en pourra désormais tirer, sans concurrence, les terres dont elle aura besoin. C'est aussi de Passau que les chimistes reçoivent leurs meilleurs creusets : on les fait de plombagine. La ville de Straubing sera peut-être jalouse de Passau, à cause du commerce du Danube ; aujourd'hui elle compte, comme Passau, 9 à 10,000 habitans.

Le Haut-Palatinat, ainsi que les deux duchés de Neubourg et de Sulzbach, sont des démembremens de la Bavière. On y compte 320,000 habitans. Neubourg a ses états et sa constitution à part ; le Haut-Palatinat n'en a point du tout. Ces irrégularités vont probablement disparaître. La portion de Neubourg qui borde le Danube se distingue par une excellente agriculture. En montant vers Amberg, la contrée se couvre de forêts et se hérisse de rochers. Quelques cantons étalent encore des champs de blé ; mais les pâturages, les mines, les forges dominent. Le fer est de bonne qualité. La frontière de Bohème est parsemée de verreries. Dans le Regen (comme dans l'Ilz, près Passau), on pêche des perles. Les habitans montrent beaucoup d'adresse et de patience dans leurs fabriques de toiles, de draps, de fil d'or et d'argent, de poterie et autres. Tous les anciens auteurs ont répété que les moines de Waldsassen possédaient autant de viviers qu'il y a de jours dans l'année. Il est certain que le pays est rempli d'étangs poissonneux, branche d'économie rurale qui coûte peu, qui rapporte beaucoup, et qui s'est répandue en Allemagne avec la religion catholique.

(27 janvier 1806.)

§ 3. Les deux margraviats de Bareuth et d'Anspach s'enlacent avec les provinces bavaroises en Franconie. Le nouvel électorat de Wurtzbourg, pays de plus de 260,000 habitans et d'un revenu de 3,000,000 de florins, fait entrer la maison d'Autriche à la diète de Franconie. On sait que la régence prussienne de Franconie, présidée par M. de Hardenberg, fit séquestrer, il y a six à sept ans, toutes les enclaves que les princes-évêques de Bamberg, de Wurtzbourg et d'Eichstedt possédaient dans les deux margraviats d'Anspach et de Bareuth; plusieurs districts appartenant à l'ordre Teutonique et à l'ordre Équestre subirent le même sort; enfin la ville libre de Nuremberg perdit la presque totalité de son territoire et même ses faubourgs, où il est resté, depuis cette époque, une garnison prussienne. Nous n'avons pas la présomption de rien décider sur la légitimité de ces occupations prussiennes; mais il est évident que dans l'état encore litigieux où elles se trouvent (1), l'entrée d'un prince autrichien dans le cercle de Franconie est un événement politique d'une grande importance.

Quant à la Bavière, elle a conservé ou acquis dans ce cercle des possessions qui peuvent comprendre 281,000 habitans, sur une étendue de 245 lieues carrées; circonstance qui indique la fertilité du sol. Les montagnes au nord de Bamberg recèlent du fer, des houilles, du soufre, de l'alun, des marbres; elles démentent le préjugé qui condamne les cantons de mines à la stérilité; leurs flancs nourrissent des forêts vigoureuses et de nombreux troupeaux. Bamberg, ville animée par le commerce et par quelques manufactures florissantes, est le chef-lieu de la Franconie bavaroise, et compte au-delà de 20,000 ha-

(1) Le recez des indemnités a remis à des *négociations ultérieures* la fixation du territoire de Nuremberg.

bitans. De vastes monastères et des châteaux gothiques dominent les sites romantiques de ce pays. Cinq villes ci-devant impériales de Franconie restent à la Bavière; parmi elles Schweinfurth, enclavée dans l'électorat de Wurtzbourg, semble pouvoir être échangée avec un avantage égal pour les deux parties.

Le monarque de Bavière vient de ressaisir par le dernier traité l'évêché d'Eichstedt, que l'Autriche naguère avait réussi à lui soustraire, par le recez des indemnités. La Bavière, débarrassée d'un voisinage importun, pourra s'entendre avec la Prusse pour ouvrir un canal qui, en réunissant les rivières d'Altmuhl et de Rednitz, permettrait à un bateau de passer du Rhin dans le Danube, et par conséquent de la mer du Nord dans le Pont-Euxin. Les belles forêts de chênes qui entourent Eichstedt pourraient alors alimenter les chantiers de plus d'une marine.

Une seule province bavaroise est reléguée loin des regards de son propre souverain, mais tranquillement appuyée aux frontières de la France, qu'elle sépare d'avec les possessions prussiennes; c'est le duché de Berg, pays d'avoine et de pommes-de-terre, si l'on en excepte quelques cantons le long du Rhin, où la vigne même s'est exilée. Mais parmi les montagnes rocailleuses de ce pays, combien de villes industrieuses! combien de villages peuplés de fabriques! A Elverfeld on voit travailler 3,500 métiers pour les siamoises et les coutils, 280 pour les taies d'oreillers, 150 pour les soiries : une machine à faire des lacets produit 1,000 aunes par heure. Solingen consomme 2,000 quintaux de fer pour les lames d'épée, et 8,500 quintaux pour les lames de couteaux. Tous ces fers sortent des pays de Nassau, du comté de la Marck et du duché de Westphalie; ils sont dégrossis à Remscheid. Les manufactures de draps ont leur siége à Lennep; mais la fabrication de gros lainages est répandue dans les campagnes. Enfin ce petit pays, peuplé de 210,000 individus sur

166 lieues carrées, tire tous les ans de l'étranger une somme de 10 à 12,000,000, argent de France : la masse qui circule dans son commerce s'élève à 58,000,000, et le nombre des individus occupés aux fabriques, à 60,000. On sent qu'une semblable province n'est pas légèrement cédée ni échangée. Le souverain de la Bavière, réduit souvent dans les dernières guerres à cette seule possession, doit en apprécier toute la valeur. La France, de son côté, connaît l'importance de la place de Dusseldorf, où les armées françaises tant de fois ont passé le Rhin.

Telle est donc la nouvelle monarchie qui vient d'augmenter le nombre des royaumes de l'Europe. Assez bien arrondie pour pouvoir établir une administration uniforme et une police régulière, elle peut même déjà se créer une ligne de défense en fortifiant quelques places sur le Danube et l'Inn; elle s'appuie à l'Italie et atteint presque les confins de la Saxe, qui lui cède le troisième rang parmi les puissances germaniques. Devenue maîtresse de ses débouchés naturels (autant qu'un état isolé de la mer peut raisonnablement l'espérer), elle rétablira son commerce, elle accroîtra son agriculture. Déjà sa population lui permet de lever et d'entretenir une armée de 60 à 70,000 hommes de très-bonnes troupes; à cette force se joindront 15,000 Wurtemburgeois et 10,000 Badois; voilà l'Allemagne méridionale indépendante de la maison d'Autriche. Mais le royaume de Bavière peut aisément nourrir une population de 4,500,000 âmes. Lorsqu'une nouvelle organisation aura mis les impositions sur un pied régulier et uniforme, on ne voit pas de raison pour que la Bavière n'ait au moins un revenu de 48 à 50,000,000 de francs. La Bavière se place donc, comme puissance, à côté du Danemarck et de la Suède.

Au surplus, ce n'est pas pour la première fois que la nation bavaroise est appelée à jouer un rôle parmi les puissances. Sans parler de l'antique puissance des Boïens,

qu'on regarde comme les ancêtres des Bavarois, et qui possédaient deux états très-puissans, l'un dans la Gaule cisalpine, l'autre en Bohème, nous remarquerons que la Bavière, alors nommée Boioaria, formait dans le moyen âge un des grands duchés de la Germanie. Ce duché, qui s'étendait plus loin à l'est que le royaume actuel, se trouva souvent dans la dépendance des Francs. Il paraît cependant que plusieurs ducs portèrent le titre de *roi*. En l'an 778, la dynastie des Agilolfingiens perdit cet ancien héritage; et Charlemagne, après avoir fait enfermer dans un couvent le duc Thassilon II, fit gouverner la Bavière par des comtes. Dans un des nombreux partages, nés de la mauvaise politique des princes Carlovingiens, la Bavière, sous le titre de royaume, échut en 876 à Carloman; mais sous ses successeurs ce royaume ne fut plus distingué du royaume de Germanie. Arnoul, créé duc de la Bavière en 910, descendait des Agilolfingiens; et un de ses fils est la souche de la maison qui, à une époque postérieure, prit le nom de Wittelsbach, et de laquelle descend la maison régnante d'aujourd'hui.

L'empereur Henri IV donna, en 1071, la Bavière à son gendre Guelf, puissant et riche seigneur qui descendait de la maison d'Est, souche de toutes les lignes de Brunswick, et par conséquent des électeurs d'Hanovre et de la famille régnante en Angleterre. Les Guelfes devinrent les chefs du parti opposé aux empereurs de la maison de Souabe. En 1180, Henri le Lion, mis au banc de l'Empire, perdit la plus grande partie de ses états. La Bavière, considérablement diminuée et séparée du Tyrol, fut rendue à la maison de Wittelsbach, dans la personne d'Otton Ier. Le palatinat du Rhin, acquis en 1215, fut donné en 1253 à une branche qui reconnaît pour fondateur Rodolphe, fils cadet du duc Louis le Sévère. Cette branche eut aussi un démembrement de la Bavière, qui prit alors le nom de Haut-Palatinat. La ligne bavaroise

reçut une grande illustration dans la personne de son fondateur, Louis le Jeune, élu empereur d'Allemagne. De funestes partages empêchèrent la Bavière de se maintenir dans le rang glorieux qu'elle avait occupé. On vit même les deux branches bavaroise et palatine se faire la guerre. C'est en suivant une politique si peu généreuse, que Maximilien Ier réussit, dans la guerre de trente ans, à dépouiller le malheureux comte palatin Frédéric V de la dignité électorale et de la plus grande partie du Haut-Palatinat. L'imprudente Bavière crut combattre pour la religion catholique, et ne fit qu'accélérer l'agrandissement de l'Autriche.

Louis XIV sut s'attacher la maison de Bavière; mais l'issue peu heureuse de la guerre de la succession d'Espagne frustra Maximilien II des avantages que son alliance avec la France lui avait permis d'espérer. En 1742, l'électeur de Bavière, élu empereur sous le nom de Charles VII, se vit dépouillé de tous ses états par l'Autriche; et ce triste César, réfugié dans le camp des Français, porta d'exil en exil cette couronne impériale que la maison d'Habsbourg frémissait de se voir arracher. Que la France alors était loin de sa puissance actuelle!

En 1778, l'ignorance des médecins mit fin à la vie de Maximilien III et à la ligne bavaroise masculine. Charles-Théodore, de la branche palatine, réunit à ses domaines la Bavière, et reprit dans le collége électoral la place due à sa maison. Il pouvait alors compter près de 2,250,000 sujets; mais une armée désorganisée et des finances épuisées laissaient l'état sans considération et sans force. L'Autriche essaya de s'en emparer; elle fut obligée de se contenter du quartier de l'Inn, peuplé de 120,000 habitans. Charles-Théodore mourut en 1799, et Maximilien IV, aujourd'hui roi de Bavière, lui succéda. Ce prince, né en 1756, est de la branche palatine de Deux-Ponts.

Entraînée dans la guerre de la coalition, la Bavière,

depuis l'avénement du souverain actuel, n'a cessé de se rapprocher de la France. Aussi les pertes qu'elle a faites par la cession de la rive gauche du Rhin ont été amplement compensées par le recez des indemnités. En 1803, l'électeur de Bavière resta souverain de 2,450,000 sujets. Ses nouvelles acquisitions en portent le nombre au-delà de 3,000,000. La nouvelle organisation que la monarchie bavaroise attend de la sagesse de son gouvernement nous procurera sans doute sur la géographie politique de ce pays des notions plus sûres et plus détaillées.

NOTICE SUR LE ROYAUME DE WURTEMBERG ET SUR L'ÉLECTORAT DE BADE.

§ 1er. — BADE.

(3 février 1806.)

Plaçons-nous en idée sur le clocher de Strasbourg, et laissons nos regards parcourir le vaste horizon qui s'ouvre autour de nous. Sous nos pieds le Rhin borde les plaines de l'industrieuse Alsace; au midi, quelques sommets des Alpes se montrent dans le lointain, revêtus de tout l'éclat des rayons du soleil; au nord, des vapeurs bleuâtres opposent à notre vue des bornes vagues et changeantes; à gauche et à droite se prolongent deux chaînes de montagnes couvertes de bois, et couronnées de maints châteaux gothiques à moitié écroulés; mais du côté de la France, les masses ont plus d'élévation : ce sont les Vosges; du côté de l'Allemagne, les montagnes, quoique rapprochées, paraissent à la vue plus basses : c'est la Forêt-Noire.

Toutes ces vallées qui, des sommets de la Forêt-Noire, s'abaissent vers le Rhin, ainsi que tous les rivages orientaux de ce fleuve depuis Bâle jusqu'au-delà de Manheim, appartiennent à l'électorat de Bade : cet état remonte encore le long du Rhin au midi de la Forêt-Noire, et

compte parmi ses dépendances quelques districts isolés aux environs du lac de Constance. Cet électorat renferme les défilés et les passages les plus importans, soit pour couvrir la ligne du Rhin, soit pour pénétrer en Souabe. C'est par une politique non moins généreuse que prévoyante que la France, en éloignant l'Autriche de ces contrées, les a réunies sous le sceptre d'un seul prince. Ce souverain compte aujourd'hui environ 560,000 habitans sur une étendue de 510 lieues carrées (1). Les deux cinquièmes de cette population appartiennent à l'ancien margraviat de Bade; deux autres cinquièmes au pays acquis par le recez des indemnités, parmi lesquels le Palatinat tient le premier rang; enfin le cinquième restant est formé par le Brisgaw, que l'électeur possède en vertu du traité de Presbourg.

Lorsque cet état aura reçu une organisation complète, il sera facile d'en porter les revenus à 9,000,000 de francs, et d'y entretenir une armée de 12,000 hommes. Au reste, cette ancienne maison de Bade est aujourd'hui illustrée par ses liaisons avec les grandes dynasties. L'impératrice de Russie, la reine de Suède et la reine de Bavière sont les petites-filles de l'électeur régnant, de ce Nestor des princes européens, que sa haute sagesse et sa parfaite loyauté, au milieu de tant de discordes, ont placé sous l'égide de la vénération universelle.

Les pays badois pourraient fournir matière à une description très-étendue; bornons-nous aux principaux traits. Le Palatinat ne renferme que des terrains fertiles et des sites rians : là, ce sont des collines couvertes de châtaigniers ou de vignes; ici, des champs de blé ou des plantations de tabac, ombragés par des haies d'amandiers et de noyers. Au milieu des prairies qui bordent le Rhin, la ville de Manheim étale la beauté monotone de ses rues

(1) A 25 au degré équatorial.

tirées au cordeau. Cette ville, qui a dû être démantelée, compte 22,000 habitans. Les superbes collections de tableaux, d'antiquités, de médailles, de vases précieux, de minéraux et de coquillages, qui ornaient le château électoral, furent emmenées à Munich par les Bavarois lors de la cession du Palatinat. La ville de Heidelberg éprouva un semblable désastre dans la guerre de trente ans; la riche et curieuse bibliothèque qu'on y admirait fut en partie dispersée, en partie transportée à Rome. Heidelberg possède encore une université, et 11,000 habitans.

Les habitans du Palatinat, partagés entre l'église catholique, le luthéranisme et le calvinisme, ont longtemps été en proie à toutes les calamités qu'entraînent à leur suite les discordes intestines. Toujours envahi et dévasté par des armées ennemies, ce pays se voyait encore surchargé d'impôts et obligé de fournir au luxe d'une cour qui, sans calculer ses moyens, prétendait égaler en magnificence les plus grands souverains. L'électeur palatin avait une maison civile de plus de 3,000 individus; il entretenait à ses frais trois théâtres, l'un allemand, l'autre italien, et le troisième français; il salariait 53 généraux, et son armée ne se montait qu'à 6,000 hommes effectifs; il avait 98 conseillers intimes en activité de service, 31 conseillers intimes titulaires et 3 historiographes; mais ses sujets émigraient par milliers, pour aller chercher en Amérique une patrie moins brillante et plus heureuse. Cet esprit d'émigration règne encore sur les bords du Rhin; il y est entretenu par les intrigues des recruteurs américains à Hambourg.

En pénétrant dans l'ancien margraviat de Bade, on voit les montagnes s'élever du sein de la plaine, présenter au Rhin des flancs escarpés, et s'étendre par des pentes plus douces vers le Wurtemberg. Aussi les vignobles égaient les coteaux exposés à l'orient, tandis que de l'autre côté les pins se balancent au-dessus des rochers.

Une fumée épaisse roule autour des verreries, des forges de fer et des fabriques de goudron; le bruit de la cognée et de la scie se mêle au mugissement du bétail. Mais les plaines qui s'abaissent vers le Rhin produisent du blé, du tabac, de la garance, du lin, du chanvre. On n'y rencontre aucune ville importante. Carlsruhe est la résidence de l'électeur; cette ville n'est peuplée que de 10,000 âmes. Par son plan, elle ressemble à un éventail déployé; la place du Château est le point central auquel aboutissent trente-deux avenues, dont neuf seulement sont bordées de maisons.

Le Brisgaw et le Haut-Margraviat se confondent aujourd'hui dans la même catégorie. L'intérieur ne renferme que des pâturages, des forêts, des vallées sauvages et solitaires. Dans ces déserts, on aperçoit comme un château de fées la riche et antique abbaye de Saint-Blaise. La capitale du Brisgaw s'appelle Fribourg; elle a une université presque inconnue. Les cantons pittoresques et fertiles qui bordent le Rhin produisent un vin généreux et plein de feu; les Allemands nous assurent que l'on transporte et débite même à Paris les vins de Feuerbach et de Laufen; les Parisiens n'en savent rien; nous renvoyons la décision de ce point de statistique aux auteurs du *Journal des Gourmands*.

Les districts que l'électeur de Bade possède sur le lac de Constance renferment dans un petit espace une foule de sites agréables. Ce sont les coteaux de la Bourgogne sous le ciel de la Suisse. Ces paysages sont dominés au loin par les Alpes, et se répètent dans le miroir des lacs et des détroits qui les embrassent. La ville de Constance intéresse plus l'histoire que la géographie. Sur les frontières de la Bavière, l'électeur de Bade possède encore la ville de Biberach, patrie de Wieland, celui de tous les auteurs allemands qui ait le plus de goût et d'esprit.

Tel est le petit état de l'électeur de Bade. Plus son

existence repose sur l'amitié de la France, et plus elle nous paraît assurée. Naguère l'Autriche en était voisine; aujourd'hui elle en est à 110 lieues. Tranquille désormais, l'électeur de Bade pourra étendre les bienfaits de sa sage administration sur ses nouveaux états; il encouragera de nouveau les fabricans d'indiennes à Heidelberg, les tisserands de toiles à Manhein, les drapiers et les bijoutiers à Pforzheim, les horlogers genevois établis à Constance, et tous les autres manufacturiers de son pays. Il ouvrira au commerce de Bâle et de Francfort une grande route qui passera presque en totalité sur son territoire; et qui sera d'un rapport considérable pour le trésor de l'état.

§ 2. — WURTEMBERG.

(9 février 1806.)

En traversant les montagnes de la Forêt-Noire, nous quittons le territoire de l'électeur de Bade pour entrer dans *le royaume de Wurtemberg*. L'ancien duché de ce nom embrasse la plus grande partie du bassin où coule le Necker, rivière pittoresque, mais qui ne porte de grands bateaux que depuis Heilbron. Ce duché avait, en 1796, environ 416 lieues carrées et 608,697 habitans. Le recez des indemnités donna au duc le titre d'électeur et quelques possessions nouvelles que j'ai évaluées à 103 lieues carrées et 118,000 habitans; ces acquisitions consistaient principalement en des villes libres et impériales enclavées dans le duché, telles que Hall, avec des salines, et Heilbron, qui est devenu l'entrepôt du commerce de tout le pays; le duc obtint aussi la riche prevôté d'Ellwang.

Le traité de Presbourg a procuré à l'électeur le titre de roi et une grande partie des possessions autrichiennes en Souabe, telles que le comté de Hohenberg avec 41,000 habitans, le landgraviat de Nellenbourg avec 28,000, et plusieurs petites villes sur le Danube, fleuve dont le Wur-

temberg n'atteignait point les bords (1). Le nouveau roi a également gagné considérablement en soumettant à sa domination tous les petits souverains appelés *nobles immédiats*, et qui possédaient au milieu même du Wurtemberg des seigneuries considérables.

Il est impossible de déterminer avec précision l'étendue de ces dernières acquisitions. Il paraîtrait cependant, d'après les meilleures cartes, qu'elles ne forment guère que 100 lieues carrées, peuplées tout au plus de 120,000 âmes. Ainsi, l'ensemble du nouveau royaume de Wurtemberg s'élève à 620 lieues carrées et 846,000 habitans.

Les revenus de l'ancien duché étaient partagés entre trois caisses : celle des états, qui recevait par an 1,060,000 florins d'empire ; celle des fonds ecclésiastiques, dont le revenu net est porté à 318,644 florins; et celle du duc, qui, avec le produit des seigneuries d'Alsace et du comté de Montbeillard, jouissait d'un revenu de 1,950,000 florins. La suppression des états et l'augmentation du territoire permettront peut-être au nouveau roi de Wurtemberg d'espérer un revenu de 11 à 12,000,000 de francs. On n'entretenait dans ces derniers temps que 5,000 hommes de troupes régulières ; mais la milice formait un total de 18,500 combattans.

Les états de Wurtemberg ne comptaient point de noblesse ; car tous les nobles possessionnés dans le pays jouissaient de l'immédiateté. Il n'y avait dans le duché que deux ordres d'état : le premier se composait de quatorze prélats ou titulaires des abbayes conservées lors de la réforme, quoique pour la plupart organisées en écoles et séminaires ; le second ordre était formé par soixante et onze députés de cinquante-huit villes et de dix-huit endroits, dont plusieurs n'avaient qu'une voix en commun.

(1) Une lettre, attribuée à un officier supérieur et insérée dans le *Publiciste*, contient une grande erreur géographique. *Le Wurtemberg*, y est-il dit, *n'est qu'une vallée étroite sur le Danube.*

Cette diète ne se rassemblait que dans les cas extraordinaires. Un grand et un petit comité exerçaient habituellement le pouvoir délégué aux états; pouvoir qui ne se bornait pas seulement à voter ou refuser des impôts, et à surveiller immédiatement les finances, mais qui était chargé de la conservation de toutes les lois fondamentales de l'état, parmi lesquelles une des plus importantes est celle qui assure à la religion luthérienne une domination exclusive dans le pays de Wurtemberg. Tous les princes protestans d'Allemagne ont garanti les diverses conventions conclues en 1729 entre le duc et les états, et en vertu desquelles un souverain de Wurtemberg, en devenant catholique, perdrait absolument toute influence dans l'administration ecclésiastique du pays. A peine ces conventions lui permettaient-elles le libre exercice du culte catholique dans la chapelle de la cour; mais la nouvelle dignité du souverain de Wurtemberg doit l'affranchir de conventions regardées depuis long-temps comme extrêmement sévères, même par ceux qui les ont garanties.

Le Wurtemberg produit les mêmes denrées que l'électorat de Bade. Les vignes de ce pays sont des colonies de celles d'Alsace, de Bourgogne, de la Valteline et de Hongrie. On a même vu des plants de Chypre et de Perse y réussir parfaitement. Les Anglais ont commencé depuis peu à rechercher avec empressement les *vins de Necker*, nom générique qui comprend ceux du Palatinat et du Wurtemberg. Le milieu de ce pays offre de belles plaines où l'on récolte en abondance du froment, de l'épeautre, du seigle et d'autres grains. Les montagnes de la Forêt-Noire, couvertes de forêts, renferment encore quelques mines de fer, de cuivre, même d'argent, mais en petite quantité. Le long du Danube s'étend une chaîne de collines ou plutôt un plateau rocailleux, dépourvu d'eau, sans arbres, presque sans verdure; c'est l'*Alp*, ridiculement nommé Alpes wurtemburgeoises par quelques

écrivains français ; ce plateau est riche en marbres dont on néglige de tirer parti. Les flancs de ces collines offrent des pâturages pour les moutons ; à leurs pieds, on voit dans les vallées comme des forêts entières de pommiers et de poiriers. En un mot, l'état de Wurtemberg attache à chaque pas les regards du voyageur, par le contraste d'une nature sauvage et pittoresque avec les ouvrages de l'industrie humaine.

A peu près au centre de l'ancien Wurtemberg s'élève la jolie ville de Stuttgard, peuplée de 22,000 habitans. C'est la capitale du royaume. On y remarque surtout la salle de l'Opéra et la Bibliothèque royale. Mais la résidence ordinaire du souverain est dans la ville de Ludwigsburg, c'est-à-dire château de Louis. Le château royal n'est pas au-dessous de la dignité nouvelle de son auguste possesseur. Les manufactures de draps, d'étoffes, de porcelaine et autres, qu'on y a établies avec les secours du gouvernement, n'ont pu porter la population de cette ville à 5,000 âmes, sans compter la garnison et la cour. Tubingue, ville de 7,000 âmes, est le siége d'une université où l'on fait de très-bonnes études. En général, aucun pays ne renferme sur un espace égal autant d'écoles et de colléges que le Wurtemberg. Le clergé compte parmi ses membres une foule de savans orientalistes, hellénistes et latinistes, même des mathématiciens et des naturalistes. Le poète tragique Schiller, natif de Wurtemberg, a excité l'enthousiasme de toute l'Allemagne par des pièces de théâtre très-irrégulières, mais semées de traits de génie. Il y a à Stuttgard des sculpteurs très-distingués, entre autres Danneker, qui a exposé au salon de l'an XI un buste de Lavater.

L'industrie fait fleurir dans l'ancien duché de Wurtemberg un certain nombre de petites villes de 3 à 4,000 habitans. A Calw, entre autres, on fabrique des étoffes de laine pour 400,000 florins. A Urach, on fait 8,000 piè-

ces de toile par an. Non loin de cette ville, on voit un couloir long de 900 pieds, pavé en fer, et par lequel on fait descendre, vers les bords d'une rivière, les bois de construction coupés dans les montagnes voisines. D'autres endroits subsistent par des fabriques de papier, de tapis, d'ustensiles en cuivre et en bois. Les villes ci-devant impériales n'ont pas moins d'industrie. Reutling, peuplé de 8,000 âmes, fabrique tous les objets que nous venons de nommer. Gemund, autrefois commerçante, est tombée d'une population de 18,000, à 5,000 habitans. Les habitans de Hall, au nombre de 6,000, exploitaient dans la ville même une saline dont les produits exportés valaient 200,000 florins. Mais le royaume de Wurtemberg, pour obtenir un commerce florissant, aurait besoin de quelques débouchés, soit par le Rhin, soit par le Danube.

Les Souabes ont conservé la franchise, la gaîté et la bonhomie des anciens Germains. Leur dialecte rude et leurs manières brusques les exposent aux railleries des Allemands septentrionaux. Dans le moyen âge, la Souabe fut la Provence de l'Allemagne; les chansons des minnesangers respiraient la même galanterie, la même vivacité que les romances des troubadours. A mon avis les recueils de ces poésies antiques ont plus d'intérêt que beaucoup de productions modernes des muses allemandes. Encore à présent, les assemblées des bergers du Wurtemberg retracent l'image de l'Arcadie. On y voit les jeunes villageoises, légèrement vêtues, disputer le prix de la course. Les jeux commencent avec le jour, les danses se prolongent dans la nuit, à la clarté de la lune. Il règne pourtant dans ces assemblées, comme dans celles de la Suisse, beaucoup de décence et d'ordre.

APERÇU POLITIQUE
DES ROYAUMES DE NAPLES ET DE SICILE.

(3 mars 1806.)

§ 1^er^. La mollesse et le relâchement des mœurs ont renversé plus d'empires que les armes des conquérans. L'or dans les mains des citoyens a souvent été plus funeste que le fer dans les mains de l'ennemi. Ces vérités sont écrites dans les ruines de l'Italie et de la Sicile. Quels peuples puissans régnaient, il y a vingt-quatre siècles, dans ces belles contrées où nous voyons végéter et expirer l'insignifiante monarchie de Naples ! Les légions de Rome tremblèrent devant les Samnites; les flottes de Carthage ne purent défendre l'Afrique des attaques de Syracuse; une armée de 100,000 combattans sortit des murs de Crotone; on vit Tarente armer 40,000 hommes dans sa guerre contre les Romains. La lumière des sciences et des lettres brillait dans ces contrées lorsque Rome encore barbare ignorait les premiers arts de la vie. C'est ici que le plus religieux des philosophes, Pythagore, fonda l'austère secte surnommée l'*Italique*. Ses disciples donnèrent de sages lois à plus d'une république. Mais le luxe se répandit comme une peste parmi ces peuples. Cette épidémie eut deux foyers : au nord, Capoue, dont Annibal voulut faire la capitale de l'Italie; au sud, Sybaris, dont le nom est devenu le symbole de la mollesse. D'autres causes contribuèrent à la dégénération de ces peuples. « La répu- » blique de Thurium, dit Strabon, se perdit en voulant » trop raffiner sur ses lois, et en multipliant leur nombre » à l'infini. » La Sicile, patrie des sophistes, donna, selon Cicéron, les premiers exemples de cette fureur de plaider, et de cette tyrannie des avocats qui y règne encore de nos jours. Ces contrées figurent même dans l'histoire de la corruption du théâtre; car ce fut le Tarentin Rhin-

tan qui inventa la tragi-comédie; et l'Arlequin des modernes existait sous une autre dénomination dans les farces nommées *Atellanes*, et inventées en Campanie.

Ces traits m'ont frappé par le parallèle historique qu'ils présentent à l'esprit. Les mêmes symptômes de corruption se sont montrés, à vingt siècles d'intervalle, chez les anciens Sybarites et chez les Napolitains modernes. Pourquoi cette magnifique Italie méridionale languit-elle aujourd'hui dans une nullité absolue? Pourquoi le roi de Naples, avec plus de 6,000,000 de sujets, est-il quatre fois moins puissant que le roi de Danemarck avec moins de 3,000,000 de sujets? Pourquoi la flotte du premier ne s'est-elle jamais élevée à six vaisseaux de ligne, tandis que l'autre en a constamment eu de vingt-quatre à trente? Pourquoi le roi de Naples n'a-t-il qu'un revenu de 30,000,000 de France, tandis que le roi de Prusse, en 1786 (1), tirait plus de 100,000,000 d'un peuple moins nombreux?

Les causes de cette nullité politique sont les mêmes dans tous les pays, dans tous les siècles. Il faut les chercher dans la molle insouciance des gouvernemens, dans l'épuisement moral des nations, dans leur penchant effréné pour les plaisirs, source naturelle de la paresse, de l'ignorance et de la corruption.

Dans cette situation de l'Europe, où le Midi semblait déjà une proie dévouée au premier peuple du Nord qui eût voulu renouveler la grande migration, la France tout-à-coup ressaisit le sceptre de la politique européenne qui déjà s'échappait de ses mains. Dans le Nord son génie s'attache les peuples éclairés, ses armes repoussent les hordes barbares; dans le Midi sa voix énergique réveille des nations endormies au sein de la volupté, et les rappelle à leurs antiques vertus.

(1) A la mort de Frédéric le Grand la Prusse n'avait que 6,000,000 d'habitans.

Cette régénération du Midi s'achève maintenant pour l'Italie. Les contrées qui languissaient sous le sceptre napolitain reprennent toute leur importance naturelle en devenant un des états fédératifs de l'empire français; baignées de tous côtés par la mer, elles semblent inviter le commerce et la navigation à venir s'établir dans leurs ports. C'est à peu de distance de Naples qu'Auguste établit la station de sa grande flotte de la Méditerranée; encore dans les guerres du moyen âge on vit paraître avec honneur les flottes de Naples et d'Amalfi. Qui ne connaît pas l'heureuse Campanie? « C'est là, dit Pline, que le » dieu des vignes et la déesse des moissons se sont pro» voqués à une lutte de bienfaits. Nulle part les oliviers » ne portent des fruits plus excellens; nulle part la mer » n'abonde en poissons plus délicats. » C'est sous ce beau ciel que Virgile chercha les inspirations qu'il ne trouva point à la cour d'Auguste. Aujourd'hui même le sol de cette province donne deux moissons; mais la culture n'est pas ce qu'elle était sous les Romains, ou même du temps des Ostrogoths. On a vu, il y a quarante ans, la plus affreuse disette régner dans la ville de Naples. Si l'on avance au sud, dans la principauté de Salerne, on voit avec peine de vastes déserts et des marécages infects remplacer les jardins de Pestum, qui jadis se couronnaient deux fois par an des roses du printemps: *Biferi rosaria Pæsti.*

La Calabre exporte encore de l'huile, des soies, des oranges, des citrons; mais ces productions pourraient être trois fois plus abondantes, si les habitans profitaient des avantages de leur climat et de la bonté du sol. Il y règne la plus heureuse combinaison de chaleur et d'humidité; les vents de mer y répandent la salubrité. Tout y vient; le coton et la canne à sucre y réussissent parfaitement.

La chaîne des Apennins renferme des vallées et des plaines où les pâturages sont encore inépuisables, comme

du temps de Virgile. « La rosée de la nuit, disaient les » anciens, y fait renaître les herbes que les bestiaux ont » broutées pendant la journée. » Mais il ne reste que peu de ces superbes taureaux que nourrissaient les montagnes de la Lucanie. Les chevaux napolitains, pleins de feu, d'une noble encolure et d'une taille fine, répondent encore au portrait qu'en trace le chantre des Georgiques.

Les plaines très-sèches de l'Apulie, que nous nommons par corruption la Pouille, fournissent des pâturages très-convenables aux moutons : aussi les laines fines qu'exporte cette province conservent l'excellence que leur attribuait Horace. Le sol de la Pouille n'est point humecté par des pluies ; les rosées en tiennent lieu. Les côtes orientales manquent de rivières ; on ne voit que des amas d'eau saumâtre dans des citernes creusées par la nature dans le roc calcaire. Les anciens appellent l'Apulie un pays de soif, *siticulosa Apulia*. Il y a de vastes plaines sablonneuses couvertes seulement de buissons de myrte et de genièvre. Cependant l'industrie pourrait vaincre ces désavantages : près de Barletta on voit des jardins et des vignobles réussir dans un terrain de sable. Les vins sont un peu saumâtres ; mais les concombres y deviennent d'une saveur excellente, et on les porte jusqu'à Naples.

Les Romains, par une profonde politique, défendirent en Italie l'exploitation des mines, afin de ne pas enlever des bras à l'agriculture et aux arts ; mais il serait utile d'examiner si les Apennins napolitains ne contiennent pas des marbres, des albâtres, du fer et autres substances utiles, en plus d'abondance que les paresseux habitans ne semblent le croire. Pourquoi ne trouverait-on pas des charbons de terre qui pourraient, dans la Pouille, suppléer au manque de bois ? On a négligé les forêts de chênes de Monte-Gargano, si fameuses dans l'antiquité ; et en général nous ne possédons pas même une notice des forêts de l'Apennin. La province d'Abruzzo est peu connue ; on

nous assure que les pommiers et les autres arbres fruitiers des climats froids y réussissent, ainsi que le safran, le lin et le chanvre.

Il est probable que le royaume de Naples, examiné par des géographes et des naturalistes, offrira à son nouveau gouvernement toute sorte d'avantages soit pour la construction d'une marine marchande et militaire, soit pour une extension de l'agriculture qui rendrait superflue l'importation des blés de la Sicile, soit enfin pour établir des manufactures et des fabriques qui pourraient dispenser les Napolitains d'acheter des draps, des toiles, des mousselines, et jusqu'à des *souliers* de fabrique anglaise.

(25 mars 1806.)

§ 2. Le royaume de Naples, dans l'état où l'a réduit une mauvaise administration, ne pourrait que difficilement se passer de la Sicile. Cette île fournit aux Napolitains des blés et des fruits. Par sa position elle domine les côtes napolitaines; et les Siciliens, entreprenans et passionnés, pourraient devenir pour Naples des rivaux et même des ennemis incommodes. Heureusement le détroit de Messine, large seulement d'une demi-lieue dans la partie la plus étroite, n'offre point aux flottes anglaises une station tenable, à cause de l'extrême violence des courans qui y règnent. Ainsi la nation sicilienne n'aura probablement pas le regret de se voir exclue des bienfaits que le prince Joseph apporte aux peuples de Naples.

Dans les champs de la Sicile, le froment s'élève à une telle hauteur, et porte une telle quantité de grains, que l'aspect de nos plus belles moissons ne présenterait aux yeux d'un Sicilien que l'image de la stérilité. Le défaut de bras a borné dans cette île les progrès de l'agriculture; et si la Sicile est encore le grenier de l'Italie, elle ne doit cet avantage qu'au petit nombre de consomma-

teurs qu'elle renferme. Si au lieu de 2,000,000 d'habitans, elle en avait 5,000,000 à nourrir, comme au temps des Romains, son agriculture restant au point où elle est, elle n'aurait pas beaucoup de blé à exporter.

La Sicile produit encore en abondance de l'huile, des figues, des citrons, des limons, des oranges, des amandes et des pistaches. Jules-César, à l'occasion de son entrée triomphale à Rome, mit en vogue les vins de Messine; ils ont conservé leur réputation sous le nom de vins de Faro. La culture de la même espèce de vignes s'était répandue, du temps de Pline, jusqu'à Taormina. De nos jours les environs de Syracuse donnent un vin de liqueur très-estimé.

En 1130, Roger Ier introduisit en Sicile des vers à soie. Quoique surpassée dans cette branche par le Piémont et la Toscane, cette île donne encore de très-belles soies et en abondance : elle est la dernière ressource des manufactures de soieries d'Angleterre ; raison de plus pour en rendre l'occupation importante à la France.

La canne à sucre est indigène sur les côtes méridionales de la Sicile ; mais on ne sait pas bien épurer le sucre. Les vallées d'Enna offriraient encore à Proserpine les fleurs les plus odoriférantes et les plus éclatantes. Le bétail qui erre dans ces beaux pâturages mérite encore les éloges qu'en ont faits Pindare et Théocrite. Les abeilles du mont Hybla sucent encore dans les fleurs du thym l'arome dont elles parfument leur miel. L'aloès abonde surtout autour de Girgenti. Quelques auteurs ont assuré que l'on trouve dans les forêts non-seulement des dattiers, mais des cafiers. Au moins il est probable que la culture du café et du sucre pourrait réussir en Sicile, si l'on choisissait bien les expositions. Les montagnes recèlent de très-beaux marbres, des albâtres et des agates qui alimentent à Trapani des fabriques considérables. La mer accroît encore les richesses des Siciliens. Les thons,

comme au siècle d'Aristote, aiment à se jouer dans les eaux tempérées qui baignent les rivages de cette île ; tous les ans on leur tend de funestes embûches, sans qu'ils se lassent d'y revenir. On y pêche aussi des sardines et du corail.

M. Scrofani, Sicilien, assure que les exportations de cette île s'élèvent à une valeur de 25,783,000 livres tournois, année commune. Les blés entrent dans cette somme pour environ 9,000,000 ; les soies, pour 4 ; les citrons, limons et oranges, pour 1,800,000; l'huile d'olive, pour environ 2,000,000 ; et les vins, pour 900,000.

Les deux royaumes de Naples et de Sicile, réunis sous le sceptre d'un prince français, ne verront plus leur pavillon insulté par les pirates de l'Afrique ; ils auront sans doute une armée nationale bien mieux disciplinée et mieux pourvue que jusqu'à présent ; mais ils auront avant tout une marine militaire, objet que la nature elle-même indique comme le plus important pour un état composé d'une péninsule et de plusieurs îles. Le commerce de ces contrées n'étant plus exploité par les Anglais exclusivement, va fournir aux grands propriétaires un moyen d'employer leurs fonds d'une manière plus utile qu'en entretenant des valets désœuvrés. L'agriculture et les fabriques n'étant plus paralysées par les importations de l'étranger, attireront dans les campagnes et dans les petites villes une partie de ces oisifs qui peuplent le pavé des grandes villes, et qui à Naples forment le corps des lazzaroni (1). Moins féroces que grossiers, les hommes de cette classe méritent toute l'attention d'un gouvernement éclairé.

(1) Le nom de *lazzari*, ou de *lazzaroni* (qui est un augmentatif en italien), fut donné au parti populaire dans les guerres civiles de Naples du XVII^e^ siècle, par le parti royal, pour indiquer leur nullité et leur misère. Ce nom correspond, en quelque sorte, à celui de *gueux*, dans la guerre civile de Hollande. Les lazzaroni sont d'une

Une nuée d'avocats dévore les patrimoines des seigneurs napolitains, et dans aucun pays du monde la manie des procès n'est plus commune ni plus ruineuse. Les lois sont sans nombre; c'est un labyrinthe qui sert de repaire aux monstres de l'Injustice et de la Chicane. Un code uniforme sera pour les Napolitains le premier des bienfaits.

Dans un semblable ordre de choses peut-on blâmer le clergé d'avoir seul, parmi tous les ordres de l'état, eu assez d'industrie pour s'acquérir une grande fortune, et assez d'économie pour la conserver? C'est au contraire un bonheur pour plusieurs contrées napolitaines et siciliennes de renfermer quelques couvens dont les habitans plus éclairés et plus fortunés ont pu conserver les principes d'une bonne économie rurale. Le clergé possède en Sicile le tiers de tous les biens-fonds, et dans le royaume de Naples, le quart.

L'Europe savante et lettrée doit applaudir à un événement qui met à la disposition des Français les trésors d'antiquités ensevelies sous les ruines d'Herculanum et de Pompeï; ces vases, ces instrumens, ces tableaux, ces meubles qui servirent, il y a dix-huit siècles, à l'usage du peuple le plus éclairé qu'il y eût alors au monde. Quelle sera la joie des amis des lettres, lorsque les rouleaux trouvés dans ces anciennes villes seront confiés au zèle de nos hellénistes, déroulés, déchiffrés et publiés! Quelle nouvelle gloire marquera l'époque où le XIX^e^ siècle se verra peut-être enrichi d'une centaine d'ouvrages grecs et romains dont jusqu'à présent les noms excitaient tant de stériles regrets! Si Ménandre revenait nous peindre les mœurs domestiques des Athé-

frugalité remarquable : ils vivent de légumes, et surtout de macaroni, qu'on vend tout apprêté dans les rues; leur boisson, c'est l'eau pure; leur lit, c'est le pavé, ou bien l'escalier de quelque édifice public.

niens, si le tombeau nous rendait les tendres chants d'une Sapho ou d'un Simonide, les hymnes sacrés d'un Pindare, l'Iphigénie, le Laocoon, la Niobée d'un Sophocle, le Thyeste d'un Varius, quelle nouvelle Hippocrène arroserait tout-à-coup le champ desséché de la littérature? Outre Tite-Live et Tacite, on retrouvera vraisemblablement quelques restes encore plus précieux des immenses travaux des Grecs sur l'histoire des anciens peuples et sur les sciences naturelles; car les habitans de Pompeï et d'Herculanum étaient en grande partie Grecs d'origine, et l'époque de la destruction de ces villes est fort incertaine, et probablement postérieure aux *deux premiers siècles* de l'ère chrétienne; circonstance récemment prouvée par MM. Iguarra et Dutheil, et qui agrandit de beaucoup la sphère de nos espérances.

Le royaume de Naples, d'après le dernier dénombrement de 1803, avait 4,973,502 habitans; celui de Sicile, en 1800, comptait 1,655,536 habitans. Total: 6,619,038 habitans.

NOTICE HISTORIQUE,

GÉOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA VILLE ET L'ÉTAT DE RAGUSE (1).

(28 juin 1806.)

Une peuplade de 60,000 individus, entourée d'états puissans, a maintenu pendant douze siècles ses lois, ses institutions, et quelquefois son indépendance. Deux fois attaquée par les hordes de l'Asie et les flottes de l'Afrique, deux fois elle a été l'un des asiles de la civilisation, et l'un des remparts de l'Illyrique. Devenue la vassale des ennemis du nom chrétien, elle a constamment professé et ef-

(1) Les faits renfermés dans cette notice sont tirés des auteurs italiens, tous natifs ou habitans de Raguse, et dont les noms se trouvent cités vers la fin.

ficacement protégé la religion catholique. N'ayant pour tout souffle de vie que l'esprit du commerce, elle n'a jamais hésité à sacrifier ses intérêts et son existence même à la foi sacrée des traités. Environnée de tribus à demi sauvages, elle a étalé sur ses rochers arides le spectacle de la culture, de l'industrie, de l'hospitalité, de l'élégance des manières jointe à la pureté des mœurs. Tantôt engloutie par des tremblemens de terre, tantôt entraînée dans le tourbillon des révolutions politiques, elle a toujours eu à lutter pour son existence, et pourtant elle a toujours cultivé avec zèle et succès les sciences, les lettres et même les beaux-arts. Tel est le portrait que l'histoire tracera des Ragusains.

Epidaurum, colonie lacédémonienne et ensuite romaine, est la souche de Raguse. Lorsque les Slaves-Croates, en 630, arrachèrent la Dalmatie à la domination des Abares, ils détruisirent la ville d'Épidaurus et quelques autres colonies romaines situées près du golfe de Cattaro. Les malheureux restes des colons se réfugièrent sur des rochers couverts de forêts et baignés par la mer; ils y fondèrent une ville, ou plutôt ils y fortifièrent et agrandirent un bourg qui y existait déjà. Cette ville est le *Dubrawnik* des Esclavons, le *Rausium* des historiens byzantins, et la *Raguse* des modernes (1). Ce nouvel asile reçut tout ce qui restait de la civilisation romaine en Dalmatie. Salone n'était plus, et Spalatro n'existait pas encore; ainsi Raguse passa pour la capitale de cette belle province.

Forte par sa position, Raguse brava toutes les attaques des Croates et des Serviens. Deux tribus serviennes, les Zachulmiens et les Trébuniens, furent alors pour Ra-

(1) *Dubrawa*, en esclavon, signifie *forêt*. Selon Constantin Porphyrogénète, le nom de *Rausium* est formé par corruption de *Lausium*; celui-ci vient de *lau*, qui, dans un dialecte grec, dénote *rocher escarpé*.

guse des ennemis aussi implacables que le sont aujourd'hui les Monténégrins leurs descendans. La république naissante eut l'adresse d'attirer dans ses murs une partie de ces peuples, et d'affermer les portions de leur territoire qui avoisinaient la mer. Mais, sous le règne de Basile I^er^, une armée de Sarrasins menaça de mettre un terme à l'existence de Raguse. La ville se défendit vaillamment; à l'approche d'une flotte grecque, les Sarrasins se replièrent sur l'Italie, d'où ils furent chassés par une armée de Grecs et d'Esclavons, transportée principalement sur des bâtimens ragusains.

En participant au commerce de Constantinople et d'Alexandrie, qui alors enrichissait Venise et Gênes, les Ragusains eurent encore l'adresse particulière d'exploiter comme colonies toute la Bosnie, la Servie, la Bulgarie et la Romélie. Ils y avaient des factoreries nombreuses et même des postes fortifiés. En 1134 ils construisirent près de l'emplacement actuel de Bosna-Séraï un château-fort nommé Dubrownik, pour défendre les mines qu'ils exploitaient dans le voisinage, et du produit desquelles ils faisaient frapper des monnaies à l'usage des nations slavonnes, encore demi-sauvages.

Venise, jalouse de la prospérité des Ragusains, les menaça en 997 et en 1170, mais en vain; des attaques subséquentes et l'occupation du rocher Chiroma, qui commande le port de Raguse, forcèrent les habitans de cette ville à reconnaître la protection des Vénitiens, qui leur envoyèrent depuis 1204 des *comtes* pour présider leur sénat. Raguse secoua plus d'une fois, et définitivement en 1358, un joug qui avait été funeste à sa prospérité. Elle se mit sous la protection des rois de Hongrie; et, sous cette dépendance douce et naturelle, elle continua jusque vers la fin du XV^e^ siècle à accroître son commerce et son industrie. Ses fabriques de draps datent de 1490, et celles de soieries, de 1530.

Le XVI^e^ siècle fut l'époque de la plus grande splendeur de Raguse; elle équipait une centaine de galères et de chébecks; elle armait 6,000 hommes, elle possédait trois à quatre cents bâtimens marchands. La fortune croissante de l'empire ottoman la menaça d'un esclavage que sa politique adroite sut changer en une alliance très-lucrative. Elle avait depuis l'an 1300 des traités avec les Ottomans; elle obtint le droit d'importer en Turquie ses *viscelini*, pièces d'argent sur la fabrication desquelles elle faisait un profit considérable. Ce furent des rois surnommés très-catholiques qui causèrent la ruine de cette république chrétienne, échappée au torrent destructeur du mahométisme. L'Espagne, alors maîtresse de Naples, força Raguse à une alliance inutile pour l'une des parties contractantes, et funeste pour l'autre. Depuis 1584 jusqu'en 1654, les Ragusains combattirent pour l'Espagne contre la France et la Hollande; une liste authentique prouve que leurs pertes, pendant cet espace de temps, s'éleva à plus de cent soixante-dix-huit caravelles, gaillons et autres bâtimens. L'anéantissement de leur marine fut suivi de la destruction de leur capitale, qu'un effroyable tremblement de terre bouleversa en 1667.

Les guerres qui ont désolé le XVIII^e^ siècle ont fourni aux Ragusains l'occasion de rétablir leurs affaires. En 1700 ils n'avaient qu'une vingtaine de *trabaccoli*, ou bâtimens de cabotage; en 1779, ils équipaient cent soixante-deux bâtimens, presque tous armés de dix à quarante pièces de canon. Mais dans l'avant-dernière guerre entre les Turcs et les Russes, l'on vit, du fond des déserts septentrionaux, un orage politique venir éclater sur Raguse. Les Grecs, séduits par les promesses de la Russie, avaient arboré l'étendard de la rébellion. Une flotte russe se présente devant le port de Raguse : le comte Orlof emploie les caresses et les menaces; rien ne peut détacher les Ragusains de la foi des traités. Leur port est

bombardé, leurs bâtimens sont pris, leur commerce est détruit : tout est en vain; la plus petite des républiques soutient son honneur vis-à-vis du plus vaste empire du monde. Cette noble conduite que les Ragusains tinrent, il y a trente ans, est une nouvelle preuve qu'ils n'ont pas favorisé l'entrée des Russes sur leur territoire dans le moment actuel.

Ce territoire n'est composé que d'une étroite lisière de côtes, qui borde la Dalmatie turque sur une longueur de 15 lieues et une largeur de 1 à 3; de la presqu'île de Sabioncello, qui offre à peu près les mêmes dimensions; de l'île de Meleda et de quelques îlots. Les quatre principaux ports sont ceux de Raguse, de Gravosa ou Sainte-Croix, de Stagno et de Meleda, auxquels on pourrait ajouter Zuliana, dans la presqu'île, Giupana et Mezzo dans deux îlots du même nom, et encore plusieurs autres. Les rochers calcaires et escarpés de cette côte ne produisent que peu de blés; mais l'art les a couverts de vignobles et de jardins; partout on voit percer de belles maisons de campagne à travers des orangers, des citronniers et des lauriers qui les ombragent, principalement aux environs de Gravosa et dans l'île de Meleda. Les cistes, les clématites, les andrachnes, les lentisques couvrent les flancs escarpés des rochers, d'où des torrens rapides s'échappent vers la mer. Dans l'île de Meleda il y a un lac qui communique avec la mer, et qu'ombragent des forêts de chênes et de pins maritimes; les branches de ces arbres, en se plongeant dans l'eau, deviennent la demeure des huîtres et des moules; les habitans ayant remarqué cette circonstance curieuse, en ont profité en la reproduisant par l'art, et c'est au moyen de branches d'arbres plongées dans le lac qu'ils pêchent les coquillages qui y abondent. L'abbé Orbini raconte d'une manière un peu superstitieuse l'origine des ossemens humains qu'on trouve dans cette île, adhérens et unis aux rochers; mais comme le

savant Banduri dit les y avoir vus, le phénomène mérite d'être examiné.

Le sang est beau à Raguse et encore plus à Gravosa; ce que Giovanni Botero, il y a deux siècles, attribuait aux mariages tardifs. La population de l'état ragusain est estimée généralement à 56,000 âmes, dont 8,000 à Raguse. C'est trop peu, à ce que je pense; mais les auteurs ragusains gardent un silence absolu sur cet article. Il paraît aussi que les revenus de l'état ont été évalués, sans aucune autorité suffisante, à 3 ou 400,000 livres tournois, et que cet objet, comme en général tout ce qui regarde la géographie politique, est tenu secret.

M. Appendini nous fournit sur la constitution des détails plus exacts que ceux qu'on trouve dans l'Encyclopédie. La nation est divisée en nobles ou praticiens, et *citadins* ou bourgeois. Tous les nobles, depuis l'âge de dix ans accomplis, composent le *grand-conseil.* Ce corps est le souverain de l'état; il élit les sénateurs et le recteur; il exerce le droit de vie et de mort, et celui de faire grâce. Le *sénat* est composé de quarante-cinq membres, nommés les *pregadi;* il donne des lois, crée et administre les impôts, nomme les agens diplomatiques; exerce le droit de paix et de guerre; il juge aussi la plupart des procès en dernière instance. Le *petit-conseil* se compose d'un recteur qui ne reste en place qu'un mois, et de sept sénateurs appelés conseillers de la république, et qui restent un an; c'est un comité exécutif. Les trois *proveditori,* élus pour une année, exercent le pouvoir des censeurs et des tribuns; ils peuvent suspendre le décret du sénat et du petit-conseil; alors c'est le grand-conseil qui décide. Les *trésoriers de Sainte-Marie* ont dans leurs mains la caisse publique; mais ils sont surveillés par une espèce de contrôleur de finances, nommé le *maître des cinq comptes.*

Les bourgeois ou *cittadini* sont éligibles aux places subalternes dans la chancellerie, le trésor public, les doua-

nes et la régie du sel. Ils se partagent en deux *confréries*, celle de Saint-Lazare et celle de Saint-Antoine.

Ces institutions ne viennent point de Venise, comme Bodin et Montesquieu l'ont dit, mais des colonies gréco-romaines de la Dalmatie et de l'Illyrique. Abandonnées par les empereurs, ces villes obtinrent, en payant un tribut aux princes esclavons, la faculté de conserver leur ancien régime municipal. De toutes ces institutions, celle qui le plus évidemment rappelle les mœurs de l'antiquité, c'est la *Drushina* ou la confrérie de jeunes nobles de Raguse. Leurs réunions solennelles, les sermens qui les lient, les devoirs d'une assistance mutuelle, auxquels ils sont tenus, enfin tout rapproche cette société de celle des *Ephèbes* ou de jeunes gens de condition, qui existait à Naples et dans d'autres colonies grecques ; et c'est dans les lois de ces compagnies que Signorelli, dans son Histoire de la civilisation dans les Deux-Siciles, voit avec raison l'origine de plusieurs lois de la chevalerie du moyen âge.

Raguse a vu naître ou a reçu dans son sein des savans et des littérateurs qu'aucune grande nation ne rougirait de compter parmi ses hommes illustres. La plupart d'eux sont patriciens de Raguse ou bénédictins du couvent de Meleda. Le père *Boscovich* est cité à côté des plus grands géomètres de l'Europe. *Anselme Banduri* n'est pas moins renommé comme antiquaire et philologue ; son *Imperium orientale* est dans toutes les bibliothèques. Sébastien *Dolci* partage la célébrité de Banduri ; il a tracé les fastes littéraires de sa patrie. Pour remonter aux écrivains plus anciens et moins connus, je ne citerai que *Luccari* et *Razzi*, annalistes de Raguse, et l'abbé *Mauro Orbini*, qui a écrit un ouvrage précieux sur l'histoire des Slavons. Raguse possède aujourd'hui un bon historien dans le Piariste *Appendini*, dont les notices sur l'histoire et la littérature de Raguse, 2 volumes in-4°, 1803, m'ont

fourni beaucoup de lumières. Mais ce que la littérature ragusaine offre de plus piquant pour notre curiosité, c'est une foule de poésies, soit en latin, soit en esclavon. Quel est le littérateur qui n'aimerait point à connaître la traduction en vers latins de l'Odyssée, par *Zamagna*, et celle de l'Iliade et des Idylles de Théocrite, par *Raimond Cunich?* Parmi les poètes latins modernes de Raguse, on cite *Ferrich*, qui a publié en 1794 des *fables tirées de proverbes illyriens*, qu'on dit très-intéressantes.

La langue slavonne, dans le dialecte illyrique, est devenue dominante à Raguse vers l'an 1500, et n'a cédé l'empire à l'italien que vers le milieu du XVIII^e^ siècle. Le théâtre de Raguse s'enorgueillit d'avoir donné toutes les comédies de Molière, traduites en illyrique par le sénateur *Tudisi*. On y a joué beaucoup de drames historiques originaux de Jean *Palmota* et des deux *Gondola*. Un de ces Gondola a laissé un poème épique manuscrit, intitulé l'*Osmanide;* et ce n'est pas la seule épopée dont Raguse a été le berceau. On dit que la *Jeghuipka*, ou la Bohémienne, poème épico-satirique, écrit en slavon, est plein de traits spirituels et intéressans pour l'histoire des mœurs : l'auteur, qui s'appelait *Ciubranowich*, est mort en 1559. Il serait assez facile pour un Français établi à Raguse, d'apprendre cette langue slavonne, qui se parle depuis la mer Adriatique jusqu'à la grande muraille. Mais les livres esclavons sont très-rares : on ne trouvait à Raguse, il y a deux ans, que quatre exemplaires de la traduction que *Zlatarich* a donnée en 1598, de l'Aminte du Tasse, de l'Electre de Sophocle, et de Pyrame et Thisbé d'Ovide. Combien de recherches littéraires ne pourrait-on pas faire dans les monastères de la Dalmatie, dans les séminaires, et dans les bibliothèques de particuliers, plus nombreuses et plus intéressantes, surtout à Raguse et à Spalatro, qu'on ne le pense communément?

L'origine de l'archevêché de Raguse et l'étendue de son

diocèse sont des objets litigieux en histoire et géographie ecclésiastique. Un auteur allemand a prouvé, ou du moins rendu très-vraisemblable, que, vers l'an 1070 — 1080, un évêque de Raguse, appuyé par un prince de la Servie, sut se soustraire à la dépendance de l'archevêché de Spalatro, en obtenant, pour soi-même et pour ses successeurs, le titre d'archevêque (1). Cette vérité historique blesse la vanité nationale des Ragusains; leurs historiens, même le sénateur Resti, prétendent que l'archevêché de Raguse est une continuation immédiate de celui de Salone, et plus ancien que celui de Spalatro : ils citent en faveur de cette prétention des bulles des papes Zacharie et Calixte II, qui doivent avoir été *vues* dans les archives de la république. D'autres, comme Lucari et Razzi, cités et approuvés par Banduri, font venir l'archevêché d'Epidaurus, d'abord à Trebigno, ensuite à Dioclea, et enfin à Mercane et à Raguse. L'Encyclopédie, d'après toutes les géographies, donne à l'archevêque de Raguse *six* évêques suffragans; mais Banduri assure qu'il n'en reste que deux, celui de Stagno et celui de Mercane. Le sénat de Raguse nomme à l'évêché de Trebigno, en Dalmatie turque; il entretient dans plusieurs villes de Turquie des chapelles où les catholiques de ces villes exercent leur culte. Le zèle religieux des Ragusains leur a valu un éloge solennel du concile de Bâle. Ils comptent pourtant au nombre de leurs compatriotes un des plus fameux schismatiques du seizième siècle, *Mathias Flacius*.

DE LA CALABRE.

(2 août 1806.)

§ 1^er^. L'Italie, tant de fois décrite par des voyageurs qui ont suivi machinalement la même route, offre encore

(1) Engel, *Histoire de la Hongrie et des pays qui en ont dépendu*; tome III, page 187.

des provinces entières mal connues, et où des observateurs judicieux pourraient faire une ample récolte de remarques aussi nouvelles qu'intéressantes : de ce nombre est la Calabre (1).

Cette province, si tristement célèbre dans les dernières révolutions du royaume de Naples, forme la pointe la plus méridionale de la péninsule italienne. Sur une longueur de 58 lieues, la largeur varie de 7 lieues à 20 ou 21. On peut évaluer l'étendue en superficie à 760 lieues carrées, et la population à plus de 800,000 individus.

Baignée de deux côtés par une mer ouverte, et traversée par une des extrémités de l'Apennin, cette contrée reçoit de toutes parts le souffle rafraîchissant des brises maritimes ; dans la plus grande partie de l'année, des rosées abondantes y entretiennent une verdure séduisante, favorisée encore par les nombreuses sources et rivières d'eau vive qui descendent du haut des montagnes, et qui, dans leurs cours rapides, ne forment que rarement des marais (2). Pline le naturaliste a déjà loué la fertilité du terrain noir et profond qui couvre presque partout les rochers calcaires de la Calabre. Dans ce sol inépuisable s'élèvent de superbes forêts de piniers et de sapins-mélèses, d'où l'on tire une poix déjà célèbre dans la plus haute antiquité, et dont Aristophane et Virgile, Pline, Dioscoride et Columelle ont vanté la qualité. Ces forêts d'arbres résineux occupent le centre de la péninsule et le dos de la chaîne de l'Apennin ; les anciens les désignent sous le nom collectif de *la forêt Sila*, à laquelle Strabon

(1) Nous avons consulté le traité intitulé : *De situ Calabriæ*, par Gabriel Barri, prêtre calabrois, inséré dans le *Thesaurus Italiæ*, par Grævius ; les *Lettres sur la Calabre*, par Bartels, en allemand ; et une brochure qui vient de paraître sous le titre : *Mes périls pendant la révolution de Naples*.

(2) Reggio et quelques autres points sur la côte manquent pourtant d'eau, et l'on y arrose les blés comme nous arrosons nos jardins.

donne 700 stades ou 23 lieues de longueur. La Calabre produit encore cinq ou six espèces de chênes, parmi lesquelles le chêne vert et le chêne à cochenille. On y voit le platane d'Orient, le marronnier dit d'Inde, le micocoulier, sans parler des hêtres, des noisetiers, des châtaigniers, et d'autres arbres communs. Le frêne à fleurs donne la *manne de Calabre;* c'est pendant les mois de juillet et d'août que l'on voit suinter ce suc mielleux du tronc et des branches de l'arbre; il s'épaissit durant la nuit, et si le temps est sec, il forme des larmes blanchâtres; la pluie et même le brouillard le dissolvent. On obtient aussi de la manne en faisant des incisions à l'écorce; elle en découle avec plus d'abondance, et s'épaissit dans l'espace d'un ou deux jours, en grumeaux plus gros, un peu gras au toucher, et d'une couleur roussâtre; mais cette manne est moins estimée que l'autre.

Au sein de ces forêts majestueuses, au pied de ces montagnes romantiques, une foule d'arbrisseaux et d'arbustes se disputent chaque pouce d'un terrain aussi fertile que négligé; les rochers les plus arides se couronnent du grand aloès et du figuier d'Inde; les landes s'ornent de magnifiques espèces de bruyères, de sauges, de roses-cannelles et de cistes à ladanum; des coteaux entiers se couvrent de fraisiers et de framboisiers; sur le rivage, le tamaris et l'arbousier toujours vert se balancent au-dessus des flots; le câprier épineux mêle ses fleurs d'une blancheur éclatante à la sombre verdure des romarins; les lauriers-roses ombragent toutes les rivières, et parmi les roseaux les plus communs on distingue l'*arundo ampelo desmos,* en italien *saracchio,* plante très-utile, dont on fait des cordes, des filets pour prendre le thon, des câbles de navire, des paniers, des nattes.

Cette richesse naturelle de la végétation accuse hautement l'ignorance et la paresse des habitans, qui, servilement attachés à une agriculture-routine, daignent à peine

ramasser les trésors que la nature leur prodigue. Toutes les sortes de blé connues dans l'Europe méridionale, dans la Turquie et l'Afrique, réussissent parfaitement en Calabre, elles y existent encore, mais elles sont moins les objets d'une industrie éclairée et active, que les monumens et les restes de l'ancienne culture de cette contrée, lorsqu'elle était peuplée de colonies grecques. La fertilité du sol et le petit nombre d'habitans consommateurs permettent pourtant d'exporter des quantités considérables de blé et de riz. On cultive encore l'olivier, la vigne, le limonier, le caroubier, le figuier, l'amandier, le cotonnier, et même la canne à sucre, qui mûrit parfaitement. Le safran, l'anis, la réglisse, la garance, le lin et le chanvre entrent dans le commerce d'exportation. La soie de Calabre est très-bonne, alimente un grand nombre de métiers, surtout à Catanzaro, et fournit encore au commerce du pays un des articles les plus lucratifs. A côté de toutes ces richesses d'une contrée méridionale, le voyageur étonné voit paraître quelques-uns des avantages de l'Europe septentrionale; il erre parmi des vergers où la pomme offre une saveur et un parfum également exquis; il voit s'étendre des pâturages superbes, toujours verts, et où les herbes les plus succulentes nourrissent des races de bœufs et de chevaux auxquelles il ne manque que des soins plus éclairés pour égaler en beauté toutes celles que vante le Nord.

Ajoutez maintenant à ces dons des champs les tributs qu'offrent les deux mers qui baignent la Calabre. Ici les puissans thons se débattent dans de vastes filets; là des troupes de murènes et d'anguilles sont poursuivies sur d'agiles bateaux à travers le détroit où Scylla et Charybde n'effraient plus les nautonniers. Le corail tapisse quelques baies de la côte occidentale, et l'on pêche près de Reggio une espèce de moule appelée la pinne marine, qui porte une soie ou laine fine et longue, de laquelle on fait des

étoffes d'une légèreté inconcevable, et qui sont impénétrables au froid. Joignez-y encore les richesses que l'Apennin renferme dans ses flancs, telles que des marbres variés, des albâtres très-beaux, des pierres meulières, des grès de remouleurs, des gypses, de l'alun, divers bols et craies, du sel gemme et du lapis lazuli, sans parler des indices de toute sorte de métaux, parmi lesquels le *cuivre* était très-célèbre du temps d'Homère. Certes, d'après cet aperçu des productions, nous oserons bien dire que la Calabre ne le cède en fertilité à aucune province de l'Italie, et qu'elle y surpasse même plusieurs de celles qu'on a l'habitude d'exalter.

Un si beau pays, placé au centre de la Méditerranée, serait-il donc le séjour d'une horde aussi sauvage que le Tartare vagabond, aussi barbare que le Maure du Grand-Désert, aussi rebelle à la civilisation que le noir habitant des bords du Sénégal? Telle est l'idée que les Napolitains ont d'un peuple qui habite à 40 lieues des portes de Naples; tel est le portrait qu'ils en font aux voyageurs effrayés, qui déjà croient voir levé sur leur tête le poignard d'un brigand ensanglanté, ou même briller le feu destiné à préparer un festin d'anthropophages.

En effet, les horreurs que les troupes calabroises exercèrent à Naples en 1799 ont été décrites par tant de témoins oculaires, qu'on ne saurait les révoquer en doute. Mais c'était aussi la lie du peuple calabrois que cette armée; c'était une réunion de toutes les bandes de brigands qui depuis long-temps erraient dans les montagnes de l'Apennin, de quelques Siciliens de la même espèce, et d'un petit nombre de paysans égarés par le fanatisme. Si l'on vit quelques membres du clergé calabrois se mêler parmi cette troupe affreuse, il faut aussi observer que de tout temps le clergé, extrêmement nombreux, languissait dans l'extrême misère, ayant souvent à peine de quoi se couvrir, et privé des plus simples moyens d'instruction.

La barbarie qui règne en partie parmi le peuple calabrois n'est donc que la triste preuve de cette vérité politique, qu'un gouvernement ne doit jamais rien épargner pour donner une honnête aisance et même un certain degré de considération et d'éclat aux classes de la société qui sont appelées à éclairer, instruire et guider les autres.

Un Napolitain, jeté par les hasards de la guerre au milieu d'un village calabrois, assure y avoir trouvé des hommes d'un caractère violent, mais franc et loyal; d'une grossièreté rebutante et d'une ignorance extrême, mais très-actifs, très-adroits dans le peu de métiers qu'ils connaissent, très-hospitaliers, très-humains, attachés à leur patrie, et sensibles à la gloire. Avec ces qualités, un peuple bien gouverné quitte promptement le désordre de la vie sauvage. Le Calabrois parle malheureusement un patois presque inintelligible aux autres Italiens, quoique le patriote Barri prétende y reconnaître le véritable langage des anciens Latins, et le préfère, sous tous les rapports, au dialecte toscan même. Cette circonstance rend difficiles les communications entre les Napolitains et les habitans de la Calabre. La civilisation de cette province ne saurait être l'ouvrage que d'une fusion absolue de cette tribu particulière avec le reste de la nation.

Les habitans les plus industrieux de la Calabre sont les colons albanais, établis à Bova, dans la Calabre ultérieure, mais principalement dans les diocèses de Cassano et de Bisignano, dans la Calabre citérieure, quoi qu'en dise le libraire M. Langlois, dans la misérable rapsodie qu'il publie sous le nom emprunté de Guthrie. Il est également faux que la plupart des Albanais conservent le rit grec; ils ont presque tous adopté le rit romain, mais ils conservent leur idiome.

(3 août 1806.)

§ 2. Les Calabrois ont toujours éprouvé au suprême degré les funestes effets de cette administration faible et mal éclairée qui jusqu'à présent a retenu le royaume de Naples dans un rang si inférieur à celui que lui assignaient sa situation, son étendue, sa population et sa fertilité. Barri décrit avec beaucoup d'énergie les vexations journalières que les fonctionnaires, les intendans et les avocats exerçaient au milieu d'un peuple injustement décrié comme intraitable, éloigné de la capitale, et qui n'était presque jamais visité par ses souverains ni par la noblesse. Le roi Joseph Ier est allé se convaincre lui-même de l'extrême importance de cette partie de ses états. En foulant ce sol classique où fleurirent la sage république de Locri, la belliqueuse Crotone, la voluptueuse Sybaris; en parcourant cette patrie naturelle ou adoptive d'un Pythagore, d'un Zaleucus, d'un Charondas, d'un Agathocle, d'un Praxitèle, et de tant d'autres hommes illustres, le roi Joseph a sans doute conçu des projets qui rappelleront pour la Calabre les siècles heureux où elle formait une portion si brillante de la grande Grèce.

Un des plus grands obstacles à la civilisation de la Calabre, c'est qu'il n'y ait pas une grande ville de commerce et de manufacture. Une telle ville, placée vers le milieu de la côte orientale, aux environs de l'ancienne Crotone, vivifierait tout le pays en offrant aux cultivateurs un marché plus commode pour leurs productions que ne le sont Naples et Messine. Les villes actuelles de la Calabre sont de peu d'importance. Tour à tour dévastées par les Sarrasins, les Normands, les armées espagnoles et françaises, elles n'offraient au XVIIe siècle que le spectacle de la misère et de la solitude. Quelques-unes de ces villes se sont un peu relevées dans le XVIIIe siècle. Catanzaro compte 12,000 et Cosenza 15,000 ha-

bitans; l'une est le siége des principales manufactures de soieries; l'autre fait la plus grande partie du commerce entre la Calabre et Naples. Le tremblement de terre de 1783 engloutit la belle ville de Reggio, qui a été reconstruite dans l'endroit nommé *Santa-Agatha de Galline*. Mais nous répèterons encore que le véritable emplacement d'une grande ville calabroise est à Crotone, dans la région la plus salubre et la moins exposée aux tremblemens de terre; d'ailleurs, dans la position la plus commode pour le commerce du Levant. Crotone a un port très-sûr, avantage qui manque à la ville de Squillace, qui, sous d'autres rapports, pourrait entrer en considération.

Les tremblemens de terre sont un mal physique que la Calabre a de commun avec tant d'autres belles contrées de l'Europe méridionale. La secousse du 5 février 1783 bouleversa en moins de deux minutes presque toute la Calabre; elle changea la surface du pays de manière qu'il était difficile de le reconnaître (1). D'énormes crevasses semblaient découvrir aux yeux des vivans l'empire des ombres; ces fentes exalaient des flammes bleuâtres et des vapeurs mortelles. En d'autres endroits, les montagnes englouties ou renversées formaient des vallées nouvelles: souvent, détachées de leur base, elles glissaient sur des terrains plus bas; et comme la force d'impulsion redoublait à chaque mouvement, ces rochers ambulans franchissaient les vallées et les collines. C'est ainsi qu'on voyait le vignoble descendre des hauteurs pour venir se placer au milieu des champs de blé. On a vu des fermes avec leurs jardins passer au-dessus d'un abîme, et venir s'ac-

(1) J'ai fait cette description d'après des dessins faits sur les lieux mêmes, et représentant tous ces divers effets du tremblement de terre de 1783. Ces dessins, accompagnés d'une savante dissertation, se trouvent gravés dans un des derniers cahiers du *Journal de Physique*, publié par M. de La Metterie. On peut aussi consulter diverses lettres de M. Dolomieu et autres.

coler à un village éloigné. Ici, de nouveaux lacs se creusaient au milieu des terres; là, des rochers jusque alors invisibles élançaient soudain leurs humides sommets dn sein de la mer écumante. Des sources tarissaient, des rivières se perdaient sous terre; d'autres eaux courantes, arrêtées par les décombres, se répandaient en mares croupissantes. Autre part de nouvelles sources jaillissaient des flancs entr'ouverts de la montagne; et les nouveaux fleuves, dans leur jeunesse impétueuse, se frayaient un chemin à travers les ruines des villes, des temples et des palais. L'humble cabane ou la tente légère devint l'asile des malheureux qui avaient échappé à cette terrible catastrophe; mais tous ceux qui avaient pu survivre ne l'avaient pas voulu. On vit un ami trop fidèle tenir embrassé le corps de son ami, et, dans cette posture, attendre tranquillement la chute d'une muraille qui termina ses jours. On vit plus d'une jeune amante se précipiter dans le gouffre qui venait d'engloutir l'objet de sa tendresse. Une mère trop sensible, la comtesse *de Spastara*, était déjà sauvée du danger; pâle et à demi morte, elle était dans les bras de son époux, qui avec beaucoup de peine l'avait rappelée à la vie. Elle jette autour d'elle un regard presqu'éteint; elle cherche le plus jeune de ses enfans: hélas! elle l'aperçoit sur le balcon du palais, qui déjà s'écroulait. Elle veut s'élancer, son époux la retient; mais l'amour maternel est le plus fort; rien ne peut arrêter cette mère désolée. Elle monte l'escalier, déjà à moitié détruit; elle traverse la fumée et la flamme; les pierres détachées qui tombent autour d'elle semblent la respecter. Elle atteint le cher objet de toutes ses affections; elle le prend dans ses bras : au même instant toutes les colonnades s'ébranlent, la terre s'entr'ouvre, le palais disparaît, et *Spastara* n'est plus (1)!

(1) Un poète suédois, Lidner, a fait de ce trait admirable le sujet d'un poème. Je crois que les auteurs des poèmes sur le *Mérite des*

Terminons cette esquisse de la Calabre par des images moins déchirantes. Le détroit de Messine est, dit-on, l'empire d'une *fée* qui de temps en temps fait apercevoir aux yeux des mortels ses palais aériens qui flottent dans les nuages au-dessus de la mer. Cette fée, nommée en italien la *fata Morgana*, est accusée d'en vouloir aux beaux et jeunes navigateurs qui passent par le détroit; elle cause des naufrages afin d'avoir l'occasion de les enlever.

Voici les faits dégagés de tout ornement fabuleux. Dans le fort de l'été, et lorsque la mer et l'atmosphère se trouvent dans un calme parfait, on voit à l'aube du jour paraître dans les cieux, au-dessus du détroit de Messine, certaines lueurs singulières qui présentent à l'imagination un paysage agréablement varié par des tours, des palais, des forêts, des rochers et des mines. Du côté de la Sicile, on croît y reconnaître l'image de la ville de Messine; du côté de Reggio, c'est cette ville que l'on croit voir reproduite. Ce phénomène n'est pas encore expliqué d'une manière satisfaisante; il tient sans doute à la réfraction qui, dans beaucoup de cas, fait paraître élevés en l'air les objets éloignés. Mais pourquoi voit-on ici toujours dans les cieux l'image des objets qui sont à côté du spectateur, et non pas ceux vers lesquels il dirige sa vue?

SUR LA SAXE.

(7 novembre 1806.)

Les états de la Saxe, limitrophes de la monarchie autrichienne au midi, étaient, dans le reste de leur circonférence, bordés des provinces prussiennes, et n'avaient

Femmes et sur *l'Amour maternel* auraient bien fait d'en orner leurs ouvrages. C'est par la peinture d'actions semblables, et non par des tirades et des raisonnemens, que l'on peut donner une idée de cette vive sensibilité qui honore tant la plus belle et la meilleure moitié du genre humain.

aucune ligne défensive militaire contre la Prusse. Cette fâcheuse position livrait la Saxe à l'influence secrète ou à la violence ouverte d'un voisin ambitieux. Une population de 2,150,000 habitans, concentrée sur une étendue de 1994 lieues carrées, et une administration aussi douce, aussi sage qu'active et vigilante, ne suffisaient pas pour retirer la Saxe de cet esclavage politique auquel sa géographie la condamnait. Le revenu public surpassait celui de la Suède, puisqu'il s'élevait à 30,000,000 de France. Les dettes nationales avaient été réduites à une somme de 100,000,000 de francs, dont les trois quarts étaient dus aux habitans du pays. La foire de Leipsick faisait circuler dans cette seule ville plus de 75,000,000. Les mines rapportaient 4 à 5,000,000. Des manufactures florissantes en faisaient une des contrées les plus industrieuses du Nord. Enfin l'armée, forte de 32,000 hommes, composée uniquement d'indigènes, était mieux organisée, mieux équipée et pourvue d'une meilleure artillerie que l'armée prussienne.

Tous ces résultats d'un sage gouvernement n'auraient pu empêcher la Saxe de devenir une province prussienne, sans la bataille d'Iéna. A présent elle est appelée à remplir pour le nord de la confédération germanique le rôle que la Bavière remplit dans le midi; et, dans ce système, elle pourrait espérer les villes de Halle et d'Erfurth, deux citadelles prussiennes qui dominaient toute la Saxe; elle obtiendrait surtout l'abolition d'une espèce d'acte de navigation, en vertu duquel la ville prussienne de Magdebourg arrêtait dans ses murs tous les bateaux saxons, sans leur permettre d'aller porter leurs marchandises jusqu'à Hambourg, leur débouché naturel.

L'objet que les voisins de la Saxe convoitaient le plus, c'étaient les inépuisables trésors de métaux précieux dont les montagnes de ces pays sont remplies. Tandis que la plupart des autres mines d'argent de l'Europe diminuent

de rapport, celles de la Saxe rendent tous les ans davantage. Si l'on considère les produits des quarante dernières années du siècle qui vient de s'écouler, on voit que dans les cinq premières années ces mines n'ont donné que 91,970 marcs d'argent, tandis que dans les cinq dernières années le produit a été de 277,694 marcs. L'or ne se rencontre ici qu'en petites paillettes; mais l'argent se trouve souvent en grandes masses. En 1477, on servit au duc Albert son dîner dans les mines de Schnéeberg, sur un bloc d'argent natif dont le poids se trouva être de 400 quintaux net. Dans l'espace de quarante ans, on a frappé en monnaie d'argent environ 80,000,000. Le cuivre, le fer, l'étain, le cobalt, et en général tous les métaux, excepté le platine, existent dans ces montagnes, où l'on trouve encore beaucoup de pierres utiles ou même précieuses, telles que des marbres, des albâtres, des spath-fluor, des serpentines, du cristal noir, d'autres cristaux, nommés *diamans de Mutschen,* des cornalines turbelles, des améthystes, des chrysolithes, et surtout des topazes qui surpassent celles du Brésil en transparence et en limpidité. Les mines de Mansfeld, séparées des autres mines de la Saxe, donnent 9,000 quintaux de cuivre par an; dans ce même pays et dans celui de Mersebourg, il y a des salines importantes.

Les montagnes qui séparent la Saxe de la Bohème portent donc à juste titre le nom de monts Métalliques; en allemand, Ertz-Gebirge. Cette chaîne de rochers granitiques s'élève généralement à une hauteur de 3,000 pieds au-dessus des plaines centrales de la Saxe, qui ont elles-mêmes 800 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Terminées du côté de la Bohème par des escarpemens très-roides, ces montagnes s'élèvent du côté de la Saxe par trois degrés ou terrasses d'une pente fort douce, puisque leur base de ce côté est à treize lieues de la crête: aussi elles sont couvertes de champs labourés,

de forêts, de prairies; une ville florissante y touche à l'autre; de nombreux villages s'étendent jusque sur le sommet des rochers; le bêlement des troupeaux s'y mêle au bruit des fabriques, des forges et des usines.

Freyberg, le chef-lieu du cercle des mines, compte 10,000 habitans; il renferme une fonderie de canons et de superbes établissemens pour l'épuration et l'amalgamation de l'argent. Chemnitz, avec 11,000 habitans, fleurit par sa fabrique d'indiennes et ses imprimeries de coton. Le commerce de dentelles, la fabrication de grosses toiles et la ferblanterie, sont répandus dans tous les villages du bailliage de Chemnitz et de Schwarzenberg; aussi ces deux districts renferment-ils, sur une étendue de 21 lieues carrées, une population de 70,000 âmes : c'est une des plus fortes populations de l'Europe. Parmi les ouvrages de ce pays des mines, les tôles noires, le ferblanc et le bleu de Saxe jouissent d'une réputation méritée.

Zurickau, ville de 6,000 habitans, fabrique beaucoup de draps; et Annaberg, avec 4,500 âmes, est l'endroit où la filature des dentelles s'est le plus perfectionnée.

La même industrie règne aux environs de Dresde. Mais je craindrais de fatiguer l'attention du lecteur en énumérant tous les genres de manufactures, dont plusieurs sont répandus dans les villages, circonstance bien avantageuse sous les rapports moral et physique. La capitale elle-même est peuplée de fabricans de draps, de linons, de soieries, et d'artisans habiles dans plusieurs genres. A Meissen, est la plus ancienne et la meilleure fabrique de porcelaine de toute l'Allemagne. Elle doit sa naissance à un apothicaire qui, voulant faire de l'or, fit par hasard de la porcelaine.

Les montagnes du Voigtland et du Henneberg nourrissent un peuple non moins actif que celui des monts Métalliques. Les manufactures d'étoffes de coton dans

tous les genres y abondent; et l'industrie des habitans sert de réponse à ceux qui prétendent que le continent d'Europe ne peut se passer des marchandises de fabrique anglaise.

Une colonie de Français réfugiés a éveillé l'esprit d'industrie à Leipsick. Pourtant cette ville, de 32,000 âmes, doit plus à ses foires qu'à ses fabriques de velours, de galons, de toiles cirées et autres. Les autres villes de la plaine fabriquent presque toutes des draps, des toiles, du savon, de l'amidon. Naumbourg, avec 12,000 habitans, est celle qui par son commerce s'approche le plus de Leipsick; tandis que Wittemberg, placée sur l'Elbe, et destinée par sa nature à être le centre de tout le commerce saxon, ne compte que 7,000 habitans. La ville de Merseburg possède un reste du genre d'industrie le plus ancien de toute l'Allemagne, et encore un des plus lucratifs : je veux parler des brasseries. Certes les gouvernemens du Nord, au lieu de leurs ridicules efforts pour élever des vers à soie et pour planter des vignes en dépit du climat, devraient plutôt encourager le perfectionnement de l'art de faire la bière, art que la ville de Londres compte encore aujourd'hui parmi les bases les plus solides de sa prospérité. Hambourg, Brunswick, Rostock et plusieurs autres villes du Nord ont été, pour ainsi dire, fondées par des brasseurs de bière. Le climat et le sol indiquent à chaque peuple le genre d'industrie qui lui convient le mieux.

Les fabricans saxons se plaignent hautement de la singulière complaisance qu'a eue la cour de Dresde en ouvrant aux draps anglais le marché de Leipsick, et surtout en permettant l'exportation des laines. Grâce à leurs inventions mécaniques et à l'épargne des bras qui en résulte, les Anglais ont pu donner leurs draps à meilleur marché que les fabricans du pays; ils ont en outre fait renchérir la matière première, en accaparant à tout prix

toutes les laines de l'Allemagne. La suite immédiate d'une mesure si impolitique a été la ruine des fabriques du pays. La Haute-Lusace, qui faisait 27,000 pièces de drap par an, a presque abandonné ce genre d'industrie; mais elle soutient ses manufactures de toiles fines, rayées et damassées. Quant à ce dernier genre, on exécute dans la plus grande perfection les dessins les plus compliqués, soit des sujets historiques, soit des paysages et des fleurs.

Ce n'est ni la ville de Baudissin, avec 11,000 habitans, ni celle de Jettan et Gælitz, avec 8,000 chacune, qui possèdent le plus de manufactures; le linge damassé se fabrique surtout dans le village de Gross-Schœnau et dans quelques villages voisins. Toute la Haute-Lusace exporte par an pour 10 à 11,000,000 de toiles de toute espèce.

Placée désormais sous la protection de la France, la Saxe ne doit plus craindre la tyrannie commerciale des Anglais; et l'Elbe, soustraite au monopole prussien, portera vers la mer les bois et les métaux de l'Allemagne centrale.

QUELQUES REMARQUES SUR LA POLOGNE.

(21 janvier 1807.)

« La géographie, dit le célèbre Danville (Propos. » d'une mesure de la terre), ne s'en tient pas à la re- » présentation sèche de la figure et de l'étendue des pays. » Cette science nous instruit du génie des peuples, de la » constitution des états, des richesses naturelles de cha- » que terre et de l'industrie plus ou moins grande des » hommes répandus dans les diverses parties du monde.» Les progrès de la géographie historique forment donc un des traits les plus essentiels de la civilisation. La Pologne est sous ce rapport bien en arrière; tandis que les

Suédois et les Norwégiens ont fait la topographie de la Laponie même, les habitans des plaines fertiles qu'arrosent la Vistule et le Borysthène n'ont fourni que de faibles matériaux pour la description de leur patrie. Les rapides esquisses de Cromer et de Guagnini se lisent agréablement; le précis également rapide donné par Starovolski est d'une grande exactitude; mais ses descriptions sont tellement surannées, qu'on ne peut s'en servir qu'avec beaucoup de précaution. Sarnicki et Opalenski paraissent avoir eu plus d'enthousiasme que de savoir, et plus d'érudition que de jugement. L'Allemand Cellarius a donné en latin un extrait très-bien fait de ces auteurs et de beaucoup d'autres que personne ne connaissait hors de la Pologne. Un autre Allemand, Erntel, a fait une excellente topographie physique et médicale de Varsovie. Busching a recueilli encore d'autres renseignemens, avec la patience et le jugement qu'on lui connaît, mais aussi avec la sécheresse qui rend ses ouvrages illisibles. Il a d'ailleurs tout-à-fait négligé la description physique.

Nous avons pourtant un auteur que les Polonais ont surnommé leur Pline; il porte le nom barbare de Rzaczinski. Son Histoire naturelle, dont je ne connais qu'une édition de 1721, est un recueil de notes précieuses et de fables ridicules; on y retrouve les superstitions du XV^e^ siècle, les vampires, les esprits, les pronostics, etc. Il cite, sans choix, un grand nombre d'auteurs, en grande partie polonais; et en cela son recueil est précieux; mais il tronque quelquefois les passages, comme, par exemple, dans l'article *Urus;* ce qui a induit Buffon en erreur. Les anciens auteurs polonais disent tout autre chose, et donnent trois fois autant de détails sur cette question d'histoire naturelle.

Carosi, Terber et Haquet nous ont enfin fait connaître quelques parties de la minéralogie polonaise. Le premier

seul est indigène. C'est encore un Allemand, Schober, qui a donné la meilleure description des mines de Bochnia et de Wielicza : il en était directeur. Guettard, de l'Académie des sciences, a souvent été égaré par sa mauvaise méthode d'observation ; mais on lui doit pourtant le seul aperçu général de la Pologne. Le prince Alexandre Sapiéha nous en promet un autre qui sera sans doute meilleur. Les Polonais m'ont nommé deux nouvelles géographies de leur pays ; l'une de Wirurcz, l'autre de Szarkowski ; ils feraient bien de les traduire en français ou en latin. Les derniers ouvrages qui ont paru sur la Pologne sont ceux de Struensée, ministre des finances prussien ; Lafontaine, médecin français réfugié ; Jœllner, et autres voyageurs allemands.

C'est en comparant ces relations, et plusieurs autres qu'il serait trop long d'énumérer, que je me flatte de composer un nouveau tableau de la Pologne. Je vais en détacher quelques traits qui, dans le moment actuel, peuvent intéresser le monde politique.

Busching donne à la Pologne, avant le démembrement, 8 ou 9,000,000 d'âmes ; et après le partage de 1772, seulement 5 à 6,000,000 (édit. de 1791, t. II, part. 2, p. 134) : il a dit cela d'après des auteurs polonais qui, par *âmes*, n'entendaient que des paysans ou serfs. Aujourd'hui un anonyme, qui se dit Polonais, annonce dans un journal qu'il y a en Pologne 15,000,000 d'habitans. Toutes ces vagues suppositions excitent le dégoût et la risée des hommes instruits.

Les trois cours de Vienne, de Pétersbourg et de Berlin, lors du partage successif de la Pologne, adoptèrent certaines bases géographiques pour établir dans leurs acquisitions une proportion dont elles étaient convenues. Ces bases ont été publiées dans les gazettes officielles ou semi-officielles russes et prussiennes ; elles ont été adoptées dans des ouvrages publiés par des ministres et des

hommes d'état de ces nations, et suivies dans les divers cadastres d'impositions pour les provinces ex-polonaises. D'après ces bases, la Russie aurait eu 23,247 lieues carrées, et 5,764,398 habitans ; l'Autriche, 8,296 lieues carrées, et 3,600,000 habitans ; la Prusse, 6,707 lieues carrées, et 2,596,389 habitans. Ainsi la Pologne, avant 1772, aurait eu 11 à 12,000,000 d'habitans.

Mais on aperçut bientôt que les trois cours co-partageantes n'avaient pas mis dans leurs recherches une grande exactitude; peut-être même avaient-elles cherché à se tromper mutuellement.

L'Autriche publia, il y trois ans, un dénombrement officiel qui porta la totalité des habitans de la Gallicie (1) à 4,921,845. Il faut en déduire 200,000 pour la Bukowine, district enlevé aux Turcs ; le reste vient de la Pologne. A Vienne on prétend que c'est à la sagesse du gouvernement que cet *accroissement* de population est dû.

La Prusse a reconnu officiellement une population de 1,387,800 individus dans la partie de la Pologne surnommée Prusse méridionale, au lieu de 1,136,389 que portait le tableau de partage. Les autres provinces ex-polonaises ont également donné plus d'habitans ; mais les recensemens ne sont point encore exactement connus: ils doivent porter la Pologne prussienne à 3,000,000 d'habitans.

Une carte des frontières de la Russie, publiée sous l'approbation expresse du gouvernement russe, porte une note détaillée d'après laquelle cette puissance a gagné, par le premier partage, 1,226,966 sujets ; par le second, 3,745,663 ; par la soumission, prétendue volontaire, de la Courlande, 387,922 ; et par le troisième partage, 1,407,402 : ce qui fait en tout une population de 6,767,953 âmes pour la Pologne russe.

(1) Le nom de *Lodomérie* n'a jamais figuré autre part que dans les manifestes; il est aujourd'hui tout-à-fait aboli.

En résumant toutes les données officielles et toutes les estimations accréditées, je trouve dans toute la Pologne, d'après les frontières avant 1772, une population actuelle de 14,489,798 individus.

Le climat de la Pologne offre des singularités frappantes. Les hivers sont quelquefois plus rigoureux que ceux de la Suède. En 1654, une gelée subite brûla tous les blés le jour même de la Pentecôte. On a vu en l'an 974, selon Dlugossi, toutes les rivières prises depuis la fin d'octobre jusqu'à l'équinoxe du printemps. On alla à cheval de Dantzick à Lubeck, sur les glaces de la Baltique. D'autres fois, les mois d'hiver présentent le phénomène d'une seconde végétation. En 1568 on vit à Dantzick tous les rosiers fleurir de nouveau vers la fin d'octobre : la même chose eut lieu en 1588, au mois de décembre. En 1659 la douceur de l'hiver fit sortir les abeilles par essaims. L'historien de la Lithuanie, Kwialowicz, décrit en détail les hivers de 1414 et de 1492 : on vit, sous le 55e degré de latitude, les champs se couvrir de fleurs au mois de janvier; les choux poussaient en tête; les blés levaient et formaient des épis; les oiseaux faisaient retentir partout leurs gazouillemens et construisaient des nids. Le mois de mars amena tout-à-coup les froids les plus rigoureux. En une seule nuit toutes les richesses de cet été précoce furent anéanties; et dans le cours de l'année la nature épuisée ne put les reproduire de nouveau.

La météorologie polonaise offre d'autres phénomènes curieux. Le roi Uladislas Jagellon paraît avoir été enveloppé une fois avec toute sa suite dans un *nuage électrique*, comme l'a été de nos jours M. de Saussure.

Un pays aussi étendu que la Pologne offre nécessairement de très-grandes différences de sol et de productions. Depuis les immenses plaines sablonneuses de la Lithuanie jusqu'aux sommets des monts Carpathes, quelle gradation! Combien de nuances! Le centre même du pays,

ou la Polésie, offre au printemps un vaste marais, ou plutôt un lac dont les eaux se versent d'un côté dans la Baltique par le Niémen, et de l'autre dans la mer Noire par le Borysthène. Selon une ancienne tradition, ces contrées marécageuses formaient originairement une petite Méditerranée dont un roi de Kiew fit couler les eaux en perçant certaines montagnes qui les retenaient dans leur bassin. Mais Rzaczensky observe qu'on ne trouve nulle part ces montagnes.

La nature a elle-même indiqué cette région comme propre à fournir une communication entre la mer Baltique et la mer Noire. Divers canaux ont été projetés, et même exécutés; mais nous n'avons pas sous la main les renseignemens les plus récens sur l'état de ces ouvrages. Le malheureux partage a d'ailleurs ôté à ces communications une partie de leur utilité; les douanes respectives étouffent le commerce intérieur du pays.

La Russie a exécuté dans ses provinces polonaises un projet semblable. Un canal réunit la Duna à la Bérésina, qui s'écoule dans le Borysthène.

Malgré toutes les communications artificielles, il est toujours nécessaire pour la Pologne d'être maîtresse, non-seulement des ports de Dantzick et de Memel, mais aussi d'Odessa et de Cherson. La Podolie et la Wolhynie exporteront toujours plus avantageusement leurs blés par la mer Noire. C'est par là que le roi Leucon fournissait tant de provisions aux Athéniens. C'était par Akernau, ou Bialogrod, que le roi Uladislas Jagellon envoyait du blé à Constantinople et en Chypre. Les Vénitiens supplièrent le roi Sigismond de leur permettre de rouvrir cette route commerciale, selon Sarnicki, Annales de Pologne. Les détails que M. Malckeuski, Polonais, et M. d'Anthoine, Français, ont donnés sur le renouvellement moderne de ce commerce, se trouvent déjà dans toutes les géographies.

DESCRIPTION DE GENÈVE,

Par M. MALLET, *géographe.*

(29 janvier 1807.)

Si Genève n'eût été qu'une colonie celtique et puis romaine, la résidence de quelques rois peu connus, le siége d'un grand commerce et d'une industrie très-lucrative, enfin la capitale d'une petite république, et aujourd'hui le chef-lieu d'un petit département, son nom, connu seulement des géographes, des orfèvres et des banquiers, ne brillerait point dans l'histoire du genre humain, à côté de Rome et d'Athènes.

Mais quelle étonnante influence cette petite ville, peuplée de 22 à 23,000 âmes, n'a-t-elle pas exercée sur les opinions politiques et religieuses de cette partie du monde qui domine toutes les autres!

C'est du sein de Genève que le Picard Calvin a répandu sur l'Europe sa métaphysique si subtile, si audacieuse, si propre à refroidir et le cœur et l'imagination, et par conséquent à rendre odieux tout culte extérieur et tout dogme mystérieux. Sans doute l'énergie politique des Luther et des Zwingle a seule donné une existence permanente et extérieure au schisme religieux de l'Europe; mais c'est la doctrine de Calvin qui a le plus profondément agi sur l'esprit; c'est de Genève qu'est sorti ce fanatisme extrême qui, en Hollande, s'est encore signalé de nos jours par une intolérance sans bornes envers les catholiques, tandis qu'en Angleterre il inspira des principes d'anarchie aux Presbytériens et aux indépendans.

A une époque plus récente, c'est encore de Genève, comme d'un foyer toujours actif, que s'est répandu l'esprit de l'indépendance politique. C'est en appliquant aux grandes sociétés politiques de l'Europe, à d'immenses empires agricoles et guerriers, les idées puisées dans la

constitution d'une petite ruche de commerçans et de fabricans, que J.-J. Rousseau réussit à bouleverser les meilleures têtes de la France et de l'Europe. L'enthousiasme du philosophe genevois se propagea comme une maladie contagieuse parmi ceux que l'élévation de leurs sentimens et l'énergie de leur caractère éloignaient de l'école de Voltaire.

Rousseau, trop fier pour vouloir régner sur la populace des esprits, ne subjuguait que des hommes d'une trempe extraordinaire, et dont l'âme, soit par une sensibilité exaltée, soit par le vague désir d'une activité indépendante, avait quelque rapport immédiat avec son âme. Il ne s'amusait pas à l'art si facile de trouver des ridicules dans l'ordre des choses qui existait; il avait créé dans ses rêves solitaires un autre ordre de choses, un monde idéal, un peuple d'Émiles et de Julies: il sut donner à cette création de son esprit la vie et l'existence poétique; il sut étonner et effrayer une génération endormie dans les bras de la mollesse. Tandis que parmi les Voltairiens on voit régner la vanité, la légèreté, la vénalité, tout est gravité, emphase, fanatisme dans l'école de Rousseau.

L'action de J.-J. Rousseau sur l'esprit de son siècle fut non-seulement plus profonde que celle de Voltaire, elle fut aussi plus générale; elle s'étendit dans toutes les contrées de l'Europe et parmi toutes les classes: car le style de Voltaire ne peut être apprécié que par des Français; le style du philosophe genevois, avec ses beautés et ses défauts, est de toutes les nations. L'influence de Voltaire est aujourd'hui nulle parmi les têtes pensantes; elle ne dure que parmi les pygmées scientifiques, politiques et littéraires, nation éternelle et innombrable comme les Chinois, mais dont la plume n'est guère plus redoutable que les canons de bois de Pékin. Voilà le peuple dont Voltaire est le Dalaï-Lama; mais l'impulsion donnée par Jean-Jacques se fait encore sentir jusque dans des ou-

vrages qui n'ont aucune tendance directe à la destruction de l'ordre social. Cette influence serait même très-forte, s'il n'était pas arrivé ce qui arrive toujours dans les sectes fanatiques. Les écarts de Rousseau plurent à quelques scélérats qui voulaient se couvrir d'un masque honorable ; le *Contrat social* fut commenté par des brigands ; et le nom d'un rêveur qui ne parle que vertu devint le signal de réunion pour des bourreaux : ce qui a naturellement forcé beaucoup d'enthousiastes à recommencer l'examen d'une doctrine dont ils n'avaient pas prévu une semblable application. Mais ces excès n'ont fait qu'affaiblir et n'ont pas arrêté l'impulsion donnée par le philosophe genevois ; c'est aux hommes d'état, aux législateurs, aux vrais philosophes à étudier dans Rousseau même la nature et les causes de cette véritable épidémie des esprits.

La philosophie genevoise a donc eu l'influence la plus active sur le sort de la civilisation de l'Europe. Deux fois elle en a ébranlé le double fondement. Elle peut dire avec Cornélie :

« Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce. »

Mais Genève a aussi donné le jour à des savans irréprochables, à des érudits célébres, à des littérateurs pleins de goût et de sagesse. Elle est la patrie de M. de Saussure, l'éloquent historien des Alpes, un des pères de la géographie-physique moderne ; car, en voulant créer la géologie ou la *théorie* de la terre, ce savant a seulement prouvé que la théorie est impossible à une époque où la *description* n'existe pas encore. M. de Saussure a recueilli des matériaux pour la description physique de la terre ; il a tracé des tableaux très-animés de la nature ; il a fait des observations très-piquantes sur la botanique, la minéralogie, l'économie et même la géographie politique.

Un autre naturaliste genevois, M. Bonnet, a, dans ses nombreuses et vastes recherches, toujours dirigé ses vues

vers l'utilité morale; et, en disséquant minutieusement la matière morte, il a constamment combattu les matérialistes. M. Deluc l'aîné a fait des recherches sur l'atmosphère qui rendront son nom immortel dans le monde savant. Les systèmes terrestres auront le sort de tous les rêves que l'homme fait sur la nature; mais ils ont le mérite essentiel de prouver qu'il n'y a dans la Genèse de Moïse rien de contraire à la physique moderne, et que toutes les révolutions naturelles indiquées par la Bible peuvent même se combiner dans une *théorie* aussi plausible, aussi ingénieuse qu'aucune des soixante théories inventées par les anciens et les modernes.

La botanique doit à Genève un Sennebier, qui a tant enrichi la physiologie végétale, et un Decandolle, dont un autre coopérateur de ce journal a retracé le mérite. Les travaux des Odier, des Pictet, des Simonde, des Maurice, de M. de Saussure fils, contribuent journellement au perfectionnement de ces arts utiles à la vie, qui ne sont que des sciences appliquées. Il y a dans les entreprises des Genevois un esprit d'ordre, un tact pour l'utile, qui manque trop souvent aux Français. La *Bibliothèque britannique*, publiée à Genève, laisse tous les recueils périodiques de Paris loin derrière elle.

Cette ville a donné le jour à tant d'écrivains, que nous ne pouvons pas entreprendre de les caractériser tous. Elle possède deux grands géomètres dans MM. Trembley et l'Huillier, sans parler des écrivains politiques, tels que Delolme, le célèbre Mallet-du-Pan. Elle réclame Casaubon, ce prodige d'érudition et de saine critique; Turreten, Spanheim, Prevost, le continuateur du théâtre grec de Brumoy; le géographe Béranger, l'historien Mallet (1), et beaucoup d'autres littérateurs érudits dont les noms survivront, j'espère, à ceux de plusieurs ramasseurs de

(1) Quelques personnes le croient natif de Berne.

cailloux et de champignons. La liste des ouvrages publiés par les Genevois vivans est un véritable ornement de cette description dont l'auteur est octogénaire.

Avouons pourtant que dans toute l'activité scientifique et littéraire des Genevois, on ressent la funeste influence de je ne sais quel esprit de métaphysique qui répand dans tout ce qu'ils écrivent une certaine froideur, une certaine sécheresse jointe à une grande affectation de profondeur et de subtilité. Tranchons le mot : ils me paraissent tous nés *sophistes*. C'est le défaut de Rousseau, en le considérant uniquement comme écrivain. Saussure gâte quelquefois ses tableaux par des détails et des expressions qui ne viennent pas du cœur et ne vont pas aux cœurs.

Mallet, dans sa savante et exacte *Histoire de Danemarck* a dépouillé la poétique antiquité de la Scandinavie de tous les charmes qu'elle aurait eus sous la plume d'un Tite-Live. Il n'a pas bien expliqué l'*Edda*, ce système d'une mythologie allégorique, antique héritage de l'imagination orientale, conservée par les Goths. Son *Edda* a pourtant eu beaucoup d'éditions ; ce qui prouve combien la mythologie scandinave est intéressante par elle-même.

Si quelqu'un trouvait cette critique des écrivains genevois trop générale, nous lui répondrions que Rousseau l'a faite avant nous. Voici comme il caractérise le style de conversation qui régnait de son temps à Genève.

« Des longueurs toujours excédantes, des argumens, » des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, » rarement de la légèreté, jamais de cette simplicité » naïve qui dit le sentiment avant la pensée, et fait si bien » valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le Français écrit comme » il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent... leurs dis- » cours sont des harangues, et ils jasent comme s'ils prê- » chaient. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avec ce ton » dogmatique et froid, ils sont vifs, impétueux, et ont les » passions très-ardentes ; ils diraient même assez bien les

» choses de sentiment s'ils ne disaient pas tout, ou s'ils » ne parlaient qu'à des oreilles; mais leurs points, leurs » virgules, sont tellement insupportables, ils peignent si » posément des émotions si vives, que quand ils ont » achevé leur dire, on chercherait volontiers autour d'eux » où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit. » (*Nouv. Héloïse,* VI^e^ part., lettre 5.)

SUR LA GÉORGIE.

Istoritcheskoe isobrachenie Grusii ove polititchuskom, zerkovnom i utchebnom eia sostoiani é, etc. etc. : c'est-à-dire, *Tableau historique, politique, ecclésiastique et littéraire de la Géorgie;* par Eugénius, archimandrite du couvent de Saint-Alexandre Newsky.

(10 mars 1807.)

§ 1^er^. Dans plusieurs communications officielles, le gouvernement a insisté sur l'importance politique des agrandissemens de l'empire russe du côté du mont Caucase. La Géorgie transformée en un gouvernement russe, les nations indomptables du Caucase enveloppées de tous côtés par les armées moscovites, la Perse et la Turquie asiatique dégarnies de leur barrière naturelle, tels sont les objets que l'homme d'état considère lorsqu'il porte ses regards vers le Caucase. Mais le géographe, le naturaliste, l'historien et le littérateur y trouvent bien d'autres objets d'intérêt : une nature grande et singulière, des peuples antiques, des langues peu connues, enfin une vaste carrière à des recherches savantes. Traçons d'abord le tableau physique et politique de ces contrées.

Le mont Caucase s'étend, comme une muraille immense, entre la mer Noire et la mer Caspienne ; sa longueur est de plus de 150 lieues; sa largeur varie de 25 à 70 lieues. Le milieu de la chaîne est hérissé de glaciers ou blanchi de neiges éternelles. On assure cependant que

l'Elburz, le plus haut sommet du Caucase, n'a que 5,400 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer Noire. Au midi, le Caucase joint les nombreuses chaînes du mont Taurus, qui parcourent toute l'Asie occidentale ; au nord, il borde presque immédiatement les vastes plaines où erraient jadis les Sarmates, et où errent aujourd'hui les Cosaques et les Kalmouks; à l'est, il s'abaisse par degrés vers la mer Caspienne ; à l'ouest, il se plonge brusquement dans le Pont-Euxin. Deux passages seuls ouvrent aux armées de l'Europe et de l'Asie cette barrière qui aurait dû les séparer à jamais : l'un est vers les sources du Terck, c'est la Porte Caucasienne des anciens ; c'est une gorge extrêmement étroite, et comme formée par une rupture des rochers ; l'autre est le défilé de Derbent, entre le pied de montagnes et la mer Caspienne; c'est la Porte Albanienne ou Caspienne des anciens.

Les Mèdes, les Perses, les Romains regardèrent le Caucase comme le rempart du monde civilisé contre les irruptions des hordes barbares ; mais ni la grille de fer dont parle Pline, ni la muraille bâtie par le sage Nou-Schirvan, ne purent à la longue retenir les Huns et les Tartares. L'isthme caucasien est trop large pour pouvoir être gardé autrement que par une nombreuse armée.

Cet isthme offre le plus vif intérêt aux historiens de la nature et du genre humain. Parmi les innombrables peuplades qui l'habitent, les unes sont des restes de hordes asiatiques qui tant de fois passèrent et repassèrent ces montagnes ; les autres sont des tribus indigènes dont l'origine touche au berceau du monde ; leurs idiomes, variés à l'infini, doivent contenir beaucoup d'élémens des langues primitives ; leur physionomie même retrace l'image la plus noble de cette grande race Japhétique dont les Perses, les Grecs, les Slavons, les Goths, les Germains et les Celtes ne sont tous ensemble que des branches plus modernes. Les animaux domestiques et

les plantes cultivées de l'Europe et de l'Asie ont tous pu avoir les environs du Caucase pour première patrie ; car tous les climats de l'Europe se trouvent ici réunis. Les charmes et les horreurs de la nature se touchent ; souvent une colline sépare l'hiver du printemps et l'Europe de l'Asie. Au centre, les ours, les loups, les chakals, les hermines, les lièvres-terriers, le bouquetin du Caucase, l'argali, les aigles et les vautours habitent au milieu des rochers escarpés et des neiges éternelles. L'hiver y commence en septembre et dure quelquefois vers le milieu du mois de mai. Alors un été court, mais très-chaud, ranime la sève dans les bouleaux, les ormes, les saules, qui, pour quelques semaines seulement, mêlent leur feuillage riant à la sombre verdure des pins et des sapins. Les industrieux Ossètes, les Kistinzes, et autres habitans de ces pays montagneux, cultivent des grains et du tabac dans les vallées ; ils possèdent de nombreux troupeaux et des vergers très-bien entretenus. Quelques tribus fabriquent des fusils, des sabres, des couteaux, des étoffes de laine, même pour l'exportation. Les Ossètes, maîtres de la Porte Caucasienne, servent de conducteurs et de voituriers aux commerçans arméniens, persans et russes. Tous ces montagnards, forts de leur position, ne reconnaissent la domination russe que d'une manière précaire.

Au pied occidental du Caucase demeurent les Awchasses, le long de la mer Noire, et plus à l'ouest, vers le Bosphore Cimmérien, les Tzèques. Ils sont de la race des Circassiens. Ces peuples belliqueux reconnaissaient la suprématie de la Porte-Ottomane ; mais les Russes les ont presque tous attirés dans leur parti. Ils cultivent du froment d'été, du millet et de l'orge ; leurs troupeaux sont nombreux ; l'hydromel est leur boisson. On croit que les Turcs occupent encore ici la forteresse et le port d'Anacopia. D'après les traités, l'empire russe devait avoir pour borne la rivière de Kuban, qui donne quel-

quefois son nom à toute cette contrée; mais, pour les Russes, il n'y a plus ni traités ni frontières.

Les pentes septentrionales du Caucase sont occupées par les Circassiens, qui habitent les districts nommés grande et petite Cabardie. Les mœurs de ce peuple ont été assez souvent décrites; leur valeur les maintient encore dans une indépendance presque complète; ils peuvent lever jusqu'à 9,000 hommes bien armés de fusils, de lances et de sabres. « Les troupes irrégulières russes, » dit notre auteur, n'osent pas se mesurer avec eux. » Leur pays est exposé aux vents du nord; la végétation y est très-riche; les forêts consistent en chênes, ormes et hêtres; mais ce peuple pasteur et nomade ne cultive que du millet. Leurs nombreuses ruches voyagent avec eux. Les Russes achètent à tout prix les chevaux circassiens.

Sur la rivière de Tereck, et vers son embouchure, sont les districts occupés par les Tartares Kumuzkes, peuples industrieux qui plantent du coton et bâtissent de jolies maisons de plusieurs étages. Les Arméniens établis parmi eux cultivent la vigne et élèvent des vers à soie. Ils obéissent à des sheiks ou princes, dont quelques-uns reconnaissent la suprématie russe. Les deux princes d'Endéry et d'Aksai sont les protecteurs les plus décidés du brigandage et du commerce d'esclaves.

Tout le côté oriental du Caucase offre plusieurs terrasses de montagnes l'une au-dessus de l'autre. Ainsi, à des rochers nus et couverts de mousse on voit succéder des forêts de chênes, de peupliers, de trembles et de mûriers; plus bas les vignes, les pommiers, les abricotiers, les amandiers, les figuiers et les grenadiers étalent pêle-mêle leurs fleurs et leurs fruits. Ce climat est assez doux, mais d'une humidité extrême. Pendant l'hiver la neige y ensevelit les maisons; au printemps tout est inondé par des pluies violentes et de longue durée.

C'est ici qu'on trouve, dans la province de Dagues-

tan, les états d'un prince ou khan nommé Schamkal, qui peut lever jusqu'à 10,000 hommes, et qui ne reconnaît qu'en apparence la suprématie de la Perse. Sa capitale, Tarku, est une ville commerçante. Plus loin est la ville de Kubascha, sous la protection d'un autre khan; les habitans de cette ville s'appellent eux-mêmes Francs, et descendent probablement des Génois; ils ont embrassé le mahométisme; ils fabriquent de très-beaux fusils et sabres; ils fondent des canons de cuivre et frappent des monnaies turques et persanes. Une partie de la province de Daguestan prend le nom de Lesguistan, d'après les sauvages et indomptables Lesguis, peuple dont l'idiome paraît ressembler aux dialectes finnois. Ces brigands enlèvent en Géorgie les habitans de villages entiers, hommes, femmes et enfans; du haut de leurs rochers inaccessibles, ils bravent les Russes et les Cosaques. A côté des Lesguis demeurent les restes des fameux Huns-Avares, qui, dans les VI^e^ et VII^e^ siècles, firent trembler l'Europe. Dans les villes de ces peuples féroces, il règne pourtant une certaine industrie; on y fait des châles et des étoffes en laine d'une grande finesse; il paraît qu'ils y emploient celles de leurs esclaves qu'ils n'ont pu vendre pour les sérails de la Turquie et de la Perse. Le Daguestan, c'est-à-dire le pays de montagnes, se perd à la fin dans des collines agréables et fertiles, bordées vers la mer par des plaines sablonneuses ou argileuses, où le naphta, espèce de bitume liquide, jaillit par de nombreuses sources du sein de la terre; c'est le Schirwan. L'olivier, le platane et le laurier croissent en abondance dans cette province persane envahie par les Russes.

Nous avons parcouru le centre, l'occident, le nord et l'orient de l'isthme caucasien; tournons maintenant nos regards vers le midi; c'est là que s'étendent les deux Géorgies, l'une nommée haute, ou orientale, ou persane, aujourd'hui russe; l'autre appelée basse, ou occi-

dentale, ou turque. Une chaîne du Caucase les sépare ; la haute Géorgie voit naître ce fleuve impétueux auquel Cyrus donna son nom, parce qu'il y croyait voir une image de son caractère et de ses exploits ; la basse Géorgie est arrosée par le Phasis, qui charie des paillettes d'or dont les habitans font la récolte en tendant à travers la rivière des peaux de mouton : origine de la fable de la Toison-d'Or, et motif de l'expédition des Argonautes. Nous sommes donc tout-à-fait en terre classique ; et si nous avions eu quelque doute sur l'éloge que l'archimandrite russe fait de la beauté et de la fertilité de ce pays, nous n'aurions eu besoin que de lire Hippocrate et Strabon, pour apprendre que la nature de ces contrées était la même il y a deux mille ans.

Les rochers du Caucase abritent toutes ces vallées méridionales contre les souffles glacés du nord ; les montagnes de l'Arménie empêchent les vents brûlans de la Mésopotamie d'y pénétrer. Ainsi l'air y serait partout serein et tempéré, si des marais nombreux ne l'empoisonnaient quelquefois ; mais cet inconvénient disparaîtra lorsque les habitans auront assez d'industrie pour diriger et conduire les rivières, pour éclaircir les forêts, et pour mettre en culture tout le riche champ que la nature leur a légué. Les pluies continuelles et les grandes chaleurs qui règnent dans la basse Géorgie en rendent le séjour moins sain que celui de la haute Géorgie ; mais ces mêmes causes donnent au sol une fertilité extrême.

Toutes les montagnes de la Géorgie sont revêtues de forêts. A côté des cyprès, des saviniers, des frênes, des peupliers et des chênes, on voit des vergers entiers de pommiers, de châtaigniers, d'amandiers, de pêchers, qui n'exigent aucune culture. Les paresseux Géorgiens jouissent sans peine ni soin des fruits du travail de leurs ancêtres. Plus bas, les collines sont couvertes d'oliviers, de figuiers et de mûriers. Dans la plaine, et surtout dans le

voisinage de la mer Noire, on ne marche que dans des bosquets de lauriers, d'orangers et de citronniers; mais sur les monts, dans des plaines, près les cascades écumantes et au bord de la mer, c'est partout la vigne qui s'élance jusqu'au sommet des arbres les plus élevés, descend en festons, se prolonge en guirlandes d'une branche à l'autre, et produit sans culture d'excellens raisins. Dans la basse Géorgie, les herbes croissent à hauteur d'homme, et étouffent quelquefois le peu de blé que les habitans sèment. Dans la haute Géorgie, riche d'ailleurs en fer, cuivre, plomb argentifère, sel et marbre, on admire la beauté de la végétation sans avoir à se plaindre d'une stérile abondance. Le seringat, le jasmin, la rose caucasienne, parfument toutes les vallées : les rhododendrons cachent sous un voile de fleurs et les rochers et les marais.

(18 mars 1807.)

§ 2. Les Géorgiens s'appellent eux-mêmes *Ibères*, et n'ont cessé de porter ce nom depuis les premiers commencemens de l'histoire. Toutes les contrées au sud du Caucase et au nord ont toujours porté et portent encore aujourd'hui, parmi les habitans mêmes, le nom d'*Ibérie*. Il est probable que des écrivains grecs ou romains auront donné à une tribu de ces peuples le nom de *Georgi*, c'est-à-dire *agricoles*, et que cette tribu, devenue dominante, aura communiqué à tout le pays la dénomination de Géorgie, en russe *Grusia*, en turc et en persan *Giurdgistan*. Il est très-remarquable que ni les habitans ni les historiens byzantins ne se servent de ces termes, mais constamment de celui d'Ibérie. Le nom de *Georgi* se trouve dans Pline et Mela; il ne reparaît que vers l'an 1250, dans le Voyage de Plano Carpini.

Les annales de la Géorgie, ou pour mieux dire, de l'Ibérie, s'accordent assez bien avec Plutarque dans ce qui regarde l'ancienne forme du gouvernement. Les prin-

ces du sang royal composaient une caste très-nombreuse. L'aîné de toute la maison était toujours souverain de plein droit. Lorsque Pompée attaqua les Ibériens et les Albaniens, le roi des premiers s'appelait *Artoces*, selon les Grecs, et *Artchir*, selon les indigènes. Pour un nom oriental, la différence n'est pas grande. Ces peuples opposèrent à Pompée des armées nombreuses, mais mal disciplinées. Selon Strabon, ils bâtissaient des villes, cultivaient des blés, et faisaient du vin. Les annales de Géorgie placent la construction de Téflis, capitale actuelle de ce pays, en l'an 469, sous le czar Wachtang I^er^. L'historien Agathias affirme que parmi les peuples qui, du temps de Justinien, n'étaient pas soumis à l'empire romain, les habitans de la Colchide étaient les plus distingués par leur nombre, par les richesses naturelles de leur pays, par leur industrie et par la douceur de leurs mœurs.

Le même accord, quant aux traits principaux, continue à se montrer entre les auteurs chrétiens, surtout byzantins, et les annales de Géorgie. C'est vers l'an 311 que la religion chrétienne fut introduite en Ibérie. Les miracles opérés par une femme chrétienne, et racontés par Rufin, d'après le témoignage d'un roi de Géorgie, se trouvent exposés dans les annales de ce pays et dans les hymnes religieux, avec quelque différence dans des circonstances accessoires. Cette sainte femme y est nommée *Nonna;* c'est précisément le mot qui, en Égypte, dénotait les religieuses chrétiennes. Au milieu de tous leurs troubles politiques, les Géorgiens ont conservé la croix que Nonna forma de deux troncs de vigne liés ensemble avec ses cheveux. Cette relique, portée en Russie pour la soustraire aux mains des Musulmans, fut présentée en 1801 à l'empereur Alexandre, qui la fit reporter en Géorgie, où elle est révérée comme le *palladium* de la nation.

Devenus chrétiens, les Ibères ou Géorgiens défendirent vaillamment leur indépendance, et firent même des conquêtes; mais les intrigues des Perses et des Romains introduisirent entre les princes ibériens la discorde, l'anarchie et les partages. Il paraît que Cosroès II et l'empereur Maurice soumirent toute l'Ibérie. Beaucoup de grands de ce pays prirent service dans l'armée de l'empire d'Orient. L'un d'eux, le prince Tornikia, sauva l'empire par sa valeur, au moment où la mort de Romanus III avait mis tout en désordre. Ce prince s'était fait moine : il sortit de son couvent, battit les ennemis, reprit son habit monastique, et bâtit sur le mont Athos le couvent ibérien où l'on montre encore son armure.

La Géorgie, réunie sous le sceptre de princes sages et valeureux, brava tous les Barbares pendant le XII^e^ siècle. David III, surnommé le Restaurateur, monta sur le trône en l'an 1089; il rebâtit la plupart des villes. Georges III, qui régna de 1150 à 1171, fit des conquêtes en Perse. Mais ces deux règnes furent l'un et l'autre effacés par celui de la reine Tamar. Elle gouverna depuis 1171 jusqu'en 1198; elle eut pour époux pendant quelques années un prince russe, fils du czar André Bogulobskoï : voilà la première liaison connue entre la Russie et la Géorgie. Les armées victorieuses que la reine Tamar commandait en personne faisaient respecter partout le nom ibérien. La cour de Téflis devint le rendez-vous des poètes et des littérateurs : les princes, au sortir des combats, composaient des ouvrages en vers et en prose; ouvrages que les Géorgiens admirent encore, et dont nous donnerons une idée dans la suite de cet extrait.

L'âge d'or de l'Ibérie fut immédiatement suivi d'une époque de confusion, de discorde et de désastres. Gengis-Khan ravagea trois fois ce pays, qu'une princesse, nommée Udan la Russe, avait imprudemment partagé en deux royaumes. Ce partage ne dura pas, mais il laissa un

exemple funeste. Tous les princes du sang royal voulaient régner; tous appelaient des secours étrangers. Le féroce Tamerlan les força presque tous à embrasser le mahométisme. Pourtant la Géorgie n'était pas encore perdue sans ressource, lorsqu'en 1414 le czar Alexandre Ier lui porta le dernier coup par le partage définitif qu'il établit entre ses trois fils, auxquels il donna les trois royaumes de Kardwel ou Kartalinie, de Kachetie et d'Imirette. Ces trois branches ont été continuées jusqu'aujourd'hui, et notre auteur en donne l'arbre généalogique.

Depuis ce partage, l'histoire de la Géorgie n'offre que le triste spectacle des discordes civiles, des incursions étrangères, de la religion persécutée, et des rois détrônés ou assassinés par leurs plus proches parens. En 1576, le royaume d'Imirette, ou la Géorgie occidentale, fut entièrement conquis par les Turcs; l'autre partie, composée des royaumes de Kartalinie et de Kachetie, se soumit volontairement aux Persans. Mais ceux-ci négligèrent de défendre leurs nouveaux vassaux. Le czar Alexandre II de Kachetie se mit donc sous la protection du czar de la Russie, et promit de lui payer un tribut annuel « de cin- » quante pièces du plus beau satin de Perse, et de dix » tapis de drap d'or et d'argent, de fabrique ibérienne. » En échange, le czar russe (Théodore Iwanowitch) promit de le protéger contre tous ses ennemis, et lui envoya « *une patente gracieuse, munie d'un cachet d'or.* » Cette patente est de 1586; et depuis cette époque la Russie a continué de donner de temps en temps des patentes semblables. Mais, n'étant point appuyée par des armées, cette protection nominale, sans procurer aux Géorgiens le moindre avantage, leur a attiré la haine des Turcs et des Persans.

Sous Boris Goudunon, la Russie et la Géorgie allaient conclure une alliance plus intime, qui devait être scellée par un double mariage entre les deux maisons souverai-

nes ; les actes étaient déjà signés le 10 mai 1605, lorsque tout fut rompu par la mort du czar russe. Les Persans ravagèrent impunément la Géorgie. Ce fut en vain qu'en 1639 deux rois de Géorgie prêtèrent formellement foi et hommage à la Russie : ces princes n'en retirèrent d'autre avantage que d'être chassés de leur pays par les Persans et les Lesgiens. En 1653, le brave Teymuras demanda en vain au czar Alexis « des canons, *des maçons pour construire des fortifications,* et un corps auxiliaire de 6,000 » Russes. » Les guerres contre la Suède et la Pologne absorbaient toutes les forces de la Russie. Les malheureux princes de Géorgie n'obtenaient que de *très-gracieuses patentes* qui leur assuraient la qualité de *sujets russes*. Ce terme se trouve expressément dans un diplôme russe du 12 février 1674, donné à l'héritier du trône de Kachetie. Le czar géorgien, Artchil, qui mourut en 1713 en Russie, déclara par son testament Pierre le Grand héritier de tous ses états. Mais les brillantes conquêtes que ce grand monarque fit du côté de la Perse furent abandonnées par ses successeurs. La Russie reconnut, par le traité de 1727, les prétentions des Turcs sur toute la Géorgie. Le fameux Thamas-Kouli-Khan, connu sous le nom de Schah-Nadir, força les Turcs de rendre à la Perse, par le traité de 1736, la suzeraineté de la haute Géorgie. Le conquérant persan sut estimer la bravoure des Géorgiens ; il abrogea la loi qui obligeait les princes de ce pays de devenir mahométans, sous peine de perdre leur dignité ; il attira tous les grands de la Géorgie à sa cour, et les combla de bienfaits. La cavalerie géorgienne lui rendit les services les plus éminens dans sa célèbre expédition contre le grand-mogol.

C'était sous les yeux de ce grand prince que le czar Héraclius, de la ligne de Kachetie, s'était formé, soit pour les affaires d'état, soit pour la conduite des armées. Profitant des troubles qui suivirent la mort de Nadir, ce

prince délivra la haute Géorgie du joug des Persans; et, avec le secours des Russes, rendit même le czar d'Imirette, nommé Salomon, à peu près indépendant de la Porte-Ottomane. Cependant Héraclius se sentit trop faible pour maintenir à la longue l'indépendance de ses états; il se soumit en 1783, comme vassal, à l'impératrice Catherine II. Un chef des eunuques, Aga-Mamed, devenu souverain de la Perse occidentale, osa néanmoins attaquer le prince Héraclius, et ce vieux guerrier eut la douleur de se voir battu par un être dégradé au-dessous du rang de l'homme. Les Russes, sous le prince Valérien Subow, délivrèrent la Géorgie au moment même de la mort de Catherine. L'empereur Paul Ier rappela tout-à-coup l'armée victorieuse, et abandonna les Géorgiens à la vengeance des Persans et des hordes barbares du Caucase. Le czar Héraclius mourut en 1798, et laissa son pays dévasté par l'ennemi, et la nation divisée en deux partis sur le choix de son successeur. Dans cette position malheureuse, le prince George, d'accord avec les principaux personnages du pays, se soumit entièrement à la souveraineté de la Russie. Le 18 janvier 1801, l'empereur Paul Ier reçut solennellement les Géorgiens de Kardwel et de Kachetie au nombre de ses sujets. L'empereur Alexandre confirma cette disposition.

La haute Géorgie, sous le nom de *Grusie*, forme donc une province russe qui dépend, sous le rapport militaire, du gouvernement d'Astracan, mais qui a une régence particulière établie à Téflis. Cette régence surveille à la fois l'administration, les impôts et les affaires judiciaires; elle représente pleinement les anciens czars de Géorgie. Le pays est divisé en cinq arrondissemens ou cercles, organisés comme ceux des gouvernemens russes. Les lois géorgiennes sont maintenues à côté des lois russes. Les nobles ou boyards du pays doivent être préférés aux Russes pour toutes les places éminentes. Les princes de

la maison royale, les *Czarewitch*, conservent leurs domaines. Plusieurs d'entre eux ont eu des charges distinguées dans l'armée russe ou à la cour de Saint-Pétersbourg. Quelques princesses géorgiennes ont épousé des seigneurs russes. Les revenus publics sont employés au rétablissement du pays; ils sont évalués par notre auteur à 101,000 roubles 78 topeks.

En Imirette ou basse Géorgie, la troisième branche royale règne encore, mais sous la protection de la Russie. Ces czars d'Imirette se prétendent suzerains des princes de Mingrélie; mais la Porte-Ottomane prétend au contraire que l'un et l'autre prince sont ses vassaux. Les Russes ayant demandé aux Turcs le passage par la Mingrélie, y trouvèrent de la résistance de la part d'un commandant; ils en prirent prétexte de s'emparer de quelques misérables forts que les Turcs avaient sur les bords du Rione, l'ancien Phasis; ils y sont demeurés depuis. Ces positions militaires sur le Phasis se lient par l'Imirette avec la haute Géorgie, et coupent absolument de la Turquie et de la Perse la Mingrélie avec le pays des Awchasses ou Abasges, celui des Circassiens, et en général tout le Caucase.

(6 avril 1807.)

§ 3. Il nous reste à considérer l'état de la religion, de la littérature et de la civilisation en Géorgie.

Nous avons dit comment la religion chrétienne y fut introduite, vers l'an 311, par une sainte femme que les Géorgiens révèrent encore sous le nom de *Nonna*. En 528, treize religieux syriens vinrent achever l'ouvrage commencé par Nonna. Dans ce même siècle, Procope, historien qu'on n'accuse pas de superstition, cite les Ibériens comme le peuple qui conservait le christianisme dans sa plus grande pureté, malgré l'oppression dans laquelle les Persans les tenaient. Dans le XII^e^ siècle, et plus

encore dans le xv^e^, après la prise de Constantinople, il vint en Géorgie beaucoup d'ecclésiastiques grecs. Tous les ouvrages religieux estimés par les Grecs d'alors furent traduits en géorgien : aussi ces peuples suivirent-ils rigoureusement les principes de l'église grecque ou orientale, et ils ont repoussé tour à tour les entreprises des souverains de la Perse qui voulaient les forcer à embrasser le mahométisme, et les tentatives des missionnaires catholiques qui cherchaient à les réunir à l'église latine.

Les Géorgiens ont beaucoup de manuscrits anciens : ce sont pour la plupart des ouvrages ecclésiastiques ; et notre archimandrite assure que parmi ces manuscrits il y en a plusieurs qui sont d'un grand mérite, ou du moins très-dignes d'attirer dans ce pays quelque voyageur savant. Qui sait si à côté des traductions de saint Cyrille d'Alexandrie, de Théophylacte et de Flavien-Josèphe, que les Géorgiens conservent depuis plusieurs siècles, il ne se trouverait pas quelque manuscrit grec, quelques débris précieux échappés au grand naufrage de l'antiquité ? Aucun peuple n'a eu des relations plus suivies et plus intimes avec Constantinople. Vers la fin du Bas-Empire, et même lors de la chute de la capitale, une partie du clergé grec se réfugia en Géorgie. Ils y portèrent sans doute quelques bons ouvrages ; et puisqu'on a retrouvé un hymne d'Homère à Moscou, les monastères géorgiens pourraient bien contenir quelque dépôt encore plus précieux. D'ailleurs, à une époque bien plus ancienne, les Géorgiens allaient étudier à Athènes ; le czar David, surnommé le Restaurateur, y envoya, vers l'an 1100, douze jeunes gens, parmi lesquels Jean Petritzi est nommé par notre auteur comme ayant traduit en géorgien une foule d'ouvrages grecs sur la philosophie et la théologie. Notre archimandrite fait aussi mention d'une chronographie grecque très-étendue dont les Géorgiens possèdent une ancienne traduction. Il reste encore la préface d'un Diction-

naire de la langue géorgienne, composé dans le XVII^e^ siècle par le prince Orbélianow, conservé en manuscrit à Téflis, et dont l'auteur dit « qu'il a consulté toutes les » *anciennes* traductions géorgiennes des philosophes grecs, » tels que Proclès, Némésis, Aristote, Jean Damascène, » Platon, les Catégories de Porphyréus, et beaucoup » d'autres. » Malgré le bizarre mélange des noms obscurs et célèbres, cette annonce laisse toujours espérer quelques découvertes importantes, puisque les bibliothèques compulsées par Orbélianow existent encore.

Les amateurs de la littérature persane trouveront peut-être des trésors en Géorgie; car il paraît que dans l'âge d'or de la littérature géorgienne, c'est-à-dire dans le XII^e^ siècle, les poètes et les historiens de cette nation étudiaient, imitaient, traduisaient même les célèbres ouvrages persans qu'avait fait éclore, à la fin du X^e^ siècle, la généreuse protection accordée aux lettres par le sultan Azad-ed-Dawla. Les bibliothèques des princes de Géorgie sont remplies de manuscrits persans. Les Géorgiens ont traduit beaucoup d'ouvrages persans, entre autres une *Histoire d'Alexandre le Grand*, et plusieurs romans parmi lesquels on distingue surtout l'Histoire de Joseph et de Salicha, femme de Putiphar : le titre géorgien est *Usup-Salichaniani*. Tous les titres de leurs romans ont cette même terminaison; et nous pouvons presque assurer que, dans la *Caramaniani* et l'*Omaniani*, il doit être question des événemens relatifs à l'Oman et à la Caramanie.

Leurs ouvrages originaux datent presque tous du milieu du XII^e^ siècle ou du règne de la reine Tamar. Leurs auteurs étaient, comme dans le siècle des troubadours, des princes et des héros qui, au sortir des combats, chantaient eux-mêmes leurs exploits et leurs amours. Nous avons vu que les Géorgiens, placés entre les deux empires d'Ispahan et de Byzance, connaissaient et étudiaient en même temps les ouvrages des Grecs et des Persans.

Ce sont là de fortes présomptions en faveur de la littérature géorgienne. Notre auteur n'en parle qu'avec enthousiasme.

« Si, dit-il, les grandes scènes de la nature ont de tout » temps servi à développer le sentiment et le génie poé- » tique, quelle contrée est plus propre que la Géorgie à » faire naître des poètes? Aucun pays ne ressemble plus » à l'ancienne Thessalie; mais la Thessalie n'avait qu'un » Olympe, qu'un Pinde. Ici de nombreux Olympes s'é- » lèvent en groupes vers les cieux; d'innombrables Hip- » pocrènes y jaillissent en cascades; plus loin, des rochers » jetés sur d'autres rochers rappellent les combats des » Titans; chaque vallée est une Tempé où mille Pénées » roulent leurs flots écumeux jusqu'à ce qu'ils trouvent » du repos dans le sein des prairies et à l'ombre des » bois. »

Vraiment M. l'archimandrite aurait dû nous faire connaître en détail les ouvrages qui le mettent dans une semblable extase. Mais il ne donne que des noms, des titres, des règles de prosodie et quelques lignes détachées. Cependant ces notices même, malgré leur sécheresse, intéresseront par leur nouveauté ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire et de l'étude des langues.

Le poème le plus connu des Géorgiens est la *Tamariani*, ou l'éloge épique de la reine Tamar. Cet ouvrage très-étendu est écrit en strophes de quatre lignes, où la même rime revient *seize fois*. En voici un vers avec la mesure et la traduction littérale :

∪ ∪ — ∪ ∪ ∪ — ∪ ∪ ∪ — ∪ ∪ ∪ — ∪.

Pirmzinari, satchinari, zkalimknari, moïndinari.

« Celle au doux sourire, à l'aspect majestueux, à la démarche » coulante, semblable à un fleuve. »

Tout le poème, selon notre auteur, ne paraît composé que de louanges un peu monotones, et d'une série d'épi-

thètes et de comparaisons : il en admire cependant *l'harmonie incomparable* et le *mécanisme étonnant!* Ce qu'il y a de vraiment remarquable, c'est que ces jeux de rimes multipliées et de consonnes répétées, se retrouvent à la fois dans les vers persans cités par l'Anglais Gladwin, dans sa Rhétorique persane, et dans les poèmes des Schaldes islandais que nous avons sous les yeux.

Le second grand ouvrage géorgien promet un intérêt bien plus réel ; car c'est, selon notre auteur, une imitation d'un poème indien. Le héros est un prince des Indes, nommé Tariel, qui parcourt l'univers, vêtu d'une peau de tigre. Les aventures de ce héros ressemblent, dit-on, à celles du Roland furieux. Ce prince Tariel serait-il par hasard un Hercule ou un Bacchus indien? Quoi qu'il en soit, ce poème de la *Peau du Tigre*, par Rustawell, mériterait d'être connu; notre auteur semble en faire espérer une traduction russe qui ne manquera pas d'être traduite elle-même dans quelque autre langue plus familière aux littérateurs. L'original géorgien est écrit en strophes de quatre vers, qui ne riment que par le dernier mot de chaque vers. Les Géorgiens sont les plus intrépides rimeurs du monde. Mais le vers le plus majestueux de leur langue est celui dont ils se servent dans leurs hymnes d'église : ils l'appellent *iambick;* il n'est pourtant pas composé de pieds iambiques, puisqu'il se construit de cette manière :

ᴗ ᴗ —, ᴗ ᴗ —, ᴗ —, ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ

On assure que les Géorgiens apprennent tous à chanter régulièrement, et que leur chant d'église est d'un effet imposant : ils l'ont modelé sur celui des Russes, tandis que dans leurs chansons populaires ils imitent les Persans. Leurs anciens instrumens de musique étaient une trompette et une harpe d'une forme particulière, qu'ils appellent *harpe de David.*

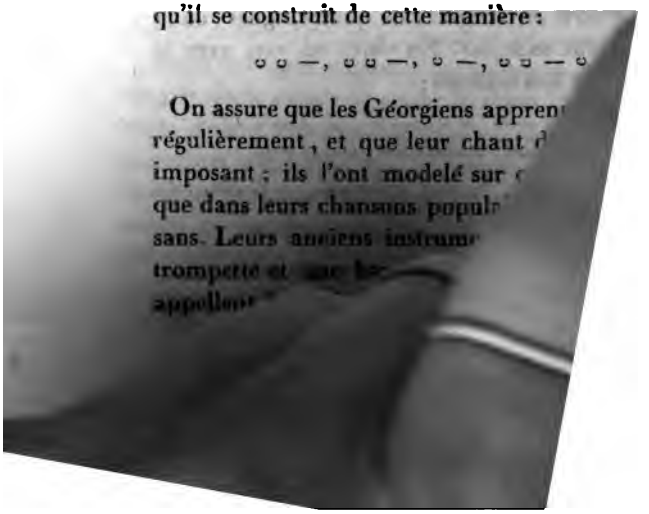
Obligés d'abréger cette Notice, nous nous bornerons à remarquer les efforts qu'a faits la famille royale de Géorgie pour introduire dans ce pays les lumières de l'Europe moderne. Ces princes, et surtout le *catholicos*, ou vice-patriarche *Antony*, ont établi des écoles, des bibliothèques et des imprimeries; composé ou fait composer des grammaires et des dictionnaires; publié des élémens de géographie et des abrégés d'histoire, extraits en partie de trois *chroniques manuscrites*, conservées en Géorgie; enfin ils ont fait traduire plusieurs livres de science allemands et même quelques ouvrages français, tels que *Télémaque*, *Bélisaire* et la *Morale de Confucius*. N'est-ce pas une chose curieuse que de voir cette philosophie chinoise, apportée en Europe par le chemin du cap de Bonne-Espérance, retourner de nouveau en Asie par la route de Moscow ?

Au reste les Géorgiens ne paraissent guère disposés à recevoir la *philosophie française du dix-huitième siècle :* car ce même vice-patriarche qui a fait tant d'efforts pour éclairer sa nation, publia, quelque temps avant sa mort, arrivée en 1798, un Recueil d'éloges funèbres en l'honneur de vingt martyrs et saints de la Géorgie, presque tous morts les armes à la main, en combattant pour la religion et la patrie.

Nous pouvons affirmer, sur le témoignage récent de plusieurs voyageurs estimables, qu'il ne règne plus parmi le peuple géorgien cette ignorance stupide, ces mœurs grossièrement corrompues et cette misère extrême dont parlent les voyageurs des XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Ces tableaux hideux se rapportent à un âge d'oppression et d'anarchie. Nous regrettons que notre archimandrite russe n'ait pas donné plus de détails sur les mœurs du pays; mais ce que nous venons d'en extraire suffit pour inspirer quelque intérêt en faveur d'une nation antique, fidèle au christianisme, jadis florissante, heureuse, et qui culti-

thètes et de comparaisons : il en admire cependa
monie incomparable et le *mécanisme étonnant!* Ce
de vraiment remarquable, c'est que ces jeux
multipliées et de consonnes répétées, se retrou
fois dans les vers persans cités par l'Anglais
dans sa Rhétorique persane, et dans les poè
Schaldes islandais que nous avons sous les yeu

Le second grand ouvrage géorgien promet u
bien plus réel ; car c'est, selon notre auteur, ur
tion d'un poème indien. Le héros est un princ
des, nommé Tariel, qui parcourt l'univers, vé
peau de tigre. Les aventures de ce héros ress
dit-on, à celles du Roland furieux. Ce prince T
rait-il par hasard un Hercule ou un Bacchu
Quoi qu'il en soit, ce poème de la *Peau du T*
Rustawell, mériterait d'être connu; notre auteu
en faire espérer une traduction russe qui ne n
pas d'être traduite elle-même dans quelque aut
plus familière aux littérateurs. L'original gé
écrit en strophes de quatre vers, qui ne rimer
le dernier mot de chaque vers. Les Géorgien
plus intrépides rimeurs du monde. Mais le v
majestueux de leur langue est celui dont il
dans leurs hymnes d'église : ils l'appellent
n'est pourtant pas composé de pieds iamb
qu'il se construit de cette manière :



ᴗ ᴗ —, ᴗ ᴗ —, ᴗ —, ᴗ ᴗ — ᴗ

On assure que les Géorgiens appren
régulièrement, et que leur chant
imposant ; ils l'ont modelé sur
que dans leurs chansons popul
sans. Leurs anciens instrum
trompette et
appellen

vait les lettres à une époque où l'Europe sortait à peine de la barbarie.

SUR CONSTANTINOPLE,

LE BOSPHORE ET LES DARDANELLES.

(21 avril 1807.)

§ 1^er^. Depuis les lieux si voisins de la France où le Danube prend sa source jusqu'aux contrées où la Russie voit naître le Tanaïs et le Borysthène, tous les fleuves de l'Europe orientale s'écoulent vers ce lac immense nommé par les anciens le Pont-Euxin et par les modernes la mer Noire. Par cet étroit canal, nommé le détroit de Constantinople ou le Bosphore de Thrace, le Pont-Euxin verse ses eaux dans une autre mer intérieure de peu d'étendue, nommée la Propontide ou la mer de Marmara, laquelle à son tour communique par le détroit des Dardanelles ou l'Hellespont avec l'Archipel de Grèce, qui n'est, comme on sait, qu'un golfe de la grande mer Méditerranée. Les avantages d'une ville qui dominerait cette suite de communications maritimes, avantages aperçus déjà par les anciens, frappent aujourd'hui les yeux les moins exercés à saisir le vaste ensemble de la géographie. Entrepôt de toutes les marchandises qui, par le Danube, le Dnieper, le Dniester et le Don, descendent à travers la mer Noire vers la Méditerranée, la ville du grand Constantin est encore un point de réunion entre deux grands continens qui se joignent presque sous ses remparts, tandis que la Méditerranée la rend voisine de la troisième partie de l'ancien monde. Bâtie en amphithéâtre sur sept collines, Constantinople domine d'un côté l'un des plus beaux ports du monde; de l'autre, la mer de Marmara ou la Propontide, parsemée d'îles riantes, bordée tantôt de rochers et de forêts, tantôt de jardins et de villes. Les deux détroits que nous allons exa-

miner, semblables à deux portes, ferment ce magnifique parterre d'eau.

En venant de la mer Noire (1), on aperçoit à droite et à gauche les fanaux d'Europe et d'Asie, et devant soi les deux forts de Karipché et de Porias, construits par le baron de Tott, et qui laissent entre eux une ouverture de 480 toises environ : c'est l'entrée du Bosphore. A droite sont les îles Cyanées ou Symplégades, tant redoutées des anciens : ce sont cinq rochers ou îlots du côté de l'Europe. Une lieue plus bas, le détroit a 600 toises de large entre les nouveaux châteaux dits de la mer Noire, construits sous Amurat IV. La haute montagne du Géant forme du côté de l'Asie un promontoire, vis-à-vis duquel il y a un golfe ou enfoncement large de près de 2,000 toises. Des batteries, placées au pied de la montagne du Géant, dominent le passage des vaisseaux. Du côté de l'Europe est le village de Bouioukdéré, avec son fameux platane, et la hauteur où l'on disperse les ossemens des visirs condamnés à mort. Le canal se rétrécit et n'est plus que de 550 toises de large entre les vieux châteaux de la mer Noire, construits par Bajazet Ier, et où les vaisseaux qui passent sont visités. Les deux rivages présentent une suite de bourgs, de villages et de jardins; partout des belvédères et des kiosks s'élèvent au milieu des lauriers, des sycomores, et d'autres arbres d'un aspect agréable. On croit naviguer sur un beau fleuve.

L'endroit le plus resserré du canal se trouve vis-à-vis du promontoire nommé Effendi-Bouroun; la largeur n'est que de 380 toises. L'agitation continuelle et violente qu'éprouvent les eaux en cet endroit, l'ont fait nommer le Courant du Diable. Les voyageurs indiquent dans le Bosphore jusqu'à sept courans qui vont du sud au nord,

(1) Voyez la *Carte de Constantinople, du Bosphore et de la mer de Marmara*, publiée en partie d'après les dessins et plans de M. de Choiseul-Gouffier

tandis que le courant général, souvent très-faible, se dirige du nord au sud. Ces contre-courans règnent surtout le long du rivage. Il nous semble qu'ils doivent empêcher les marins de calculer les mouvemens de leurs bâtimens, et par conséquent qu'il doit être facile, dans ce détroit long de 5 lieues marines, d'écraser de boulets et de bombes une flotte qui oserait en tenter le passage.

Mais, a-t-on dit, ne serait-il pas possible qu'une armée, venant des côtes de la Crimée, débarquât sur la côte de l'Europe ou de l'Asie, au-delà du Bosphore, et vînt par terre s'emparer des batteries destinées à défendre ce détroit? Ce genre d'attaque est indiqué par M. Le Chevalier, dans son Voyage; et, selon cet écrivain, les ambassadeurs français en ont averti les Turcs. Il paraît que, pour prévenir ce danger, il faudrait sur le Bosphore, au lieu de simples batteries susceptibles d'être tournées, deux forteresses régulières qui seraient constamment occupées par de bonnes garnisons.

Maintenant transportons-nous en pensée dans l'Archipel, afin d'examiner les approches de Constantinople par le détroit des Dardanelles, ou l'Hellespont. Tantôt plus large et tantôt plus resserré que le Bosphore, ce détroit offre un bassin fort irrégulier. A l'entrée, où le cap Sigée et l'embouchure du Simoïs rappellent le souvenir des siècles héroïques, on compte 1900 toises entre les nouveaux châteaux construits en 1659, par ordre de Mahomet IV. Deux lieues plus loin, l'Asie forme un promontoire qui resserre le canal à une largeur de 480 toises; c'est le Kepos-Bouroun des Turcs, la pointe des Barbiers, dans l'idiome ignoble des marins européens, et probablement le promontoire Dardanien des anciens. Il tirait son nom d'une ville nommée Dardanus, nom d'un des anciens rois et héros fabuleux des Troyens. C'était le chef-lieu des Dardaniens, une des tribus dont se composait le royaume de Troie. Le nom de Dardanelles n'est

qu'une modification de celui de Dardaneïon qui, en grec, peut signifier un temple élevé en l'honneur de Dardanus. Mais les deux forts qui portent aujourd'hui ce nom, et qu'on appelle aussi les Vieux-Châteaux, se trouvent au nord de l'emplacement de la ville de Dardanus, dans un endroit où le canal a jusqu'à 650, ou, selon d'autres, 700 toises de large.

A une lieue au nord des vieilles Dardanelles, le détroit est tout-à-coup resserré par un promontoire de l'Asie, de manière à n'avoir, selon Danville, que 300 toises de large : notre carte en indique 340. C'est là que Xerxès réunit les deux continens par un pont que la violence des flots eut bientôt détruit. C'est ce détroit que le jeune Léandre, conduit par l'amour, passait toutes les nuits à la nage. Les armées d'Alexandre et de Soliman firent leur trajet plus au nord, aux environs de Gallipoli. Les deux villes de Sestos et d'Abydos n'étaient pas sur l'emplacement des Dardanelles, comme on dit vulgairement. Abyde était probablement un peu au sud de la pointe nommée Nagara, vis-à-vis de laquelle était sans doute le temple de Vénus, nommée aussi tour de Héro. Un peu au nord du passage étroit, sur une petite rivière, était Sestos, non loin du village d'Yalova. C'est ainsi que l'on peut concilier les rapports des anciens sur la largeur du détroit. Strabon et Hérodote comptent 7 stades olympiques d'Abydos au rivage européen. Polybe compte 2 grands stades royaux pour le passage le plus étroit. Les ports d'Abyde et de Sestos étaient, selon Strabon, éloignés de 30 stades olympiques. « Pour trouver l'em-
» placement du pont de Xerxès, il faut aller d'Abyde un
» peu vers la Propontide (au nord), ou se diriger dans le
» sens contraire en venant de Sestos. » Strabon observe aussi qu'on ne passe d'une de ces deux villes à l'autre qu'en louvoyant, à cause de la violence du courant. Cette circonstance faisait du port de Sestos la clef de la Propon-

tide; et il nous paraît que c'est dans ce port même que la flotte anglaise s'est réunie avant de passer devant la batterie de la pointe de Nagara, en profitant du courant qui, selon Strabon, aide ceux qui descendent de Sestos vers Abyde. Dans un second article, nous parlerons avec plus de détails des vents et des courans qui règnent dans ce détroit.

Après le passage étroit que nous venons de décrire, l'Hellespont s'élargit de nouveau. Les rivages sont éloignés l'un de l'autre de 1 lieue marine; ils ne se rapprochent qu'aux environs de Gallipoli, où la largeur paraît n'être que de 950 toises. C'est l'entrée de la Propontide.

Il nous semble qu'un détroit long de plus de 12 lieues marines, et resserré en tant d'endroits jusqu'à 3 ou 400 toises, doit pouvoir être rendu inexpugnable du côté de la mer. Mais de tout temps les nations qui ont voulu dominer sur ce passage ont eu soin de s'établir avec une forte armée dans le Chersonèse ou péninsule qui borde le détroit du côté de l'Europe, et dont l'entrée n'est large que de 4,600 pieds. C'était là une des plus belles conquêtes des Athéniens : c'était leur colonie principale. Philippe et les Spartiates pensèrent de même sur l'importance de ce Chersonèse. Les Turcs auront sans doute soin de prévenir sur ce point tous les projets que la Russie peut avoir concertés. La perte du Chersonèse est le seul événement que l'on doive redouter à Constantinople.

(24 avril 1807.)

§ 2. Les anciens et les modernes ont accumulé les contradictions dans ce qu'ils nous ont appris relativement aux *courans* du détroit des Dardanelles et du canal de Constantinople. Nous pensons que ces courans varient selon les saisons et les diverses températures de la mer Méditerranée et de la mer Noire. Au printemps, les eaux de la

mer Noire, devenues plus douces et par conséquent plus légères, doivent recevoir une partie des eaux de la Méditerranée, que leur plus grande pesanteur spécifique y porte par un courant inférieur, observé par le comte de Marsigli. Ce courant, dans le Bosphore, ne commence à régner qu'à 8 ou 10 pieds au-dessous de la surface des eaux. Polybe et Gyllius, qui ont examiné ces parages avec tant de soin, assurent qu'à la surface du canal, malgré tous les contre-courans ou *remous*, occasionés par le refoulement des eaux contre les pointes de terre, le mouvement général porte constamment au sud.

Un fait attesté par Aristote, Pline et Tacite, confirme ce que nous venons de dire sur le changement de température des mers. Au printemps, les poissons remontent de la Méditerranée dans la mer Noire, pour y déposer leur frai; à l'approche de l'hiver, une foule innombrable de poissons retourne vers la Méditerranée.

Quant aux Dardanelles, quelques ouvrages modernes sur la navigation parlent beaucoup des courans qui portent en dedans du détroit, et qui poussent les vaisseaux vers Constantinople avec une grande rapidité; d'un autre côté, ces mêmes ouvrages disent que des courans violens sortent du détroit, et forcent souvent les navigateurs à louvoyer long-temps à l'entrée, pour ne pas être jetés sur les rochers qui sont du côté de la Troade ou de l'Asie. Tournefort, observateur judicieux, assure que le courant principal se dirige au sud, mais qu'il est à peine sensible lorsque le vent est méridional. D'Arvieux et Grelot, voyageurs estimés, disent également que la navigation dépend des vents plutôt que des courans. Il paraît que l'on suit généralement la côte d'Asie en allant à Constantinople, et celle d'Europe en retournant vers l'Archipel. La première est généralement moins élevée et moins rocailleuse que l'autre.

La mer de Marmara, ou la Propontide, continuelle-

ment agitée par les irruptions et le passage de ces courans, pousse ses flots écumeux contre les rochers de marbre et de granit qui bordent ses côtes; mais dans les momens de tranquillité cette petite mer présente une des vues les plus magnifiques qu'on puisse trouver en Europe: elle est alors digne de son nom moderne, qui, en grec, signifie la *mer resplendissante,* en opposition avec le Pont, toujours couvert de brouillards.

Quelques îles et presqu'îles de cette mer offriraient aux ennemis de Constantinople des positions extrêmement avantageuses: telles sont les sept îles dites des Princes, formées de rochers, jadis connus par leurs mines d'or, d'azur et de cuivre; puis habités par de pieux anachorètes, et même par des princesses dégoûtées du faste des cours; aujourd'hui couvèrts de jardins, et où le sultan exile quelquefois les grands de la Turquie; telle est la péninsule de Cyzique, jadis siége d'une ville de commerce que Strabon ne place qu'un peu au-dessous de Rome et d'Alexandrie; telle est l'île d'Aloni, le Vieux-Proconnésus des anciens, île pourvue d'un excellent port, et fertile en vin blanc très-spiritueux; telle est enfin l'île de Marmara, nommée par les anciens le Nouveau-Proconnésus, et qui semble tout entière composée d'albâtre blanc. Mais pour occuper tous ces points, il faut être maître du détroit des Dardanelles.

A l'entrée de ce détroit il régne des coups de vent terribles. M. de Grandpré, dans sa Géographie maritime, n'en a pas parlé d'une manière plus exacte que ne l'avaient déjà fait Ovide dans ses Tristes, et Homère dans l'Iliade. « Le Borée et le Zéphyre, venant de la Thrace, » dit le père des poètes, soulèvent subitement la mer, » et forment des vagues courtes et bondissantes. Telle fut » l'agitation et l'incertitude qui remplissaient les cœurs » des Grecs. » Le Borée, ou le vent du nord, amène le beau temps; mais le vent du nord-est, qui vient du Pont-

Euxin, amène en Grèce les brouillards et les pluies : ce vent, nommé par les anciens *Hellespontius* ou vent d'Hellespont, souffle régulièrement, selon Aristote, tous les printemps, et c'est précisément le vent qui a aidé les Anglais à sortir du détroit. Selon d'Arvieux et Grelot, les vents du sud règnent pendant l'hiver.

Les modernes redoutent, à l'entrée de l'Hellespont, les coups de vent d'ouest. Homère avait donc bien raison en accusant ce Zéphyre-là de violence. Il n'est pas moins exact lorsqu'il dit que ce Zéphyre amenait un air malsain, car Vitruve et Hippocrate ont observé le même fait dans les îles de Lesbos et de Thase, sur lesquelles ce même vent étend son empire. On peut en conclure qu'Homère ne croyait pas, comme certains modernes, « que les connaissances sont incompatibles avec l'esprit » et l'imagination. »

Comme nous avons parlé des deux chemins qui mènent à Constantinople par mer, nous ne nous éloignerons guère de notre sujet en parlant de la prétendue inscription d'une porte de la ville de Cherson, conçue dans ces termes : *C'est ici le chemin de Byzance.* Ces mots, répétés dans vingt ouvrages, et commentés par des écrivains éloquens, semblent déjà appartenir à l'histoire ; nous allons démontrer combien on se trompe à cet égard.

Lors de l'entrevue de Catherine et de l'empereur Joseph à Cherson, on éleva hors de cette ville un arc de triomphe en bois et en toile, orné d'une inscription grecque. L'impératrice et son cortége n'y passèrent point, n'importe par quelle raison. Plusieurs étrangers de marque s'y rendirent pourtant, par un motif de curiosité; lord Fitzherbert, ambassadeur anglais, était du nombre. On parla de l'inscription grecque : M. de Fitzherbert, soit qu'il n'entendît pas bien le grec, soit qu'il ne voulût pas traduire fidèlement, dit à plusieurs personnes : « Ces mots signifient : *C'est ici le chemin de Byzance.* » Cette tra-

duction passa de bouche en bouche ; tous les étrangers l'envoyèrent dans leurs pays respectifs. Un Français, M. Roussel-Vouzème, docteur-régent de la Faculté de médecine, s'y trouva. Dans une lettre adressée à M. de Noailles, à Vienne, M. Roussel copia fidèlement, quoiqu'à la hâte, la fameuse inscription : il ne se donna pas la peine de traduire lui-même ; mais il ajouta la prétendue traduction de M. de Fitzherbert, en forme d'anecdote, et sans la garantir. Cette lettre parvint jusqu'au ministère ; elle y fit une grande sensation ; on jugeá à propos de la répandre par la voie des journaux ; on la commenta : et depuis on l'a répétée dans tous les livres où l'on a voulu donner une idée de l'ambition de la Russie ; ambition très-réelle, mais qui ne s'annonce point par des inscriptions faites pour éveiller l'attention de l'Europe entière.

M. Roussel-Vouzème ayant réclamé cette lettre comme lui appartenant, nous l'a communiquée. Nous y avons trouvé l'inscription dont il s'agit, copiée en caractères grecs. En voici le texte :

Tés d'epi té parodô hédé Kaukasia t'ouré
Kai to té heptalophon tromeei Byzantion asty.

Le sens de ces deux vers hexamètres peut être ainsi rendu : *Elle ne fait que passer ; déjà le Caucase frémit ; déjà, sur ses sept collines, Byzance tremble.* Cette inscription, composée par le métropolitain de la Tauride, a dû être enlevée avec le frêle monument qui la portait. Ainsi disparaît tout ce qu'il y avait de romanesque dans cette anecdote, répétée par tant de diplomates et d'historiens.

CARTE DES ÉTATS-UNIS;

CARTE DES INDES OCCIDENTALES;

PAR LAPIE.

(18 mai 1807.)

Lorsque Strabon appelle la géographie une science philosophique, il prend ce mot dans son acception la plus complète; il y voit un tableau général de la terre et de ses habitans. Dans ce sens, le géographe ne diffère de l'historien qu'en ce que l'un embrasse les siècles et l'autre le globe. L'historien rassemble sous nos yeux les événemens mémorables du passé et nous en rend en quelque sorte les contemporains et les spectateurs; le géographe, par un autre enchantement, nous place tantôt dans les frais vallons de Tempé, tantôt sur le sommet glacial du Caucase; il nous conduit tour à tour dans la cabane enfumée où végète une troupe de sauvages, et dans ces palais où les beaux-arts annoncent les progrès de la civilisation; il nous montre partout les ruines confuses de ces superbes capitales, jadis maîtresses du monde, et nous rend compatriotes de tous les peuples, et habitans de tous les climats. Dans ce vaste ensemble moral, politique et physique, le matériel s'ennoblit toujours par la présence des êtres pensans et sensibles, tandis que d'un autre côté ces mêmes êtres ne sont jamais arrachés à leurs rapports nécessaires avec la nature matérielle : c'est ce qui place la géographie à une distance égale de l'obscure inutilité des abstractions métaphysiques et de la grossière certitude des sciences purement naturelles. C'est, en un mot, une science historique.

On divise l'ensemble de la géographie en trois parties distinctes, subdivisées elles-mêmes en plusieurs branches.

La *géographie mathématique* s'occupe de la position des lieux ou de leur place relative sur le globe. C'est une étude sèche, comme celle des nomenclatures en botanique et en minéralogie; mais cette étude, dans sa partie théorique, admet l'emploi de tout ce que la géométrie a de plus fin ou de plus relevé. Ceci s'applique à la détermination de la figure et de la grandeur de notre globe, au calcul des longitudes, à la théorie des mesures, enfin à cette branche qu'on appelle en Angleterre géographie astronomique.

La partie pratique de la géographie mathématique embrasse deux arts distincts. L'un est cette critique à la fois laborieuse et subtile par laquelle on détermine la position particulière des lieux, le tracé des côtes, le cours des fleuves, la direction des montagnes : c'est la partie des Danville et des Gosselin. L'art mécanique de dessiner une carte n'est que l'art d'exécuter matériellement ce que les géographes-critiques ont découvert et jugé. Dans leur orgueil géométrique, les dessinateurs de cartes voudraient s'emparer exclusivement du titre de géographes. Il est bon de leur rappeler que les cartes ne sont en géographie ni plus ni moins que les figures ne sont en histoire naturelle. De même qu'il y a des gens qui fabriquent des figures d'animaux ou de plantes sans savoir les élémens de la zoologie ou de la botanique, il n'y a malheureusement que trop de dessinateurs de cartes qui ignorent les plus intéressantes et les plus hautes parties de la géographie.

La seconde grande division de la science dont nous parlons, c'est la *géographie physique* ou *naturelle*. Ceux qui savent juger sans prévention et sans intérêt personnel reconnaissent que de toutes les sciences dites naturelles la géographie physique est la plus magnifique, la plus noble, la plus digne d'occuper les pensées d'un être intelligent. Cette science est un rempart contre tous les

systèmes philosophiques sur l'histoire du globe; systèmes qui, comme on sait, ne sont rien moins qu'indifférens pour la morale.

D'abord la géographie naturelle considère les parties solides du globe, soit d'après leur configuration extérieure, comme continens, îles, montagnes et vallées, soit d'après la nature des substances qui les composent et d'après leur arrangement, comme terrains meubles, ou comme rochers inébranlables. Eloignée de tout système, ennemie implacable de tous les rêves *géologiques*, la géographie naturelle n'admet dans les annales du globe que des faits prouvés; elle est à la géologie ce que l'histoire est à la fable. La géographie naturelle s'occupe ensuite des parties liquides du globe; les fleuves et les mers, les courans, les marées, les glaces polaires se présentent successivement à ses recherches. S'élevant au-dessus des mers et des continens, elle doit aussi nous faire connaître les fluides qui environnent notre planète, leurs effets, leurs mouvemens, leurs modifications de température; enfin tous les rapports qu'ils ont avec ce grand globe, que tour à tour leurs bienfaits embellissent ou leurs ravages désolent. Après toutes ces recherches, la géographie naturelle peut, d'une main plus sûre, tracer la distribution des plantes, des animaux et des races humaines sur le globe, l'influence si mal expliquée des climats; enfin tous les caractères de notre planète, considérée comme le séjour des êtres organiques.

Une telle science n'offre-t-elle pas autant d'intérêt, et même plus, que la zoologie, la botanique, la minéralogie, la chimie, et tant d'autres sciences qu'on veut aujourd'hui faire apprendre à tout le monde? N'est-elle pas infiniment plus propre à remplir notre esprit de grandes pensées, en lui dévoilant les merveilles les plus imposantes de l'immense ouvrage d'un esprit infini?

La troisième division de la géographie joint à beau-

coup d'intérêt un grand caractère d'utilité publique, lorsque la sagesse en dirige l'étude. La géographie politique décrit les états, leurs situation et divisions, le nombre, les mœurs et les arts de leurs habitans, leurs lois et leurs institutions, leurs revenus et leurs forces; en un mot, elle fournit les faits sur lesquels l'homme d'état fonde sa politique. Sans examiner ici les nombreuses sous-divisions que cette définition générale peut admettre, il est évident, pour nous du moins, que la géographie politique, épurée de tout mélange de système et d'esprit de parti, est une très-belle étude et surtout une étude indispensable, pour tout homme qui se voue à la carrière administrative et diplomatique.

Cet aperçu général, dans lequel nous avons réuni une série d'idées disséminées dans plusieurs articles de ce journal, nous a paru nécessaire pour les personnes qui nous font un reproche de ne pas donner l'analyse des cartes nouvelles qui paraissent. D'abord, les cartes sont de tous les ouvrages géographiques ceux qui fournissent le moins à un article dans le genre de ce journal; ensuite, comme nous venons de le voir, les cartes ne forment qu'une des nombreuses branches de la géographie; et c'est la branche qui en France est la plus avancée, qui, par conséquent, a le moins besoin d'être encouragée. Les autres branches, et surtout la géographie physique, quoique beaucoup plus intéressantes pour les véritables progrès de l'esprit humain, sont tantôt entièrement négligées, tantôt méconnues et dénigrées par une foule de journaux soi-disant philosophiques, qui exaltent au-delà de toute mesure la plus minutieuse découverte en anatomie, en botanique, en minéralogie, en chimie, et pardessus tout ces beaux rêves géologiques dans lesquels l'écolier naturaliste le moins instruit peut créer un monde au gré de sa fantaisie, et faire croître les hommes comme des champignons, je ne sais pas combien de millions d'an-

nées avant Adam. A cet esprit systématique, qui anime tous nos prétendus philosophes et beaucoup de nos petits naturalistes, nous opposons un paisible appel à la véritable opinion du public, à l'opinion des bons esprits, des penseurs impartiaux et même des naturalistes dignes de ce nom. Nous réclamons les droits des sciences historiques, et spécialement ceux de la géographie naturelle, soit en dévoilant les mauvais compilateurs qui les déshonorent, soit en honorant les savans qui en conservent encore la gloire.

Il est donc évident qu'il nous reste peu d'espace pour parler des *cartes* géographiques, et si nous allons en entretenir nos lecteurs aujourd'hui, cette exception ne doit point tirer à conséquence.

La carte des Etats-Unis, par M. Lapie, est un modèle de gravure, soit pour l'élégance, soit pour la vérité du ton. Quant à son mérite géographique, nous la trouvons certainement très recommandable, et nous avouons qu'elle offre un extrait fidèle de la grande carte en quatre feuilles d'Arrowsmith, copiée par le même graveur qui publie celle-ci. Cependant cette grande carte d'Arrowsmith n'est pas entièrement exacte pour l'intérieur de l'état de la Caroline du Sud ; nous avons sous les yeux l'extrait d'une carte de cet état, par le gouverneur Drayton, publiée à Charles-Town en 1803, et sur laquelle on trouve les limites tracées avec plus de précision, et quelques positions corrigées. Peut-être d'autres cartes américaines fourniraient-elles d'autres corrections. Nous voudrions aussi savoir pourquoi les noms et les limites de l'état d'Ohio manquent encore sur cette carte ; il y a deux ans que ces nouveaux changemens se trouvent indiqués dans le texte d'une géographie universelle, que M. Lapie sans doute était à même de pouvoir consulter, puisque toutes les grandes bibliothèques en ont des exemplaires. Mais M. Lapie a suivi Arrowsmith avec une telle com-

plaisance, qu'il a même conservé deux expressions anglaises qu'il aurait absolument fallu traduire : ce sont celles de *low swampy land* et celle de *marshy land*, écrites sur cette carte le long du Mississipi ; elles signifient *terrain bas*, *tourbeux*, et *terrain marécageux;* en les copiant tout bonnement, M. Lapie a l'air de les prendre pour des noms de provinces.

Dans la carte des Indes occidentales et du golfe du Mexique, nous n'avons aperçu qu'une seule chose à corriger. La position de la ville du Mexique n'est pas exactement celle que M. Humboldt a donnée. Mais aussi cette erreur est très-grave.

Au total, ces deux cartes sont très-recommandables ; il n'en paraît guère de meilleures. Cette entreprise, dirigée par un de nos plus habiles graveurs, mérite des éloges, surtout si l'entrepreneur donne aux dessinateurs géographes le temps d'examiner d'un œil critique les matériaux dont ils se servent. Si nous nous sommes permis de donner à l'auteur quelques avis, c'est pour l'aider à perfectionner son travail, et en même temps pour faire sentir au public que si, dans les articles géographiques de ce journal nous n'analysons pas des cartes très-bonnes, ce n'est pas faute d'estimer et d'apprécier un travail aussi difficile ; c'est uniquement parce que ces sortes d'ouvrages ne se laissent pas discuter d'une manière intéressante pour le plus grand nombre des lecteurs.

SUR LA SILÉSIE.

Lettres sur la Silésie; par M. Adams, ministre plénipotentiaire des États-Unis à la cour de Berlin, et depuis membre du congrès : traduites de l'anglais par M. Dupuy.

(29 juin 1807.)

§ 1^er^. C'est une chose vraiment déplorable que la légèreté avec laquelle les traducteurs et les libraires choi-

sissent les voyages dont ils veulent bien enrichir notre littérature; on dirait que pour ces messieurs il n'existe dans tout l'univers qu'une seule nation savante : les Anglais ont tout découvert, tout examiné, tout décrit; les Anglais seuls savent juger les gouvernemens, apprécier les caractères des peuples et peindre leurs mœurs; un Anglais aperçoit du fond de sa chaise de poste tout ce que les habitans du pays ont négligé de remarquer pendant des siècles; et en dînant dans son auberge, il apprend à connaître le climat, les montagnes, les mines, les revenus et la force armée du pays. Nous autres pauvres Européens nous avons eu, à la vérité, un Saussure, un Dolomieu, un Niébuhr, un Norden; nous avons décrit nos contrées dans des géographies, dans des statistiques, dans des histoires civiles, politiques et naturelles, avec beaucoup plus d'exactitude, plus de soin, plus d'esprit que les Anglais n'en ont mis à décrire leurs trois royaumes; tous les jours, les Français, les Allemands, les Danois, les Italiens publient de nouveaux renseignemens sur l'état naturel, commercial et politique de leurs pays respectifs; il y a depuis Lisbonne en Portugal jusqu'à Christiania en Norwége des académies exclusivement consacrées à cette branche des sciences! tout cela est comme non avenu pour les anglomanes de Paris. Le plus insignifiant bouquin d'un voyageur ou d'un géographe anglais leur paraît toujours plus digne des honneurs de la traduction, que le meilleur ouvrage imprimé sur le continent; l'aperçu le plus vague, le plus faux, le plus suranné, traduit de l'anglais, est annoncé pompeusement, « comme servant à *faire connaître* telle ou telle con» trée *absolument inconnue*, » ou bien « comme un ouvrage » très-intéressant qui *manquait à la géographie.* »

Jamais cette anglomanie des traducteurs français n'est tombée dans une plus lourde bévue, qu'en nous offrant la prétendue *découverte* de la Silésie, par M. Adams, An-

glais, et dans toute la force du terme, *Anglais* d'Amérique ; car si l'Allemagne est de toute l'Europe le pays sur lequel il est inutile de lire un voyage anglais, attendu que les excellentes géographies et les très-bons voyages des habitans ne laissent que peu de chose à découvrir, la Silésie est de toutes les parties de l'Allemagne celle qui a été le plus récemment et le plus soigneusement décrite. Un extrait incomplet de deux ou trois auteurs allemands, joint aux insignifiantes lettres de M. Adams, aurait dû faire soupçonner à M. le traducteur que l'original de ces lettres ne méritait pas d'être mis en français, et qu'en faisant venir de Berlin et de Breslaw ces ouvrages, on eût pu en tirer un tableau de Silésie plus propre à satisfaire les gens instruits, et plus utile pour le grand nombre de Français qui se trouvent actuellement sur les lieux.

Jetons d'abord un coup d'œil sur la belle et intéressante chaîne des montagnes qui séparent la Silésie de la Bohème; la géographie ancienne leur donne le nom de *Sudètes;* dans le pays même on les nomme *Riesen-Gebirg*, c'est-à-dire montagnes des Géans. La nature très-remarquable de ces montagnes, et les vues pittoresques qui s'y succèdent à chaque pas, y ont attiré en même temps les naturalistes-géologues, les peintres et les simples amis de la belle nature.

M. Léopold de Buch, savant minéralogiste, très-honorablement cité par M. Haüy, qui s'y connaît mieux que personne, a publié des Mémoires particuliers et généraux sur la nature et l'arrangement des roches qui composent cette chaîne. Les granits, tantôt déchirés et effilés comme dans les Alpes, tantôt arrondis en sommets hémisphériques comme dans les Vosges; les couches de porphyre et de schiste, qui là s'étendent aux pieds des montagnes granitiques, ici s'élèvent sur leurs flancs, et rivalisent presque avec eux en hauteur; les pics basaltiques, clair-semés, isolés et comme exilés parmi des roches d'une nature tout-à-fait

différente ; les immenses bancs, composés de débris de roches primitives, et qui s'étendent le long de la chaîne du côté de l'est : tous ces grands phénomènes, qui tiennent à l'histoire du globe, ont été retracés par le savant minéralogiste que nous venons de nommer. Les simples extraits de ces Mémoires, donnés dans des géographies françaises, offrent une description plus complète, plus claire, plus satisfaisante que toutes les Lettres de M. Adams. Cet Anglo-Américain n'a aucune idée de la géographie physique ; il s'arrête devant les objets les plus vulgaires, et se croit un grand critique lorsqu'il a fait la remarque profonde et surtout neuve que les Allemands décrivent trop pompeusement de petites vues, de petites chutes d'eau, de petits rochers ; car sur le continent européen tout est petit, comme on sait : ce n'est qu'en Angleterre ou dans les États-Unis que la nature et les hommes offrent quelque grandeur. Apparemment M. Adams ignore que pour connaître la véritable hauteur de la chute de Niagara, il a fallu que des Européens vinssent refaire sur les lieux mêmes les descriptions exagérées des Anglo-Américains.

Ce qui est encore plus plaisant, ce sont les efforts de M. Adams pour trouver maussades toutes les vues pittoresques que présente la Silésie. Même en voyant quelque objet qui satisfait son goût difficile, il a soin de rappeler que c'est pourtant un triste pays, puisqu'il est couvert de neige plusieurs mois de l'année ; comme si les neiges ne couvraient pas les Pyrénées et les Alpes que les Anglais cependant nous ont gracieusement permis d'admirer.

Pour juger combien la description de ces montagnes, par M. Adams, est incomplète et même fausse, on n'a qu'à aller voir chez le libraire M. Tourneisen le Voyage pittoresque de la Silésie, par M. Nathe, paysagiste allemand. Quatorze grandes vues, très-joliment gravées en *aqua-tinta*, et quelques panoramas à l'usage des voya-

geurs, composent cet intéressant recueil. On peut encore voir à la bibliothèque du Conseil des mines le Voyage de M. Zollner, de Berlin, très-supérieur à celui de M. Adams, et que celui-ci tantôt copie sans jugement, et tantôt critique sans raison. Il y a dans ce Voyage quelques gravures qui donnent une idée fort avantageuse de la beauté pittoresque de ce pays. Les descriptions de M. Zollner peuvent avoir quelque chose d'affecté et d'outré; mais M. Nathe s'exprime avec une élégante simplicité.

M. Hoser, de Vienne, auteur de la description la plus complète qui ait paru des montagnes de la Silésie, vient de publier une belle carte qui complète son ouvrage, et sur laquelle il a marqué les élévations de tous les points mesurés au moyen du baromètre, par M. le baron de Gersdorf, par l'abbé Gruber, par l'astronome David, et par lui-même. Les plus hauts sommets des Sudètes n'atteignent que 4,800 pieds de France au-dessus du niveau de l'Océan; ce qui leur assigne un rang intermédiaire entre les Vosges et les Cévennes. Toutes ces montagnes moyennes, selon l'excellente remarque de M. de Châteaubriand, offrent plus d'aspects dignes du pinceau des poètes et des peintres que les montagnes les plus élevées: elles étonnent l'imagination et ne l'effraient point; elles n'élancent point vers les cieux des pics gigantesques, emblème de l'orgueil impuissant des humains; elles n'étalent point des flancs hérissés de glaciers, image de la mort et du chaos. Quand le voyageur sait se placer dans le vrai point de vue, ni trop haut, ni trop bas, il voit s'étendre en rideaux ou en groupes ces masses solides, ornées de forêts et entremêlées de pâturages; le marteau du mineur y mêle ses coups retentissans au bêlement des troupeaux; les torrens enchaînés font tourner à grand bruit les vastes rouages qui mettent en mouvement les machines auxiliaires de l'industrie; le berger appuie sa cabane rustique contre les débris de ces antiques châ-

teaux où jadis de fiers chevaliers suspendaient leurs gothiques trophées ; le vent siffle ou mugit parmi les tours à moitié écroulées et encore majestueuses. Dans les hautes vallées de la Silésie, l'été ne fane point la verdure des champs ni celle des forêts ; l'air y conserve toujours cette fraîcheur et cette humidité qui entretient la végétation. Les plaines de la Silésie, d'une fertilité médiocre, offrent cependant le spectacle consolant d'une industrie éclairée.

Il est vrai que la servitude du pays retarde les progrès de l'agriculture ; mais le tableau que M. Adams en trace est fort exagéré dans son ensemble, et fort inexact dans les détails, comme nous nous proposons de le démontrer dans un article suivant.

(1^er^ juillet 1807.)

§ 2. Nous venons de voir que le prétendu Christophe Colomb de la Silésie n'a daigné faire aucune découverte en géographie ni en histoire naturelle : il n'a pas été beaucoup plus heureux en fait de géographie politique, industrielle et commerciale ; car tout ce que son livre contient de bon ou de curieux sur les manufactures, les exportations, le commerce, la population de cette importante province, se trouve dans l'*Extrait des Voyageurs allemands,* que M. Adams paraît avoir fait composer à Berlin pour son instruction : circonstance qui aurait dû éveiller l'attention du traducteur ou de l'éditeur sur le mérite de ces ouvrages écrits par des indigènes très-instruits : ouvrages naturellement très-supérieurs aux Lettres légères et insignifiantes d'un étranger qui n'a fait que traverser rapidement un coin du pays. Mais ces extraits même ont le défaut d'être un peu surannés. Les *Feuilles provinciales silésiennes,* journal publié à Breslau, fournissent des renseignemens bien plus modernes. N'est-il pas singulier qu'on aille chercher à Londres, et même à Philadelphie,

plutôt qu'à Breslau, une description de la province dont cette ville est la capitale?

Enfin, la partie des Lettres de M. Adams qui amusera le plus les gobe-mouches, c'est sans doute celle qui traite des mœurs et de la manière de vivre des Silésiens. Ce sujet prête aux observations vagues, aux jugemens superficiels et aux phrases banales. Les bonnes gens de Londres et de Paris aiment cette partie des Voyages presque autant que les romans : il n'y a de différence que pour les titres.

Voici un exemple de la manière dont M. Adams se trompe dans ses rapides aperçus. Il prétend que tous les paysans de la Silésie poursuivent les voyageurs en leur demandant l'aumône : « Les femmes, dit-il, quittaient » leurs riches moissons pour jeter dans ma voiture des » bouquets de fleurs et d'épis ; puis elles me suivaient » pour obtenir quelques liards. » Cette coutume d'offrir des bouquets de fleurs et d'épis aux passans existe parmi les moissonneurs dans la Flandre et dans quelques autres parties de l'empire français; elle n'a rien de commun avec la mendicité : partout le petit peuple aime les petits gains, et ce qu'on appelle le pour-boire. M. Adams s'est grossièrement trompé en voulant inférer de cette seule circonstance, que les Silésiens sont dans la détresse et dans la misère.

Lorsqu'il parle d'un paysan de qui son seigneur exige *dix journées de travail par semaine,* il ne sait pas non plus ce qu'il dit. Ce nombre de journées n'est pas exigé de tel ou tel nombre d'individus; il est calculé sur le nombre d'arpens qu'une ferme contient. Il n'y a rien de tyrannique à exiger de celui à qui vous louez vos terres une indemnité proportionnée à la quantité du produit que vous auriez pu en retirer vous-même. Que cette indemnité consiste en argent comme en Angleterre, ou en journées de travail comme en Allemagne, c'est une circonstance

étrangère à la nature de ce contrat légitime entre le propriétaire et le non-propriétaire. C'est une imposture philosophique que d'appeler *esclavage* un genre d'obligation qui pourrait exister entre deux hommes d'une condition égale. Faudrait-il peut-être dépouiller les seigneurs de la propriété de leurs terres? Rien de plus simple aux yeux d'un *économiste* de Paris ou de Londres, pourvu seulement que l'agronome ne possède pas lui-même des biens-fonds. Mais la véritable solution de cette grande question politique (comme de celle de l'esclavage des nègres) me paraît avoir été trouvée par le gouvernement actuel du Danemarck : elle consiste à régler par des lois immuables la quantité de travaux qui pourra être stipulée entre le propriétaire et le fermier; à garantir à celui-ci une justice prompte et presque gratuite; enfin à faciliter, encourager, honorer et revêtir d'une sanction solennelle les actes par lesquels le propriétaire et le fermier, d'un commun accord, changeraient les corvées en redevances pécuniaires. J'ai pris moi-même assez de part à ces affaires pour pouvoir assurer que tout propriétaire éclairé verra son propre intérêt dans la fixation des droits civils du paysan; mais que d'un autre côté la mauvaise volonté du peuple exige de grandes précautions dans l'exécution d'une semblable réforme, pour qu'elle ne dégénère pas en révolution violente et également funeste aux deux parties.

Quant à *l'adscription à la glèbe*, ce n'est nullement une espèce d'esclavage, comme les niveleurs ont dit : c'est une ordonnance de l'état qui circonscrit, dans telles ou telles limites, la liberté de changer de domicile; c'est une sorte d'enrôlement forcé des cultivateurs. Cette institution peut sans doute être favorable à la tyrannie des propriétaires, là où cette tyrannie n'est pas d'ailleurs réprimée par les lois; mais aujourd'hui l'adscription à la glèbe n'est nullement maintenue en Prusse pour favoriser

la noblesse dans les vexations qu'elle pourrait exercer; c'est une institution purement militaire, et qui n'est conservée que dans l'intention d'assurer à l'état la présence des conscrits ou des recrues.

La Prusse n'a pu abolir l'âdscription à la glèbe, comme l'a fait le Danemarck, parce qu'il n'y a dans la masse des peuples allemands, ni autant de mœurs, ni autant de patriotisme, ni autant d'esprit militaire, ni surtout autant de bonnes lumières que parmi le peuple de la Scandinavie.

Les autres observations de M. Adams ne valent guère mieux. Il rend justice au caractère social des habitans des villes silésiennes; il avoue qu'il a rencontré parmi eux une foule de gens instruits; il remarque « que parler » français est regardé comme une prétention ridicule, » même par ceux qui savent très-bien cette langue. » Il aurait dû ajouter que toutes les nations civilisées de l'Europe cultivent aujourd'hui leur propre langue avec le plus grand zèle; que toutes ensemble elles s'accordent à leur idiome et à leur littérature comme l'expression sacrée de leur caractère national, et que ce sentiment commun à tous les Européens, les Russes seuls exceptés, ne doit point échapper aux méditations des hommes d'état appelés à fixer la gloire et la tranquillité de cette partie du monde.

M. Adams avait cru trouver des *mœurs patriarcales* dans la partie la plus manufacturière de la Silésie. On ne sait pas comment cette idée a pu lui être suggérée: s'il avait lu les ouvrages publiés dans le pays même, il n'y eût pas pensé. Voici, par exemple, ce que dit un observateur allemand sur les mœurs des Silésiens; nous le citons d'après la traduction donnée dans *le Nord littéraire, moral et physique*, par M. Olivarius, que nous n'avons fait que resserrer un peu:

« La Silésie, ou du moins la partie où sont établies les » grandes manufactures, n'offre pour ainsi dire qu'une

» ville immense, où règnent parmi toutes les classes des » mœurs citadines. Ce n'est pas qu'il n'y ait en Silésie » des indigens : le nombre en est très-grand : et sans cela » les fabriques ne pourraient se procurer la main-d'œu- » vre à un prix aussi bas. Mais depuis le riche fermier » jusqu'à l'habitant d'une petite cabane, qui loue ses bras » à deux sous par jour, tous les Silésiens ont un certain » air de politesse cérémonieuse, un extérieur recherché » que l'on ne trouve pas parmi le peuple des autres pro- » vinces prussiennes. On en voit la preuve à chaque noce » de village. Un invitateur officiel, tout chamarré d'or » faux, et monté sur un cheval orné de rubans, parcourt » les campagnes ; et si son appareil quelquefois ressemble » un peu à celui d'un docteur ambulant, sa mine, ses » gestes, sa voix, offrent toute l'importance d'un grand- » maître de cérémonies. Ce qui cependant contraste sin- » gulièrement avec la gravité de son maintien, c'est l'u- » sage qui l'oblige de toujours aller au galop à travers les » villages. Le discours qu'il tient à chacun de ceux qu'il » est chargé d'inviter, doit être bien mêlé de complimens » et de titres honorifiques, dont le paysan silésien est ex- » trêmement jaloux. Cette vanité se montre encore plus » au moment où il faut régler la marche cérémoniale » vers l'église, et désigner à chacun sa place à la table du » festin. Au retour de l'église, après avoir, avec une exac- » titude minutieuse, assigné à chacun son rang, ce qui » prend souvent une heure entière, l'invitateur ouvre la » fête par un discours solennel adressé aux parens de la » nouvelle mariée, et dont le style rivalise quelquefois » avec celui des drames allemands modernes. En voici » un échantillon :

« Lorsqu'un père et une mère consentent à se séparer » d'une fille chérie, c'est comme s'ils coupaient avec un » couteau tranchant leur propre cœur en deux morceaux, » et en offraient une moitié à leur gendre. »

» Toutefois le comique larmoyant cède bientôt la place » à des lazzis qui rappellent les *fescennines* des Romains. » Mais au moment de terminer le festin, l'invitateur, ou » maître des cérémonies, reprend toute sa gravité pour » débiter un discours de clôture, dans lequel il n'oublie » pas de demander pardon, si, par erreur, il aurait lésé » les droits de quelqu'un dans la distribution des rangs. » Sur quoi on dit une prière, on chante un psaume, et » on va danser. »

Tout cela est, comme on voit, très-peu patriarcal. M. Adams a donc tort d'accuser les écrivains allemands de l'avoir trompé sur l'état moral de la Silésie : il a encore un plus grand tort envers ses lecteurs, en ne faisant lui-même aucune observation piquante sur les mœurs et les usages du peuple qu'il a visité.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE SUR LE PORTUGAL ET SUR SES COLONIES.

§ 1er. — HISTOIRE DU PORTUGAL.

(17 novembre 1807.)

Les contrées qui forment aujourd'hui le Portugal furent anciennement habitées par trois nations différentes : les Lusitains, qui paraissent avoir été de la race ibérienne, comme les Aquitains de la Gaule, occupaient le pays entre le Douro et le Tage; les Gallœci, que Strabon semble tantôt confondre avec les Lusitains, tantôt en distinguer, demeuraient au nord de la rivière de Douro; enfin les Celtici possédaient les deux bords de l'Anas, le Guadiana des modernes, et qui sont évidemment une colonie des Celtes gaulois. Hérodote parle encore d'un très-ancien peuple qu'il nomme Cynètes, et qu'il place dans le voisinage des Celtes, à l'extrémité de l'Europe, où

l'on croit retrouver leur nom dans celui de Cunéus ou le Coin, donné par les historiens romains, non-seulement au cap Saint-Vincent, mais même à toute l'extrémité occidentale de la province d'Algarve.

Artémidore, voyageur grec cité par Strabon, rapporte avoir vu sur ce promontoire célèbre des monumens qui nous paraissent incontestablement celtiques : c'étaient des pierres placées l'une sur l'autre, de manière que le moindre effort suffisait pour les incliner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans cependant leur faire perdre leur aplomb. C'était à ces pierres que les tribus celtiques adressaient leurs prières. Les Lusitains, au contraire, offraient de grands sacrifices, à l'exemple des Grecs, dont ils avaient, selon Strabon, adopté plusieurs usages. Hérodote affirme que des colonies grecques se sont rendues sur les côtes occidentales de l'Espagne.

Cependant ni ces Grecs ni les Phéniciens n'ont beaucoup avancé la civilisation de ce pays. Avant que les armes romaines y eussent pénétré, les Lusitains, dédaignant l'agriculture, l'exploitation des mines et tous les autres genres d'industrie auxquels leur pays les invitait, vivaient dans des guerres continuelles qui ne ressemblaient guère qu'à des courses de brigands. Quand ils n'étaient pas en guerre entre eux, ils attaquaient et pillaient leurs voisins. Armés à la légère, ils excellaient à dresser des embûches. Dans les combats, ils périssaient plutôt que de rendre leurs armes. Leur corps, dit Trogue-Pompée, était aussi bien préparé à l'abstinence que leur âme l'était à la mort. Selon Appien, quelques peuplades de Lusitanie amenaient leurs femmes avec eux aux combats, et ces guerrières sauvages se faisaient autant redouter que leurs époux.

Les Lusitains s'habillaient de noir ; et cette coutume, qui était sans doute commune à tous les Ibériens, s'est conservée parmi les habitans modernes de la péninsule

hispanique. Les vêtemens de diverses couleurs, si aimés des Celtes, étaient, chez les Lusitains, réservés pour le sexe. Ils paraissent avoir connu l'usage des étuves ou bains de vapeur, semblables à ceux des Russes. Quelques-unes de leurs tribus n'avaient, pendant la plus grande partie de l'année, d'autre nourriture que la farine de glands. Leur boisson ordinaire était une sorte de bière. Ils faisaient pourtant du vin; mais ils en restreignaient l'usage à leurs festins de famille ou plutôt de tribu.

Grâce à leur valeur sauvage, les Lusitains furent, avec les Numantins, les derniers parmi les peuples Ibériens qui subirent le joug des Romains. Le brave Viriathus réunit sous ses drapeaux toute la Lusitanie, et remporta sur eux plusieurs grandes victoires, attestées par les historiens de Rome. Les antiquaires portugais prétendent même qu'à Evora, et en quelques autres endroits, il existe encore des inscriptions et des monumens relatifs aux exploits de Viriathus (1). Ce héros succomba sous le fer d'un traître. La Lusitanie conserva toujours un esprit d'indépendance, dont un des plus grands Romains, l'infortuné Sertorius, se servit habilement pour établir dans la péninsule hispanique un état indépendant, dont l'existence prolongée eût changé les destins de Rome, et ceux du monde peut-être. Sertorius introduisit en Lusitanie l'étude des sciences, des lettres, de la langue grecque et de celle des Romains. Cette province consulaire devint, après la Bétique, la plus florissante de toute l'Espagne. Elle dut surtout beaucoup à la bienveillance particulière de l'empereur Trajan.

Dans le v^e^ siècle, la Lusitanie fut, du moins en grande partie, conquise par les Suèves, peuple sorti de la Germanie, et qui terminèrent ici le cours de leurs migrations. Leur royaume devint, en 584, la proie des Visigoths. Lorsque ceux-ci, en 712, furent chassés par les Maures,

(1) *Regende*, antiguidad. Lusitan., pages 140 et 227.

la Lusitanie tout entière tomba sous le pouvoir de ces conquérans.

Les rois de Léon et de Castille repoussèrent peu à peu les Maures au-delà du Douro. En 1109 le roi de Castille, Alphonse VI, donna à Henri, prince de Bourgogne et descendant de Hugues Capet, sa fille Thérèse, et la possession des contrées situées entre le Minho et le Douro, comme une récompense des grands services que ce prince français lui avait rendus en combattant contre les infidèles. Henri prit le titre de comte de Portugal, probablement de la ville de Porto, qu'on nommait alors Porto-Cale (1). Son fils, Alphonse Ier, étendit son domaine par des conquêtes, et prit le titre royal, que les souverains de la Castille lui disputèrent, mais que le pape lui confirma. Alphonse III fit la conquête de l'Algarve en 1249, époque depuis laquelle le Portugal a conservé, à peu de chose près, les mêmes frontières. Denys fut un grand roi; il fit peut-être de trop grandes cessions au pape, mais il rétablit la culture et l'industrie dans toute l'étendue de ses états.

En 1383, à la mort du roi Ferdinand, la descendance mâle légitime de Henri Ier vint à manquer. Les Portugais, plutôt que de se soumettre au roi de Castille, qui avait épousé une princesse portugaise, donnèrent la couronne à Jean Ier, fils naturel du dernier roi. Ce prince fonda une dynastie qui a donné au Portugal une série de grands rois. Sous le règne de Jean Ier, le prince Henri, surnommé le Navigateur, commença la découverte des côtes occidentales de l'Afrique, dont la connaissance était perdue depuis les voyages des Phéniciens. Ces découvertes continuèrent sous Edouard Ier, Alphonse V et Jean II. Ce dernier en tira de grands avantages commerciaux. Sous Emmanuel le Grand, le Portugal atteignit le faîte de la gloire et de la prospérité.

(1) Caëtano de Lima, *Géograph. histor.*, tome I, page 86.

En 1498 Vasco de Gama ouvrit le chemin des Indes orientales en doublant le cap de Bonne-Espérance. Deux ans après Cabral découvrit le Brésil; mais, précisément à ces deux mêmes époques, Emmanuel perdit son épouse Isabelle, princesse de Castille et d'Aragon, ainsi que son fils Michel. Ce coup du destin fit évanouir les espérances qu'avait formées Emmanuel de réunir dans sa famille toutes les couronnes de la Péninsule.

Cependant la prospérité du Portugal se soutint sous le règne de Jean III. Les Albuquerque, les Castro, les Menezès, par une suite de victoires, établirent aux Indes la domination portugaise, et firent couler dans le sein du Tage toutes les richesses de l'Asie. Les extravagans projets de Sébastien Ier mirent un terme à tant de bonheur. Ce prince fut le Charles XII du Portugal: voulant conquérir Maroc, il perdit un royaume héréditaire; et, après avoir vu son armée massacrée par les Africains, *il disparut*, dit un historien portugais, *laissant la postérité incertaine sur sa vie ou sa mort* (1). Cette opinion de M. Barbosa Machado est adoptée par Almeyda, par Fario de Sousa, et par les meilleurs historiens portugais; elle paraît avoir été approuvée par l'Académie royale historique de Lisbonne. Il a même existé jusqu'au temps du ministère de Pombal une secte de visionnaires qui attendaient le retour de Sébastien; et il y a eu des momens où ces *Sébastianistes* ont excité des inquiétudes politiques.

Quoi qu'il en soit, aucun des individus qui parurent sous le nom de Sébastien ne réussit à se rendre maître du Portugal. Ce pays resta pendant soixante ans sous la domination de l'Espagne. Cette époque fut celle de la perte des conquêtes de Vasco de Gama et d'Albuquerque. Les Hollandais ne manquèrent même la conquête du Brésil que par leur jalousie contre le brave comte Maurice de Nassau.

(1) Dugo Barbosa Machado, *Biblioth. lusit.*, tome III, page 676.

En 1640 la nation portugaise plaça sur son trône Jean IV, duc de Bragance. Cette révolution et les événemens historiques qui l'ont suivie sont connus de tout le monde.

En 1703 le Portugal s'allia étroitement avec l'Angleterre; et quoiqu'il n'ait retiré de cette alliance aucun des fruits qu'il s'en promettait, il y est depuis ce temps resté fidèle, en en exceptant les années où le marquis de Pombal eut la suprême autorité. Ce ministre, qui à de grandes, de profondes vues d'administration, joignit un caractère violent, entreprit de réformer les nombreux abus qui, pendant les deux derniers siècles, ont empêché les Portugais de reprendre leur ancien rang parmi les nations européennes. La trop grande influence du clergé, le défaut de lumières, la nullité de l'industrie, le désordre de l'administration judiciaire, le vain luxe de la cour, tous ces maux de l'état furent attaqués par l'audacieux réformateur; mais après la mort du roi Joseph l'ancien système d'indolence et de désordre reprit faveur. La reine Marie, qui règne depuis 1777, a, dans ses dernières années, cédé l'exercice du pouvoir à son fils, le prince du Brésil.

Un grand homme qui marcherait sur les traces de Viriathe, de Sertorius, de Denys, d'Emmanuel et de Pombal, trouverait encore en Portugal de quoi former une monarchie puissante. C'est ce que nous démontrerons en traçant le tableau naturel, civil et commercial des possessions portugaises.

§ 2. — PRODUCTIONS DU PORTUGAL.

(20 novembre 1807.)

Quoique le Portugal ne soit que la côte occidentale de la péninsule hispanique, et qu'il renferme les embouchures de trois grandes rivières, savoir, du Douro, du Tage et du Guadiana, c'est pourtant un pays très-mon-

tagneux; et, selon M. Link, l'observateur le plus instruit et le plus attentif qui y ait voyagé (1), on n'y trouve guère que deux grandes plaines, celle à l'embouchure de la Vouga, et celle au midi du Tage : il faut cependant y ajouter une foule de petites vallées qui s'étendent entre les montagnes ou qui bordent les rivières. C'est dans ces réduits charmans, sur le penchant d'une colline, et sur les bords d'une rivière, que les premiers habitans du pays, comme inspirés par un génie poétique, ont choisi les emplacemens de leurs villes. Toute la province d'Entre-Douro-et-Minho n'offre qu'une suite de vallons adossés à la chaîne du mont Gérez, d'où mille ruisseaux limpides descendent en serpentant au milieu des forêts de chênes. On y trouve des chèvres sauvages en grand nombre. Les terrasses inférieures des montagnes sont couvertes de châtaigniers : cet arbre domine en général sur les montagnes du Portugal. Plus bas paraissent l'arbre à liége, le kermès et le pin maritime. Aux vergers de la région supérieure succèdent des champs de maïs, de froment et de seigle. Ce n'est que dans les vallons chauds et abrités qu'on cultive avec succès l'oranger et le citronnier. L'olivier, plus robuste, se montre à côté des bouleaux sur les sommets du mont Gérez, à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Toute la vallée de Douro est remplie de vignobles.

Ce n'est pourtant pas dans l'Entre-Douro-et-Minho que croît le fameux vin d'O-Porto, tant chéri des Anglais. C'est le petit district d'Alto-Douro, dans la province Tras os-Montès, qui en est la patrie. Ce canton, qui n'a que 5 lieues de long et 6 de large, produit 90,000 pipes de ce nectar, qui, en inspirant l'éloquence des membres du parlement, concourt à maintenir les libertés du peuple anglais. Il paraît que les Portugais n'en-

(1) *Voyage en Portugal*, 3 vol. in-8°, avec une carte.

tendent pas aussi bien que les Espagnols l'art de cultiver la vigne. Ceux qui veulent en connaître les détails peuvent consulter les *Memorias Economicas* de l'Académie de Lisbonne.

J'ai cité, d'après Hérodote et Strabon, la tradition des anciens à l'égard des colonies grecques établies dans ces contrées. Pline rapporte, mais en plaisantant, une autre tradition selon laquelle Bacchus serait venu planter des vignes sur les bords du Douro et du Tage. Ces histoires grecques ne me paraissent plus dénuées d'un certain sens, depuis que j'ai remarqué parmi les termes particuliers aux vignerons de Douro, rapportés par Link, plusieurs mots évidemment grecs, tels que *géion,* un terrain ; *empa* ou *erguida,* échalas ; *pareira,* espalier, etc., etc.

La vigne sauvage croît dans quelques parties de Tras-os-Montès, province d'ailleurs froide et aride. Dans les forêts qui couronnent les monts Navalheira et Azinhal, on voit des ceps de vigne qui ont un demi-pied d'épaisseur ; les branches grimpent sur les arbres les plus gros jusqu'à une hauteur de 50 pieds.

En passant le Douro, on entre dans la province de Beyra. L'intérieur ressemble à Tras-os-Montès ; c'est un plateau couvert de rochers, et qui sert de base à de très-hautes montagnes. L'Estrella s'élève à 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; c'est le réservoir de neige pour les marchands de glaces de Lisbonne. Les précipices de ces montagnes présentent de grands dangers aux voyageurs hardis qui cherchent à les franchir ; ce sont les Alpes du Portugal. Les revers de l'Estrella portent en abondance tous les fruits des climats septentrionaux, aussi recherchés en Portugal que les oranges le sont dans le Nord. Les côtes maritimes de Beyra sont des plaines fertiles, mais marécageuses et malsaines. Dans le centre de la province, le Mondego arrose ces vallées romantiques où Coimbra s'élève au milieu de vignobles et de champs de

maïs, vallées immortalisées par les amours d'Inès et par les beaux vers de Camoëns :

> Estavas, linda Inez, posta em socego,
> Nas saudosos campos de Mondego, etc.

En pénétrant dans la province de l'Estramadura, on remarque bientôt l'influence d'un climat plus chaud et d'un sol moins élevé. Les collines de Cintra portent des bosquets délicieux où l'oranger et le citronnier se mêlent aux châtaigniers ; les plus belles plantes couvrent ici les rochers d'une riche végétation ; sur les hauteurs, le thym et d'autres plantes odoriférantes répandent leurs parfums, tandis que le dattier balance sa tête verdoyante au-dessus des moissons, séparées par des haies d'aloès.

Un proverbe portugais dit que celui qui n'a pas vu Lisbonne n'a rien vu de beau ; cet adage n'est point dicté par l'orgueil national, il est fondé sur la vérité. Aucune autre ville n'offre une plus belle perspective ; aucune ne réunit les agrémens d'un beau fleuve, couvert de vaisseaux, à une situation en amphithéâtre sur des coteaux fertiles et bien cultivés. Il faut aller jusqu'à l'autre extrémité de l'Europe pour trouver, sur le rivage du Bosphore, un aspect aussi enchanteur. Lisbonne, avec ses faubourgs, compte, selon les Portugais, 300,000 habitans ; ils en donnent 60,000 à Porto, et 10 à 12,000 à Braga, à Coimbra, à Elvas, à Évora et à Sétubal. Lisbonne renferme la dixième partie des habitans du Portugal européen, dont on porte le nombre actuel à 3,000,000.

Le Tage était célèbre dans l'antiquité par ses sables d'or : avantage que Fario-y-Souza prétend être commun à presque toutes les rivières du Portugal. Les tristes landes de la grande province d'Alentejo ne sauraient arrêter les pas du voyageur ; il y a pourtant quelques vallons fertiles : les brebis y trouvent des pâturages excellens, et

en plus d'un endroit les cistes, les lauriers et les myrtes y varient agréablement les collines. Cette province renferme une grande curiosité naturelle, qui a échappé non-seulement aux géologues, qui ont la permission d'ignorer les faits, mais même à des géographes tels que Busching, et à des voyageurs tels que Link. Je veux parler de la cascade de la Guadiana, nommée dans le pays le *Saut du Loup*. Cette grande rivière, resserrée entre deux montagnes, descend avec une extrême rapidité pendant l'espace d'une lieue; elle rencontre un rocher qui lui ferme presque entièrement le chemin; elle passe par un canal qui n'a guère que 4 pieds de large : toute la masse de ses eaux tombe avec violence d'une hauteur de 50 pieds; elles continuent encore pendant 2 lieues à couler avec une rapidité qui en rend la navigation impossible. Les eaux, en tournoyant, ont creusé dans les rochers beaucoup d'entonnoirs sphériques. Cette cascade n'a jamais été décrite ni dessinée.

L'Algarve est la seule province du Portugal qui nous reste à parcourir. Dans cette contrée très-chaude, les citronniers et les orangers ornent même les flancs des montagnes; la culture des figuiers enrichit les habitans de la plaine; sur les mers, d'intrépides pêcheurs poursuivent les thons et les sardines. Les Algarviens sont les meilleurs marins du Portugal.

A ce tableau des provinces portugaises d'Europe, il faut ajouter quelques remarques générales. Le sol du Portugal n'est pas d'une fertilité extraordinaire; la nature elle-même y a placé des déserts à côté des jardins : on ne peut pas accuser les Portugais de paresse et d'indolence; il leur manque seulement de bonnes méthodes de culture. Selon M. Link, le pays produit presque tout le blé dont il a besoin; cependant l'opinion commune est contraire à cette assertion. On regrette de ne plus retrouver en Portugal ces coursiers légers que la poétique antiquité a re-

présentés comme *les enfans de Zéphyre;* mais les Portugais répondent que la nature du pays rend les mulets et les ânes d'une utilité plus générale.

Voici le montant des exportations du Portugal, année commune (1) :

Vins : 58,000 pipes, de la valeur de 9,400,000 crusades.

Laine : 1,000,000 de livres pesant, principalement de la province d'Alentejo.

Fruits verts : citrons, oranges, etc., 80 cargaisons.

Fruits secs : figues, amandes, raisins, 15 cargaisons.

Sel : 100,000 *mojos* ou boisseaux.

Huile : 700 pipes, dont 500 vont au Brésil.

Ces productions du sol européen forment la plus faible branche du commerce portugais, et ne peuvent point couvrir les importations annuelles. Voici ce que les diverses nations européennes vendent aux Portugais :

L'Angleterre : des tissus en laine et coton de toute espèce, des bas de soie noirs, de la quincaillerie, des ouvrages en métal, des charbons de terre, de l'étain, etc. etc.

L'Irlande : du beurre, 80,000 *cantara;* de la viande salée.

La France : toiles de Bretagne, 60,000 pièces; toiles fines, batistes, étoffes de laine; clous, fusils; cuirs de bœuf et de veaux tannés, 30,000 pièces; quincaillerie, bijouterie, montres. Il faut y ajouter des draps depuis le dernier traité de paix.

La Hollande : grains, fromages, couleurs.

L'Allemagne septentrionale : grains; toiles, 5 à 600,000 pièces; ouvrages en fer, en ferblanterie, etc.; hochets.

Le Danemarck : grains, bois de construction.

La Suède et la Poméranie suédoise : grains, fer, acier, cuivre, goudron.

La Russie : grains, chanvre, lin, toiles à voiles, un peu de toile; câbles et cordages; bois de construction, goudron, suif, pelleteries, etc. etc.

Dantzick : grains, chanvre, bois de construction.

(1) Je ne tire point ces indications du Voyage de M. Link, mais d'une autre source également recommandable. Je laisse aux *publicistes* de Paris et de Cologne le soin de la deviner.

L'Espagne : fer de Biscaye; beaucoup d'articles de contrebande.

Il est juste d'observer que, parmi ces articles d'importation, plusieurs sont destinés à être réexportés pour les colonies, et surtout pour le Brésil.

SUR LES DISTRICTS NOUVELLEMENT AJOUTÉS AU ROYAUME D'ITALIE,

ET PRINCIPALEMENT

SUR LA VILLE D'AQUILÉE.

(23 novembre 1807.)

D'après une convention récente (1) le royaume d'Italie perd le district de Monte-Falcone; il est, en revanche, agrandi de la partie du Frioul autrichien qui se trouve sur la rive occidentale du Lisonzo, et où sont situées la fameuse ville d'Aquilée et la forteresse de Gradisca.

Le professeur Deluca, de Vienne, donne à tout le Frioul autrichien une étendue de 118 milles carrés, et une population de 120,000 habitans; Gaspari et d'autres bons géographes affirment que cette évaluation est peu authentique, sans cependant en donner une meilleure. Comme la partie du Frioul autrichien située à droite du Lisonzo en forme à peine la moitié, on ne peut guère l'estimer à plus de 50 milles carrés, avec tout au plus 60,000 habitans.

La vallée profonde où coule le Lisonzo est bordée de montagnes escarpées, sillonnées de torrens très-rapides, ouvertes en carrières, et couronnées de forêts de mélèses. La plaine, vers l'embouchure du fleuve, est aujourd'hui couverte de marais infects, autrefois assainis au moyen de nombreux canaux que le gouvernement autrichien, depuis 1765, a commencé à faire établir. Entre les ma-

(1) Voyez le Journal de l'Empire du 15 novembre.

rais et les montagnes s'élèvent de petites collines extrêmement fertiles en fruits et en vin. « Les vignes, dit Jacobus » Candidus, auteur du XVI^e^ siècle et natif d'Aquilée ; les » vignes s'y élèvent à une grande hauteur, et retombent » en mille guirlandes ; les fruits les plus délicieux y abon- » dent ; les pommes de Mantiano sont recherchées par » les Espagnols ; les Bénédictins de Rosacio possèdent un » superbe vignoble. C'est dans le territoire d'Aquilée que » croissait le généreux *vinum pucinum* (1), auquel l'impéra- » trice Livia attribuait le mérite d'avoir prolongé la vie » d'Auguste. Selon Polybe, cité par Strabon, on trouve » de l'or en creusant légèrement la terre. »

Deluca et les autres écrivains confirment en général le tableau favorable que l'historien d'Aquilée trace de sa contrée natale. Si on ne retrouve plus les mines ou les lavages d'or dont Polybe parle, la culture des mûriers et l'entretien des vers à soie y ont ouvert de nouvelles sources de prospérité.

Aquilée, située sur la petite rivière de Natiso, paraît être une ville très-ancienne : elle était l'alliée des Romains avant et pendant la seconde guerre punique. Les Gaulois cisalpins firent plusieurs guerres contre les Aquiléens. On peut en conclure que ce n'était point une ville d'origine gauloise. Un autre trait achève de nous démontrer quelle était la nation qui l'habitait. Bélénus est nommé dans les auteurs et sur les monumens, comme le dieu national des Aquiléens et comme le protecteur de la ville. Quoique dans la suite on ait donné à cette divinité le nom d'Apollon, il paraît que c'était le Bel-bog, le dieu blanc des nations esclavonnes ; il était adoré par toutes les nations de la Norique, selon Tertullien, *Apolog. cap.* 24. C'est encore une trace de l'antiquité des établis-

(1) Busching croit que *Prosecco*, près de Trieste, est le *Pucinum* des anciens ; mais il nous semble que Pline place ce vignoble dans le voisinage immédiat d'Aquilée.

semens esclavons en Europe, antiquité que j'ai prouvée dans mon Tableau de Pologne par d'autres argumens nombreux et évidens.

Les Romains, en l'an de Rome 570, voyant Aquilée presque ruinée par les Istriens, y envoyèrent une colonie de citoyens romains. Bientôt elle devint une des plus grandes villes de l'Empire : Auguste et plusieurs autres empereurs en chérirent le séjour. On l'appelait *la seconde Rome*. Des amphithéâtres, dès basiliques et des palais en ornèrent l'enceinte, estimée à 12,000, ou, selon d'autres, à 18,000 pas de circonférence, et qui renfermait 130,000 citoyens, sans compter les esclaves et les enfans. Une superbe route conduisait de Padoue à Aquilée. Pour aller dans la Norique, on passait le Lisonzo sur un pont d'une seule arche de 60 pieds de large; un beau canal faisait communiquer la ville avec le port, qui était entre la terre ferme et l'île de Grado. La position d'Aquilée l'avait rendue le centre du commerce de la Norique et de l'Illyrie. Du temps de Strabon ce commerce consistait en vins, huiles, troupeaux et esclaves. Sa navigation a dû être considérable, puisque Ptolémée, Eusthate et Stephanus donnent le nom de *golfe d'Aquilée* à cette partie de l'Adriatique que nous nommons golfe de Trieste.

Aquilée a été la patrie de quelques hommes célèbres. Elle compte parmi ses citoyens Cornelius Gallus, poète élégiaque, à qui Virgile a dédié une de ses plus belles églogues. Le goût des arts paraît y avoir régné, et l'on peut espérer que des fouilles bien dirigées feront découvrir beaucoup de restes d'antiquités. Johannes Sabellicus et Philippe de La Turre ont publié un certain nombre d'inscriptions trouvées à Aquilée, et dont les plus curieuses sont relatives au culte du dieu Bélénus et aux embellissemens de la ville par Auguste.

Comme Aquilée était la principale forteresse du nord-est de l'Italie, elle se vit souvent attaquée par les conqué-

rans qui voulurent pénétrer dans ce siége de la puissance romaine. Le tyran Maximin l'assiégea, et ce fut pendant ce siége que ses propres soldats le tuèrent. Les femmes d'Aquilée donnèrent en cette occasion une grande preuve de dévoûment : comme on manquait de cordages pour diriger les machines de guerre, ces citoyennes coupèrent leurs cheveux, et en firent tresser des cordes. Le sénat de Rome, pour perpétuer la mémoire de cette belle action, fit élever un temple à Vénus sans cheveux.

Pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, la prospérité de la ville d'Aquilée alla toujours en s'accroissant. Hérodien parle de son immense étendue ; l'empereur Julien la nomme une opulente ville de commerce. Ausone ne lui assigne à la vérité que la neuvième place parmi les villes romaines ; mais l'empereur Justinien en fait le plus grand éloge, et l'appelle la plus grande ville de tout l'Occident.

L'heure de la destruction sonna pour Aquilée, comme pour tant d'autres villes, à cette époque désastreuse où les Huns, sous Attila, dirigèrent vers l'Italie leur cours dévastateur. Forte encore de ses remparts bâtis par Auguste, Aquilée se défendit pendant trois ans ; Attila fut sur le point de lever le siége, lorsqu'une idée superstitieuse ranima son courage abattu : une cigogne avec ses petits abandonna l'édifice le plus élevé de la ville ; le barbare conquérant crut y voir un augure heureux : « Les » dieux, dit-il, abandonnent cette ville. » Il communiqua à ses troupes l'ardeur qui l'animait ; l'assaut fut donné, et en moins de trois heures 37,000 habitans furent massacrés. Le malheureux reste des Aquiléens se réfugia soit à Grado, soit à Venise, et cette dernière ville se mit en possession du commerce d'Aquilée.

Ce fut en vain que le célèbre Narsès essaya de rétablir Aquilée ; les canaux qui y avaient maintenu cette salubrité qu'admira Vitruve, les canaux, dis-je, étaient dé-

truits ; de cruelles épidémies en ont chassé tous ceux qui ont voulu s'y établir. A la vérité Aquilée a encore dû exister comme ville dans le x^e^ siècle. Luitprand dit qu'elle fut prise par les Bavarois en l'an 948 : ce fut probablement l'époque de sa destruction totale. Il n'y avait, en 1600, qu'une trentaine de cabane de pêcheurs.

Le gouvernement autrichien a cependant réussi à changer en terres labourables les marais qui couvrent les restes de tant de beaux édifices ; on y a appelé les Grecs et tous les Levantins, en leur accordant les plus grands priviléges. L'Autriche espérait en faire une autre Trieste, une autre Fiume ; mais le nombre des habitans ne s'élevait encore, il y a cinq ans, qu'à environ 3,000.

SUR LA PRINCIPAUTÉ DE L'OST-FRISE ET LA SEIGNEURIE DE JEVER.

(9 décembre 1807.)

Les Frisons, ancienne tribu germanique, occupaient au siècle d'Auguste toutes les côtes de la mer du Nord, depuis l'ancienne embouchure du Rhin jusqu'aux bords de l'Ems. Tacite, Pline, Ptolémée et Dion-Cassius en parlent. Pline les classe dans la portion de la race germanique qu'il nomme *Ingævones*, d'un mot allemand un peu tronqué, savoir : *ingewohner*, c'est-à-dire indigènes ; ce qui prouve la haute antiquité de leur établissement dans ces contrées. Leur nom propre vient également d'un mot allemand, *friessen*, c'est-à-dire, creuser des canaux, défricher des marais. En effet, tout leur pays n'est qu'un rivage sablonneux et marécageux, conquis sur la mer, gagné sur les rivières, et qui doit à l'entretien des canaux et des digues la continuation de son existence.

Les Frisons, peuple pauvre et belliqueux, surent se faire respecter des Romains, même en leur obéissant. Des envoyés frisons se trouvèrent une fois aux jeux publics

de Rome : en voyant les sénateurs occuper des bancs particuliers dans le théâtre, ils demandèrent qui étaient ces personnages distingués par cette marque d'honneur. « Ce » sont, leur dit-on, des citoyens respectables par leurs » vertus et leur fidélité. — Personne, s'écrièrent les en- » voyés, n'est plus vertueux ni plus fidèle à Rome que les » Frisons ! » et ils allèrent se placer à côté des sénateurs.

Dans les siècles suivans, pendant que les Saxons et les Francs s'agrandissaient dans l'intérieur de la basse Allemagne, moins par des conquêtes que par des confédérations destinées à les affranchir ou à les préserver du joug des Romains, les Frisons s'étendirent le long des bords de la mer, depuis l'Escaut au midi, jusqu'à l'Elbe au nord, et peut-être au-delà. Le nom des Frisons engloutit celui des Bataves, des Chauci et de plusieurs autres nations anciennes.

Dans le v^e^ siècle, les Frisons paraissent avoir accompagné les Anglo-Saxons et les Jutlandais dans cette fameuse expédition qui donna à une parties des îles Britanniques le nom d'Angleterre. C'est au moins ce qu'indique un passage de Procope, *de Bello Goth.*, l. IV, c. 20, appuyé par le témoignage de Beda, l. V, c. 10, et de l'auteur anonyme de la Vie de S. Suibert, publiée par Leibnitz, *Script. Brunswick*, t. II, c. 6, p. 226.

Il est certain que les Frisons formèrent un état puissant jusqu'à l'époque où les Francs, sous les Carlovingiens, s'élevèrent à la domination suprême.

Ce fut en 689 que Pépin d'Héristal vainquit Radbod, roi des Frisons, et le força à céder toutes ses possessions au midi du Rhin, et de payer un tribut annuel. En 734, Charles Martel battit et tua le roi Poppon ; et depuis ce temps les Frisons restèrent sujets de la monarchie des Francs : ils reçurent en même temps le christianisme. Charlemagne ôta à leurs princes le droit de succession héréditaire. Ce conquérant eut beaucoup à se louer des secours

que les Frisons lui fournirent comme marins. En 789, ils remontèrent avec une flotte l'Elbe et l'Havel, pour combattre les Slavons-Wilzes, dans le Brandebourg; et deux ans après on les voit descendre le Danube pour prendre part à la guerre contre les Avares, dans la Hongrie. (*Annal. Fuldens, ap. Freher,* t. I, p. 7.) Ces anciennes expéditions rappellent d'une manière frappante les marches des Bataves modernes, comme auxiliaires français, contre la Prusse et l'Autriche.

Soumise aux empereurs germaniques, la Frise resta partagée en plusieurs comtés et seigneuries, dont les noms et les limites ont été éclaircis avec beaucoup de soin par Menso-Alting, dans sa *Descriptio Agri Bat. et Fris.* Resserrés de plus en plus, les noms de Frise et de Frisons se sont définitivement conservés dans les îles de Sleswick, où une colonie frisonne paraît s'être établie, du temps de Charlemagne, dans l'Ost-Frise, ou Frise orientale, dans le Frisland, ou Frise proprement dite, et dans la West-Frise, ou Frise occidentale, partie de la ci-devant province de Hollande.

L'Ost-Frise, dans le moyen âge, compta autant de seigneurs que de cantons; c'était encore une image de l'état primitif de la Germanie, lorsque les seigneurs de Gretsyhl surent, par divers moyens, se rendre maîtres de la plupart de ces petits domaines: Edzard, en 1430, régna presque sur toute l'Ost-Frise, et son fils eut, en 1454, le titre de comte, qu'un de ses descendans échangea, en 1654, contre celui de prince. La lignée de ces princes s'éteignit en 1744; et en vertu d'un ancien arrangement conclu avec l'empereur, la Prusse s'empara de cet héritage, qu'un pacte de famille avait en vain assuré à la maison de Brunswick.

La nature n'a pas prodigué ses faveurs à cette contrée. Tour à tour couverte de brouillards, ou tourmentée par des vents impétueux, elle voit succéder à de longs et tristes hivers un été inconstant et humide. Le sol, partout bas

et uni, est protégé contre les flots de la mer par des digues qui ont seize milles d'Allemagne de long. D'autres digues contiennent dans ses justes limites la rivière d'Ems, qui a ici son embouchure. L'entretien de ces remparts du pays coûte 124,291 écus par an. Cependant, en 1277 et en 1287, une irruption combinée des eaux de la mer et du fleuve inonda une grande étendue de terrain, et y forma le golfe nommé Dollart, dont on dessèche tous les ans quelques parties, et qu'on peut espérer de voir disparaître entièrement, à présent qu'une seule puissance en possède les deux rives. Le long de la mer et des rivières, les terres grasses, noires et limoneuses, présentent une suite non interrompue de champs fertiles et de prairies verdoyantes; mais dans l'intérieur, les sables et les marécages occupent un bon tiers du pays. Parmi les productions, on vante surtout le beurre, le fromage et les chevaux.

Voici les résultats des dénombremens officiels faits par ordre du gouvernement prussien. La population, disséminée sur une surface de 140 lieues carrées, s'élève à 120,826 individus, y compris le militaire. Les principales villes sont, Embden, avec 10,417 habitans; Leer, avec 4,800; Norden, avec 3,545; Aurich, avec 2,033. On estime la valeur des semailles de toute espèce à 343,032 écus, et celle de la récolte, à 3,998,194 écus; on a compté 26,937 chevaux, 91,252 bêtes à cornes, 35,384 bêtes à laine, 17,594 porcs, etc. Le bénéfice net de l'entretien des bestiaux est estimé à une somme de 400,000 écus (1,500,000 francs); et c'est précisément la somme à laquelle s'élèvent les revenus ordinaires du fisc. Embden est le principal port; avant les dernières révolutions commerciales, il y entrait et sortait 1000 à 1200 bâtimens. Pendant quelques années, Embden, devenu un des entrepôts des Anglais, a joui d'une prospérité brillante et éphémère. Cette ville possède des chantiers de construction et des fabriques de toile à voiles; à Leer, on fait des toiles ordinaires.

La seigneurie de Jever, voisine de l'Ost-Frise, renferme 15,000 habitans, sur une étendue de 12 lieues carrées. Les seules productions importantes sont le beurre et le fromage. Les revenus sont évalués à 60,000 écus, ou 210,000 francs. Cette seigneurie appartint, jusqu'en 1793, à la maison d'Anhalt-Zerbst; l'impératrice Catherine II, comme princesse de cette maison, l'eut pour son lot d'héritage.

Par l'acquisition de ces provinces, le roi de Hollande gagne en tout 150,000 nouveaux sujets; il en perd 8 à 10,000 par la cession de la ville de Flessingue. La population du royaume de Hollande, qui était de 1,881,880 habitans, se trouve donc portée à 2,022,000. Les ports d'Embden et de Norden, et celui qu'on peut facilement construire à Jever, rendront la Hollande maîtresse d'une partie du commerce de la Westphalie.

Je n'entreprendrai point de tracer les mœurs actuelles des Frisons; les voyageurs les ont observées en courant, et se bornent à nous apprendre que ces peuples conservent beaucoup de la simplicité et de la loyauté de leurs ancêtres. L'ancien dialecte frison, celui de tous qui se rapproche le plus de la véritable langue teutonique, n'est plus parlé, du moins dans l'Ost-Frise; mais on y a conservé et l'on vient de publier un ancien livre de lois et coutumes, intitulé l'*Asega-Buch*, monument très-curieux pour l'histoire des langues et pour celle de la civilisation.

Nous terminerons cette notice en rappelant une curiosité naturelle de ce pays. Il s'y trouve un *lac souterrain*, qui, d'après les traditions et les anciens documens du pays, était autrefois à découvert, mais qui peu à peu s'est couvert d'une croûte de terre tourbeuse, cultivée, habitée et assez forte pour porter des chariots chargés : cependant on craint toujours qu'il ne s'y forme des enfoncemens. La croûte est assez mince pour qu'on y puisse faire

des trous et y mettre du chanvre en lessive. La profondeur de ce lac est, dit-on, incommensurable. Ce fait extraordinaire est garanti par les *Annales de la Monarchie prussienne*, année 1799, page 292.

SUR LES TRAVAUX DU PORT ET DU LITORALE DE VENISE.

(23 décembre 1807.)

La situation physique de la ville de Venise l'expose à un double danger. On sait que cette superbe cité s'élève du milieu d'une plaine inondée, couverte d'eaux saumâtres et si peu profondes, que les gondoles même, pour aller de la terre ferme à la ville, sont obligées de suivre une route sinueuse formée par les courans et marquée par des pieux. Cette espèce de mer intérieure s'appelait chez les anciens *Æstuaria*, et chez les modernes *Lagunes*. Les lagunes se trouvent séparées de la mer, ouverte par une chaîne d'îlots sablonneux, et qui laissent entre eux plusieurs passages. Ce rempart naturel, qui protége Venise contre les flots de la mer, et qu'on nomme le *Lido* ou le *Litorale*, a éprouvé des changemens considérables; la mer en a englouti plusieurs parties; entre autres le vieux Malamocco (1); elle en ronge les bases peu solides, et l'a réduit en quelques endroits à une largeur moindre de 200 pieds.

Ce qui donne ici aux mouvemens des eaux marines une si grande violence, c'est la forme particulière de la mer Adriatique; resserrée dans toute sa largeur par des côtes élevées, et ouverte seulement vers le sud-est, elle reçoit toute l'impulsion de ce faible flux et reflux qu'on ne saurait méconnaître dans la Méditerranée, mais qui n'y est

(1) Justiniani, *Orig. urb. Venet.* lib. III, in fine.

presque pas sensible, excepté dans les détroits, comme dans l'Euripe et dans le Faro de Messine. Toutes les marées réunies de la mer Adriatique, poussées par le vent *Sirocco,* ou de sud-est, dans le coin où sont situées les lagunes vénitiennes, y produisent quelquefois une élévation et un abaissement des eaux, variation qui a ses inconvéniens ainsi que ses avantages : car c'est à ce mouvement continuel des eaux que les écrivains vénitiens attribuent l'extrême salubrité de la température générale de Venise, malgré l'odeur infecte qu'exhalent les canaux, et l'insalubrité locale d'une partie des environs pendant l'été.

Si Venise, d'un côté, court le danger d'être engloutie dans les flots de la mer, de l'autre côté, elle craint d'être mise à sec d'une manière qui ne serait pas moins destructive de son existence. La Piave, la Brenta, et d'autres rivières, apportent tous les jours du limon et du gravier qui, en s'accumulant dans les eaux peu profondes des lagunes et dans les canaux de la ville, menacent de changer les uns et les autres en des marais infects, aussi peu propres à être habités qu'à recevoir des vaisseaux. Saint-Didier, dans sa Description de Venise, affirme que le port et le passage de Malamocco avaient eu 30 à 40 coudées de profondeur, et qu'il n'y en restait de son temps que 12 à 15. En lisant la description que fait Tite-Live de la descente des Lacédémoniens, sous le roi Eléonymus, dans le dessein de piller Padoue, on reste persuadé que les lagunes occupaient alors une étendue plus considérable en largeur.

L'encombrement des lagunes était déjà, dans le XVI^e^ siècle, assez sensible pour qu'une espèce de Nostradamus, nommé Gauricus, osât prédire l'époque où Venise resterait à sec. Il fixa cet événement à l'an 1800; c'est à peu près l'époque de la chute de la république vénitienne : ainsi les amateurs des prophéties ne manqueront pas de dire que Gauricus ne s'est point trompé, et

qu'il a parlé dans un sens figuré. Voici les vers latins où cette prophétie est contenue :

Virginei partûs sæclis bis octo peractis,
E pelago emergens tellus fecunda colonis
Præbebit miseris alimenta è frugibus altis;
Nec nautæ pisces capient in littore sicco,
Sed varios pueri flores, et gramina pingues
Læta boves : hastâ, non remis, pulchra juventus
Certatim ludent, mœsto spectante senatu.

Ainsi la terre et la mer semblaient conspirer à ensevelir sous ses propres décombres cette magnifique cité, l'ancienne reine de la Lombardie et de l'Adriatique. Mais pour éloigner ou du moins retarder ces dangers sans cesse renaissans, la ci-devant république invoquait tous les secours réunis de la science et de l'art. Elle faisait établir des digues et des écluses pour régler le cours des rivières; elle faisait continuellement nettoyer le port et les canaux; enfin elle entreprit de construire dans les *lidos*, ou îles avancées, une grande muraille qui devait embrasser toute l'étendue des lagunes, et qui, une fois achevée, aura 40 milles d'Italie de long.

Des voyageurs qui ont vu et examiné ces travaux en 1792 nous en fournissent des descriptions incomplètes et contradictoires. Il paraît qu'il n'y avait que 12 ou tout au plus 15 milles d'achevés. La muraille, qui, selon les uns, a 26 pieds, et, selon les autres, 18 seulement d'élévation, est bâtie en grandes pierres de taille d'une sorte de marbre commun, apportées d'Istrie ou de Dalmatie, et liées ensemble avec un ciment très-fort, pour la composition duquel on a fait chercher de la terre pouzzolane au pied du mont Vésuve. La muraille, qui, selon un de nos voyageurs, a environ 60 pieds de large, s'appuie, du côté de la grande mer, sur deux terrasses larges de 9 pieds; du côté des lagunes, on descend par une petite terrasse et quatre marches. Ce même voyageur affirme avoir vu,

en dedans de la muraille, des galets, et même des pierres considérables, que la mer agitée y avait jetés. En 1792, les flots dépassèrent de 28 pieds la hauteur de la muraille; et déjà les habitans des petites îles s'apprêtaient à une prompte fuite. Pour briser les vagues et arrêter leur première fureur, on a formé en avant de la muraille une jetée, ou plutôt une suite d'écueils artificiels, composés de gros quartiers de roches. C'est sans doute ce que, dans le dernier décret impérial, on nomme les *scogliere*.

Il paraît que ce monument est orné de plusieurs inscriptions. Le comte de Stolberg y a lu celle qui suit, et qui n'est pas sans mérite :

Ut sacra æstuaria, urbis et libertatis sedes, perpetuum conserventur, colosseas moles ex solido marmore contra mare posuere curatores aquarum. Anno salutis, MDCCLI. Ab urbe condita, MCCCXXX.

C'est-à-dire : « Afin de conserver à jamais contre les » flots de la mer les lagunes, cet asile sacré de la ville et » de la liberté, les administrateurs des eaux ont fait con» struire en marbre ces murailles colossales, l'an du sa» lut 1751 ; depuis la fondation de Venise, 1330. »

M. Bartels rapporte une autre inscription très-laconique, et qu'il nous paraît impossible de rendre en français :

AUSU ROMANO
ÆRE VENETO.

Le sens de ces quatre mots est « que cet ouvrage a été » élevé par un courage digne des Romains, et avec l'ar» gent des Vénitiens. » Je laisse le soin d'en donner une traduction plus laconique et plus énergique à ceux qui pensent, avec M. Mercier de l'Institut, qu'il est facile de composer dans les langues modernes des inscriptions aussi belles que celles des anciens.

CONSIDÉRATIONS POLITIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

SUR

LES ROUTES QUI CONDUISENT DANS L'INDOSTAN.

(11 février 1808.)

§ 1^er^. Depuis que l'Europe conjurée redemande à l'Angleterre la liberté des mers et la paix du monde, tous les esprits, tous les yeux sont tournés vers cette fameuse et superbe Inde, source principale des richesses au moyen desquelles l'ennemi commun a marchandé tant de forfaits et soudoyé tant de guerres. Les expéditions de Sémiramis, d'Alexandre, de Tamerlan et de Nadir-Chah sont présentes à notre mémoire ; mais, malgré tant d'illustres exemples, certains esprits timides et bornés affectent de répandre des doutes sur la possibilité d'une invasion de l'Inde; cet indigne doute, fortifié par les insinuations des anglomanes, peut contribuer à paralyser l'esprit public du continent; il faut le dissiper. C'est dans ce seul but que nous examinerons les routes indiquées par l'histoire et la géographie, pour conduire sur les bords du Gange les armées vengeresses de l'Europe.

Toutes les expéditions modernes pour l'Inde, composées de forces peu nombreuses, ont suivi la route du cap de Bonne-Espérance ; elles ont ensuite débarqué, selon les circonstances, soit sur les côtes de Coromandel, soit sur celles de Malabar. Il est à peu près impossible d'effectuer un grand débarquement sur les rivages mêmes du Bengale; d'un autre côté, ce siége de l'empire britannique aux Indes est séparé du Coromandel par des déserts difficiles à traverser; la seule entrée facile de cette province est par le nord-ouest, en descendant le Gange et le Djomna. Ajoutez encore qu'une armée européenne, jetée tout-à-coup sur le climat brûlant de la presqu'île en-deçà

du Gange, doit éprouver une perte énorme par les maladies, tandis qu'en arrivant par terre, elle se serait acclimatée par degrés. Tous les mémoires anglais attribuent à ces raisons le peu de succès qu'ont eu les entreprises dirigées contre le Bengale par le Coromandel.

Mais on ne saurait décider si une force européenne, débarquée à Goa ou à Cochin, ne pourrait se maintenir long-temps en possession d'une partie de la côte de Malabar, en profitant de la barrière naturelle des monts Gates. Il nous paraît même très-probable que cette route eût été la meilleure pour secourir et appuyer Hyder-Ali ou Tippo-Saïb; mais aujourd'hui le royaume de Mysore est détruit, et pour communiquer avec Pouna, capitale des Marattes, il faudrait être maître de Bombay.

C'est également à la seule côte de Malabar qu'ont abouti toutes les expéditions dirigées contre l'Inde, soit par le golfe Arabique, soit par le golfe Persique; expéditions d'ailleurs entièrement soumises aux moussons ou vents périodiques, et dont, par conséquent, les ennemis peuvent calculer d'avance l'arrivée. Les premières supposeraient beaucoup d'autres conditions que l'occupation de l'Egypte; elles exigeraient des flottes construites sur la mer Rouge. Et où sont les bois de construction? Les Ptoléméés, lorsqu'ils ouvrirent une communication commerciale avec l'Inde par cette route, étaient maîtres d'une grande partie de l'Ethiopie, ou de la Nubie et de l'Abyssinie actuelle. C'est probablement cette dernière contrée qui leur fournissait des bois de construction. Mais il fallait encore être maître des ports de l'Arabie-Heureuse ou de l'Yémen, afin d'avoir un lieu sûr de relâche: c'est le port et la ville d'Aden, dont la nature elle-même a fait le point intermédiaire entre l'Inde et l'Egypte. Nommée dans les prophéties d'Ezéchiel, cette ville est indiquée par Pline et par Philostorge comme le rendez-vous des flottes romaines qui se ren-

daient dans l'Inde. Edrisi et Ibn-al-Ouardi la décrivent comme le centre du commerce entre l'Egypte et tous les pays maritimes de l'Asie, avant la découverte de la route du cap de Bonne-Espérance. Dans le dernier siècle, les princes arabes de l'Yémen ont forcé le commerce à abandonner le port d'Aden pour celui de Moka. Nous pouvons encore apprendre des expéditions portugaises que l'occupation de l'île de Camaran, dans le golfe Arabique, et de celle de Socotora, devant son entrée, est nécessaire, ou du moins très-utile, pour la sûreté des flottes qui navigueraient dans ces parages. Ainsi nul doute que l'Angleterre ne puisse fermer aux puissances européennes cette route de l'Inde.

Il n'en est pas tout-à-fait de même du golfe Persique. Sans doute les Portugais ont montré que l'occupation de l'île d'Ormus décidait en quelque sorte de la domination de cette petite Méditerranée ; l'île de Karek, occupée dans le XVIII^e^ siècle, offre également une station d'où une escadre médiocre surveillerait l'intérieur du golfe ; enfin, le port de Mascate est le rendez-vous de tous les bâtimens qui ne veulent pas entrer dans le golfe ou en sortir par la route directe ; aussi les Portugais avaient-ils occupé ce point ; mais l'iman de Mascate est, dit-on, l'allié des Anglais, qui lui fournissent des blés de Bengale. Il paraît, par le journal du capitaine Dubois, extrait dans les *Annales des Voyages,* que les Anglais exercent une grande influence sur toutes les côtes du golfe Persique ; leurs consuls y faisaient assassiner en pleine paix les Français que les hasards de la mer jetaient dans ces parages. Les Arabes qui occupent tous les rivages et toutes les îles de ce golfe sont les plus intrépides marins de l'Asie, leurs vaisseaux sont pour eux ce que les chameaux sont pour leurs frères du désert ; toujours en guerre, vainqueurs ou vaincus, leurs petites escadres leur servent tantôt pour surprendre l'ennemi, et tantôt pour se dérober à la do-

mination d'un conquérant. Ces peuples méritent certainement l'attention des politiques; ils offriraient peut-être un secours précieux dans une simple expédition de corsaires contre les établissemens anglais de Malabar; mais ce n'est point par cette route qu'une grande armée peut pénétrer dans le centre de l'Inde.

Considérons maintenant les routes terrestres : elles sont longues, elles sont difficiles; mais nous osons affirmer qu'elles n'offrent aucun obstacle qui pût arrêter une armée européenne d'une force proportionnée au nombre des ennemis qu'on aurait à combattre; nous osons même ajouter qu'uue très-faible force, conduite par un chef audacieux et habile, trouverait beaucoup de chances en sa faveur.

Un coup d'œil sur la mappemonde nous fait aussitôt apercevoir que, pour aller de l'Europe dans l'Inde par terre, il faut passer ou par la Perse, ou par la Tartarie indépendante.

Considérons d'abord la route par la Perse, et examinons les divers chemins qui conduisent au centre de ce pays, à Ispahan, ou à Téhéran, sauf à voir ensuite comment de ces deux points on se rend dans l'Indostan.

Alexandre, arrivant de l'Égypte et de Tyr, devait naturellement traverser la Mésopotamie, et passer l'Euphrate et le Tigris pour aller combattre Darius à Arbelles; mais pourquoi ce conquérant, après sa victoire, ne poursuivit-il point Darius qui s'enfuyait par Ecbatane? Pourquoi se tourna-t-il vers le midi, vers Babylone, Suse et Persépolis, donnant ainsi au monarque vaincu le temps de rassembler de nouvelles forces, ou du moins de sauver sa personne? C'étaient les montagnes de la haute Assyrie, ou du Curdistan actuel, qui forcèrent Alexandre à prendre ce détour.

Les Romains, dans leurs guerres contre les Parthes, ont presque toujours suivi les traces d'Alexandre, et

presque toujours ils ont éprouvé les plus grands désastres. Même quand leur armée arrivait par l'Hellespont et le Bosphore (de Constantinople), elles n'entamaient point la Perse par l'Arménie ou la haute Assyrie; elles se rassemblaient en Syrie, et cherchaient à s'emparer de la Mésopotamie, ainsi que du cours de l'Euphrate et du Tigre. Jamais ils ne réussirent à pénétrer en Perse; rarement ils purent se maintenir sur le Tigre; enfin, l'empereur Julien, voulant forcer le passage des montagnes de l'Assyrie, y perdit la vie et l'élite de son armée.

Pompée cependant avait montré aux Romains la véritable route; ses expéditions en Ibérie et en Arménie servirent de modèle à l'empereur Héraclius, qui fit trembler la Perse. Les Turcs n'ont jamais eu de succès contre les Persans qu'en les attaquant du côté d'Erivan et de Tauris. Les plus illustres souverains de la Perse moderne ont fait les plus grands efforts ponr agrandir et fortifier leur empire de ce côté.

Mais nous raisonnons ici dans la supposition que l'Europe réunie ne trouve aucune disposition hostile ni chez les Turcs ni chez les Persans; cette supposition fait disparaître jusqu'à la dernière raison qu'une armée européenne pourrait avoir pour descendre en Mésopotamie plutôt que de passer droit par le plateau d'Arménie. On peut donc arriver de Constantinople à Téhéran, sans s'exposer ni à la famine, ni à la peste, ni à des chaleurs suffocantes; on ne traverserait que des contrées un peu sauvages, mais saines, agréables, abondantes en vivres, ou du moins qui n'en manquent point.

La route de Constantinople à Téhéran, par Boli, Castamoni, Asamia (ou par Angora et Tocat), par Erzeroum et Tauris, ne peut guère être évaluée à plus de 450 lieues, y compris les détours. Si on allait par Angora, Tocat, Sivas, Diarbékir, Mosul et Hamadan, la route serait peut-être un peu plus directe; mais il resterait à

savoir si des armées peuvent se rendre droit de Mosul à Hamadan, route que peu de voyageurs modernes ont suivie. Si on descendait jusqu'à Bagdad, pour entrer en Perse par Zart (*Zagri Pylæ*), le chemin serait alongé de près de 70 lieues.

Il y a encore pour un simple voyageur ou pour une caravane deux manières plus expéditives pour arriver à Téhéran; c'est en traversant la Russie méridionale jusqu'à Astracan, d'où l'on n'aurait que 200 à 250 lieues à Téhéran, soit en passant la mer Caspienne, soit en traversant le Caucase. Mais il serait assez difficile de former sur cette route les magasins nécessaires pour une armée. Quant à la navigation sur la mer Caspienne, il faut se rappeler et les dangers dont la nature l'a environnée, et l'ignorance des marins indigènes, et le petit nombre de bâtimens qu'on y trouve : toutefois la Russie est à même d'aplanir tout obstacle de ce côté.

(15 février 1808.)

§ 2. Nous avons examiné les diverses routes qui conduisent des limites de l'Europe vers les villes centrales de la Perse; il s'agit maintenant de trouver la meilleure méthode pour arriver sur les bords de l'Indus et du Gange.

Alexandre le Grand, par une funeste expérience, a démontré qu'il est extrêmement dangereux, et même à peu près impossible pour une armée de se rendre de la Perse proprement dite (le Farsistan), par le Kerman et le Mekran, sur les bords du bas Indus. Toute la côte du Mekran, ou de l'ancienne Gédrosie, est un désert rempli de sables profonds et mouvans : le défaut de vivres et la rareté des eaux, disent Strabon et Arrien, y firent périr d'inanition un nombre considérable de soldats d'Alexandre. Les marchands phéniciens qui suivaient l'armée y reconnurent le nard, le ladanum, et quelques autres ar-

brisseaux aromatiques ; on peut en conclure que les productions végétales ressemblent à celles de l'Arabie. La côte maritime était principalement habitée par les *Ichtyophages*, c'est-à dire les mangeurs de poissons. Ces peuples misérables, après avoir fait sécher au soleil leurs poissons, en broyaient les chairs, dont ils faisaient une espèce de pain qu'ils exposaient de nouveau aux rayons du soleil avant de s'en nourrir. La peau des grands poissons (peut-être des cétacées) leur servait à faire des vêtemens ; les côtes leur tenait lieu de bois de charpente pour construire leurs cabanes, qu'ils couvraient d'algues marines. Selon Diodore de Sicile, il y a le long du rivage des bancs énormes d'algues marines et de sable, si bien consolidés et liés ensemble, que les habitans y creusent des trous qui leur servent de demeure. En d'autres endroits, ils habitent sur des arbres qui croissent à moitié dans la mer, c'est-à-dire sur des mangliers et des palétuviers (*rhizophora*). Toute cette description du pays des anciens Ichtyophages s'accorde parfaitement avec les relations des Portugais et des Anglais qui, dans les XVI^e^ et XVII^e^ siècles, abordèrent sur les côtes du Mekran, et surtout à Guadel, où il y a un bon port. Robert Covert va jusqu'à dire que les habitans, nommés aujourd'hui Baluches, sont anthropophages.

Quoique le Mekran ne présente aucune facilité pour pénétrer dans l'Indostan, une politique éclairée ne doit point oublier ce pays dans l'ensemble du nouveau système colonial de l'Asie.

Les caravanes persanes et quelques voyageurs européens du XVII^e^ siècle nous font connaître trois autres routes qui de la Perse orientale conduiseut tout droit à Candahar, et de là dans l'Indostan. L'une de ces routes part de la ville de Kerman ; la seconde, de celle d'Yesd ; la troisième, d'Ispahan même ; elles se dirigent toutes les trois sur les contrées qui environnent le lac Durrah, qu'arrose le Hindmend, et où s'élèvent les villes de Za-

rang et de Tarrah; enfin sur le Sigistan, pays fameux dans les romans persans, mais qui ne paraît être fertile que d'espace en espace. Les trois routes traversent le grand désert au milieu de la Perse; et celle d'Yesd, qui paraît la plus courte et la plus facile, présente un espace de 80 lieues de plaines désertes, imprégnées de sel marin, dépourvues de vivres et d'eau.

Ni Alexandre le Grand, ni Nadir-Chah n'ont jugé aucune de ces trois routes praticables; ils ont tous les deux préféré la route du Corasan, mais avec des déviations que je vais indiquer, et qui ne paraissent avoir été déterminées que par des circonstances politiques et militaires d'une nature particulière et momentanée.

Alexandre, après avoir subjugué l'Hyrcanie, abondante en blés, en fruits et en raisins d'une grandeur énorme, marcha vers l'Aria-Palus, ou le lac Durrah, en traversant quelques petits déserts, et remonta les bords du fleuve Hirdmen ou Étymander; il n'y trouva que très-peu de vivres; une peuplade des montagnes qui séparent le Mekran du Sigistan, lui ayant fourni des blés, reçut de lui le titre d'*Energètes* ou bienfaisans. Il pénétra cependant jusqu'à Candahar (Alexandria), et ne se trouva qu'à 70 lieues des bords de l'Indus; mais, redoutant les sables, les marais et les chaleurs, il se retourna tout d'un coup vers les montagnes. L'histoire fabuleuse raconte précisément la même chose de Bacchus. Il est probable que la prudence et l'humanité forceront tous les chefs d'armées à se tenir aussi près que possible des contrées élevées, où des eaux fraîches et un froid salutaire empêchent la naissance des maladies pestilentielles.

Jusqu'ici la marche d'Alexandre coïncide avec la route de l'Écossais Forster, décrite dans son *Voyage du Bengale à Pétersbourg*, ouvrage traduit par M. Langlès, et extrêmement intéressant pour ceux qui veulent approfondir la question que nous effleurons dans cet article.

L'expédition d'Alexandre dans la Bactriane doit nous être étrangère en ce moment ; elle n'a rien de commun avec la route que nous discutons.

De retour de la Bactriane, le conquérant macédonien fit encore un détour dans les montagnes, comme s'il eût voulu tourner l'Indus par sa source ; mais il se vit obligé de descendre jusqu'à Taxila ou Attock pour passer ce fleuve large et extrêmement rapide. Il parcourut ensuite le Pendjab ou le bassin du haut Indus. La connaissance imparfaite qu'il avait des saisons pluvieuses et sèches des régions tropiques l'engagea de ce moment dans des difficultés qu'il serait facile aux guerriers de nos jours d'éviter. Le peu de chemin qu'il lui restait à faire des bords de l'Hyphasis, où il s'arrêta, à ceux du Gange, n'offre aujourd'hui aucun obstacle digne d'attention.

La route d'Alexandre des environs de Téhéran jusqu'à l'Hyphasis, sans compter l'expédition de la Bactriane, n'est que de 720 à 760 lieues ; il faudrait y ajouter 100 lieues pour arriver à Delhy.

Nadir-Chah, en marchant d'Ispahan à Delhy, suivit principalement la route d'Alexandre ; mais, à son retour en Perse, décrit dans le *Voyage d'Abdoul-Kérym*, traduit par M. Langlès, ce conquérant ignorant ou capricieux s'avisa de passer droit d'Attock à Candahar, en traversant l'affreux désert de Bounghicha ; il y perdit la moitié de son armée et la plus grande partie des immenses trésors qu'il venait de recueillir dans l'empire du Grand-Mogol. Arrivé à Hérat, dans le Corasan, il fit une expédition dans la Bucharie, à Balk et à Samarcand, et retourna, par Méchehed, dans le Mazendéran. Cette route lui offrit quelques difficultés ; il fallut traverser des déserts, et porter avec soi les vivres ; mais ces obstacles n'eurent lieu que d'espace en espace. La route que suivit Nadir, des bords de l'Oxus ou Gihon, pour rentrer en Perse, se lie immédiatement aux marches d'Alexandre dans la Bactriane,

le long du même fleuve. De cette manière on combinerait une route nouvelle qui nous conduirait de Téhéran, par Méchehed, à Balk; et de là, par les défilés de Baméan, à Caboul dans l'Inde. Cette route serait plus courte que celle d'Alexandre de plus de 150 lieues.

Le lecteur sentira que toutes ces combinaisons ne sont que géographiques; le choix de l'une ou de l'autre de ces routes, dans un cas réel, dépend des circonstances politiques. Une armée qui aurait les Afgans pour amis trouverait de grandes facilités, en suivant les traces d'Alexandre; une armée qui serait forcée de combattre les Afgans (qui ont cessé d'être redoutables) pourrait, en pénétrant dans la Bucharie, trouver d'utiles auxiliaires, et des peuples dignes d'être affranchis du joug qui les opprime.

Il nous reste à indiquer les routes qui de l'Europe conduisent dans l'Inde, en passant au nord de la mer Caspienne.

Des caravanes russes, assez faiblement escortées, se sont rendues de la *ligne d'Ural* à Khiva, capitale de la Kowaresmie, presque sur les bords de l'Oxus; elles ont passé entre la mer Caspienne et le lac Aral. La grande carte de l'empire russe, que le dépôt des cartes de Pétersbourg vient de publier, indique en détail cette route, qui est de 180 lieues environ; elle n'offre d'autres difficultés que la disette d'eau, mais seulement d'espace en espace. Combinée avec les marches de Nadir-Chah et d'Alexandre dans la Bucharie, cette route, depuis Uralskaia jusqu'à Delhy, serait de 7 à 800 lieues. Rien ne pourrait arrêter dans cette marche une armée de 20 à 30,000 Cosaques; sans parler des troupes mieux disciplinées et mieux armées; mais il faudrait dans cette route des chevaux cosaques, comme pour la route de Perse il faudrait des chameaux; dans l'un et l'autre cas des mulets seraient nécessaires ou du moins utiles dans les montagnes qui séparent la Bucharie de l'Inde.

La deuxième route de la Russie dans l'Indostan paraîtra aux esprits vulgaires si dangereuse et si extraordinaire, que je n'ose l'indiquer qu'après avoir rappelé à nos lecteurs qu'ils ne lisent ici que les rêves d'un géographe, et non pas les plans d'un homme de guerre. Après cette précaution contre *la critique amère*, je dirai qu'il me paraît très-possible d'arriver dans l'Indostan *sans passer l'Indus*, et voici comment :

Les caravanes russes et buchariennes vont et viennent entre Orenbourg en Russie, et Bokara dans la grande Bucharie, en passant par Taschkend dans le Turquestan. Cette route est de 40 à 50 jours ; mais il faut payer aux grands kerguis des droits de passage.

De Taschkend à Cashgar et Yarkend, villes de la petite Bucharie, nous ne connaissons la route que vaguement ; il paraît pourtant certain que les armées de Gengiskan et de Tamerlan passaient et repassaient par ce chemin.

De la ville d'Yarkend, il y a une route fréquentée par les marchands de l'Indostan, et décrite dans les *Asiatic Researches*, vol. VI ; elle passe par les immenses forêts du petit Tibet, longe de temps en temps les bords de l'Indus, et entre par le nord dans le Cachemire.

En suivant cette route on aurait tourné les sources encore inconnues de l'Indus, que l'on sait devoir se trouver entre Yarkend et Samarcand. Arrivé dans le Cachemire, on serait maître à la fois du cours de l'Indus et de celui du Gange ; comme on irait toujours en descendant, on aurait tous les avantages du terrain ; enfin, dussent les militaires français ne voir qu'un rêve dans tout cela, je soutiendrai toujours que c'est un sublime plan pour un voyage de découvertes, et j'ajouterai qu'à côté d'eux je ferais cette promenade avec autant de tranquillité que celle de Paris à Saint-Cloud.

SUR LA FINLANDE SUÉDOISE.

(1^er^ mars 1808.)

§ 1^er^. Il y a dans l'Europe même des contrées ignorées où un voyageur instruit pourrait faire d'aussi curieuses découvertes que dans les parties du monde les plus éloignées. La Finlande est dans cette cathégorie. Les voyageurs n'en ont vu que les côtes. J'en fais imprimer, pour les *Annales des Voyages,* une description détaillée, tirée des sources les plus authentiques, c'est-à-dire des ouvrages publiés dans le pays même. L'article qu'on va lire n'en est qu'un extrait.

La Finlande s'étend du 60^e^ parallèle de latitude jusqu'au 66^e^ ou même au 67^e^, si l'on y comprend la juridiction de Kémi, partie de la Laponie qui y est annexée. Le climat de la Finlande méridionale ressemble à celui de Pétersbourg, tant pour l'humidité que pour l'intensité du froid, qui s'élève quelquefois au-dessus de 30 degrés de Réaumur. La partie septentrionale ou l'Ostro-Bothnie participe au climat de la Laponie, c'est-à-dire que les gelées y durent six à sept mois : à ce long hiver succède un été court, mais brillant ; les glaces disparaissent, le gazon s'élève, les fleurs s'épanouissent, les grains mûrissent pour ainsi dire à vue d'œil ; la longueur des jours et la tranquillité des nuits contribuent à embellir ce soudain réveil de la nature.

Le sol de la Finlande, composé en grande partie de terre végétale, offre plus d'endroits fertiles que la Suède proprement dite ; mais la paresse et l'ignorance des cultivateurs finlandais perpétuent une mauvaise méthode de culture, qui consiste à mettre le feu aux forêts, et à semer dans les cendres. Cette méthode, qui donne quelques récoltes abondantes et rapides, est pourtant nécessaire pour le défrichement des marais couverts de broussailles ; mais

trop souvent les Finlandais en font une application funeste aux plus belles forêts, et ils finiront par se priver eux-mêmes des bois de construction, de menuiserie et de chauffage, dont l'exportation forme aujourd'hui la principale ressource du pays. La Finlande fournit à Stockholm 100,000 voies de bois de chauffage, et l'on ne prévoit pas comment la Suède suppléera à ce besoin dans le cas que la Finlande tombe au pouvoir des Russes. Pour en revenir à l'agriculture, il est bon de dire (quel que puisse être l'étonnement de ceux de nos lecteurs qui n'étudient que des géographies *anglaises*) que la Finlande, malgré la rigueur de son climat, produit plus de grains qu'elle n'en consomme. L'exportation est, année commune, de 45,000 tonnes de Suède, la tonne étant de 146 litres. Stockholm tire en partie ses subsistances de la Finlande. Le seigle des environs de Wara, à 63 degrés de latitude, est d'une qualité supérieure à celui de Pologne, du moins pour être employé en semaille. Les parties orientales, comme le Savolax et la Carilie, produisent principalement du blé sarrasin; le terrain y est plus léger. Les bonnes récoltes donnent le huitième grain du seigle, et le septième de l'orge.

Quoique remplie de lacs, et formant en quelque sorte un isthme entre la mer Baltique et la mer Blanche, la Finlande n'est point, comme on l'a dit, un vaste marais; c'est plutôt un plateau, généralement élevé de 400 à 1000 pieds au-dessus du niveau des mers voisines. Aussi les rivières de ce pays offrent-elles de nombreuses cascades, et une foule de ces passages que les Français du Canada appellent des *rapides*. L'audacieux Finlandais conduit sa barque ou son train de bois à travers tous ces obstacles qui font frémir le voyageur. Il ne s'élève sur le plateau de la Finlande que des montagnes peu considérables, et qui n'ont aucune direction régulière. Cependant celles qui séparent l'Ostro-Bothnie du reste de la province offrent

l'apparence d'une chaîne assez digne de remarque; elle se dirige du nord-est au sud-ouest, et non pas du nord-ouest au sud-est, comme les cartes l'indiquent; son nom finnois, ignoré des géographes, est *Manselka*. C'est le grès dur qui domine dans ces montagnes. Les rochers isolés dont la Finlande est parsemée sont généralement composés d'un granit rouge qui se décompose avec une telle rapidité que les Suédois le nomment vulgairement *la pierre qui se mange elle-même*. Cette décomposition a surtout lieu lorsque le granit contient une petite quantité de quartz avec beaucoup de feldspath rouge et une variété de mica, grasse, ferrugineuse et sulfurée. Les Russes ont très-habilement choisi un rocher de cette nature pour servir de piédestal à la statue de Pierre Ier.

Les recherches les plus exactes ont démontré que la Finlande est aussi dénuée de métaux que la Scandinavie en est abondamment pourvue. On y a trouvé quelques dépôts ou *nids* de la mine de fer limoneuse, mais point de filons. On a trouvé du plomb, du soufre et de l'arsenic. Les paysans fabriquent beaucoup de salpêtre.

Les excellens pâturages de la Finlande ne sont peuplés que d'un bétail maigre et petit; le beurre et le suif sont d'une mauvaise qualité; la faute en est à la mauvaise économie rurale qui règne dans cette province, et qui contraste d'une manière frappante avec les lumières et l'industrie des Suédois, les premiers agronomes de l'Europe. La Carélie nourrit pourtant de bons chevaux.

Deux avantages sont communs à la Finlande et à la Scandinavie : l'abondance et la délicatesse des saumons, ainsi que la variété des baies sauvages d'un goût exquis et d'un arome que n'ont point les mêmes genres de fruits dans le Midi.

La facilité des établissemens dans un pays vaste et inculte, l'extrême bon marché des vivres, la salubrité générale du climat, les bienfaits de l'inoculation de la vac-

cine, tout a concouru à l'accroissement extraordinaire que la population finlandaise présente depuis un siècle. On compta dans cette province,

En 1721	200,000 habitans.
En 1749	408,839
En 1782	623,100
En 1800	837,152
En 1808 (par approximation) .	960,000

L'accroissement de la population devient de jour en jour plus rapide, et l'on prévoit que la Finlande pourra un jour renfermer 2,000,000 d'habitans qui, avec de l'industrie, y trouveront amplement de quoi subsister.

On divise communément la Finlande en contrées dont les noms sont, en suédois, Finlande proprement dite, Satacunda, Tavastie, Nylande, Savolax, Carélie, et Ostro-Bothnie; je ne rapporterai pas ici les noms finnois. La véritable division politique et administrative est par préfectures; il y en a six, que nous allons décrire d'une manière sommaire.

La préfecture de *Kuopio* comprend la partie la plus orientale, ou la Carélie et la majeure partie du Savolax. Des collines de sable, des forêts de pins, des lacs innombrables; voilà le tableau du pays. La ville principale n'a pas 1000 habitans. Les Caréliens vendent leur beurre et leurs chevaux à Pétersbourg, ils font un grand commerce de contrebande avec les Russes. Il y a dans le pays deux paroisses de la religion grecque, qui reçoivent leurs ministres de Russie; les habitans de ces paroisses montrent plus de ruse et de mauvaise foi que leurs compatriotes protestans; ils sont plus à leur aise, et réussissent davantage dans le commerce.

La préfecture de *Kymménégard* embrasse quelques parties du Savolax, de la Tavastie et de la Nylande. On y construit une nouvelle ville nommée *Heinola*. Cette province a été le théâtre de la dernière guerre entre les Sué-

dois et les Russes. La Kymmène sépare les deux états : il n'y a point de place forte du côté des Suédois ; car celle de Lovisa n'est plus considérée comme telle. Cependant les troupes russes ne purent y faire des progrès durables.

La plus grande partie de la Nylande et de la Tavastie forme la préfecture de *Tavastehus*. La ville de ce nom est petite ; mais la forteresse, qui en est peu éloignée et qui porte le nom de *Tavasteborg*, a été mise récemment en très-bon état : elle servit dans la dernière guerre comme place d'armes et dépôt de magasins pour l'aile gauche de l'armée suédoise. Dans la Nylande, près de la ville d'Helsingfors, se trouve la forteresse de Svéaborg, place principale de toute la Suède, et l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture militaire moderne. C'est proprement un assemblage de sept îlots fortifiés qui dominent un magnifique port. Il y a des parties où les remparts, taillés dans le roc vif, présentent une seule masse de pierre de 48 pieds de hauteur : tout est cependant recouvert de gazon, pour amortir les coups de ricochets et l'effet des éclats de bombe. Si tous les ouvrages étaient achevés, la place serait, dit-on, plus difficile à prendre que Gibraltar. Les voyageurs anglais, qui affectent de ne rien admirer sur le continent, n'ont pu s'empêcher de dire que Svéaborg était un ouvrage digne des Romains. Cette place sert de station à une division de la flotille suédoise, composée de galères, de chaloupes canonnières, d'yoles canonnières, qui suivent le recul de la pièce d'artillerie qu'elles portent), de barques à mortier et de chebecks portant de 20 à 30 canons, et 270 à 300 hommes d'équipage, et distingués, d'après leur grandeur, par les noms finnois de *Turoma, Piroma, Udema,* et *Pohyama.* Les autres divisions de la flotille se trouvent à Abo, à Stockholm, à Gothembourg et à Landskrona ; il s'en trouve des détachemens à Carlscrona et dans le lac Saimen. Mais la force totale ne s'élève actuellement qu'à 264 bâtimens

de toute grandeur. La flotille russe est, dit-on, de 3 à 400 voiles.

C'est de cette espèce de marine que dépend en grande partie le succès d'une campagne offensive ou défensive sur les côtes de la mer Baltique. Pour bien comprendre l'emploi d'une flotille, il faut étudier les cartes topographiques de la Suède et de la Finlande; il faut se figurer un labyrinthe d'îlots et de rochers, tel qu'il n'en existe guère de pareil dans le monde, ou du moins en Europe: il y a des endroits où, dans l'espace d'un mille carré, on a compté 300 pointes de rochers au-dessus de l'eau. On conçoit que la mer, resserrée et coupée en mille petits détroits et bassins par ces îlots, présente ici des vagues écumantes qui se brisent contre les rochers avancés; là, une surface calme où la voile inutile appelle en vain les vents, interceptés par les îlots. Quelle est donc la flotte composée de grands bâtimens à quille et tirant beaucoup d'eau qui oserait pénétrer parmi ces rochers, où, à chaque pas, elle rencontre un bas-fond, où chaque pointe d'îlot peut cacher une chaloupe armée d'une pièce de 24 ou de 36, et lançant son boulet à fleur d'eau? Il est facile de s'imaginer l'étonnante variété que présente ce genre de guerre: tantôt c'est une ligne de chaloupes et de chebecks qui garde une position inexpugnable entre des rochers inaccessibles, tantôt leur léger essaim sort inopinément d'un détroit dont on ne soupçonnait pas l'existence; d'autres fois, les deux escadres sont poussées par les courans l'une sur l'autre; elles se mêlent, se confondent, se combattent chaloupe à chaloupe; mille obstacles, en faisant échouer les plus belles manœuvres, rendent le talent et le courage individuel maîtres du sort des armes: ici, c'est un naufrage imprévu; là, c'est une batterie de terre masquée; dans un endroit, les vents et les flots mugissent; plus loin, un calme parfait arrête la course des vainqueurs; c'est, en un mot, la guerre la plus

intéressante que présentent les fastes de l'histoire moderne.

(2 mars 1808.)

§ 2. C'est parmi ces îles sans nombre qu'on a prétendu découvrir des marques certaines de la diminution des eaux de la Baltique ; mais je pense que les apparences ont trompé les naturalistes qui soutiennent cette opinion : c'est la terre qui s'éboule et s'étend, et non pas l'eau qui diminue. Les gelées et les dégels sont les principales causes de ces changemens. L'eau des lacs et celle qui se trouve dans le terrain léger et spongieux qui les environne forment en hiver une seule masse de glace; lorsqu'au temps du dégel la chaleur intérieure de la terre vient soulever cette masse, les terres voisines des lacs se trouvent également soulevées, entraînées, et ensuite emportées par les fleuves, qui les déposent à leur embouchure. D'autres fois les glaces de la mer entraînent ou renversent des rochers isolés qui n'ont point de base solide. Beaucoup d'autres causes concourent à produire ces apparences locales d'une diminution des eaux, qui pour être véritable devrait être générale; mais les bornes de ce résumé n'admettent point une semblable discussion.

Parmi les îles de la Finlande il y en a d'une étendue considérable, comme Kimito ; il y en a qui, même dans la Scandinavie, le pays le plus pittoresque de l'Europe, après la Grèce, sont remarquées à cause de l'extrême variété des points de vue qu'elles présentent ; et dans ce genre, Runsala, près d'Abo, peut être opposée à tous les jardins chinois et anglais. Les plus remarquables parmi les îles finlandaises sont pourtant celles qui forment le groupe connu sous le nom d'*Aland*. Douze mille habitans vivent sur ces rochers granitiques, au sein de la liberté et de l'aisance. Une agriculture bien entendue y fait naître des grains en abondance. La Flore particulière de ces îles

compte 680 espèces, parmi lesquelles 180 plantes cryptogames.

Nous reprenons la description du continent. La préfecture d'Abo comprend la Finlande propre et le pays de Satacunda; quoique moins productive en grains que la Tavastie et la Nylande, cette province ne laisse pas d'être la mieux peuplée de toute la Finlande. Le voisinage de Stockholm permet aux habitans de vendre avec avantage le produit d'une pêche abondante; il y a des forges et des mines où l'on travaille le fer apporté de la Suède; on a des fours à chaux et des carrières d'ardoise; les paysans font, avec une adresse qui leur semble innée, des ustensiles en bois qui se vendent dans tout le Nord et dans toute l'Allemagne septentrionale. Cependant cette portion même de la Finlande conserve encore l'aspect d'une colonie nouvellement défrichée; et la plus grande ville, la capitale de tout le pays, Abo, ne compte qu'à peine 12,000 habitans. Cette ville très-commerçante possède une université qui, bien que reléguée dans un climat sauvage, a su se faire une réputation très-honorable. Parmi les hommes qui récemment ont illustré la ville d'Abo, je nommerai Gadolin, dont tous les chimistes apprécient le mérite; le poète Franzen et l'érudit évêque Porthan, qui, dans une série de dissertations, a éclairci l'histoire de la Finlande.

Il nous reste à parler de la vaste province d'Ostro-Bothnie, divisée aujourd'hui en deux préfectures, celle de Wasa et celle d'Uléaborg. Si la Finlande méridionale ressemble à la Nouvelle-Angleterre, l'Ostro-Bothnie peut être comparée au Canada. Les cascades de Pyha-Kosky et de Taival-Kosky offrent de belles horreurs. Les forêts sont remplies d'écureuils que les paysans prennent au moyen de chiens dressés à ce genre de chasse. Un chien de cette espèce est considéré, dans les partages de succession, comme l'équivalent d'une vache à lait.

La préfecture de Wasaborg produit plus de grains que les habitans n'en consomment; les côtes sont couvertes de petites villes de commerce. Plus au nord, l'agriculture diminue; les forêts, les marais, les rochers couverts de mousse occupent la plus grande partie du terrain. On tire de ce pays une immense quantité de goudron; la seule ville d'Uléabord en exporte 27 à 29,000 tonnes par an; et pour produire cette quantité il faut 2,160,000 sapins : on peut en conclure quelle doit être l'étendue des forêts. La préfecture d'Uléabord embrasse une partie de ce qu'on appelle vulgairement la Laponie. Ici l'agriculture s'est étendue au-delà du cercle polaire, comme sur les côtes de la Laponie norwégienne; mais le froid, plus vif dans l'intérieur des terres, rend les moissons plus incertaines : à Kusamo, sous le 66e parallèle de latitude boréale, on obtient cependant le quatrième et même le sixième grain du seigle et de l'orge. D'un autre côté les troupeaux de rennes s'étendent dans l'Ostro-Bothnie intérieure jusqu'aux monts Manselka, où ils trouvent encore cette espèce de mousse nécessaire à leur subsistance. Il arrive aux paysans d'Uléaborg de manquer de farine, et les plus pauvres mangent souvent du pain fait avec l'écorce du bouleau; des essais récens ont prouvé qu'on peut tirer un pain nourrissant de la mousse aux rennes; mais les préjugés du peuple l'empêchent de profiter de cette découverte.

La ville d'Uléaborg compte près de 4,000 habitans; elle possède des chantiers de construction; on y trouve plus d'aisance et de luxe que le climat ne semblerait le permettre.

Après avoir parcouru toute la Finlande jusqu'aux endroits où elle se confond avec la Laponie, nous jetterons un coup d'œil sur le peuple qui l'habite, et qui est absolument différent et des Suédois et des Russes.

Dix ou douze peuples anciens, répandus dans toute la Russie d'Europe, et aujourd'hui subjugués par les Russes,

semblent avoir formé autrefois cette race que les Grecs désignaient sous le nom de Scythes. Parmi les fables morales et les jolies phrases que les anciens nous ont laissées à ce sujet, on distingue une seule remarque philosophique : le père de la médecine a décrit la constitution physique des Scythes ; on y reconnaît la race finnoise, distinguée encore aujourd'hui par une chevelure rousse, tandis que les cheveux blonds sont un des caractères de la race gothique, et que les cheveux noirs prédominent parmi les nations de race esclavonne. Tous les traits du visage et l'habitude du corps distinguent encore les Finnois des Russes et des Suédois. Enfin la langue finnoise est une langue absolument différente de toutes celles qui descendent du gothique ou de l'esclavon; c'est la langue européenne la plus riche en voyelles : elle n'offre jamais plus de deux ou trois consonnes dans la même syllabe, et elle manque même de quatre consonnes, *b, d, g, f*; cependant les Finnois peuvent prononcer ces trois dernières; ils disent toujours *p* pour *b*, et ils aspirent l'*h* à la manière des Orientaux. Voici quelques mots finnois : *Suome* ou *Suomelainen*, nom que les Finnois se donnent, et qu'on retrouve dans les *Zoumi* de Strabon ; *Pohya-Mâ*, pays du Nord ; *yoki*, fleuve ; *koski*, cascade ; *wési*, eaux ; *yervi*, lac. Le mot principal qui fait reconnaître une langue appartenant à la classe des langues finnoises, c'est le nom de Dieu, *Youmala*.

Les anciens Finnois vivaient dans l'état patriarcal ; ils avaient des villages, de l'agriculture, des serfs, mais ni lois ni gouvernement quelconque ; chaque père de famille était maître chez lui ; les femmes étaient vendues et traitées en esclaves. Les Suédois subjuguèrent toute la Finlande dans trois grandes expéditions qui eurent lieu en 1156, en 1249 et en 1293. Ils prirent alors pour frontière la Néva et le lac de Ladoga. En 1721, le traité d'Abo étendit les frontières jusqu'à Vibourg et à Kexholm,

ce qui était nécessaire pour mettre Pétersbourg à couvert; mais ce traité ne livra point encore la Suède sans défense à la Russie.

La frontière suédoise était encore couverte par les trois places de Frédéricsham, de Wilmanstrand et de Nyslot, par une crête de montagnes et une suite de lacs. Cette frontière, qui aurait pu être rendue inexpugnable, fut perdue, en 1741, par la trahison ou la négligence des généraux. Le traité de 1743 en garantit la possession à la Russie. C'était cette frontière que Gustave III voulait reprendre en 1788, et qu'il aurait reprise presque sans tirer un coup de canon, si l'affreuse trahison des officiers finnois ne l'eût arrêté au milieu de ses sages et nobles projets. Le roi régnant a manqué, l'année dernière, une belle occasion de reconquérir cette barrière, sinon nécessaire, du moins très-utile.

Les Finlandais sont braves, intrépides même; ils supportent toutes les fatigues et toutes les privations; ils ont de l'hospitalité et de la charité; mais, vindicatifs et obstinés, ils ignorent le pardon des offenses; ils tiennent avec fanatisme à leur nom national, à leur langue, à leurs usages; ils repoussent les bienfaits de la civilisation que les Suédois cherchent à répandre parmi eux. Le Finlandais ne veut ni abandonner sa mauvaise méthode de culture, ni ses cabanes enfumées, ni l'usage des bains de vapeur, qui abrégent la durée de sa vie. Il y a donc, comme on voit, une forte sympathie de caractère entre les Finlandais et les Russes : aussi il y a en Finlande un parti russe; mais la majorité du peuple ne chérit au fond de son âme que l'idée d'une indépendance absolue. Un tiers de la population est composé de colons suédois, chez qui le patriotisme, le courage et tous les sentimens élevés dominent avec la même force que chez leurs frères de l'autre côté de la Baltique.

Si le roi Gustave IV parvient à se faire enlever la Fin-

lande, l'histoire dira qu'il a achevé, par sa fausse politique, ce que commença la témérité de Charles XII.

SUR LES PEUPLADES INDIENNES

QUI OCCUPENT LA FRONTIÈRE ORIENTALE DU PÉROU,

D'après les missionnaires P. Sobraviela, P. Girbal et autres

(13 juillet 1808.)

§ 1er. Les Indiens de l'Ucayal, de Hualaga et de la *Pampa del Sacramento* ont le teint plus blanc, la taille plus forte et les traits plus expressifs que les Péruviens. Quelques tribus, par exemple les *Conibos*, ne le cèderaient guère en blancheur aux Espagnols, si ce n'était à cause des huiles dont ils s'enduisent tout le corps, et des piqûres de moustiques, auxquelles ce moyen même ne saurait les soustraire. Il n'est pas étonnant que parmi ces peuples les difformités corporelles soient presque inconnues; ils prennent des précautions cruelles contre les erreurs de la nature; tout enfant qui, aux yeux de ses parens insensibles, paraît d'une constitution faible ou d'une mauvaise configuration, est sur-le-champ voué à la mort, comme un être né sous de sinistres augures. Pendant l'adolescence, ils emploient un moyen plus innocent pour conserver la beauté de la race; il consiste à serrer par des ficelles de chanvre toutes les parties du corps, de manière à leur donner une forme convenue. Les *Omaguas*, qui demeuraient anciennement dans la Pampa, avaient la coutume de serrer la tête de leurs enfans entre deux planches de bois qui, en aplatissant le front et l'occiput, rendaient la face plus large; et, pour emprunter leurs termes, lui donnaient de la ressemblance avec la pleine lune. Il semble que cet usage n'est pas tout-à-fait aboli parmi les habitans actuels de ces contrées. Les missionnaires attribuent à cette opération violente la faiblesse d'entendement et de

jugement qui, selon eux, est générale parmi ces peuples.

Les *Panos* font circoncire les jeunes filles; usage inconnu parmi les autres tribus.

La petite vérole et diverses autres causes ont singulièrement diminué la force de ces tribus, autrefois très-populeuses. Il y en a qui ne comptent que 500 têtes.

Les idiomes de ces Indiens semblent varier de village en village, tant chaque tribu met de soin à conserver certaines inflexions de voix, certains sifflemens et hurlemens qui probablement tiennent lieu de mots d'ordre en temps de guerre. Il est probable que ces idiomes se réduisent à un très-petit nombre de langues-mères. Cependant il y a des différences primitives : les *Cocamas*, par exemple, en parlent une qui n'a aucun rapport avec celle de leurs voisins les *Yurimaguas*, qui habitent sur le Huallaga.

Toutes ces peuplades vivent sous des *caciques* ou princes; il y en a qui ont deux caciques à la fois. Il ne paraît pas que les incas aient jamais étendu leur domination sur les régions à l'est de la chaîne des Andes.

S'il faut en croire les missionnaires, la polygamie est en horreur parmi ces peuples. Il n'est permis qu'aux caciques d'avoir deux épouses.

Dans la plupart de ces tribus, les mariages sont conclus entre les chefs des deux familles et les jeunes gens élevés ensemble depuis la plus tendre enfance. Il n'est pas rare de voir des couples qui s'aiment jusqu'à la mort; plus d'une *Artémise* sauvage a donné aux cendres de son mari ses propres entrailles pour tombeau. Mais, d'un autre côté, les mariages ne sont point indissolubles de droit : les époux peuvent se séparer dès le moment qu'un mutuel consentement a rendu à chaque partie sa liberté.

La croyance de ces peuples est conforme à leur civilisation imparfaite. Ils se représentent l'Être suprême sous la figure d'un vieillard qui, après avoir construit les mon-

tagnes et les plaines de notre terre, a choisi le ciel pour sa demeure constante. Ils l'appellent *notre père, notre aïeul;* mais ils ne lui consacrent ni temples ni autels. Les tremblemens de terre viennent, selon eux, de sa présence sur notre globe; ce sont les pas de Dieu irrité qui font tressaillir les montagnes. Pour lui montrer leur respect, aussitôt qu'ils sentent une secousse de tremblement de terre, ils sortent tous de leurs cabanes, ils dansent, sautent, trépignent et s'écrient : *Nous voici! nous voici!*

Outre l'Être suprême, ces Indiens croient à un mauvais principe, à une espèce de diable qui, selon eux, réside sous la terre et cherche à faire du mal à tous les êtres vivans. Des individus, nommés *mohanes* ou *agoréros*, passent pour avoir des communications avec le diable, et pour savoir détourner sa maligne influence. Ce sont là les seuls prêtres qu'aient ces peuples; on les consulte sur la guerre et la paix, sur les moissons, sur la santé publique et sur les affaires d'amour. Le métier de ces prêtres, ou plutôt de ces sorciers, est très-périlleux; si leurs artifices magiques ne sont pas suivis du succès qu'ils promettent, la vengeance de leurs dupes ne s'assouvit que dans leur sang.

Les *piripiris* sont des talismans composés de diverses plantes; il y en a qu'on porte sur les bras, les pieds, les armes; il y en a d'autres qu'on mâche et qu'on jette ensuite dans l'air; il y en a dont on boit l'infusion; quelques-uns doivent inspirer de l'amour, et on assure que réellement ces filtres occasionent un désordre dans le système nerveux. Les autres *piripiris* sont plus innocens; ils doivent faire réussir la chasse, assurer les moissons, donner naissance à la pluie, provoquer des inondations, disperser des armées ennemies.

De tous les prodiges qu'opèrent les *mohanes* au moyen de leurs talismans, les plus brillans, mais aussi les plus périlleux, sont les guérisons des malades. Comme toutes

les maladies sont attribuées à leurs artifices ou à l'influence de leur maître, le diable, le premier soin qu'une famille croit devoir à un malade, c'est de découvrir quel est le *mohane* qui l'a ensorcelé. A cette fin, le plus proche parent boit un extrait de la *datura arborea* L.; enivré par cette espèce de poison végétal, il tombe à terre, et reste souvent, pendant deux ou trois jours, dans un état voisin de la mort. Revenu à ses sens, il annonce avoir vu en songe tel ou tel sorcier dont il donne le signalement: on cherche le *mohane* auquel ce portrait convient, et on l'oblige de se charger de guérir le malade. Si, par malheur, celui-ci était mort pendant cette opération préliminaire, la famille cherche à tuer le *mohane* désigné. Souvent les visions n'ayant donné aucun résultat positif, on force le premier *mohane* qu'on rencontre, à faire l'office de médecin.

Il est probable que, grâce à des traditions ou à une longue expérience, ces sorciers possèdent des secrets qui les aident à guérir quelques malades, et à en tuer d'autres. Les poisons, que dans ces climats le règne végétal offre en si grand nombre, et d'une force si terrible, peuvent, avec certaines modifications, fournir des remèdes violens à la vérité, mais souvent précieux. Cependant la médecine ostensible de ces peuples ne consiste qu'en des cérémonies superstitieuses. La méthode ordinaire est celle que nous allons décrire.

On place deux hamacs très-près l'un de l'autre; le malade en occupe un, le *mohane* ou *agoréro* se met dans l'autre. Celui-ci commence à se balancer dans son hamac, et à chanter avec un sifflement très-désagréable, des formules magiques par lesquelles il invite les oiseaux, les quadrupèdes et les poissons à contribuer à la guérison du malade. De temps en temps il se dresse sur son séant; et, en faisant mille simagrées, il donne au malade une poudre, il lui applique un talisman de végétaux, il suce ses

blessures ou même ses ulcères. Si l'état du malade empire, le *mohane* entonne un chant dans lequel il s'adresse à l'âme, et dont chaque strophe se termine par ce refrain: *Ne nous abandonne point!* Ce chant est recommencé sans interruption par le *mohane* et par tous les assistans, et toujours d'un ton de voix plus élevé et plus lamentable, de sorte qu'à la fin ce chant, devenu un hurlement affreux, retentit au loin, répété par tous les échos des forêts.

Quand tous les remèdes ont été employés en vain et que la mort prochaine s'annonce par des signes certains, le *mohane* saute brusquement du lit et sauve sa vie par une fuite précipitée, sans pouvoir cependant éviter les coups de bâton et de pierres qui pleuvent sur lui. Alors toute la famille, et quelquefois toute la tribu s'assemble autour du mourant; divisée en troupes, cette foule s'approche et s'éloigne tour à tour de son lit, en lui criant d'une seule voix : « Où vas-tu? Pourquoi nous quittes-tu? » Avec qui devons-nous désormais marcher contre l'en» nemi? » Ils lui racontent toutes les expéditions auxquelles il a pris part, les faits d'armes par lesquels il s'est signalé, le nombre d'ennemis qu'il a tués; ils déplorent la perte qu'il va faire de ses biens et des jouissances de cette vie. Ces divers chants ont chacun une mélodie à part; c'est tantôt un murmure confus, et tantôt un effroyable hurlement. Le pauvre moribond entend tous ces chants sans la moindre marque de douleur ni de regret. S'aperçoit-on des convulsions qui précèdent l'instant de la mort, aussitôt les femmes entourent en foule l'agonisant, se jettent sur lui, l'enveloppent dans sa couverture, et lui ferment la bouche, les narines et les yeux, afin de retenir son *âme*, s'il est encore possible. Ordinairement ces mesures hâtent la mort au lieu de la retarder. Alors on éteint le feu, on chasse la fumée, et on ouvre la cabane de tous les côtés, afin que l'*âme* ne trouve aucun obstacle pour s'envoler et ne reste pas accrochée aux toits ou aux

parois de l'habitation : malheur que les survivans redoutent extrêmement. Quelque temps après la mort du patient, on pousse les précautions jusqu'à barbouiller d'ordure toutes les couvertures de la cabane, afin que l'odeur infecte empêche l'*âme* d'y rentrer.

Les tribus établies sur la rivière des Amazones, du côté de *Mayras*, croient que l'âme continue à exister dans un autre monde, sous la forme humaine. Ces Indiens disaient aux missionnaires : « Nous ne craignons nullement » la mort; nos ancêtres et nos amis nous attendent dans » l'autre monde ; ils tiennent du pisang cuit et du pain de » cassave tout prêt pour nous recevoir; nous avons soin » qu'on mette dans notre tombe une hache de cuivre, un » arc et une armure complète, afin de pouvoir sur-le-» champ faire notre entrée victorieuse dans le ciel, en » passant par la voie lactée ; ce jardin lumineux où nos an-» cêtres s'amusent à des danses et des festins. Cependant » nos neveux nous verront quelquefois combattre les morts » des tribus ennemies ; c'est alors qu'on verra les sombres » nuages s'amasser et annoncer un orage violent ; la fou-» dre brillera dans nos mains, et le fracas de la chute de » nos ennemis, précipités du haut du ciel, et changés en » bêtes féroces, retentira dans les airs, comme un ton-» nerre épouvantable. »

Quoique plusieurs de ces idées soient communes à tous les Indiens, il paraît que les habitans des bords de l'Ucayal y joignent la croyance de la *métempsycose*. « Pour-» quoi, disait l'un d'eux à un Jésuite, pourquoi me parler » tant de mes péchés ? Tout ce que tu dis sur les peines de » l'enfer n'est qu'un tissu de fables. Je sais bien que mes » péchés ne me feront pas brûler; je vois tout autour de » moi ce que mes aïeux sont devenus après leur mort. Les » caciques justes et sages, les braves guerriers, les femmes » fidèles, vivent après la mort dans les corps des animaux, « distingués par leur force, leur agilité ou leurs grâces.

» Nous respectons surtout les grands singes, nous les sa-
» luons, nous leur rendons toute sorte d'honneurs, parce
» que les âmes de nos pères habitent dans leur corps.
» Quant aux âmes des méchans et des traîtres, ou elles
» errent entre les nuages et la terre, ou elles languissent
» enchaînées au fond des rivières. Mais personne parmi
» nous n'est brûlé dans l'autre monde. »

Les complaintes et lamentations de ces peuples ne se distinguent que par l'extrême variété qu'ils affectent d'y mettre. Quant au son de la voix, les uns imitent le hurlement du tigre ; les autres, le cri nasal des singes ; ceux-ci sifflent comme des oiseaux, ceux-là bredouillent comme les grenouilles. Sans doute ils veulent dire, par ce charivari, que tous les élémens pleurent la mort de l'homme qu'on vient de perdre.

La complainte finie, on détruit tout ce qui appartenait au défunt, et on brûle sa cabane. Le corps est mis dans un grand vase de terre qui sert de bière ; il est inhumé dans quelque endroit isolé ; et tandis que les autres races humaines cherchent à éterniser leur dernière demeure, ces Indiens ont grand soin d'aplanir le terrain où ils ont creusé une fosse, afin qu'on n'en retrouve pas la place ; tout le monde évite les endroits qui servent de cimetière ; et chez la plupart de ces peuplades il est défendu de faire la moindre mention du défunt, et même d'en rappeler indirectement la mémoire.

Les *Roa-Maynas* pourtant ont une coutume un peu différente et très-remarquable. Ils déterrent les cadavres après un certain laps de temps ; et lorsqu'ils croient que les chairs se sont dissoutes, ils nettoient le cadavre, le placent dans une bière d'argile, chargée d'*hiéroglyphes* semblables à ceux d'Égypte, l'exposent dans leurs cabanes à la vénération des survivans, et lui font à la fin de secondes funérailles.

(15 juillet 1808.)

§ 2. Si les Indiens de l'Ucayal et du Huallaga cultivent la terre, ce n'est pas précisément pour se procurer des alimens; la nature leur en offre en abondance dans les quadrupèdes et les poissons qui peuplent leurs forêts et leurs rivières. Ce qui rend ces Indiens cultivateurs, c'est principalement le besoin d'une boisson plus saine que celle que leur offrent les eaux souvent bourbeuses ou marécageuses de leur pays. Rarement ils boivent de l'eau, et quand ils négligent cette règle, ce n'est pas sans mauvaises suites pour leur santé. Leur boisson favorite s'appelle *masato;* on la tire de la racine d'*yucca*, au moyen d'une opération dégoûtante : on réduit la racine en bouillie, on y mêle de la salive, on laisse fermenter cette masse pendant trois jours; on la délaie ensuite dans de l'eau. Cette boisson est amère et enivrante....

Ils reçoivent, des peuplades qui habitent les Cordillières, de petites haches de cuivre qu'ils nomment *chambo*. Au moyen de ce faible instrument et des pierres les plus dures, ils façonnent en forme de hache les pierres plates qu'ils trouvent parmi les galets de leurs rivières. Ils leur donnent du tranchant au moyen d'un long et pénible remoulage.

Voici une anecdote qui montre combien une hache de fer est précieuse aux yeux de ces Indiens. L'un d'eux vint un jour proposer au P. Richter, Jésuite, de lui donner son fils aîné en échange d'une hache. Le Jésuite lui fit des remontrances sur son défaut d'amour paternel. « J'aime » mes enfans, répondit le sauvage, mais je peux en pro» créer autant que j'en veux; tandis qu'il m'est impos» sible de procréer une hache. D'ailleurs, mon fils ne » m'appartiendra que pour un temps limité; la hache » fera le bonheur de toute ma vie. »

Les occupations tumultueuses de la guerre, de la chasse

et de la pêche, ont des attraits irrésistibles pour ces peuples. Pleins de confiance en leurs lances et flèches empoisonnées, ils attaquent même l'*yaguar* ou tigre d'Amérique; à peine l'arme teinte du suc des herbes vénéneuses a-t-elle effleuré la peau de l'animal, que celui-ci tombe à terre et expire. Les poissons peuvent échapper aux filets grossiers de ces Indiens et à leurs hameçons d'os; mais s'ils lèvent la tête au-dessus de l'eau, un trait rapide leur donne aussitôt la mort.

Les *mohanes*, ou *prêtres-sorciers*, sont obligés de prophétiser sur l'issue de la guerre; si leurs oracles se trouvent démentis, ils éprouvent les plus mauvais traitemens; dans le cas opposé, ils ont la meilleure part du butin.

Les villages sont construits de manière à ressembler à de petites redoutes demi-circulaires, appuyées aux bois par le côté convexe, et ayant deux issues, l'une qui conduit dans la plaine, l'autre qui s'ouvre du côté des montagnes; c'est par cette dernière porte que les Indiens se sauvent lorsqu'ils ne peuvent plus défendre leurs habitations contre l'ennemi. Ils se rassemblent alors dans les montagnes, et reviennent fondre sur les vainqueurs, qui souvent deviennent à leur tour les victimes.

Deux traits d'humanité distinguent avantageusement ces Américains; ils ne font jamais usage des flèches empoisonnées contre les hommes; ils ne massacrent point leurs prisonniers, mais les traitent au contraire en compatriotes et en frères.

Les missionnaires qui ont soumis à la couronne d'Espagne la vaste province de *Maynas*, limitrophe de la *Pampa del Sacramento*, ont trouvé plus d'obstacles à mesure qu'ils pénétraient vers l'Ucayal, et surtout lorsqu'ils ont voulu passer au-delà de cette rivière. Il y a eu, dans le XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^, des missions florissantes établies sur les bords de la rivière *Manoa*, à 7 degrés latitude sud et 305 degrés longitude est

de Ferro. Elles ont été détruites; et la perte de cette position, qui domine le cours de l'Ucayal, a contribué au succès de la révolte des peuplades du grand Pajonal, qui paraissent s'être maintenues indépendantes depuis trente à quarante ans; mais les voyages modernes des missionnaires envoyés du séminaire d'*Ocopa* ont rétabli des communications pacifiques avec plusieurs de ces peuplades, entre autres avec les *Panos*. Il est probable, dans l'état actuel du Pérou, que des négocians ou des cultivateurs éclairés et entreprenans suivront l'exemple de don Juan Bezarès qui a reconquis, repeuplé et remis en culture plusieurs cantons abandonnés entre les Andes et le Huallaga. Les productions de ces fertiles plaines offriraient une grande ressource au Pérou proprement dit, qui est en général un pays stérile; d'ailleurs l'occupation militaire et coloniale de la *Pampa del Sacramento* et du confluent de l'Ucayal avec le Nouveau-Maragnon, est d'une extrême importance pour la sûreté de tout le Pérou. Il est même évident qu'un ennemi, maître de ces positions, bloquerait le Pérou tout entier, en ravagerait à son gré les provinces centrales, et pourrait, selon les circonstances, en soulevant les peuplades indigènes, entreprendre la conquête de ce royaume, avec l'assurance de trouver en tout cas une retraite facile dans les contrées qu'arrose l'Amazone.

Les missionnaires cités au commencement de cet extrait donnent peu de détails sur l'histoire naturelle de ces contrées importantes. Il paraît que les montagnes, beaucoup moins élevées que les Andes, renferment des mines d'or; on y trouve aussi des filons de sel gemme. La plaine, tous les ans inondée par le débordement des fleuves, promet une grande fertilité; dans leur état sauvage, toutes les contrées à l'est de la Cordillière des Andes sont couvertes de forêts. Sur les montagnes on trouve beaucoup de bois incorruptibles; dans les plaines, on erre parmi

des taillis de cacaoyers et de palmiers. Les espèces les plus recherchées de *cinchona*, ou l'arbre à quinquina, se trouvent dans les vallées de Huallaga, du côté de Chicoplaya, et probablement en beaucoup d'autres endroits. Le cirier des Andes croît le long de la partie inférieure du Huallaga; ses cosses brûlent comme un cierge. Plusieurs arbres, dont on n'indique pas l'espèce, fournissent des gommes et des baumes; il y en a d'autres qui, par l'éclat et le parfum de leurs fleurs, réjouissent à la fois l'odorat et la vue.

Parmi les productions les plus singulières de ces contrées presque inconnues, nous distinguerons l'insecte qui produit du papier. Voici ce qu'en disent les auteurs du Mémoire dont nous tirons ces détails.

« Non loin de la ville champêtre de Huanaco, et des bords romantiques du Huallaga supérieur, on trouve dans la vallée de Pampantico, et probablement dans beaucoup d'autres vallées de la Cordillière intérieure, un insecte que les Espagnols nomment *sustillo*, et qui ressemblent beaucoup à notre ver à soie. Il vit exclusivement sur l'arbre *pacaé*, décrit sous le nom de *mimosa inga* dans la *Flora peruviana*. Les Indiens, qui regardent ces insectes comme un manger délicieux, en détruisent tous les ans une grande quantité, sans que cependant le nombre en diminue sensiblement. Les plus beaux arbres en sont entièrement couverts. Lorsque les *sustillos*, dans leur état de larve, se sont rassasiés de nourriture, ils se réunissent tous sur la partie inférieure du tronc de l'arbre, et y choisissent un endroit propre à suspendre le tissu merveilleux que l'instinct les engage à fabriquer. Le meilleur ordre préside à leurs travaux; ils observent exactement les lois de la synométrie; et quoique l'étendue, la finesse, la souplesse de leurs tissus varie selon le nombre des insectes qui y prennent part et selon la qualité des feuilles qui leur ont servi de nourriture, cependant l'éclat, la consis-

tance et la solidité en font toujours une espèce de papier qui ressemble au papier chinois, mais qui est beaucoup plus durable. Le dessous de cette tente aérienne sert d'asile aux *sustillos* pendant leur métamorphose; ils s'attachent au côté inférieur en lignes horizontales et verticales, de manière à former un cube parfait; dans cette position, ils s'enveloppent chacun dans sa coque de soie grossière et attendent l'époque de leur transformation en nymphe ou chrysalide, et ensuite en papillon. Sortis de leur prison, ils détachent eux-mêmes en grande partie les fils par lesquels était suspendu le tissu qui les couvrait; cependant ce tissu reste presque toujours accroché aux branches de l'arbre; et, blanchi par l'air, il flotte au gré des vents, semblable à un drapeau déchiré. Le naturaliste D. *Antonio Pinéda* a envoyé à Madrid un morceau de ce papier natif, long d'une aune et demie. On possède également à Madrid un nid entier de *sustillos*. Ces nids ou plutôt ces ruches aériennes ont constamment une forme elliptique. »

Le père *Calancha,* Jésuite, dans son Histoire du Pérou, tome I^er^, page 66, avait parlé de cet insecte curieux; il possédait un morceau de papier de *sustillos,* sur lequel le père *Alonzo Gomez* avait écrit une lettre au père *Lucas Salazar*. Le morceau avait une aune un quart de long. L'auteur affirme en avoir vu d'une aune et trois quarts.

Les missionnaires parlent souvent des difficultés qui s'opposent aux voyages des Européens dans ce pays.

« Les contrées à l'est des Andes ont deux saisons; l'une sèche, qui dure de juin en décembre, l'autre pluvieuse. Pendant la saison des pluies, toutes les plaines se transforment en un lac immense; les forêts, les arbustes, les lianes semblent flotter dans l'eau; les quadrupèdes se réfugient pêle-mêle vers les sommets, tandis que les crâbes et les huîtres s'attachent aux branches inférieures. Le froid et sec vent d'est souffle-t-il, aussitôt les eaux commen-

cent à diminuer; les coteaux qui bordent les rivières se montrent de nouveau; les îles et les bancs même reparaissent au milieu des fleuves. L'humidité extrême de ce climat et la chaleur, quoique tempérée, qui y règne, exigeraient, de la part des Européens, quelques mesures de prudence pour y conserver leur vigueur. Quant aux moyens de communication, ils sont aussi multipliés du côté de l'océan Atlantique, qu'ils sont en petit nombre pour aller au Pérou. D'un côté, ce sont des rivières sans nombre, d'une navigation facile et même agréable; de l'autre côté, ce ne sont que torrens, cataractes, précipices. Voyage-t-on par eau, il faut souvent quitter le canot pour des *balsas* ou radeaux de roseaux. Se fait-on porter en hamac à travers les forêts, on risque d'être blessé par les arbustes épineux, ou de heurter contre les grosses branches.

SUR LA CORSE.

Mémoire sur l'amélioration des départemens du Golo et du Liamone (île de Corse); par M. Durand.

(17 juillet 1808.)

Il en est de la réputation des pays comme de celle des hommes; l'opinion générale se forme de mille préjugés particuliers parmi lesquels il se mêle accidentellement un peu de vérité. Tout ce qui s'isole, tout ce qui se dérobe à l'observation journalière, devient donc nécessairement le sujet d'un petit nombre de jugemens particuliers, dictés les uns par l'enthousiasme, les autres par la haine. Voilà pourquoi les hommes solitaires sont toujours admirés ou blâmés outre mesure; voilà pourquoi l'écrivain qui consacre toutes les heures de sa vie à l'étude, peut toujours s'attendre à des calomnies personnelles, tandis que les petits intrigans qui coulent doucement leur journée auprès des toilettes, dans les salons, dans les

foyers, dans les académies, passent pour avoir un cœur excellent, un bon caractère et toutes les vertus imaginables.

Les pays isolés et les nations qui les habitent éprouvent un sort semblable. Les voyageurs, dans leurs relations sur un tel pays, se trouvent à l'aise, et, ne craignant pas d'être promptement contredits, ils nous en tracent des portraits moitié d'après nature, moitié de fantaisie. Souvent les qualités les plus précieuses sont représentées comme autant de vices; la vivacité passe pour l'effet d'un mauvais cœur, l'énergie est transformée en audace brutale; l'homme indépendant et fier paraît un sauvage, ou du moins un rustre. Quelquefois les vagues phrases des voyageurs font un mal très-positif en répandant même parmi les hommes d'état des préjugés qui condamnent des provinces entières à un abandon aussi injuste qu'impolitique.

L'île de Corse en offre un exemple antique et frappant. Les Carthaginois et les Grecs connurent tout le prix de cette île qui domine les mers de Ligurie et de Toscane. Les navigateurs grecs lui donnèrent le nom de *Kalliste*, c'est-à-dire *très-belle*. La cruelle politique de Carthage ordonna aux Corses d'arracher leurs vignes, et leur défendit de semer du blé. Jusqu'à cette époque l'île paraît avoir joui d'un état florissant: encore après qu'elle eut été dévastée par les guerres des Carthaginois et des Romains, Diodore de Sicile en fait un tableau attrayant: « Les habitans de la Corse vivent dans un état plus civi-» lisé que les autres barbares; leur sol natal leur fournit » en abondance leurs alimens ordinaires, savoir, le miel, » le lait et la chair des bestiaux.... Les montagnes, arro-» sées de belles rivières, nourrissent des forêts d'où l'on » tire beaucoup de résine.... Les Corses observent entre » eux une justice admirable. Leurs bêtes à laine errent » dans les pâturages sans être gardées; une simple marque

» en garantit la possession aux propriétaires.... La po-
» pulation s'élève à 30,000 hommes faits (par consé-
» quent au moins à 150,000 individus de tout sexe et de
» tout âge). »

Cependant les Romains, dont nous vantons la politique, les Romains, éloignés de la Corse d'une journée, paraissent avoir peu apprécié les avantages de cette île. Sénèque, qui y fut exilé, en fait le portrait le plus affreux. « La Corse est hérissée de rochers ou couverte de déserts.
» Le printemps y est sans ombrage ; l'été, sans moissons ;
» l'automne, sans fruits ; l'arrière-saison ne voit point
» mûrir les olives. Je n'y trouve ni pain, ni eau, ni feu ;
» je ne trouve partout que l'image de l'exil. » Pline le naturaliste nous représente au contraire l'île de Corse comme remplie de villes ; ses montagnes étaient couvertes d'ifs et de buis ; les Romains y transplantèrent les lauriers, qui réussirent à merveille. Les vins de Corse allaient de pair avec ceux de Syracuse et de Chypre.

Je ne finirais pas si je voulais citer toutes les contradictions auxquelles la Corse a donné lieu parmi les anciens et les modernes. Tyrannisée par les Génois, qui redoutaient de la voir devenir trop puissante pour pouvoir être tenue sous le joug, la Corse, par des prodiges de valeur, excita l'admiration de l'Europe. J.-J. Rousseau sut apprécier le caractère des Corses, et l'Anglais Bsowell, qui voyagea parmi eux, en traça un portrait très-avantageux. Tous les politiques félicitèrent la France d'avoir su se ménager l'acquisition d'une aussi belle province ; mais les brillans projets pour l'amélioration de cette île, présentés au gouvernement d'alors, ne reçurent point leur exécution à cause de la langueur où se trouvaient les finances. On fit quelques sacrifices pour la Corse, mais toujours isolément et à de longs intervalles ; ce n'était que quelques gouttes d'eau répandues sur une terre embrasée et dévorante. La révolution plongea l'île dans toute sorte

de troubles; et il ne reste plus que le souvenir de ce qui avait été fait avant cette époque.

Une fausse opinion sur le climat de la Corse en éloigna toujours les entrepreneurs industrieux, qui, en s'enrichissant eux-mêmes, auraient puissamment contribué à changer sa situation.

Elle est donc encore pauvre et inculte. L'agriculture n'y a point été perfectionnée, les arts les plus simples y sont ignorés; faute de commerce, il n'y a que peu de navigation. La population y est très-faible, en proportion de ce qu'elle devrait être relativement à l'étendue et à la fertilité de son territoire; non-seulement cette île n'a que peu de productions à exporter, mais on est obligé d'y importer quelquefois les denrées les plus indispensables pour la subsistance des habitans.

M. Durand cherche avec raison dans l'histoire de la Corse les causes de son état actuel.

La Corse, tour à tour subjuguée par les Maures, les Pisans et les Génois, aspirait toujours à l'indépendance. De là des guerres perpétuelles entre les conquérans étrangers et les indigènes, toujours accablés, mais jamais entièrement soumis. En abandonnant les plaines fertiles pour aller sur les montagnes disputer aux bêtes fauves leur asile, et se soustraire par là à leurs ennemis, les Corses durent devenir soldats et se former des habitudes conformes à leur situation. Leur tempérance égala leur bravoure, et ces vertus étaient devenues héréditaires dans la nation; tous les usages de l'agriculture tombèrent nécessairement dans l'oubli. Quelques châtaignes, des grains grossiers, le lait de leurs chèvres, faisaient toute leur nourriture, tandis que la dépouille de ces animaux précieux, compagnons de leurs infortunes, fournissait à leurs vêtemens. Au lieu de mettre entre les mains de son fils les instrumens des professions tranquilles, le Corse l'armait de bonne heure, et lui donnait la même éduca-

tion qu'il avait reçue de son père. Il enflammait son courage naissant par le récit des traits de valeur qu'il trouvait toujours dans sa famille. Au lieu de parcourir avec lui des champs couverts de riches moissons, il le menait dans les endroits témoins des grandes actions de ses ancêtres. Il guidait ses premiers pas dans les combats, et voyait arriver sans regret la fin de sa carrière, en pensant qu'il laissait un vengeur à sa patrie. La bêche et la charrue furent donc entièrement méprisées et livrées à des mains plus faibles. Les femmes furent chargées des soins pénibles de la terre, qu'elles abandonnaient souvent pour aller partager les dangers de leurs époux. Elles étaient presque toujours chargées de l'approvisionnement des camps. Plusieurs siècles s'étant succédé ainsi, tout tomba dans l'abandon et le dépérissement.

Aujourd'hui que les circonstances sont changées, combien d'espérances les Corses ne peuvent-ils point se promettre de la bienveillance du gouvernement !

Le Mémoire de M. Durand a pour objet de rappeler toutes les circonstances locales qui doivent modifier l'administration de cette partie de l'empire français. Selon cet écrivain, qui ne fait pas des phrases brillantes, mais qui montre beaucoup de connaissances positives, toutes les vues adoptées jusqu'à présent pour l'amélioration de la Corse ont été trop rétrécies ; ce n'est qu'en embrassant un plan vaste, que l'on doit espérer des succès certains. Il faut, pour ainsi dire, déblayer cette terre pour laquelle la nature s'est montrée si prodigue. Ses montagnes, couvertes d'antiques forêts, offrent aux arsenaux de l'empire des ressources infinies ; ses nombreux coteaux, s'ils étaient cultivés, produiraient les vins les plus délicieux ; ses plaines, arrosées par une multitude de ruisseaux, sont d'une fécondité qui tient du prodige ; elles cesseront d'être malsaines au moyen de quelques travaux faits avec discernement ; la végétation y est partout

hâtive ; ses côtes abondent en toute espèce de poissons. La douceur du climat y permet divers genres de culture qui ne réussissent que dans une petite portion de la France continentale. Les citronniers, les limoniers, les orangers y viennent dans toutes les plaines. L'olivier y réussit plus sûrement qu'en Languedoc.

On y avait essayé la culture du coton avant la révolution ; le succès n'avait rien laissé à désirer. Depuis le séjour des réfugiés maltais dans la ville d'Ajaccio, elle a été reprise plus en grand et avec plus de discernement. Tout doit faire espérer aux cultivateurs corses qu'ils auront, s'ils veulent s'y appliquer, la meilleure part des primes considérables que le ministre de l'intérieur a promises à ceux qui se livreront à la culture de cette plante précieuse.

Plusieurs productions de la Corse se distinguent par une qualité supérieure. Les Italiens préfèrent le blé de Corse pour la confection des pâtes de toute espèce. Le plus précieux avantage de ce blé consiste dans la force de ses tiges, qui soutiennent aisément la pesanteur des grains, sans jamais plier sous ce précieux fardeau.

Les forêts de la Corse méritent une attention particulière. Les Romains, frappés de la beauté des bois de cette île, en firent construire, au rapport des anciens historiens, un vaisseau qui avait cent voiles. Les Carthaginois tirèrent long-temps de la Corse des bois pour leurs constructions navales.

Le chêne, le hêtre, le térébinthe, surtout les pins, les sapins et les larix, composent les forêts de cette île. Vingt ans suffisent pour que ces dernières qualités puissent être employées dans tous les ouvrages, même dans ceux des arsenaux ; ce prompt accroissement provient sans doute de la nature du sol, des courans d'air périodiques, et de l'abondance des arrosemens naturels.

Parmi les projets d'amélioration de M. Durand, nous

avons surtout distingué ceux de fixer en Corse les journaliers de Lucques qui y vont travailler tous les ans, d'y attirer, au moyen de concessions, les capitalistes qui seuls peuvent entreprendre en grand le perfectionnement de l'agriculture; d'établir des moulins à huile, des tanneries, des forges et d'autres fabriques, calculées pour la nature des productions de l'île; d'y placer même une école de sculpture, pour tirer parti des beaux marbres qui s'y trouvent; de dessécher les marais de la côte, et de faire le partage des terres communales. L'auteur d'une Géographie commerçante a blâmé M. Durand d'avoir proposé d'introduire la culture du tabac dans un pays susceptible de cultures plus lucratives; mais ignore-t-on que le tabac est une des branches d'exportation les plus avantageuses de la Macédoine et de plusieurs autres provinces de la Turquie?

SUR LA NATION ALBANAISE.

Essai sur l'origine, les mœurs et l'état actuel de la nation albanaise; par M. Ange Masci.

(24 juillet 1808.)

« Un peuple, dit l'auteur, aussi fameux qu'il est peu connu, une nation qui, depuis des siècles, n'a point altéré ses mœurs ni ses usages, qui, placée au milieu des peuples policés, conserve encore des coutumes barbares, mérite certainement de fixer l'attention. L'on n'a rien écrit jusqu'ici de bien précis sur cette nation, et ce que l'on en a dit en passant ressemble à un épais nuage d'erreurs qui cache plus que jamais la vérité. C'est de la nation albanaise que je veux parler. Elle occupe non-seulement un vaste territoire, dont elle est indigène, à partir de Scutari jusqu'à l'Arta, mais elle possède aussi un grand nombre de colonies éparses en Morée, en Sicile et en Italie. »

Dans le premier chapitre l'auteur discute l'origine des Albanais; il cherche à prouver que ce peuple n'a rien de commun avec les Albanais d'Asie, et qu'il est indigène dans la partie de l'Europe qui aujourd'hui porte son nom, et qui faisait anciennement partie de l'Illyrie. Selon M. Masci, les Macédoniens, les Épirotes et les Illyriens étaient de la même famille; ils parlaient une langue différente de celle des Grecs : cette langue, conservée parmi les Albanais, démontre leur origine commune. « Les soldats d'Alexandre, de Pyrrhus et de Scanderbeg étaient du même peuple. » Outre les détails sur la langue macédonienne et albanaise, qui ne sont susceptibles d'aucune analyse, l'auteur donne des preuves tirées de la ressemblance et des usages qui régnaient chez les anciens Macédoniens, et qui règnent encore en Albanie. « Contre la coutume des Grecs, ils se coupaient les cheveux et portaient la chlamide; ils se rendaient armés aux assemblées publiques, et ils agitaient leurs lances en signe d'approbation ou de refus; et, lorsqu'ils voulaient contracter mariage, ils coupaient un pain en deux avec leur épée, et les époux le mangeaient, etc., etc. »

Le second chapitre est consacré à l'histoire de l'Albanie; dans le troisième, l'auteur retrace *les mœurs* de cette nation.

« L'Albanais est naturellement gai; il aime les grands repas et les plaisirs; il recherche surtout la danse. Il a coutume de marcher l'épée à la main, en chantant des vers qui rappellent les actions courageuses des grands hommes de la nation. Il module sa voix et ses gestes selon le sujet qu'il chante. Généreux par caractère, il néglige d'amasser des richesses : il donne avec empressement ce qu'il possède à celui qui le lui demande; mais il se livre aussi facilement à la vie de mendiant.

» Quoique naturellement causeurs, les Albanais sont pourtant très-fidèles et circonspects envers un ami, en-

vers un maître. Ennemis de toute feinte et incapables de trahison, ils remplissent avec scrupule et délicatesse les emplois qui leur sont confiés. Mais aussi quand il s'agit de leur ennemi commun, semblables aux autres peuples barbares, ils usent de ruse et de perfidie.

» Homère a déjà remarqué le caractère rusé des Céfaloniotes et des autres habitans de l'Épire. Il ne faut donc pas s'étonner des ruses des Albanais envers leurs ennemis, et encore moins de ce que fit Georges Castriotta, selon l'usage de son pays, quand, au rapport de Constanzo, étant resté, par ordre du roi Ferrante, gouverneur de la terre de Bari, il voulut donner une preuve éclatante de son attachement à ce prince. La ville de Trani, fidèle alliée de Ferrante, se trouvait opprimée par Antoine Josciano, maître de la forteresse : comme il ne pouvait l'assiéger, à cause du voisinage de Piccinino, il le pria, sous prétexte de lui parler, de venir dans la campagne ; tandis qu'ils étaient à se promener ensemble, il le saisit, l'arracha de dessus son cheval, et le conduisit dans son camp, où, pour obtenir sa liberté, Josciano dut lui remettre la forteresse.

» Les Albanais n'ont point le caractère servile ; ils conservent parmi eux un esprit de liberté, malgré l'état d'oppression sous lequel ils gémissent. Il leur est presque impossible de s'appliquer aux arts ; ils se persuadent avec peine que travailler à la terre et en récolter les fruits soit une occupation aussi honorable que le métier des armes et les combats. Pour eux l'agriculture semble un état de paresseux : ils préfèrent ce qui s'acquiert par le sang à ce qu'on obtient par la sueur. Avides de nouveautés, ils redoutent le repos ; mais, quand ils n'ont pas occasion de prendre les armes, ils s'abandonnent à l'oisiveté la plus profonde.

» Les femmes sont constamment chargées des soins du ménage et de la culture des champs. Elles sont élevées et

tenues sous les lois d'une éducation très-sévère. On est tellement jaloux de la pudeur des femmes, que la plus légère atteinte que l'on y porte est un motif suffisant pour courir aux armes.

» Quand l'époux va prendre sa femme, on l'accompagne en chantant. Toute la cérémonie ressemble à un enlèvement : les parens de la jeune personne refusent d'ouvrir les portes, et l'épouse doit être arrachée du sein de sa famille avec beaucoup d'efforts. Si cette cérémonie rappelle un ancien désordre, ce que l'on chante à l'épousée respire la vertu la plus pure et la prudence. On lui parle d'économie, des soins du ménage, de la constance nécessaire pour supporter les fatigues et les dangers. »

M. Masci s'étend particulièrement sur les mœurs des Albanais libres :

« Chaque ville ou village vit pour soi ; et même, lorsqu'il s'agit de la cause commune, il ne leur est pas permis de se mêler des affaires de leurs voisins. La cause commune est celle de la liberté ; et quand il arrive aux bachas turcs, soit par ambition, soit par avarice, de chercher à les réduire sous le joug, alors ils se lèvent en masse, s'unissent et fondent sur l'ennemi commun.

» La limite d'un village ou d'un champ occasione chaque jour des guerres intestines. De là proviennent la dévastation des terres et la misère des habitans. L'absence d'un point de ralliement rend impossible toute civilisation : la barbarie produit la barbarie.

» Si les intérêts de ville à ville, de terre à terre, sont totalement séparés, ceux des familles ne le sont pas moins. Aucun canton ne fait corps : il est composé d'un certain nombre de familles, que, dans la langue du pays, l'on appelle *cette ;* chaque *cetta* est indépendante d'une autre. Les différends qui s'élèvent au sein d'une *cetta* se soumettent aux plus âgés, comme ceux des enfans à leurs pères ; mais jamais on ne verra personne d'une autre *cetta* chercher à

s'en mêler, quand même la cause en serait grave, à moins qu'elle n'y ait un intérêt sensible, ou qu'elle n'y soit interpelée.

» Plus la *cetta* est nombreuse, plus elle est respectée. Aussi, chez les Albanais, le célibat est-il regardé d'un œil de mépris, et les frères s'encouragent les uns les autres à se marier.

» Dans chaque canton il existe une assemblée de vieillards, nommés ainsi, non pas tant par leur âge que par leur réputation méritée de sagesse et de prudence. De même que toutes les assemblées des peuples barbares, celle-ci ne jouit d'aucune autorité ou juridiction; rarement elle a lieu, et elle n'a point de chef pour la présider. Dans une affaire d'un intérêt public, ou lorsqu'il s'agit de juger des différends entre deux ou plusieurs *cette*, alors cette espèce de sénat se réunit; mais il arrive souvent qu'il se sépare sans avoir rien prononcé, sans avoir porté la moindre décision. Les membres y sont tout armés, et c'est par le mouvement de leurs armes qu'ils expriment leur opinion dans les délibérations.

» Le blasphème, la simonie, le parjure, l'avortement d'une femme non mariée, le parricide, ne sont point frappés par la loi; mais ceux qui s'en sont rendus coupables mènent une vie misérable : partout ils excitent l'horreur, partout ils sont poursuivis par le mépris et par l'exécration publique; il sont réduits au désespoir, et il ne leur reste d'autre ressource que de périr par leurs propres mains.

» Les Albanais sont tous soldats; il n'y a que l'âge ou l'état de maladie qui puisse les exempter de l'être. Sans espoir de récompense, sans recevoir la moindre rétribution, chacun d'eux se fait un devoir de se signaler dans les combats par son courage, sa hardiesse et sa gaîté : l'amour de la gloire et la crainte de l'infamie les entraînent dans les entreprises les plus dangereuses. La vie est un

fardeau pénible pour celui qui, dans la mêlée, s'est vu contraint de lâcher pied, ou qui, dans le moment du combat, s'est tenu caché. Au contraire, les pères dont les fils sont morts pour la patrie en reçoivent un surcroît d'honneur.

» Comme ils n'ont point de roi, ils se choisissent, dans l'occasion, un chef parmi les plus vaillans, et ce sont eux qui les guident. Ce n'est point un pouvoir éphémère qui les fait respecter : pour s'attacher leurs compagnons, ils doivent se montrer actifs, généreux, et surtout payer de leur personne.

» Dans les combats, leurs troupes ne sont point rangées en ordre de bataille, et ne prennent jamais une position fixe.

» Les femmes aussi prennent part à la guerre : souvent elles se placent en tête des bataillons, afin de leur servir de rempart contre l'ennemi. C'est une remarque curieuse de voir le respect religieux que les Barbares portent au sexe. Souvent encore on voit les femmes porter à leurs parens des secours en vivres, en munitions, etc. Souvent enfin par leurs pleurs et leurs prières, même par leurs reproches, on les voit réveiller l'ardeur des combattans, et décider ainsi du sort des batailles.

» Où l'autorité du sénat cesse commencent les droits de la vengeance particulière. Un homicide, un adultère, un vol, mettent le trouble dans la peuplade entière, et mettent en état de guerre deux ou plusieurs *cette*.

» La soif de la vengeance ne s'étanche que lorsque la mort du coupable ou de quelqu'un de sa *cetta* a mis un terme à la rage ; ou bien quand, par les conseils de l'amitié ou par l'autorité du sénat, on souscrit à la réconciliation ; mais alors la *cetta* du coupable doit payer une amende, tant en effets qu'en argent, dont le montant est déterminé par les médiateurs.

» La rigueur de la peine réservée aux adultères rend

ce crime très-rare. Lorsqu'il a lieu, l'époux a le droit de tuer impunément sa femme et son séducteur.

» Assez souvent les contestations légères sont remises à la décision des vieillards. Après le repas que leur donnent les parties, ils prononcent le jugement. L'usage veut aussi que l'on remette à chacun d'eux une paire de souliers, à titre d'épices et de droit de vacations.

» Les pères et mères contractent le mariage de leurs enfans encore au berceau. Ces obligations sont sacrées; et pour les annuler il faut avoir une cause juste et évidente à donner.

» Chez les Albanais ce n'est point, comme parmi nous, la femme qui apporte une dot à son mari; c'est l'époux qui doit la payer au père de l'épousée. Quelque étendue, quelque infinie que soit l'autorité d'un mari sur sa femme, celle-ci n'est point déliée de l'autorité paternelle : aussi la condition des femmes est-elle très-malheureuse. Le divorce et les répudiations sont permis chez les Albanais, pourvu que les motifs en soient reconnus justes, et qu'ils aient été soumis à l'examen des vieillards des deux familles. La cérémonie du divorce consiste à couper par le milieu une petite ficelle, dont un bout est tenu par le mari, l'autre par la femme.

» L'autorité paternelle a des bornes très-étroites quant aux garçons : à l'exception du droit de remontrances et de légères punitions, le père n'a point d'autre pouvoir sur eux. Cette loi barbare est d'autant plus injuste que le fils qui se rend coupable d'un parricide n'a point à redouter d'autorité qui soit chargée de le punir, et que, par un contraste assez singulier, le père qui tue ou blesse son fils voit bientôt se soulever contre lui la *cetta* de son épouse, et celle-ci réclamer vengeance. Si un fils veut se séparer d'avec son père, rien ne peut ni ne doit s'y opposer : le père est obligé de lui remettre la portion des biens qui lui revient. Tous les enfans indistinctement,

même les filles, ont un droit égal aux propriétés de la famille....

» Les Albanais n'ont point de cérémonies funèbres. Les femmes, placées autour du mort, pleurent, chantent ses louanges et exaltent ses actions mémorables. Lorsqu'il est enseveli les parens gardent le deuil, et se retirent pendant plusieurs jours dans la maison de l'héritier, qui doit leur donner somptueusement à dîner. Bientôt cessent les larmes; mais les compagnons, les amis et les parens du défunt conservent long-temps les signes de la douleur et du chagrin : pendant le cours d'une année, ils doivent, chaque matin, venir autour de la maison qu'il habitait, pousser des cris affreux en signe de leur affliction. »

Dans le chapitre IV, M. Masci expose l'histoire des colonies albanaises établies dans le royaume de Naples : « L'époque de leur arrivée ne peut généralement se fixer d'une manière bien positive. Quelquefois ils arrivaient par troupes entières, ayant à leur tête un chef; plus souvent ils se jetaient sur nos côtes en petit nombre et sans guide. Les premiers parurent l'an 1461, à l'époque même où Scanderbeg fut investi, par le roi Ferdinand, de la propriété de la terre de Saint-Pierre *in Galatinâ*. Une seconde colonie albanaise est venue en l'an 1467, à l'époque même où Scanderbeg cessa de vivre; d'autres sous le pontificat de Paul II, qui régna depuis 1464 jusqu'en 1471; d'autres enfin vers l'an 1478, temps où le grand-seigneur devint maître absolu de l'Épire, de la Macédoine et de l'Albanie.

» A ces émigrations il faut joindre celles qui eurent lieu sous le règne de Charles V. L'horreur des Albanais pour la puissance ottomane, et leur estime pour les souverains de Naples, en grande partie leurs anciens maîtres, les décidèrent, en 1532, à donner la ville de Coron à cet empereur. Quelques temps après, ses habitans furent opprimés par les Turcs; ils résolurent de fuir. Charles V

les reçut avec empressement dans les terres du royaume de Naples, et récompensa largement leur fidélité. Il arriva d'autres colonies sous le règne de Philippe II; mais il ne s'en forma plus du moment que les vice-rois prirent les rênes de l'état : ils s'intéressaient si peu au bien public, que leur politique négligeait tous les moyens de rendre la nation napolitaine plus florissante.

» Les Albanais, actuellement existans dans ce royaume, occupent cinquante-neuf villages, qui, réunis, offrent une population de 63,920 individus. »

M. Masci en donne un tableau statistique.

Après avoir retracé les causes qui jusqu'ici ont retenu dans la plus profonde misère et dans un état presque sauvage cette partie intéressante de la population napolitaine, l'auteur donne, dans le v^e^ et dernier chapitre, quelques détails authentiques sur les mesures essayées par l'ancien gouvernement pour changer cet ordre de choses. On voit que toutes ces mesures ont été à peu près rendues infructueuses par les vices de l'ancienne constitution du royaume de Naples. L'auteur invite les Albanais à tout espérer d'un gouvernement plus libéral, plus énergique et plus puissant; il désire même voir les bienfaits de ce gouvernement se répandre sur les Albanais de Turquie. Selon lui, « la couronne des Deux-Siciles a des droits très-anciens sur l'Épire, l'Albanie et la Macédoine. Aussi le roi Catholique, Charles III, en déclarant national le régiment *Royal macédonien*, composé d'Albanais, s'exprime-t-il avec raison en ces termes : « Le roi, ayant consi-
» déré le droit de propriété qu'il a sur le pays des Grecs
» qui composent le régiment d'infanterie *Royal macédo-*
» *nien*, ainsi que ses droits à ranger ces peuples au nom-
» bre de ses vassaux légitimes, a résolu et déclaré que le-
» dit régiment sera regardé comme corps italien, et,
» comme tel, jouira de toutes les préférences et prérога-
» tives qui lui appartiennent. »

Ce Mémoire sur les Albanais a été publié dans le Journal encyclopédique de Naples.

SUR LE DÉPARTEMENT DE VAUCLUSE.

Mémoire statistique sur le département de Vaucluse; par M. Maxime Pazzis.

(12 septembre 1808.)

Le département de Vaucluse, formé principalement du ci-devant Comtat-Venaissin, qui appartenait aux papes, n'offre point à l'admiration du voyageur ces frais ombrages, ces vallées riantes, ces coteaux fertiles que son nom semble promettre. Le mont Ventoux, jadis orné de forêts magnifiques, aujourd'hui dépouillé de sa couronne de verdure par des mains imprudentes et avides, n'élève plus dans les nues qu'une cime stérile, recouverte d'une immense croûte de cailloux calcaires; un désert sablonneux borde la base de ce colosse. Les autres montagnes du département ne présentent guère un aspect plus agréable. Les vallées qui en coupent les masses méritent plutôt le nom de ravins, tant elles sont nues et escarpées. Les plaines, peu étendues, sont constamment menacées d'inondations: ici, le Rhône, repoussé du côté de l'ouest par des rivages rocailleux, porte tout le poids de ses eaux abondantes et rapides sur le rivage oriental, en ronge, en mine et en détruit successivement des portions considérables; d'un autre côté, la Durance, le torrent le plus redoutable de l'Europe, borde toute la frontière méridionale du département, et y cause souvent des dommages plus considérables encore que ceux qu'occasione le Rhône. La nature du sol est, même dans les plaines, peu favorable à la culture; tantôt l'argile, tantôt le sable s'y trouve en trop grande quantité; le plus souvent la terre y est jonchée de cailloux entraînés et amoncelés par les torrens.

Enfin la température et les saisons offrent une foule de désavantages; l'air, à la vérité, est vif et sec, mais il éprouve des changemens trop fréquens et trop subits; le vent du nord y ramène souvent le froid le plus glacial dans la saison même des plus fortes chaleurs; souvent de longues sécheresses font languir et dépérir toute la végétation; en d'autres temps les semences sont noyées par des pluies immodérées, violentes et continuelles; les mois assignés à l'hiver voient souvent éclore des fleurs précoces, tandis que l'époque marquée par le calendrier pour l'arrivée du printemps, présente tous les caractères de l'hiver.

Croirait-on que cette contrée, en grande partie ravagée par des torrens ou menacée par des inondations, manque des eaux nécessaires pour arroser ses champs? La fontaine de Vaucluse présente à la vérité un magnifique spectacle : au sein des rochers les plus affreux elle élance ses eaux toujours aussi limpides, aussi fraîches et douces que du temps de Pétrarque (1); mais cette fontaine célèbre forme une exception, et, en général, le département ne possède que peu de sources qui ne tarissent point en été, peu de rivières dont l'eau soit propre à féconder les terres, et, par une conséquence fatale, peu de prairies et aucun moyen de remédier aux sécheresses dévorantes qui font évanouir l'espoir du moissonneur. La cause de cette aridité doit être attribuée à la dévastation des forêts qui autrefois ombrageaient les montagnes. C'est ainsi que la génération actuelle porte la peine de l'avidité des générations qui l'ont précédée; c'est ainsi qu'en abattant les forêts plantées et nourries par la nature, l'homme, ennemi de lui-même, prive la terre d'une humidité salutaire qui, réunie en ruisseaux, répandait autrefois la fertilité sur des champs aujourd'hui déserts. Ce n'était point en

(1) *Chiare, fresche è dolci acque*, etc. (PETRARCA.)

vain que la philosophie civile des Grecs, cachée sous le voile diaphane d'une religion poétique, menaçait du courroux des dryades et des autres divinités des bois, le peuple qui osait lever une hache impie sur les forêts sacrées.

D'après ce tableau des désavantages naturels du département de Vaucluse, on ne sera pas étonné d'apprendre que sur 373,517 hectares qu'il contient, les terres sans produits en occupent 118,397 ou presque *un tiers*.

Une industrie plus éclairée, une administration plus sage, pourraient néanmoins tirer un parti avantageux de la grande variété de productions que présente la portion cultivée de ce département. Toute espèce de blés y vient, mais principalement le seigle et le froment; les terres labourables forment un total de 162,000 hectares; mais les vices du système d'agriculture qu'on y suit en diminuent les bénéfices et les mettent hors de proportion avec les dépenses. On y tient au préjugé qui ordonne de laisser périodiquement une portion de terre inculte sous le nom de *jachères;* on fait encore battre les blés par des bœufs, comme dans les pays d'Orient: la seule innovation qui ait fait fortune est une innovation nuisible; c'est l'usage de la faux pour remplacer la faucille; les blés, dans ce pays, étant toujours très-mûrs et très-secs lorsqu'on les coupe, perdent une quantité de leurs grains par la secousse que leur donne la faux: exemple qui démontre le danger des systèmes généraux et exclusifs en agriculture comme en toute autre partie.

Les vignes de Vaucluse pourraient fournir de très-bons vins, si l'art d'en faire n'y était pas dans son enfance. Les mûriers abondent, mais ils ne sont pas de la meilleure espèce; d'où il suit que la soie d'Avignon est moins estimée que celle de quelques contrées voisines. Il en est de même pour plusieurs arbres fruitiers, tels que les abricotiers et les pêchers; ils viennent presque partout et en abondance, grâce à un climat méridional; mais grâce à

l'indolence des hommes, les fruits que ces arbres produisent sont rarement d'une qualité supérieure. La destruction des oliviers, qui autrefois formaient une branche des richesses du pays, est due à des désastres que la prudence humaine ne pouvait empêcher. On commence à en planter de nouveau, et, en bornant cette culture aux coteaux abrités contre le vent du nord, on espère se mettre à l'abri de nouveaux malheurs. Le produit de l'amandier est assez considérable; mais la branche la plus lucrative de toutes ces cultures secondaires, c'est celle de la *garance*: c'est à elle qu'on doit la mise en culture de beaucoup de terrains abandonnés. On s'est amusé à essayer la culture de l'indigotier; mais M. Pazzis donne à entendre qu'il ne faut pas en concevoir des espérances trop brillantes: il semble que le coton herbacé y réussirait mieux. Il faudrait, avant tout, penser à replanter les forêts: il y en a, dit l'auteur de ce Mémoire statistique, où l'on aurait peine à trouver un arbre. Le chêne vert y domine; le chêne blanc, bien plus grand et plus utile, est devenu rare, et le mélèse en a disparu tout-à-fait.

La position excentrique de la ville d'Avignon, chef-lieu du département et siége de toutes les autorités, occasione aux administrés des déplacemens souvent dispendieux et toujours désagréables. Carpentras est le véritable centre du commerce et le rendez-vous habituel du peuple de la campagne.

Nous avons insisté sur la description physique et économique de ce département, parce qu'elle est réellement aussi neuve qu'intéressante pour les géographes. Il y a pourtant dans le livre de M. Pazzis beaucoup d'autres détails d'une nature plus attrayante pour des lecteurs frivoles et même pour des lecteurs qui pensent. Tel est l'aperçu que l'auteur donne des fêtes célébrées dans plusieurs cantons; tel est le tableau qu'il nous trace de la culture de l'esprit et de l'instruction publique. Il est inu-

tile d'analyser ce dernier article ; on sait que la France n'offre qu'un seul point très-lumineux, qui est Paris, et une immense masse de ténèbres dans la plupart des départemens. Il y a d'autres pays en Europe où l'on n'a pas un grand opéra et un institut national, mais où, en revanche, les connaissances, les lumières, le goût se répandent plus également dans toutes les provinces et dans toutes les classes.

M. Pazzis avoue que les établissemens d'instruction ne sont ni assez nombreux, ni en général assez bien tenus. La ville de Carpentras possède une des bibliothèques les plus intéressantes, mais où l'on ne voit guère d'autre lecteur que le savant bibliothécaire, M. de Saint-Véran.

En rendant justice aux connaissances étendues et variées, au zèle patriotique et aux grandes vues de M. Pazzis, nous regrettons de ne pas pouvoir faire l'éloge de son style. On y trouve sans doute de la sensibilité, de la chaleur, de la verve, et plusieurs autres élémens d'un vrai talent; mais, ayant composé son ouvrage dans une petite ville du midi de la France, M. Pazzis a nécessairement dû tomber dans des provincialismes souvent un peu forts. Il nous parle d'un *régal frugal*, mais *vineux ;* des femmes *ragotes ;* d'un vent qui *souffle, siffle, tempête, resserre et crispe toute la nature.* Il y a souvent dans le livre de M. Pazzis de quoi donner des crispations aux puristes ; mais ce défaut n'en diminue que peu le mérite, et point du tout l'utilité.

SUR LES MANTCHOUX.

Alphabet mantchou, rédigé d'après le Syllabaire et le Dictionnaire universel de cette langue ; par M. Langlès, de l'Institut, etc. Troisième édition.

(22 septembre 1808.)

Les peuples qui habitent l'Asie centrale ont long-temps été moins connus que redoutés du reste du genre humain;

et comme ils sortaient en compagnie du fond de leurs déserts pour envahir et dévaster le monde civilisé, les autres nations, victimes de leur fureur belliqueuse, les comprenaient sous un nom général, et leur attribuaient une origine commune. Le nom de grande Tartarie s'étendait majestueusement sur les deux tiers de la carte d'Asie; toutes les nations situées au nord de la Perse, de l'Inde et de la Chine, furent décorées du titre de *Tartares;* enfin, puisqu'il faut le dire, il existe un pays où l'enseignement géographique est assez en arrière des lumières du siècle, pour qu'on y rencontre des professeurs de géographie qui vous parlent encore avec assurance de *Tartarie russienne, chinoise et indépendante,* sans se douter seulement des véritables noms des peuples innombrables et des pays immenses qu'ils confondent sous une appellation vague et en partie imaginaire (1).

Cependant cette obstination de certains géographes ne saurait trouver une excuse dans le défaut de renseignemens modernes et authentiques. Le Recueil historique sur les nations mongoliques, par Pallas ; la Description de la Russie, par Géorgie ; l'Histoire de la Sibérie, par Fischer, et divers autres ouvrages russes et allemands, comparés avec les excellentes relations des missionnaires français envoyés à la Chine, nous font très-bien connaître l'Asie centrale, du moins quant aux grandes masses historiques et géographiques, bien qu'il nous y échappe encore une partie des détails topographiques dont la connaissance certaine ne saurait être le fruit que des recherches faites sur les lieux avec liberté et tranquillité entière.

Les nations de l'Asie centrale peuvent se diviser en

(1) On n'a qu'à ouvrir les Abrégés de géographie par Cross, Robert, Ossude et autres, dont on nous a remis des exemplaires, mais qui, n'offrant rien de nouveau, ne fournissent pas matière à des extraits.

trois grandes familles ou races, les Tatars, qui aiment mieux s'entendre nommer Turks; les Mongols, ou, si l'on veut, les Mongoux, et les Mantchoux. Confondre ces nations sous le nom de Tartares, c'est comme si l'on confondait les Maures et les Arabes avec les Nègres.

Les Tatars occupent les contrées qui s'étendent à l'est et nord-est de la mer Caspienne; contrées qui seules ont le droit de porter le nom de Tartarie, quoiqu'elles soient plus connues dans les écrits des Orientaux sous le nom de Turkestan ou pays des Turks. Les colonies tartares et turques se sont répandues sur les bords du Wolga et sur les rivages de l'Archipel; elles s'y sont en partie mêlées avec les peuples de l'Europe et de l'Asie occidentale. Mais même les hordes tartares les moins mélangées offrent dans leur physique des traits et des formes assez analogues aux idées des Orientaux sur la beauté : l'Européen même n'oserait les qualifier de difformes. Le pays des Tatars, quoique mal cultivé, n'est pas condamné par la nature à une éternelle stérilité; témoin le coton, qui est originaire de la petite Bucharie; témoin le royaume florissant de la Bactriane, que les Grecs fondèrent sur les mêmes lieux où, dix siècles plus tard, Samarcande devint l'école de la sagesse de l'Orient. Même dans les montagnes à l'est du lac Palcati, les Igours, ancienne nation turque, formaient, deux siècles avant Jésus-Christ, un état civilisé.

Les Mongols habitent ce vaste plateau qui occupe le centre de l'Asie, et dont les montagnes de la Sibérie, de la Tatarie et du Tibet ne sont que les gradins : plateau qui, bien que semé de quelques îles de verdure, n'offre en général qu'un désert inaccessible à l'agriculture, aux arts et à la civilisation. Les Mongols proprement dits, divisés en horde jaune ou Kalkas, et horde noire ou Scharra, toutes les deux au nord-ouest de la Chine; les tribus des Buriactes, sur les frontières de la Sibérie, vers le

lac Baikal ; enfin les quatre hordes confédérées des Kalmouks, auxquels une erreur avait donné le surnom d'Eleuths, toutes ces diverses nations mongoliques, dis-je, parlent la même langue, quoiqu'en plusieurs dialectes; toutes elles se distinguent du reste du genre humain par une constitution physique bizarre et difforme. La tête carrée, le nez écrasé, les yeux petits et enfoncés, les pommettes saillantes, les cheveux plats et durs comme du crin, les jambes grèles et courbes : voilà les traits dont la nature marâtre a marqué cette race, et que l'influence d'un climat plus doux n'a pu entièrement effacer chez leurs descendans, en Indostan et à la Chine.

Beaucoup mieux partagée du côté des qualités physiques, la race long-temps ignorée des Mantchoux occupe aussi une région moins triste, moins aride que la Mongolie. Sur les bords du lac Baikal, dans les monts de la Daourie, le long des rivages du fleuve Amour (ou plus exactement Yamour), s'étendent des contrées froides sans doute, et aujourd'hui presque incultes, mais dont les superbes forêts, les mines importantes, les plantes et animaux utiles, enfin l'heureuse position sur un grand fleuve navigable, à la proximité de l'immense Océan oriental, semblent appeler l'industrie humaine, et promettre des succès brillans au génie courageux qui oserait y faire naître la civilisation. Aussi le gouvernement russe a les yeux ouverts sur cette contrée, partagée entre la Russie et la Chine par un traité que la perfidie chinoise arracha à des ambassadeurs russes surpris ou intimidés, et sur la validité duquel on a souvent élevé des doutes. Les peuples du territoire russe ont reçu de leurs maîtres le nom de Tunguses; mais leur langue et leur constitution physique démontrent qu'ils sont de la même nation qui, sur le territoire chinois, porte le nom de Mantchoux.

Cette nation, reléguée vers l'extrémité orientale de l'ancien continent, et éloignée de la France de plus de

2,500 lieues, a été, pour ainsi dire, découverte par les missionnaires français à la Chine, principalement par les PP. Gerbillon, Parennin et Amyot, jésuites. C'est à ce dernier que l'on doit les matériaux du Dictionnaire mantchou-français, publié par le savant, l'infatigable Langlès; on lui doit encore l'explication de l'Alphabet mantchou, composé de 1400 groupes de lettres, exprimant chacun une syllabe. Frappé de la difficulté d'apprendre et de retenir cette foule de signes, qui pourtant est bien moindre que celle des signes chinois, M. Langlès l'a réduite, par une analyse aussi pénible qu'ingénieuse, à vingt-neuf caractères alphabétiques. C'est de ce travail de M. Langlès que nous annonçons la troisième édition.

On ne s'attend sans doute point à ce que nous donnions ici un rapport détaillé sur des recherches qui, pour être rendues intelligibles, exigeraient l'emploi des caractères mantchoux. Aussi nous nous bornerons à faire sentir l'utilité dont ce travail doit être pour les progrès des connaissances humaines.

Les Mantchoux ont conquis l'immense empire de la Chine; ils y ont joint la Mongolie, le Tibet; en un mot, un tiers de l'Asie. Déjà civilisés jusqu'à un certain point avant leur entrée dans la Chine, ces conquérans ont su apprécier les lumières des peuples que le sort des armes leur avait soumis. Les empereurs mantchoux de la Chine ont fait traduire dans la langue de leurs compatriotes tous les ouvrages remarquables composés en chinois. Nous pourrons donc, au moyen de la langue des Mantchoux, infiniment plus facile et plus précise que le chinois, apprendre à connaître tout ce que les lettres de la Chine savent sur l'histoire de l'Asie centrale, c'est-à-dire sur l'histoire d'une sixième ou septième partie du genre humain. En joignant ces lumières à celles que nous promet l'étude de la langue sacrée des Hindous, on peut espérer de voir l'histoire de l'Asie enrichie de quelques vérités nouvelles,

ou du moins débarrassée de beaucoup de conjectures et de fables. Dût-on même échouer dans l'intéressante tentative de découvrir la vraie histoire des peuples les plus nombreux, les plus singuliers, et peut-être les plus anciens du monde, ces recherches nous auront toujours fait connaître à fond quelques langues peu connues, dont la comparaison fournira des idées nouvelles aux philologues; et la géographie se sera agrandie de quelques notions nouvelles sur des pays et des peuples d'autant plus curieux à examiner, qu'ils ont moins d'analogie avec les objets plus rapprochés de nous.

Je parle ici à la partie éclairée du public, aux vrais philosophes, à ceux qui, voyant dans les diverses branches des études autre chose que de simples *métiers*, n'en mesurent point l'importance d'après l'utilité matérielle et directe dont elles peuvent être à la société politique, mais d'après le degré d'influence qu'elles peuvent exercer sur le développement harmonieux de toutes les facultés intellectuelles et morales de l'homme : développement qui seul constitue la véritable civilisation. C'est ce rapport intime avec notre être intellectuel qui fait trouver à tous les esprits bien nés un charme si puissant dans les lectures historiques et géographiques. L'homme « est le plus » digne objet d'étude pour les hommes. » La justice, la reconnaissance même m'obligent d'ajouter que le nombre des esprits semblables doit être assez considérable en France, puisqu'à une époque où pendant plusieurs années il n'a existé que l'ombre d'un enseignement public d'histoire et de géographie, le goût national se porte néanmoins avec une noble obstination vers ces mêmes études historiques et géographiques, proscrites ou du moins flétries par le double fanatisme de ceux qui préfèrent les jolies phrases à toute espèce de connaissances, et de ceux qui ont voué un culte exclusif aux sciences exactes.

SUR LA HONGRIE.

Tableau géographique et politique de la Hongrie et des pays qui en dépendent, par M. Demian; traduit de l'allemand, publié par MM. Roth et Raymond.

(23 octobre 1809.)

La Hongrie et les pays qui en dépendent forment, pour ainsi dire, un muséum de peuples divers : ceux-ci originaires du centre de l'Asie, ceux-là venus de l'Europe occidentale; les uns encore sauvages, les autres rapprochés de la civilisation ou même sur le point de prendre un rang éminent parmi les nations policées.

Les vagabonds nommés en allemand *Zigeunes,* en anglais *Gypsy's,* c'est-à-dire Egyptiens, et en français *Bohémiens,* occupent le dernier degré parmi les sauvages de l'Europe. Cette peuplade, éparse dans les forêts, errante dans les villages, adonnée à des jongleries censées magiques, et qui au fond subsiste de vols, descendrait, selon l'opinion la plus savamment exposée, des habitans de l'Indostan. Il est vrai qu'on a prouvé une grande affinité entre l'idiome de ces vagabonds et le dialecte parlé dans la province de Moultau; mais il s'y trouve également beaucoup de mots slavons; et il se pourrait bien, malgré les savantes dissertations de M. Grellmann (1), que cette peuplade fût le reste des *Sigynnæ,* anciens habitans d'une partie de la Hongrie, selon Hérodote.

Une autre nation, à moitié barbare, compte près d'un million d'habitans en Hongrie et Transylvanie; c'est celle des Valaques ou Walaches. Je regrette que les traducteurs du Tableau de la Hongrie n'aient pas complété les notions que M. Demian donne à l'égard de ce peuple. Les

(1) *Dissertation sur les Egyptiens et les Zigeunes,* par Grellmann, traduite de l'allemand en anglais.

chapitres sur les Croates et les Esclavons sont plus satisfaisans; ils font dignement suite à une description physique des Alpes de la Croatie, qui n'est pas de nature à être extraite ici, mais que je dois recommander à l'attention de ceux qui s'occupent de géographie naturelle.

Les Croates, surtout les montagnards, et parmi ceux-ci les Licaviens, sont un peuple robuste, brave, infatigable à la guerre et à la chasse, mais incapable d'un travail régulier. Les enfans boivent de l'eau-de-vie en guise de lait; les jeunes garçons s'amusent à lancer des pierres qu'autre part un homme ne soulèverait qu'avec peine. Doués d'un odorat très-fin, ils suivent une troupe ennemie à la piste, comme des limiers. Quoique depuis long-temps convertis à la religion chrétienne, soit catholique, soit grecque-orientale, ils conservent divers usages qui doivent leur origine au paganisme. Nous allons décrire les coutumes de ce peuple à l'égard des mariages.

Quand un jeune homme a choisi une jeune fille pour son épouse, il la fait demander solennellement aux parens par deux envoyés. Si les parens ne la refusent pas, il va en personne faire la proposition de son alliance à la fille. Après que les parens et la future elle-même ont donné leur consentement, on arrange en présence de toute la famille les articles du contrat. Une semaine avant le jour fixé pour le mariage, le prétendu envoie ses amis, qu'on nomme *zazivachi*, inviter les convives qui doivent être de la noce. Les amis, pour faire ces invitations, doivent être à cheval; et parmi les convives, ils en choisissent dix ou douze pour aller chercher la fiancée : ceux-ci s'appellent *szvati*. Un d'entre eux est nommé enseigne, *zastaonik*, et porte une bannière avec deux aides nommés *kumi;* un autre commande tout le cortége, sous le nom de *staraschina*, ou ancien. La même chose s'observe de la part de la promise, dont les zazivachi ont aussi à inviter la fille d'honneur. Il faut souvent plusieurs jours

pour toutes ces invitations, particulièrement dans les montagnes, où les habitations sont très-écartées les unes des autres. Partout où les zazivachi arrivent, on les régale avec du vin, du *schliwowitza* (eau-de-vie de prunes), du fromage, du beurre, etc.

Les convives, appelés *szvati*, arrivent la veille des noces dans la maison du fiancé, qu'ils accompagnent à cheval chez l'accordée pour faire, avec la fille d'honneur, la couronne nuptiale. Ils annoncent leur arrivée par des coups de fusil et de pistolet qui se répètent pendant le souper, après lequel tout le monde se retire. Le lendemain, tous les szvati sont tenus de paraître à cheval devant la maison de l'épouseur. Le zastaonik ouvre la marche avec son drapeau; après lui suivent les kumi; ensuite les szvati deux à deux; le staraschina dirige la marche du cortége, qui est fermée par un cheval chargé de provisions. Avant d'arriver à la maison de l'épousée, on fait deux ou trois haltes pour que le cortége, réuni en cercle, puisse se rafraîchir. A quelque distance de la maison, celui qui a le meilleur cheval part en avant pour porter à la promise un mouchoir blanc qu'elle rend aussitôt à l'ambassadeur, qui le rapporte au cortége. Ordinairement on en fait cadeau au staraschina. Après cette cérémonie, l'on fait encore une halte; l'on mange et l'on boit. Lorsque le cortége approche de la maison de la future, la fille d'honneur sort et va au-devant, tenant à la main une pomme couronnée de fleurs, qu'elle enfonce sur le fer du drapeau du zastaonik. Les deux fiancés se mettent à genoux pour recevoir la bénédiction et les avis paternels; ensuite tout le cortége prend le chemin de l'église. La marche se fait au son des instrumens; la fiancée qui, dans quelques endroits porte un voile, est à cheval, escortée de deux szvati. Les filles d'honneur montent en croupe derrière les hommes.

Après la bénédiction nuptiale, le cortége va à la mai-

son du fiancé. Dès qu'on y est arrivé, l'épouse jette des noix et des figues sur le toit : cet usage est pris du paganisme, où l'on faisait cette cérémonie pour apaiser le dieu noir, *Tchernbog*, et afin, disait-on, de préserver la maison des incendies. Dans les contrées méridionales, l'épousée jette des amandes et des noix aux spectateurs, pour indiquer l'abondance qui va régner dans son ménage.

Après le repas nuptial, les danses et les autres réjouissances, on voit vers minuit un jeune homme que la mariée appelle son *junak*, c'est-à-dire héros, lui enlever avec son sabre la couronne nuptiale de dessus la tête ; les kumi la conduisent alors dans la chambre à coucher. Dans quelques contrées, il est d'usage que les kumi attendent devant la porte de la chambre jusqu'à ce que l'époux, par un coup de pistolet, ait annoncé qu'il a trouvé son épouse intacte. Les kumi répondent par leurs armes à feu, et tout le monde se retire. Le lendemain, la nouvelle mariée est la première debout; son devoir est de nettoyer et d'arranger la maison; elle sert les convives à déjeûner, avant lequel, accompagnée de tout le cortége, elle va puiser de l'eau pour faire laver les mains à toute la compagnie. Les szvati jettent ordinairement dans la cuvette de petites pièces d'argent dont ils font cadeau à la jeune épouse.

La première chose dont les Croates s'occupent après le décès d'un de leurs parens, c'est d'aller tout de suite en avertir le curé, afin qu'il fasse sonner toutes les cloches de la paroisse. Le peuple, superstitieux à l'excès, croit fermement que le son des cloches facilite le voyage des âmes dans l'autre monde. Dans le cordon militaire, on dépose aux pieds du mort ses armes et sa pipe chargée de tabac. Ensuite, le chef de la maison prononce un éloge funèbre, auquel les parens répondent d'une voix lamentable, et les amis du décédé en faisant l'énumération de

ses exploits et de ses vertus. Pour le convoi, on loue une *pleureuse :* il y a des femmes croates très-habiles dans cet exercice et qui s'en acquittent parfaitement. Cette femme entonne les cantiques funèbres, auxquels toutes les personnes du cortége répondent en poussant des cris plaintifs et en se tordant les bras. Ces chants funèbres sont tous à la gloire du défunt : on célèbre sa valeur dans les combats, sa force et sa beauté, si c'est un jeune homme ; on l'appelle à grands cris par son nom ; on lui reproche de s'être laissé mourir sitôt, lorsqu'un heureux mariage allait combler ses vœux ; on lui dit que son amante au désespoir va le suivre au tombeau. On s'entretient avec lui comme s'il pouvait encore répondre ; ses camarades lui demandent pourquoi il les a délaissés ; comment ils pourront vivre désormais sans lui ; ils lui disent : « A quoi » serviront maintenant ses pistolets, son hanshar, ses » armes ? Tu ne te pareras plus de ton beau dolman » rouge ! Ame chérie, as-tu faim ? as-tu soif ? Salue de » notre part les âmes de nos parens que tu vas voir dans » l'autre monde, et rends-leur compte de l'état où se » trouve à présent leur famille. »

Il règne parmi les Esclavons un usage qui rappelle ce siècle des patriarches dont la sainte Ecriture nous a tracé des tableaux si touchans. Les fils ne partagent jamais entre eux les champs qu'ils reçoivent de l'héritage de leur père ; toute la famille reste réunie et jouit en communauté de la succession : c'est ce qui fait que l'on trouve souvent des familles fort nombreuses, où il y a jusqu'à vingt couples d'époux qui vivent ensemble avec leurs enfans dans la même maison. Tous les membres de cette famille se rassemblent pour choisir un chef qu'ils nomment *stareschina* (le plus vieux). Dans ce choix, ils suivent presque toujours les derniers conseils du défunt, qui recommande ordinairement un membre de la famille pour être son successeur. Il arrive aussi assez souvent que

le choix tombe sur de jeunes parens. Toute la famille respecte ce chef comme un père et le craint comme un supérieur; il exerce une autorité absolue sur tous les individus, hommes et femmes; il gouverne toute la maison; il récompense et il punit; il est le dépositaire des propriétés; il administre le bien, distribue et dirige les travaux, pourvoit à tous les besoins de la famille, dont il est aussi le représentant; mais s'il s'acquitte mal de ces devoirs, il arrive qu'on le destitue de sa place. Une femme, nommée comme chef de la maison par tous les individus de la famille, est à la tête du ménage et dirige les travaux domestiques. On mange en commun, d'abord les hommes, puis les femmes, et à la fin les enfans.

Ces extraits confirment, nous le pensons, l'éloge que nous avons fait du Tableau de la Hongrie. C'est dommage que le traducteur n'ait pas resserré le style de l'auteur, généralement diffus et trivial; toutefois le style de M. Demian vaut bien celui de Staunton, de Weld, de Broughton ou de tel autre; les détails de statistique ne sont pas plus secs que les détails nautiques, et les renseignemens qu'offre ce livre sont plus neufs que ceux que contient maint voyage à la mer du Sud.

NOTICE SUR CADIX.

(12 mars 1810.)

Les rivages qui s'étendent depuis les embouchures du Guadalquivir jusqu'au détroit de Gibraltar présentent aux flots de l'océan Atlantique une masse de roches calcaires remplies de coquillages, et qui, bien que molles dans la carrière, durcissent par le contact de l'air et de l'eau. Une partie de cette plage de rocs et de sable a fait place à un bras de mer qui, séparant du continent une lisière de terrain, forme, en se dirigeant du nord au sud, la *baie de Cadix*, la *baie de Puntales*, et la rivière de *Saint-*

Pierre. L'ouverture de la première baie est très-large, mais semée d'îlots de roche ; on ne pénètre dans la seconde qu'en passant entre deux pointes de terre, éloignées de moins de 500 toises l'une de l'autre ; enfin la rivière de Saint-Pierre n'est qu'un canal navigable de si peu de largeur, qu'on le traverse sur un pont de cinq arches nommé le pont de Suazo : la longueur de ce canal, avec ses courbures, dépasse 3 lieues ; il y a 25 pieds d'eau à la haute marée.

L'*île de Léon*, que ce bras de mer détache du continent, se compose proprement de deux : l'île proprement dite, et celle de *Cadix*, jointe à la première par un isthme étroit que la mer couvrirait entièrement à la haute marée, si l'on n'y avait construit une chaussée élevée. Il résulte de ces dispositions locales, que l'île de Léon est bien véritablement une île, sans être pour cela inaccessible, tandis que la petite péninsule où se trouve Cadix offrirait les avantages d'une île aussitôt qu'on aurait coupé un isthme d'environ 150 toises. Nous pensons donc qu'il faut considérer la péninsule de Cadix comme l'île *Gadir* des anciens, et qu'on doit chercher l'île *Erythia* dans l'île de Léon proprement dite. Les auteurs les plus anciens, comme Hérodote et Scylax, placent ici ces deux îles, en attribuant à celle d'Erythia des pâturages si abondans, que l'on n'osait y laisser long-temps le bétail, crainte de le voir périr d'embonpoint ; tableau qui, sauf quelque exagération, peut convenir aux parties basses de l'île de Saint-Léon. Mais la jonction de ces deux îles a dû avoir eu lieu très-anciennement, puisque Méla, né sur les lieux, cherchait Erythia sur les côtes de la Lusitanie, n'en voyant aucune trace près de Cadix. Le savant Bochart prend le parti violent, mais décisif, de faire engloutir cette île Erythia par l'océan Atlantique.

La ville actuelle de Cadix n'occupe pas exactement l'emplacement de l'ancienne Gades, puisque la basse

marée de l'an 1731 fit découvrir à l'ouest de l'enceinte moderne des ruines d'édifices engloutis par la mer; cependant, en lisant dans Strabon que l'ancienne Gades, même dans sa plus grande splendeur, et après avoir été agrandie par Cornelius Balbus, n'eut que 20 stades de circonférence, on reste convaincu que l'espace où s'élève la ville n'avait pas une étendue considérablement plus grande alors qu'aujourd'hui. Les maisons, très-serrées, étaient déjà, dans l'antiquité comme de nos jours, pourvues de citernes destinées à rassembler les eaux pluviales; on n'en a pas d'autre, si ce n'est celle que fournissent quelques puits, mais elle est saumâtre. Les habitans achètent aujourd'hui l'eau qu'ils boivent, à *Puerto-Santa-Maria*, sur le continent. Les arbres même dont on a voulu embellir les promenades publiques n'y semblent croître qu'à regret. Mais à l'exception de l'eau et de la verdure, Cadix réunit tout ce que produisent les diverses parties du monde : l'Europe entière y portait les produits de ses manufactures; l'Amérique donnait en échange ses métaux précieux; on voyait entassé dans les mêmes magasins le fer de la Suède et les cuirs de la Patagonie, les thés de l'Asie orientale et le cacao du Nouveau-Monde. Les richesses que ce vaste commerce, même mal dirigé, laissait parmi les habitans de Cadix, leur permettait de se livrer aux jouissances du luxe. On vit les Gaditains, à l'exemple de leurs ancêtres, bâtir une maison de plaisance après l'autre, dans le bourg de *Chiclana* et la ville de *Isla-de-Léon*. C'est là qu'au sein des plaisirs, les négocians oubliaient pour quelques instans leurs spéculations et les mines du Mexique; cependant il ne paraît pas que la moderne Gades ait approché de la voluptueuse mollesse par laquelle se distinguait l'ancienne ville phénicio-romaine. Juvénal et Martial nous apprennent que Rome elle-même applaudissait avec enthousiasme les lubriques talens des danseuses que Gades fournissait

de préférence aux théâtres de la capitale du monde. S'il était convenable d'expliquer ici des vers que sans doute Quintilien ne voulait pas qu'on expliquât à ses élèves, nous prouverions que le *fandango* était déjà très-perfectionné parmi les anciens Gaditains.

Ce n'est point à Cadix que se trouvent les établissemens de la marine militaire ; la baie de Cadix, mal défendue par des forts dont le feu ne se croise point, est ouverte à un ennemi ; et les fortifications de la ville, entourée d'eau de trois côtés, ne passent pas pour être redoutables. Mais l'entrée de la *baie de Puntales* est garantie contre une attaque hostile par trois forts suffisamment rapprochés les uns des autres : c'est au fond de cette baie que les vaisseaux de guerre sont armés et désarmés ; c'est là qu'à plus de deux lieues de Cadix, on trouve, sur un îlot nommé la *Carucca*, les principaux magasins et arsenaux de la marine. Ces établissemens ne sont séparés du continent que par un étroit canal et quelques marais ; ils ont au nord, sur la terre ferme, le bourg *Puerto-Réal*, et au midi, dans l'île, le bourg de *Isla-de-Léon* qui mérite plutôt le rang de ville, puisque, selon M. de Bourgoing, on y compte plus de 40,000 *communians*. On pourrait, d'après cette donnée, évaluer la population à 50,000 âmes au moins ; mais peut-être la liste des communians à *Isla-de-Léon* se grossit-elle de tous les habitans de Cadix qui y passent la belle saison. Toutefois, cette ville ne le cède qu'à Cadix elle-même, qui, d'après la géographie d'Espagne par le savant *Isidoro Antillon*, compte 70,000 habitans. C'est à *Isla-de-Léon* (1) que se rassemble l'Académie des gardes-marines, et que se trouve l'observatoire de la marine, muni d'excellens instrumens, et où plusieurs officiers s'occupent des travaux astronomiques ainsi

(1) Voici la position de cette ville, qui est omise sur beaucoup de grandes cartes : latitude, 36 degr. 27 m. 45 s. ; longitude, 2 degr. 28 m. 31 s. ouest de Madrid. (Antillon.)

que de la composition des *almanachs nautiques* dans le genre de la connaissance des temps.

La ville d'Isla-de-Léon offre un aspect plus riant que la plupart des villes d'Espagne ; les rues sont ouvertes et bien percées ; les maisons ne sont ni trop élevées ni trop rapprochées ; enfin, quoique rien ne rappelle ici les agrémens de la campagne, la ville paraît charmante à ceux qui sortent des rues sombres et étroites de Cadix. Les anciens Gaditains avaient également senti le besoin de se mouvoir avec un peu plus de liberté que ne permettent les localités de Cadix ; ils avaient bâti une ville qu'ils nommaient quelquefois *Gades-Didyme*, c'est-à-dire jumelle de Cadix ; mais on n'a pas assez de témoignages clairs et positifs pour décider si cette ville était située sur l'emplacement d'Isla-de-Léon. On n'est pas non plus d'accord sur la position qu'occupait le fameux *temple d'Hercule*, où se trouvaient les deux colonnes que d'autres ont cru identiques avec les montagnes de Gibraltar et de Ceuta.

Les terrains qui bordent immédiatement le golfe sont des marais couverts de plantes salines ; mais dans l'intérieur il s'élève des collines et des montagnes où l'olivier croît dans l'état sauvage et domestique. Au nord, les superbes vignobles de *Xerès* et de *Rota* étalent au soleil du midi leurs rians coteaux. C'est à leur pied que l'on voit la ville de *Puerto-Santa-Maria*, ville considérable et bien bâtie, mais entièrement ouverte : c'est la résidence du capitaine-général de l'Andalousie. On lui donne 16 à 20,000 habitans.

Il y a, parmi les rivières de ce canton, plusieurs qui roulent des eaux salées, ou du moins très-saumâtres. Le *Guadalète*, qui a dû former quelques attérissemens dans la baie de Cadix, doit sa célébrité à une autre circonstance : c'est sur ses bords ensanglantés que les Maures anéantirent la puissance des Visigoths, long-temps maîtres de l'Espagne.

Le climat de Cadix est sans doute un des plus chauds de l'Europe : cependant il l'est moins que celui de Malaga, et en général de cette côte du royaume de Grenade qui s'étend au pied des monts Alpujarras, côte où la canne à sucre mûrit parfaitement, et où, selon M. de Bourgoing, il existe encore des sucreries en activité. Les environs de Cadix ne sont pas abrités par d'aussi hautes montagnes, et la ville elle-même étant entourée d'eau, doit éprouver la bienfaisante influence des brises de mer. Deux grandes mesures de salubrité publique ont été proposées ; l'une était de dessécher et mettre en culture les marais qui bordent la baie ; l'autre était la construction d'un aquéduc qui, des montagnes voisines de Medina-Sidonia, conduirait à Cadix des eaux salutaires et abondantes. Il est probable que les exhalaisons des marais et la cherté de l'eau potable ont beaucoup contribué à étendre les ravages de l'épidémie dont Cadix, il y a peu d'années, fut l'horrible théâtre. Mais ne serait-il pas beaucoup plus avantageux de transporter toute la population et le siége du commerce à la ville d'*Isla de-Léon*, en abandonnant cette langue de terre triste et aride, où il a fallu élever un rempart très-coûteux pour empêcher l'Océan d'engloutir la cité que l'industrie humaine y a placée en dépit de la nature ? Les Phéniciens sans doute avaient eu raison de choisir cette position : ils venaient s'établir au milieu d'une nation étrangère dont ils avaient à se méfier ; mais Cadix, port espagnol, doit être apprécié d'après d'autres vues que ne le fut jadis Gades, comptoir et poste des négocians de Tyr.

QUELQUES TRAITS SUR LES SUÉDOIS.

(12 septembre 1810.)

§ 1^er^. La constitution physique des Suédois, surtout des gens du peuple, diffère singulièrement de province

en province. C'est en Westrogothie, et en général dans tout le royaume de Gothie, qu'on voit dominer les cheveux blonds, les yeux bleus, les tailles moyennes, sveltes et élancées; les physionomies pleines de franchise, de douceur et d'une certaine exaltation sentimentale, du moins parmi le beau sexe. En avançant au nord, on voit paraître les cheveux noirs, les yeux enfoncés, les regards plus farouches, mais aussi plus vifs, plus expressifs; les muscles prononcés, les os saillans, la taille gigantesque. Le Dalécarlien est le vrai modèle de cette race; mais on en retrouve déjà les principaux traits dans la Westmannie et dans l'Uplande. Les habitans de la Néricie, située entre la Suède propre et la Gothie, ont l'air sombre et taciturne : dans les traits de leur visage, la plus grande loyauté s'unit à la fierté, la méfiance et l'opiniâtreté. Plus on s'enfonce dans le nord de la Suède, et plus le véritable caractère de la nation se développe; plus on trouve d'hommes fiers et hospitaliers, sociables et mélancoliques, aimant beaucoup à vanter leur nation, et pourtant recevant les étrangers avec une politesse noble et prévenante, s'abandonnant tour à tour à des passions violentes et à des travaux extrêmement pénibles, entreprenant beaucoup de grandes choses, et se croyant capables de tout, même de ce qui évidemment surpasse leurs forces.

Le peuple, en Suède, est très-attaché à sa religion; il ne néglige aucun acte du culte, et regarde avec mépris ceux qui affectent les airs d'esprit fort. Il y avait autrefois dans chaque église de Suède un inspecteur chargé de veiller à ce que chacun écoutât avec attention, et en silence, le sermon quelquefois un peu long : si quelqu'un s'endormait, l'inspecteur le touchait avec une longue hallebarde dont il était muni.

Dans les provinces les moins peuplées il règne encore des superstitions qui remontent aux temps du paganisme. On croit les montagnes remplies de pygmées industrieux,

bienveillans et possesseurs de beaucoup d'or et d'argent; on croit entendre la harpe que fait résonner, dans le silence de la nuit, le génie du fleuve ; on voit danser des fées, à la clarté de l'aurore boréale, sur la prairie émaillée de fleurs.

L'irréligion est assez répandue dans les villes, et même parmi les ministres du culte ; mais une sorte de pudeur, le respect des convenances, et même la politique nationale, empêchent l'incrédulité de lever le front en public.

La Helsingie, située à 63 degrés de latitude boréale, ne jouit pas d'un sol très-fertile ni d'une température particulièrement favorable ; telle est pourtant l'industrie éclairée de ses habitans, qu'ils ont transformé cette province en un des pays les plus heureux qu'il y ait en Europe. Leurs propres blés les nourrissent toute l'année ; ils tirent de leurs montagnes, couvertes d'herbes aromatiques, les mêmes avantages que la Suisse de ses Alpes ; ils ont en abondance du beurre et des fromages excellens. Quoiqu'il n'y ait point de nobles dans cette province, la chasse y est si bien réglée que les forêts ne se dépeuplent point de gibier exquis ; elles fourmillent surtout de divers oiseaux. Les rivières sont remplies de saumons et d'autres bons poissons. L'Helsingien n'a besoin d'aucune importation étrangère ; au contraire, son chanvre et son fer rendent les autres nations tributaires. Les maisons de paysans ne laissent rien à désirer sous le rapport de la solidité et de la commodité ; on y voit souvent neuf à dix chambres, propres et bien fournies de meubles, à la vérité très-simples ; chez les riches, il y a ordinairement une chambre remplie de plus de linge et d'habits que la famille n'en pourrait user dans un siècle. L'Helsingien ne le cède peut-être pas en bravoure au Dalécarlien, quoiqu'il s'en vante un peu moins : il va souvent à la chasse de l'ours ; il n'est pas rare de voir une simple bergère des montagnes d'Helsingie, défendre avec succès, contre un de ces animaux féroces, le troupeau confié à sa garde : il est vrai

qu'une vieille superstition veut que l'ours ne peut rien contre une vierge.

C'est dans les provinces les plus isolées que l'hospitalité suédoise se montre dans le plus beau jour. Le voyageur qui sait parler la langue du pays, et se conformer à ses usages, n'éprouve nulle part plus de plaisir que dans les hautes vallées de la Suède septentrionale. Les curés, qui souvent jouissent d'une grande aisance, les nobles et les propriétaires des mines, s'empressent de recevoir l'étranger honnête; ils éprouvent un noble orgueil en lui faisant remarquer soit les beautés majestueuses de la nature, soit les travaux audacieux de l'homme; en peu de jours il est comme membre de la famille; il partage les jeux de la jeunesse; les femmes se disputent à qui l'aura pour danseur; les vieillards discutent avec lui les intérêts de l'Europe et ceux de leur patrie. On l'empêche de partir; et si on ne peut plus le retenir, on le fait conduire ou même on l'accompagne jusqu'à l'endroit voisin où, sur la seule recommandation de son premier hôte, il trouve une réception non moins amicale. Dans les villes, dans les contrées maritimes, et le long des routes les plus fréquentées, cette simplicité patriarcale n'existe plus; on y essuie comme ailleurs des tromperies, des exactions, de la malveillance; on y voit, de temps à autre, un postillon insolent, un hôte malhonnête; mais, au total, la Suède est, avec la Norwége, le pays de l'Europe où l'on voyage avec le plus d'agrément et de sûreté. On peut confier sa malle à un postillon, à un batelier dont on ignore le nom, sans craindre de la perdre.

Quoique dans les grandes villes on trouve beaucoup d'individus à qui la langue française ou anglaise est familière, il est certain qu'un voyageur ne saurait apprécier les Suédois s'il ne parle pas leur langue. Il lui sera du moins très-utile d'exprimer hautement les regrets qu'il éprouve de ne pas savoir parler suédois. Cette brave na-

tion regarde avec raison sa langue, sa littérature, ses poètes et ses orateurs comme la portion la plus sacrée de ses propriétés nationales. Les Suédois même qui, dans leurs voyages en France et en Italie, ont paru le plus faire abnégation de ce sentiment national, y reviennent dès qu'il respirent de nouveau l'air de leur patrie.

Un Italien ou un Français du Midi peut, avec quelque raison, redouter le froid rigoureux de la Suède, la rareté des fruits, la cherté extrême des vins, des denrées coloniales, et de tout ce qui est nécessaire à la vie d'un gourmand. Il faut savoir s'accommoder des circonstances locales du pays où l'on peut vivre. On ne trouve en Suède ni l'*aria cattiva* (1), ni les auberges sales, ni les tarentules, ni les lazzaroni de la belle Italie. La promptitude avec laquelle le voyageur est servi en Suède, la beauté des routes, les précautions ingénieuses qu'on prend contre les intempéries de l'air, la bienveillance avec laquelle on est reçu, les aspects pittoresques, imposans, extraordinaires dont on est environné, tout concourt à faire oublier au voyageur les rigueurs de la saison ou la simplicité des alimens.

(21 septembre 1810.)

§ 2. L'été de Suède présente, dans sa courte durée, un spectacle bien plus animé et plus attachant que les habitans de l'Europe méridionale ne se l'imaginent. La rapidité avec laquelle les neiges disparaissent et les champs se couvrent de verdure, fait ressembler la renaissance annuelle de la nature végétale à une opération magique : on voit de jour en jour, et presque d'heure en heure, le feuillage se développer, les herbes s'élever, les fleurs éclore. Ici (c'est de la Iemtie que parle le voyageur), ici les neiges restent perpétuellement sur les sommets des

(1) Le mauvais air.

Alpes voisines qui séparent cette province de la Norwége. La vive et éblouissante blancheur de ces pics altiers qui, le matin et le soir, se colorent de mille reflets d'or et de pourpre, contraste merveilleusement avec l'azur des nombreux lacs dont le pays est entrecoupé, avec l'écume argentée des torrens, les sombres forêts de pins, le tendre feuillage des bouleaux et l'éclatante verdure des prairies émaillées de fleurs qui brillent des plus vives couleurs; ajoutez à ce tableau les troupeaux bondissans, les cris d'une foule d'oiseaux sauvages, et le son des cloches dans les villages semés le long des lacs et des rivières. C'est une autre Suisse; mais on ne connaît point dans le Midi la douce clarté d'une matinée ou d'une soirée du Nord, cette lente disparition des rayons du soleil réfléchis dans un océan de nuages pourprés, et ces nuits encore embellies d'une faible lueur du crépuscule, au moment où déjà l'aube matinale se montre dans l'Orient.

Les habitans de la Iemtie n'ont plus ni les formes gigantesques, ni le sombre regard et les cheveux bruns des Dalécarliens; ils ont la taille svelte, le corps agile, la chevelure blonde des Norwégiens, avec qui ils ont même plus de relations de commerce qu'avec le reste de la Suède. La ville de Trondhiem en Norwége est leur principal marché; ils s'y rendent par caravanes de 3 à 400 hommes et de plus de 1,000 chevaux. C'est un spectacle fort singulier que celui d'une caravane semblable; le chant joyeux des paysans et le hennissement des chevaux annoncent de loin cette suite de traîneaux qui glissent avec la rapidité de l'éclair sur les neiges et les glaces. C'est au plus fort de l'hiver que les hommes et les animaux de ces contrées boréales développent le plus leur vivacité, leur impétuosité et leur hardiesse naturelle.

Vers le 62^{e} et le 63^{e} degré de latitude, les arbres fruitiers de la Suède méridionale ne prospèrent plus; le cerisier même n'est plus qu'un triste pygmée; mais la na-

ture a donné à ces contrées, et surtout à la Westrobothnie, une abondance d'arbrisseaux à baies qui les dédommagent de la privation d'autres fruits. Outre les diverses espèces de *vaccinium* et *rubus*, connues dans le reste de l'Europe, on trouve ici deux fruits délicieux qui appartiennent exclusivement aux parties les plus froides de la Scandinavie. Le *rubus arcticus* donne la baie la plus rafraîchissante, la plus aromatique, la plus délicate que l'on connaisse; elle tient le milieu entre la framboise et la fraise : toutes les tentatives pour la faire venir dans le midi de la Suède ont été infructueuses. Le *rubus chamæmorus*, espèce plus répandue, et qui descend jusqu'au 60e degré de latitude, fournit aux Suédois une espèce de limonade aussi saine qu'agréable. Il est impossible de se faire une idée de l'abondance de ces baies et des usages variés auxquels on les emploie. Quand on se rappelle encore que le saumon et la truite deviennent plus abondans, plus gras, plus fermes, à mesure que l'on avance dans la Westrobothnie, on est forcé de convenir que cette contrée, décriée comme une autre Sibérie, ne laisse pas d'offrir quelques consolations au voyageur qui ose y pénétrer.

Les Westrobothniens étaient, avant la dernière invasion ennemie, un des peuples les plus heureux de la terre. La beauté et la force physique distinguent ici l'un et l'autre sexe; l'amour du travail dont tout le monde est animé, l'ordre qui règne dans l'intérieur des familles, la propreté des maisons, la bonne intelligence entre les voisins, une hospitalité sans bornes envers l'étranger, une humeur gaie, un caractère entreprenant, telles sont les richesses réelles de cette tribu, voisine du cercle polaire. Les femmes relèvent leurs charmes naturels par la propreté et l'élégance de leur vêtement; le célèbre géomètre Maupertuis n'eut pas un si mauvais goût, lorsqu'il alla dans ce pays,

« Avec un quart de cercle, enlever deux Lapones. »

Ce n'étaient pas deux Lapones, comme dit Voltaire, mais bien deux Suédoises qui suivirent l'illustre académicien.

Dans ces provinces septentrionales, où il n'y a presque point de nobles et peu de négocians, le clergé forme la classe la plus fortunée et la plus respectée. Rien ne rappelle mieux la vie des anciens patriarches que l'existence d'un ministre d'une grande paroisse en Helsingie, en Iemtie ou en Dalécarlie. Il y a parmi ces ecclésiastiques de véritables pères de la patrie.

On peut citer plus de vingt ministres qui, chacun dans son canton, ont répandu par leur exemple les principes d'une bonne agriculture, et excité l'ardeur pour toute sorte d'entreprises utiles. Dans toute l'Angermanie on m'a nommé la femme d'un ministre, morte à l'âge de cent ans, et qui a introduit dans cette province la filature du lin, branche d'industrie qui était inconnue il y a soixante ans, et qui maintenant y entretient une aisance étonnante pour un pays aussi peu favorisé de la nature, et situé à 64 degrés de latitude.

Que j'éprouvai de sensations singulières en voyant à Upsala les maisons des professeurs, n'ayant en partie qu'un rez-de-chaussée et couvertes de gazon qui, dans l'été, offre un parterre fleuri! C'est donc dans ces cabanes, me disais-je, que les *Wallerius* et les *Cronstedt* ont fondé la minéralogie moderne, que les *Bergmann* créèrent la chimie et la géographie-physique, que les *Linnéus* posèrent les bases de la botanique! Le feu du génie ne s'éteint point au milieu des glaces du Nord; mais quel courage et quelle énergie ne faut-il point à une nation placée sous un climat si âpre, pour se maintenir avec succès au niveau des nations les plus civilisées?

Les voyageurs qui avant d'aller en Suède ont passé un hiver à Berlin, à Hambourg, ou même à Paris, doivent convenir, à moins qu'ils ne soient malades ou de mauvaise foi, que l'hiver de Stockholm n'offre ni de dan-

gers pour la santé, ni d'obstacles aux jouissances sociales. Le ciel n'y est point couvert de brouillards éternels comme en Allemagne; on n'y éprouve pas ces changemens fréquens et brusques, si ordinaires en Danemarck, en Hollande, et même dans le nord de la France; le froid sec et constant ne cause point cette sensation désagréable qui résulte d'une température humide et variable. La société à Stockholm est peu nombreuse, peu variée, mais au moins il y règne la plus franche gaîté.

On fait au plus fort de l'hiver des parties de campagne très-agréables : plusieurs centaines de traîneaux se réunissent au bord du lac Mælar; une musique militaire anime la caravane joyeuse, qui glisse en longues files sur les flots glacées; on revient, après le dîner, à la lueur des torches. Ceux qui ont assisté aux représentations des opéras donnés sous le règne de Gustave III assurent qu'elles ne laissaient rien à désirer; mais un état pauvre ne supporte point de dépense inutile, et les Suédois se contentent aujourd'hui de leurs comédies nationales.

L'époque de Noël est le signal de la joie dans tout le Nord; ce sont les Saturnales de la Scandinavie : il n'y a pas une maison, pas une cabane où l'on ne célèbre la veille de Noël; mais les anciennes coutumes, pleines d'une gaîté cordiale et en même temps de traces d'anciennes superstitions, ne sont plus observées dans les villes.

La faible population des villes de la Suède vient de ce que, dans ce pays, les villes ne sont guère habitées que par des gens occupés directement du commerce ou des fabriques; on n'y voit point cette foule d'oisifs qui, dans d'autres pays, viennent consommer au sein des cités leurs rentes, leurs pensions ou les revenus de leurs terres. La noblesse suédoise, livrée aux soins honorables de l'économie rurale, fière et heureuse dans ses terres, comme l'étaient les anciens Romains, ne se rassemble guère que

momentanément, soit dans la capitale, soit dans les chefs-lieux des provinces. Les fêtes de Noël et les grandes foires sont les époques de ces rassemblemens. Dans l'été on se réunit aux eaux de Mederi en Ostrogothie, et de Ramlosa en Scanie, ou auprès des camps d'exercice des régimens nationaux. Ces dernières réunions, fréquentes dans les provinces du Nord, offrent un caractère très-original; des dîners sous la tente et des bals en plein air succèdent aux évolutions militaires; le son du violon se mêle aux roulemens du tambour : la valeur et la beauté se partagent l'empire.

DE L'USAGE DES PATINS DE NEIGE

CHEZ DIVERS PEUPLES.

(14 octobre 1810.)

Dans sa description des pays caucasiens, Strabon dit que les peuples habitant les montagnes au-dessus de la ville de Dioscurias marchaient sur la neige au moyen de grandes sandales de bois attachées à leurs pieds. Le même usage existait dans la Médie et dans l'Arménie.

Chardin a retrouvé cet antique usage chez les Mingréliens. « Ils avaient, dit-il, à leurs pieds une manière de » sandales propres pour aller sur la neige, que je n'ai » vues qu'en ce pays-là. La semelle a la forme et la lon- » gueur d'une raquette sans manche, mais pas tant de » largeur; le réseau est aussi plus lâche et le bois est tout » rond. Cette chaussure les empêche d'enfoncer dans la » neige, car elle n'y entre pas plus d'un travers de doigt. » Ils courent fort vite avec, et ne laissent que de légères » traces et fort incertaines de la route qu'ils ont tenue, » parce que cette chaussure n'a ni devant ni derrière. »

Les Scritofinnes, placés dans la Scandinavie par Procope, Adam de Brême, et Paulus Diaconus, tiraient,

selon le dernier de ces auteurs, leur nom d'un mot « qui, » dans *leur langue barbare,* signifie *sauter,* parce que, par » le moyen d'une pièce de bois courbée, ils sautaient avec » une si grande légèreté, qu'ils surpassaient à la course » les animaux sauvages de leur pays. » On ne saurait s'empêcher de reconnaître ici les grands patins de neige en usage chez la plupart des nations de l'Europe et de l'Asie septentrionale.

Les voyageurs français, qui ont retrouvé le même usage chez les tribus sauvages du Canada, ont donné à ces patins ou grands soulièrs le nom de *raquettes.*

Mais le fait le plus curieux qui se rapporte à cette manière de voyager, c'est l'existence peu connue d'un très-bon *corps militaire* en Norwége, qui ne marche qu'au moyen de patins de neige. Ce corps est désigné sous la dénomination de *Skiœleber,* c'est-à-dire coureur-patineur; dénomination provenant de celle de *skie,* donnée à la planche longue, étroite et mince qu'on attache aux pieds pour glisser sur la neige.

La Norwége est pendant quatre à cinq mois couverte de neige; et à quelques lieues de distance des bords de la mer elle s'amoncelle si considérablement, qu'il devient impossible de sortir de la route frayée, soit à pied, soit à cheval. On est obligé de frayer de nouveau cette même route dès qu'une nouvelle neige vient de tomber; cela se fait à l'aide d'une machine en forme de charrue, pointue sur le devant et s'élargissant toujours vers le derrière : traînée par des chevaux, elle perce, elle aplanit la neige, et ouvre pour ainsi dire le chemin.

Malgré toutes ces difficultés, la chasse fut de tout temps fort exercée dans ce pays autrefois très-abondant en animaux féroces et toujours en bêtes fauves et en menu gibier; occupation que semblent d'ailleurs prescrire la brièveté des jours et la longueur de l'hiver.

Le Norvégien sentit dès les premiers temps la néces-

sité de trouver un moyen de sortir de sa cabane et de pouvoir parcourir les forêts dans toutes les directions et avec une grande célérité. Il imagina les *skier* ou patins. Ce sont deux planches larges comme la main, de l'épaisseur à peu près du petit doigt, un peu creuses en dessous au milieu, pour empêcher la vacillation et pousser en droite ligne. La planche attachée sous le pied gauche a dix pieds de longueur; celle qui sert au pied droit n'en porte que six environ; toutes deux sont courbées en haut aux extrémités, plus élevées cependant par-devant que par-derrière. On les attache aux pieds avec deux courroies appliquées au milieu d'elles, et pour cette raison on les laisse plus élevées et plus épaisses dans cette partie. La planche du pied droit est souvent doublée de peau de renne ou de peau de chien de mer, de sorte qu'en traînant successivement en droite ligne et parallèles les pieds armés de patins, la peau très-glissante avec le poil résiste cependant et donne un élan plus fort lorsqu'on appuie avec le pied à contre-sens, et que par là on fait hérisser le poil.

Il est certain qu'un patineur bien exercé, pour peu que la neige soit compacte, va plus vite en plaine, et continue sa marche rapide plus long-temps que ne ferait le meilleur cheval en trottant sur la plus belle chaussée. Lorsqu'il descend une montagne, il le fait avec une telle précipitation, qu'il est obligé de modérer son élan pour ne pas perdre haleine; il monte plus lentement parce qu'il est forcé d'aller en zig-zag; mais il arrive pourtant aussitôt au sommet que le meilleur piéton; et quelque peu de consistance que la neige ait acquise, il n'enfonce point.

L'expérience ayant prouvé que, malgré les obstacles multipliés par la rigueur de l'hiver, la Norwége a été souvent attaquée par l'ennemi, précisément dans cette saison, et cette manière de faire des courses sur patins

étant en usage, on songea bientôt à former un corps militaire des gens les plus habiles dans cet exercice.

Ce corps est composé de deux bataillons, l'un pour le midi, l'autre pour le nord; il est fort de 960 hommes.

L'uniforme actuel consiste en une courte veste verte, un surtout gris à collet jaune, un pantalon gris et un bonnet de cuir noir.

Les armes sont une carabine attachée avec une courroie qui passe sur l'épaule, un large couteau de chasse, un bâton long de trois aunes et demie, épais d'un pouce et un quart, et dont le bout est armé d'un fer pointu : à quelque petite distance, il est enchâssé dans un morceau de fer circulaire qui sert principalement à ralentir la course en descendant; le patineur le met alors entre ses pieds, le fait traîner ainsi ou à côté de lui, ou s'en sert pour se pousser en avant lorsqu'il faut monter; enfin, il en fait usage suivant le besoin et les circonstances. Ce bâton offre en outre un point d'appui au fusil, lorsque le patineur veut lâcher le coup.

Tout paysan norvégien tire à main libre, et manque très-rarement le coup.

Le corps des patineurs joint à cet exercice celui des chasseurs ordinaires, des troupes légères, dont il doit être regardé comme faisant partie; il en remplit toutes les fonctions : il n'en diffère que parce qu'il marche en patins, et cela lui donne sur eux un très-grand avantage.

Les patineurs se mouvant très-agilement et se trouvant par la hauteur de la neige à l'abri de toute poursuite, tant de la part de la cavalerie que de l'infanterie, peuvent poursuivre impunément la colonne ennemie en marche, et la harceler sans cesse des deux côtés de la route sans courir aucun danger. Quelques coups de canon ne feraient même aucun effet sur des patineurs éparpillés à la distance de deux ou trois cents pas, dont les mouvemens

d'ailleurs sont si prompts, qu'à l'instant où l'on croit les voir encore, ils ont déjà disparu pour reparaître quand on s'y attend le moins.

Lorsque l'ennemi vient à se reposer, c'est le véritable moment de la supériorité des patineurs : quelques précautions qu'on ait employées, on est toujours aux prises avec des troupes qui n'ont besoin ni de chemin ni de sentier, traversant indifféremment marais, lacs et fleuves, pourvu qu'il y ait de la neige; quand même la glace qui est au fond serait trop faible pour porter homme ou cheval, le patineur glisserait dessus par la rapidité de son élan. Aussi nul corps n'est plus propre en hiver à faire des reconnaissances, à donner des rapports sur l'ennemi, et même à remplir les fonctions de courrier. On pourrait cependant supposer qu'il leur serait difficile de se tourner, à cause de la longueur de leurs patins; mais il n'en est point ainsi : ils rétrogradent du pied droit auquel est attachée la planche courte, ils le mettent verticalement contre le pied gauche qu'ils lèvent alors, et le placent parallèlement au pied droit, et les voilà tournés; veulent-ils l'être entièrement, ils répètent la manœuvre.

Aux exercices ordinaires d'hiver, les patineurs se forment sur trois rangs, à la distance de trois pas entre les serre-files, et de huit pas de rang à rang, distance qu'ils observent dans tous leurs mouvemens, tant qu'ils ne sont pas éparpillés, afin de n'être point gênés dans l'usage de leurs patins. Lorsqu'il faut faire feu, le second et le troisième rang avancent vers le premier, de sorte que chaque carré forme un échelon à part.

L'attirail des patineurs, chaudrons, bouteilles, haches, bêches, etc., est transporté sur quelques traîneaux ou voitures placées sur patins, et qu'un homme seul traîne aisément à l'aide d'une courroie qui lui passe de l'épaule droite au côté gauche, comme celle d'un carabinier.

Le militaire, auteur de cette description intéressante, ajoute qu'on pourrait renchérir sur cette invention, en attachant à ce corps quelques petites pièces de campagne qu'on ferait traîner de la même manière que le bagage.

SUR LE PORTUGAL.

Manuel statistique et géographique du Portugal.

(29 octobre 1810.)

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Si je commençais un article de journal par ces mots: Le Portugal a été en quelque sorte découvert en 1798, par un voyageur venu de Rostock en Mecklenbourg; si je disais : Pour trouver un géographe qui sache à fond tout ce qu'on peut savoir sur ce royaume, il faut aller le chercher dans la ville anséatique d'Hambourg, beaucoup de gens me soupçonneraient de vouloir me moquer d'eux : rien n'est pourtant plus rigoureusement vrai, rien n'est plus facile à expliquer.

Les auteurs portugais qui ont écrit sur la géographie de leur patrie sont presque tous des religieux; aussi les bonnes notices que renferment leurs volumineux ouvrages s'y trouvent noyées dans un fatras d'érudition monacale; les moindres détails sur la vie d'un fondateur de couvens et d'églises leur paraissent préférables à tout ce qu'ils auraient pu nous dire sur les productions, les mœurs et l'industrie; au lieu de nous peindre les sites et les aspects du pays, ils donnent les catalogues des tableaux qui ornent les églises : aussi, peu de savans ont eu le courage de s'enfoncer dans la lecture d'un Caetano da Lima, d'un Castro, d'un Cardoso. Le Portugal a été jugé d'après les relations de quelques Anglais qui s'y rendaient pour renouveler sur les lieux connaissance avec les

vins d'Oporto et de Saint-Ubes. Un seul, parmi ces voyageurs, s'élève au rang d'un observateur soigneux et judicieux : c'est Murphy ; mais il était architecte, et consacrait comme de raison la plus grande partie de ses recherches à l'objet particulier de ses études. Des voyageurs français allèrent aussi s'amuser à Lisbonne ; on a distingué parmi ceux-ci un soi-disant duc de Châtelet, qui passe pour être dans le fait M. Cormatin : sa relation, intéressante par quelques notions nouvelles sur les colonies, le commerce et l'armée, offre des traces manifestes de légèreté ; rien n'y est approfondi. Les notes de M. Bourgoing sont excellentes, mais de peu d'étendue. Le médecin Ranque a heureusement rectifié et complété quelques parties du tableau esquissé par M. Cormatin.

Heureusement pour les Portugais et pour les amis de la géographie, ces relations superficielles et en général injustes et satiriques, ont été effacées par celle de M. Link. C'est en 1798 que ce botaniste allemand accompagna, dans un voyage de Portugal, M. le comte de Hofmansegg, savant également distingué dans les sciences naturelles. Les voyages des botanistes, et en général des naturalistes, servent beaucoup aux progrès de la géographie physique, et même à ceux de l'histoire morale des peuples. L'homme qui cherche des plantes ou des minéraux est forcé de pénétrer lui-même dans les vallées et les forêts les plus désertes : obligé de réclamer le secours des indigènes, il apprend souvent la langue du pays, ce qui lui donne la facilité de lire les descriptions topographiques publiées par les savans qui demeurent sur les lieux. Au contraire, le chercheur de médailles ou de tableaux court en poste, d'une grande ville à l'autre ; il ne voit que la classe supérieure de la société, qui est partout à peu près également policée, ou les postillons et les aubergistes, qui sont partout également vils et bas ; il revient donc chez lui aussi ignorant qu'il l'était à l'égard

du caractère particulier des nations étrangères, de leurs lumières, de leur littérature, de leur bien-être ; il ne connaît que les palais, les muséum et les grandes routes de l'Europe.

Depuis la publication du Voyage de Link, un Suédois très-instruit, M. Ruders, a donné une relation détaillée du Portugal, et surtout de la capitale. Ce qu'on y trouve de mieux est relatif à la littérature et aux arts.

Ces deux voyageurs ayant excité dans le Nord un intérêt général pour la nation portugaise, M. Ebeling, de Hambourg, entreprit un Tableau géographique du royaume de Portugal, y compris les Açores et Madère. Cet ouvrage, que nous avons sous les yeux, est sans contredit le plus méthodique, le plus complet et le plus satisfaisant qu'on ait sur ce pays. C'est M. Ebeling que l'auteur anonyme du Manuel a pris pour guide; on pourrait même, sans beaucoup d'injustice, considérer le Manuel comme un simple abrégé de l'ouvrage allemand, dont il paraît que notre auteur a conservé quelquefois les tournures un peu trop germaniques. Un savant français établi à Madrid, D. Isidore Antillon, a publié en espagnol un aperçu très-rapide, mais très-instructif, sur l'Espagne et le Portugal, dont l'auteur du Manuel a tiré quelques notions relatives au nombre d'habitans et aux positions mathématiques des lieux.

Selon M. Antillon, la population totale du Portugal s'élève à 3,683,000 individus; ce qui fait 1,071 habitans par lieue carrée. Un quart de toute la population portugaise est concentrée dans la petite province d'Entre-Minho-y-Douro; on y compte 3,115 habitans par lieue carrée, tandis que le Traz-os-Montes, qui en est limitrophe, ne renferme par lieue carrée que 700 âmes. Dans l'Alentejo, province qui pourtant abonde en blés, la proportion n'est que de 431 habitans par lieue carrée. Toutes les relations font un tableau délicieux du bonheur des

habitans de l'Entre-Minho-y-Douro ; au contraire, elles donnent une idée peu attrayante de la vie de ceux d'Alentejo. C'est un des nombreux faits qu'on peut opposer au système de M. Malthus, Anglais qui pense qu'à force de se multiplier, les hommes pourraient bien un jour être exposés à mourir de faim.

Nous regrettons qu'au lieu d'imiter la sage réserve de Link, l'auteur de ce Manuel ait copié de M. Carrère et du soi-disant duc de Châtelet quelques phrases satiriques sur la noblesse portugaise, qui certainement vaut moins que la classe moyenne de la nation, mais qui ne saurait mériter en masse les injures que l'auteur du Manuel lui adresse. Cependant il rend justice au caractère des Portugais en général ; il fait surtout l'éloge du beau sexe. Je me rappelle à cette occasion qu'un grave naturaliste danois, M. Abildgaard, a fait l'observation que les Portugaises avaient la gorge mieux fournie que les autres Européennes.

La partie la plus utile et la plus neuve de ce Manuel, c'est la description physique du Portugal. Nous avons déjà tracé dans cet ouvrage une légère esquisse de ce pays, en annonçant le Voyage de M. Link ; nous ne pourrions y revenir sans copier souvent nos articles précédens ; nous nous bornerons à citer le trait suivant : « Si » la compagnie du Douro supérieur mêle dans le vin » d'Oporto une grande quantité d'eau-de-vie, c'est afin » qu'il convienne mieux aux buveurs anglais qui le » paient. » En général, le Portugal paraît susceptible de tous les genres de culture ; il ne manque de grains que depuis le traité de 1703, qui, en ouvrant le pays aux productions des fabriques anglaises, engagea tout le monde à planter des vignes et à faire du vin. Le réformateur Pombal voulut changer cette direction de l'industrie ; il ne put y réussir, mais les circonstances actuelles feront plus que des ordonnances.

En retraçant l'état de l'ancienne armée portugaise sous les derniers princes de la maison de Bragança, l'auteur du Manuel adopte le jugement du comte de Holmansegg : « Des soldats pleins de zèle qui manquent des premiers besoins de la vie; des officiers indigens, méprisés, » auxquels personne n'a confiance; des officiers étran- » gers que l'on hait comme des aventuriers : voilà l'es- » quisse des forces de terre et de mer. »

Sans doute les Portugais montreront, sous une meilleure organisation, que l'esprit de Viriate et d'Albuquerque n'est point encore éteint parmi eux. Une nation peut être régénérée tant qu'elle conserve le souvenir de son ancienne gloire.

Ce Manuel instructif et concis se termine par un léger aperçu de l'état des sciences et des lettres; on y trouve un résumé de la *Bibliotheca Lusitana* de D. Machado, d'après lequel le Portugal a produit 5,587 auteurs, auxquels on doit 12,000 volumes sur toute sorte de matières. Parmi ces ouvrages, il y a 74 romans et 235 Vies des saints et des saintes, 108 ouvrages de géographie et de cosmographie, 808 relatifs à l'histoire ecclésiastique, 49 sur la physique, 244 sur la théologie scolastique, et ainsi de suite. Ces proportions ont toutefois changé avantageusement depuis l'an 1750, époque où D. Machado écrivit sa lourde et emphatique bibliographie. Quelques gens de lettres, protégés par le Richelieu portugais, ont ramené parmi les compatriotes de Camoëns et de Barros le bon goût, la philosophie et les sciences : mais sous les faibles gouvernemens qui ont succédé au marquis de Pombal, le parti de l'ignorance et de la barbarie a de nouveau gagné du terrain. C'est au principe régénérateur de l'Europe à terminer ici, comme partout ailleurs, la lutte des lumières et des ténèbres.

NOTICE SUR LE DÉPARTEMENT DU SIMPLON.

(17 novembre 1810.)

Le ci-devant Valais, aujourd'hui département du Simplon, s'étend entre les cantons de Berne, d'Uri et du Tésin, le royaume d'Italie et les départemens de la Doire et du Léman; le lac de Genève en baigne l'extrémité occidentale. Sa surface, évaluée, d'après les meilleures cartes, à 82 milles carrés d'Allemagne, ou 227 lieues carrées (de 25 au degré), nourrit une population de 126,000 individus.

Le Valais est un pays montagneux, divisé suivant sa longueur par une grande vallée dans laquelle coule le Rhône. Cette vallée est extrêmement remarquable pour la géographie physique; elle sépare deux chaînes des Alpes, également hérissées de pics et de glaciers; de sorte que l'on pourrait dire que la chaîne centrale des Alpes est double dans cette partie (1). Parmi les montagnes qui ceignent le Valais au midi, le Mont-Rose a 2,430 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer; au nord, le pic de Finsteraar s'élève à 2,206 toises (2), tandis que la ville de Brieg, située dans le Valais entre ces deux points, n'est qu'à 354 toises d'élévation. Cette vallée est donc une des plus profondes que l'on connaisse. Les montagnes qui la bordent présentent de toutes parts d'effroyables précipices. Le Valais a très-peu de pente dans le sens de la longueur; le Rhône, depuis Brieg jusqu'à son embouchure dans le lac de Genève, ne descend que de 171 toises. Cette constitution physique donne au Valais un climat très-chaud, et empêche l'air de s'y renouveler assez souvent. Les exhalaisons des eaux des

(1) Saussure, *Voyages*, § 2115.

(2) *Tralles*, mesure des montagnes du canton de Berne, en allemand.

marais, devenues stagnantes dans les vallées les plus basses et les plus étroites, prennent un caractère encore plus pestilentiel par la chaleur excessive qui, à Sion, s'est quelquefois élevée à 83 degrés de Fahrenheit.

C'est à ces causes locales que M. de Saussure attribue l'origine du crétinisme, ou de cette affection particulière qui réduit un certain nombre de Valaisans à un état d'imbécillité morale et d'apathie physique, très-inférieur à celui des animaux les plus bruts. Les goîtres accompagnent souvent cette dégradation de la nature humaine, mais n'en forment point un symptôme caractéristique. Tout indique chez ces malheureux êtres un relâchement extrême ; leurs chairs sont molles et flasques, leur peau est flétrie et pendante ; leurs lèvres, grosses et saillantes, laissent entrevoir leur langue épaisse. Leur teint, d'un jaune brun, accroît l'horreur qu'inspire leur vue. Il y en a qui ne sont capables d'ancun mouvement spontané, si ce n'est celui de la déglutition ; on les nourrit à la cuillère comme des enfans nouveaux-nés. On voit des *crétins* qui ne profèrent que des sons inarticulés, d'autres qui balbutient quelques mots ; il y en a qui, sans avoir l'usage de la raison, apprennent par imitation à vaquer à quelques travaux domestiques.

Le même phénomène s'observe dans la haute Styrie, dans la Carinthie et dans le Tyrol, où il y a des vallées profondes, étroites et semblables au Valais. On y appelle ces êtres dégradés *goanques, gagges et lappes* (1), noms très-remarquables, puisqu'ils rappellent ceux de Gouanches, de Cagots et de Lapons. Cette coïncidence des localités et des phénomènes semble confirmer l'opinion de M. de Saussure au sujet de l'origine du crétinisme ; toutefois il faut observer que les eaux séléniteuses dans l'usage desquelles plusieurs savans ont cherché la cause

(1) Rohrer, *Tableau des tribus allemandes de l'Autriche*, tome II, page 76.

de ce mal (1), se retrouvent en Carinthie et en Styrie, comme dans le Valais. Cette cause paraît donc pouvoir être admise concurremment avec la stagnation et la chaleur de l'air.

Qui croirait que, dans une vallée environnée au nord, à l'est et au midi par d'immenses glaciers, dont quelques-uns ont 10 à 12 lieues de long, l'œil ravi du voyageur trouverait à se reposer sur de rians vergers, de beaux champs de blé et de riches vignobles? Tel est pourtant l'aspect de la vallée centrale de ce pays; les champs n'y reposent jamais; ils sont, ainsi que les vignobles et les prairies, arrosés au moyen de canaux taillés dans les rochers énormes qui les bordent et les protégent contre le souffle des vents froids du nord et de l'est. La récolte commence à la fin du mois de mai dans le plus bas de la vallée; les derniers fruits sont récoltés avant la fin d'octobre au pied des mêmes glaciers. Les amandiers, les figuiers, les grenadiers, le safran prospèrent aux environs de Sion; les vins de Coquembin et de La Marque, qui croissent près de Martigny, sont recherchés dans l'étranger. On recueille aux environs de cette même ville du miel extrêmement délicat. Le Valais exporte en Italie une grande quantité de bestiaux, de beurre et de fromage. Le blé ne suffit qu'à peine aux besoins du pays.

Le haut Valais s'étend depuis le glacier sous les voûtes duquel jaillissent les sources du Rhône, jusqu'à l'endroit nommé Morge, un peu au-dessous de Sion; cette portion du pays était autrefois une république fédérative, composée de six cantons ruraux démocratiques, et de la ville de Sion, dont le gouvernement aristocratique était soumis à l'influence d'un évêque, prince de l'empire germanique. Le bas Valais, qui s'étend depuis la rivière de Saint-Gingoulph jusqu'au lac de Genève, avait été con-

(1) Coxe, *Lettres sur la Suisse*, t. II, p. 34, 64. trad. franç. Coray, trad. d'Hippocrate sur les *Airs*, etc., t. II, p. 387.

quis, en 1475, par la république du haut Valais, sur les ducs de Savoie : il a toujours été retenu dans une sorte d'esclavage politique.

Sion, capitale du pays, est située dans une plaine riante : c'était le chef-lieu des anciens Siduni, et on y trouve encore des restes d'antiquités romaines. Un peu au-dessus de Sion, la langue française cesse d'être parlée : nous pensons que l'empire des Romains ne s'est pas étendu au-delà de cette limite, et que le haut de la vallée est resté inconnu à ces conquérans du monde. A Leuk ou Louaiche, au pied du mont Gemmi, sont des eaux thermales très-vantées pour leurs vertus médicales. Les environs offrent les vues les plus pittoresques. La route par laquelle on passe le mont Gemmi monte en zigzags taillés dans les rochers, si perpendiculairement que le voyageur, étant au milieu de la montagne, n'aperçoit ni la partie du chemin par où il est venu, ni celle qui lui reste à faire (1). Par cette route, le Valais communique avec Berne.

Dans le bourg de Brieg, les maisons, couvertes d'une ardoise grisâtre et brillante, semblent de loin avoir des toits d'argent. Dans le bas Valais habitaient anciennement les *Veragri*, dont le chef-lieu, *Octodurum*, passe pour le moderne bourg de Martigny. Un peu plus bas, les montagnes resserrent tellement la vallée du Rhône, que le bourg de Saint-Maurice remplit en entier l'intervalle qu'elles laissent. Du haut de ces murailles de porphyre se précipite la cataracte désignée sous le nom ignoble de pissevache, une des plus hautes de l'Europe. L'espace nous manque pour décrire ou seulement pour nommer les beaux paysages que la nature et l'art ont semés dans ce pays. « Un mélange étonnant, dit J.-J. Rousseau, » de la nature sauvage et de la nature cultivée y montre » partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'a-

(1) Ebel, *Itinéraire de la Suisse*.

» vaient jamais pénétré. A côté d'une caverne on trouve » des maisons; on voit des pampres où l'on n'eût cherché » que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, » d'excellens fruits sur des rochers, et des champs dans des » précipices. »

L'amant de Julie peint éloquemment la généreuse hospitalité des habitans du haut Valais, la sérénité d'esprit, la modération et la douceur qui président à leur vie paisible et uniforme. Du temps de Rousseau, ils ne le cédaient point aux autres Helvétiens pour ce qui regarde la durée des dîners et l'abondance des mets, et surtout des boissons. « Un usage qui me gênait, dit cet écrivain, » c'était de voir, même chez des magistrats, la femme et » les filles de la maison, debout derrière ma chaise, servir » à table comme des domestiques. La galanterie française » se serait d'autant plus tourmentée à réparer cette incon- » gruité, qu'avec la figure des Valaisanes, des servantes » même rendraient leurs services embarrassans. »

Les Valaisans pratiquaient autrefois une manière singulière de réprimer l'orgueil des grands qui devenaient suspects à la république. On prenait un tronc d'arbre ou de vigne, sur lequel on mettait un très-laid masque, représentant une tête de Méduse ou de monstre: tous les mécontens plantaient un clou dans ce tronc, appelé la *masse;* et quand ils croyaient être en assez grand nombre, ils la plaçaient devant la maison de l'individu qu'on avait en vue. Cela voulait dire que le peuple l'invitait à se bannir de l'endroit, et même qu'on demandait la confiscation de ses biens. C'était une espèce d'ostracisme. Cette coutume un peu barbare a souvent causé des troubles.

SUR LE VOLCAN SOUS-MARIN

PRÈS DES ILES AÇORES.

(28 septembre 1811.)

Quoique les journaux ne désignent pas d'une manière précise la situation du volcan sous-marin qui, selon le *Courrier de Londres*, a dû produire aux environs des îles Açores une île nouvelle de l'étendue de trois milles anglais, nous ne saurions douter que ce ne soit le même qui, en 1638 et en 1720, produisit également des îles nouvelles, dont l'existence ne fut que momentanée. Il est situé entre les îles Saint-Michel et Terceyra, à près d'une lieue de la pointe Marqueza, dans la première de ces îles.

Il existe, il est vrai, dans les îles Açores beaucoup d'autres volcans, les uns en activité, les autres dans un état de repos apparent ou réel. Partout ces pointes menaçantes donnent sur les riantes vallées qui composent ces îles, d'ailleurs si favorisée par la nature. L'île de *Pico* renferme le *Pic des Açores* proprement dit, montagne terminée en cône de 1250 toises d'élévation, d'après une mesure géométrique (1): son sommet, couvert de neiges éternelles, renferme un cratère qui, en 1719, a lancé des laves et des pierres ponces, et qui, selon plusieurs témoignages, laissent continuellement sortir de la fumée (2). Dans l'île de Fayal, le fertile bassin nommé *Caldeira* (la Chaudière) semble occuper un ancien cratère. Une autre montagne de cette île a lancé en 1700 un torrent de laves (3). Terceyra éprouva des éruptions volcaniques en

(1) Vincent Tofino, *Derrotero de las costas de Espana y de las Açores*, p. 225 sqq.

(2) Herbert, dans Harris, *Collection des Voyages*, t. I, p. 496. Tofino, *l. c.*, etc.

(3) Cordeyro, *Historia insulana das ilas de Portugal*, p. 467.

1761 et 1762. Dans l'île Saint-Michel, on voit un nombre considérable de montagnes coniques qui presque toutes ont lancé des laves depuis 1600 jusqu'en 1652. La belle vallée de *Furnas*, avec ses traînées de pierre-ponce, ses bassins d'eau sulfureuse et sa rivière bouillante, est certainement le reste d'un ancien et d'un vaste cratère (1). Les Açores éprouvent presque continuellement des secousses souterraines qui ne se ralentissent qu'après une éruption de laves. Il n'est donc pas étonnant que le fond de l'océan voisin renferme des montagnes volcaniques semblables à celles qui, dans les îlots, s'élèvent au-dessus de la surface des eaux.

Sans nous arrêter à une tradition portugaise très-obscure, d'après laquelle l'île entière de Corvo serait sortie de la mer par une éruption volcanique, nous ferons observer que dans le grand tremblement de terre de 1757, qui bouleversa l'île Saint-Georges et fit périr 1500 personnes, un septième de la population, on vit, selon plusieurs témoignages authentiques mais peu circonstanciés, dix-huit îlots sortir de la mer à cent toises du rivage (2).

Mais le seul volcan sous-marin parfaitement observé est, comme nous l'avons dit, celui qui se trouve auprès de l'île de Saint-Michel. C'est pendant un violent tremblement de terre qu'en 1638 on vit ici des flammes et des bouffées de fumée sortir de la mer agitée : ce vaste incendie s'étendait sur un espace de plusieurs arpens, selon le rapport des pêcheurs; bientôt on vit des matières terreuses et des blocs de roche lancés en l'air, retomber dans la mer, où ils surnageaient; d'autres rochers noirâtres semblèrent sortir de l'eau; quelques-uns s'élevaient jusqu'à 60 brasses de haut; peu à peu toutes ces masses se réunirent en s'étendant sur un espace de 3 lieues de long

(1) Mason, *Philosophical Transactions*, t. LXVIII, p. 1. Cordeyro, p. 146.

(2) *Mercure de Madrid*, décembre 1757.

sur une demi-lieue de large. Ces éruptions durèrent trois semaines; alors, dit-on, tous les rochers élevés au-dessus des flots disparurent sans laisser de trace (1). Les pêcheurs, témoins de cette catastrophe, prirent des fragmens de rochers sortis de la mer; ils se brisaient en éclats, et ne laissaient qu'un gravier noirâtre : c'étaient donc des scories et du tuf volcanique. Le cratère du volcan avait servi d'abri à une quantité innombrable de poissons; c'était le rendez-vous ordinaire des pêcheurs de l'île; et lors de l'éruption la mer rejeta une telle quantité de poissons morts, que l'air en fût infecté.

Ici nous devons observer une circonstance de peu d'importance en elle-même, mais qui, par ses conséquences, peut devenir du plus grand intérêt pour l'histoire naturelle et la géographie physique. Les autorités que nous venons de citer s'accordent à fixer l'époque de cette éruption mémorable à l'an 1638; néanmoins Buffon affirme que cet événement eut lieu en 1628; il s'appuie de l'autorité de Mandelslo, fameux voyageur; mais en cherchant dans l'édition originale allemande de la relation de Mandelslo, publiée en 1658 par Oléarius, on ne trouve absolument rien sur cette éruption : il en est de même pour la traduction hollandaise. Ce n'est que dans la traduction française par Wiquefort (Paris, 1678), et dans celle donnée en anglais dans la collection de Harris (Londres, 1705), qu'on trouve le passage cité et transcrit par Buffon. Il était naturel de rejeter une opinion aussi faiblement appuyée (2); mais si cependant, par un hasard qui n'est pas sans exemple, cette opinion se trouvait confirmée par quelque nouveau témoignage; si Gassendi et Kircher s'étaient trompés en mettant 1638 pour 1628, les trois éruptions connues de ce volcan, savoir celle dont

(1) Cordeyro, p. 140. Kircher, *Mund. subterr.*, tom. I, lib. 2, cap. 12, p. 82. Gassendus, *de Vitâ Epicuri*, t. II, p. 1050.

(2) Raspe, *insul. Hist. nat.*, cap. 2, § 26, 27.

nous parlons et celle de 1720 et de 1811, se trouveraient éloignées les unes des autres de 91 à 92 ans, ce qui permettrait de considérer ce volcan comme sujet à une *période régulière*. Un résultat aussi curieux mérite qu'on fasse de nouvelles recherches sur la véritable date de l'éruption du XVII^e^ siècle.

Quoi qu'il en soit de cette circonstance chronologique, la date de l'éruption de 1720 est bien constatée. Ce fut au mois de novembre de cette année, qu'après un violent tremblement de terre, on vit s'élever entre les îles Saint-Michel et Terceyra une île semblable à une montagne conique, et qui lançait des feux, des cendres et des pierres ponces : un torrent de laves enflammées descendit de ses flancs escarpés; elle s'agrandit au point d'avoir une lieue marine de circonférence, et d'être visible à la distance de huit à dix lieues. Mais bientôt elle s'affaissa; et au mois de novembre 1723, elle avait entièrement disparu; la sonde rapporta quatre-vingts brasses à la place même où elle s'était montrée. On a beaucoup de rapports détaillés unanimes et authentiques sur l'apparition de cette île (1); on en a même dessiné la vue sur les lieux (2); de sorte qu'il est difficile d'élever des doutes sur la réalité du fait. C'est cependant ce qu'a tenté de faire un savant hydrographe espagnol : il soutient que toute cette prétendue île n'était qu'un amas de scories et de pierres ponces lancées la même année par le pic des Açores, le pic de Camarinhas (dans l'île Saint-Michel), et d'autres volcans de cet archipel, et que les courans maritimes avaient entraînées et réunies (3); mais la hauteur de l'île et la vue qu'on en a tracée réfutent suffisamment ces

(1) Atkins, *Voyage* (Londres, 1735), p. 28. De Montagnac, *Mémoir. de l'Académ. des sciences de Paris*, 1722, p. 12. Codronchi, *Comment. Bononieus.*, t. I, p. 205.

(2) *Philosoph. Transact.*, 1722, t. XXXII, p. 100.

(3) Vincent Tofino, *Derrotero*, p. 219.

idées. Seulement il resterait encore à examiner si cette île a existé dans le même endroit que celle de 1628 ou de 1638 : il y a des rapports qui la placent bien plus en avant dans la mer. Ces incertitudes font vivement regretter que, dans un siècle qui se croit éclairé, on n'ait point encore établi sur les points les plus remarquables du globe des observateurs chargés d'office de constater tous les événemens qui peuvent intéresser les progrès des sciences.

Les faits qu'on a pu recueillir sur les révolutions volcaniques des îles Açores coïncident avec tous ceux qu'on a observés ailleurs pour établir cette vérité, qu'aucun volcan actuellement connu n'a produit une île durable d'une dimension tant soit peu considérable. Les phénomènes, quelque effrayant que soit leur aspect, quelque redoutables que soient leurs conséquences pour l'homme, se réduisent pourtant à ceci : les volcans sous la mer ont, comme ceux que nous voyons, une cheminée qui a naturellement la forme d'un cône tronqué et creux, placé par-dessus la véritable montagne où est le foyer volcanique. Cette cheminée est souvent renversée, souvent rebâtie ; presqu'à chaque éruption elle change de forme et surtout d'élévation ; tantôt ce sont des rochers poussés en avant par un torrent de laves qui viennent s'arrêter à l'orifice du cratère, et par conséquent l'exhausser ; tantôt ce sont des matières légères, des scories et des cendres qui, lancées en l'air par l'explosion des gaz contenus dans l'intérieur du volcan, viennent retomber partout où les portent les vents et leur propre poids. Quand on se rappelle l'élévation considérable qu'a eue la cheminée du Vésuve, très-petit volcan en comparaison de ceux du Nouveau-Monde, on conçoit que les îles nouvelles peuvent parvenir à une grande hauteur ; et quand on réfléchit sur l'immensité des scories et des pierres ponces rejetées par nos volcans, on sent que ces matières, sur-

nageant quelque temps sur l'eau, peuvent en couvrir une grande étendue. Mais ces sortes de créations n'ont rien de solide, rien de durable : la plupart des îles nouvelles dont l'histoire positive marque l'apparition, se sont promptement écroulées dans les abîmes qui les avaient vues naître. Le groupe de Santorin, dans l'Archipel, ne saurait servir de preuve à l'opinion contraire; tous les îlots nouveaux qui se sont formés auprès de la grande île trahissent, par leur arrangement en forme de cercle, qu'ils ne sont que les bords d'un grand cratère : ce ne sont que des blocs de pierre-ponce poussés en avant par le volcan. Cependant, si la petitesse reconnue de tous ces effets de volcans sous-marins nous oblige à nous tenir en garde contre les rêves des géologues qui font naître de cette manière de grandes terres et des continens entiers, nous devons d'un autre côté ne pas nier la possibilité de révolutions semblables sur une échelle plus grande que celle que nous présentent les phénomènes connus. Le soulèvement, dans une seule nuit, d'un terrain de plus d'une lieue carrée, près de Jorullo dans le Mexique, et la formation d'un cône volcanique de 517 mètres, entouré d'une infinité de petits volcans; révolutions dont le savant M. de Humboldt a vu les effets et dont il a recueilli la description sur les lieux mêmes (1), nous donnent l'idée de ce que pourrait produire une révolution semblable, opérée dans la mer par un énorme volcan, de la dimension de ceux qui ont si souvent ébranlé les régions de Quito et de Santa-Fé de Bogota. C'est alors que l'on verrait la représentation réelle de la magnifique image qu'un de nos meilleurs poètes, M. d'Avrigny, a tracée dans son *Ode sur la campagne d'Autriche :*

> Ainsi le pic altier, du sein des vastes ondes,
> Au bruit des cieux tonnans et des vagues profondes,

(1) Humbold, *Essais sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 290.

De feux resplendissant, s'élance dans les airs :
Il grandit, il étend l'orgueil de ses rivages,
Et, debout sur les flots, le front ceint de nuages,
Voit mourir à ses pieds le vain courroux des mers.

SUR LA HOLLANDE.

Coup d'œil sur l'état des lumières et de l'instruction publique en Hollande, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours; par M. H. A. L. P***.

(16 octobre 1811.)

Les habitans de la ci-devant Hollande ont plus qu'aucune autre nation continentale à se plaindre du système de calomnie et d'avilissement adopté par les voyageurs anglais; si on excepte M. *John Carr*, tous les Anglais qui ont prétendu tracer le portrait des Hollandais, l'ont chargé de traits ridicules et odieux. Miss *Radcliffe* assure « que l'amour excessif de l'or, non comme moyen mais » comme but, est le caractère dominant de presque tous » les Hollandais, quelles que soient d'ailleurs leurs qua- » lités personnelles ou leur rang. » M. *Temple* pense qu'on doit excuser le penchant des Hollandais pour les liqueurs fortes, attendu « qu'ils en ont besoin pour augmenter les » forces de leur esprit. » M. *Holcroft*, dans son récent voyage d'Hambourg à Paris, rencontra, dit-il, un jeune et riche Hollandais qui ne voulait pas céder à des dames anglaises la meilleure place dans un coche d'eau; ce qui lui fournit l'occasion de faire un petit chapitre sur *la politesse hollandaise*. Le même grand observateur affirme aussi « que les Hollandais, par économie, tiennent en » prenant du thé un morceau de sucre dans la bouche, » afin qu'il fonde plus lentement. » Ce qui est plus offensant que de mauvaises plaisanteries, c'est la manière d'apprécier la bravoure et les talens de la nation hollan-

daise ; dans l'une les Anglais ne voient que de l'opiniâtreté, dans les autres de la patience. Nos nouveaux compatriotes, qui déjà rivalisent de zèle et de fidélité avec les habitans de l'ancienne France, méritent que nous nous familiarisions avec leurs anciens titres de gloire, devenus aujourd'hui une propriété commune du grand empire.

Les Hollandais, au zénith de leur gloire et de leur puissance, formaient une république de négocians ; la modestie et l'économie durent devenir des habitudes obligées dans une société où personne n'osait afficher des prétentions à la supériorité, et où le crédit de chacun dépendait de l'opinion qu'on avait de sa fortune. L'économie devint donc en Hollande une vertu politique ; vertu dont même le prodigue et l'ambitieux étaient forcés de prendre les apparences. Il y a plus : un négociant véritable, accoutumé à trouver ses jouissances dans la surveillance de ses affaires, aime mieux se reposer dans le sein de sa famille et d'un petit nombre d'amis, que de chercher dans une grande société des plaisirs bruyans qu'accompagne la gêne et que suit la lassitude. Le peu de goût des anciens Hollandais pour ce qu'on appelle communément la *société*, était encore fortifié par l'absence d'une cour qui eût pu donner l'exemple de la dépense et de l'ostentation. Un peuple placé dans cette situation morale porte naturellement, même dans les hommages involontaires qu'il rend au luxe, une économie minutieuse et qui doit paraître ridicule à des nations accoutumées à l'éclat des cours et à la magnificence d'une noblesse riche et généreuse : mais quelque plaisantes que puissent paraître les habitudes économiques des anciens Hollandais, il est très-injuste d'attribuer ces apparences extérieures à une disposition naturelle à l'avarice. L'ancien Hollandais, qui amassait des millions et ne dépensait que la dixième partie de ses revenus, était prêt à sacrifier noblement sa fortune pour la défense de la patrie :

il fondait de superbes colonies; il faisait construire des forteresses, des digues, des arsenaux de marine qui égalent tout ce que les plus grands empires ont produit de plus grand; il dotait richement les établissemens de bienfaisance publique, les universités, les écoles, le culte public; il soutenait fidèlement ses vieux serviteurs et ses parens indigens; sa famille, destinée, par la constitution de l'état, à rester dans une existence commerciale et bourgeoise, bénissait cet esprit d'ordre et d'économie qui réservait aux générations futures leur bien commun. Lorsque la constitution politique d'où découlaient ces sentimens nationaux éprouva une dissolution lente, mais constamment progressive, on vit éclater des vices très-différens de l'avarice sordide tant de fois reprochée à ces républicains : la prodigalité et l'avidité parurent l'une à côté de l'autre; on vit quelques Hollandais chercher à élever par tous les moyens, même les plus honteux, leur fortune particulière, désormais seul but de leurs vœux, tandis qu'un très-grand nombre se livraient à une vie aussi oisive, aussi dissipée, frivole et dépensière que l'était alors celle des grands seigneurs du reste de l'Europe. Les vrais patriotes hollandais n'ont que trop gémi du luxe qui a régné parmi leurs compatriotes depuis le milieu du dix-huitième siècle; luxe dont il reste encore d'utiles monumens dans quelques belles collections de tableaux et de gravures.

Un peuple sordide et égoïste, comme la haine a peint les Hollandais, n'aurait jamais produit les hommes supérieurs que cette estimable nation a donnés à la république des sciences et des lettres. Les muses ne connaissent point de divinité plus ennemie que l'aveugle Plutus; un poète a dit avec raison que le génie des Grecs tenait à leur insouciance pour la fortune :

> Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
> Musa loqui præter laudem nullius avaris.

Les Hollandais se croient si peu les antipodes des Grecs sous ce rapport, que le célèbre professeur Wyttenbach, dans un excellent discours latin prononcé à l'occasion de la réunion de la Hollande, compare sa patrie « à la ville d'Athènes qui, sous les ailes de l'aigle ro» maine, vit fleurir ses écoles savantes et littéraires. » La comparaison est peut-être un peu trop flatteuse; mais du moins le professeur hollandais a bien raison d'attendre de la protection éclairée du gouvernement français un nouveau siècle de gloire pour les établissemens scientifiques et littéraires de cette nouvelle portion du grand empire. Ces établissemens ont été très-bien appréciés dans le *Coup d'œil sur l'état des lumières et de l'instruction publique en Hollande.* Le pays qui a vu naître des géomètres et des physiciens comme Huyghens, S. Gravesande, Muschenbrock; des médecins comme Boerhaave, des naturalistes comme Swammerdam et Leuwenhoek, des philosophes comme Grotius et Erasme; le pays où les Juste-Lipse, les Scaliger, les Heinsius, les Gronovius, les Perizonius, les Oudendorp, les Vossius, les Ruhnkenius, les Schultens, ont fait fleurir la philologie grecque, latine et orientale; le pays où les Elzévirs et les Blauw portèrent la typographie à un si haut point de splendeur; la Hollande, en un mot, possède dans son université de Leyde une haute école digne d'être comparée à celle de Gœttingue. Il y a quelques branches de l'enseignement public en Hollande qui pourraient servir de modèle pour nos écoles. La langue des Grecs et celle des Romains y sont étudiées avec beaucoup de soin et de persévérance; les ecclésiastiques y joignent l'étude de l'hébreu et de l'arabe. La Hollande a rassemblé les matériaux qu'emploie aujourd'hui la critique philosophique et littéraire des Wolff, des Voss et des autres philologues allemands. Il est encore une branche des connaissances humaines qui est très-bien soignée dans l'instruction publique hollan-

daise, c'est l'ensemble des sciences historiques, et notamment la géographie. Il est vrai que les livres élémentaires de géographie sont presque en totalité traduits de l'allemand, et que même les cartes qu'on publie en Hollande ne sont que des copies; mais du moins les notions élémentaires, tant de géographie que d'histoire, sont mieux enseignées et plus généralement répandues en Hollande que dans l'ancienne France.

Autrefois les Hollandais les plus lettrés et les plus savans dédaignaient leur propre langue et ne savaient s'exprimer avec grâce que dans le langage des Romains; ce temps est déjà loin, et la Hollande a produit un très-grand nombre d'ouvrages de littérature écrits en hollandais. Il faut avouer que parmi ces productions il y en a très-peu de vraiment originales. Les ouvrages littéraires de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, traduits en hollandais, ont empêché la naissance d'un goût national, du moins autant que nous pouvons en juger.

Les Hollandais ne craignent aucune dépense pour donner à leurs enfans l'éducation la plus soignée et l'instruction la plus variée. Les langues vivantes entrent dans le plan des éducations même les plus ordinaires. Dans celle du beau sexe, les arts d'agrément, surtout la musique et le dessin, jouent un aussi grand rôle que dans les pensionnats les plus brillans de Paris. Beaucoup de riches Hollandais ont fait venir des universités d'Allemagne de jeunes savans pour être les guides de leurs enfans; ils les ont payés aussi bien que les grands seigneurs russes. M. Lichtenstein, qui vient de publier à Berlin un Voyage dans l'Afrique australe, était précepteur du dernier gouverneur hollandais du cap de Bonne-Espérance.

Le *Coup d'œil* que nous annonçons indique beaucoup de faits intéressans, mais il en fait désirer bien d'autres. L'auteur n'a pas trouvé occasion de nommer l'ingénieur Cœhorn, dont le second système de fortification, plein

d'inventions minutieuses et, pour ainsi dire, de chicanes militaires, est encore cité honorablement après ceux de Vauban et de Montalembert. Il ne nomme pas non plus les ouvrages de Brunings, qui, avant le Bavarois Wiebeking, était considéré comme l'homme le plus habile dans l'importante science de l'architecture hydraulique.

SUR L'EXISTENCE D'UN CONTINENT ARCTIQUE.

(1er janvier 1812.)

Depuis le retour de M. Hédenstrom à Pétersbourg, on paraît, en Russie et en Allemagne, s'occuper de plus en plus de l'existence d'une grande terre au nord de la Sibérie. Le voyageur qu'on vient de nommer a visité non-seulement les deux îles situées devant le promontoire dit le *Sviaitoï-Noss*, mais il a franchi, à ce qu'on assure, le bras de mer qui sépare ces îles d'une terre ou du moins d'une île très-considérable, visitée, comme ces deux îles, en 1774, par le *géodésiste* ou arpenteur Chwoïnof, d'après les indications du marchand et chasseur Liaikhof. Cette terre, que les cartes indiquent déjà sous le nom de *Terre-Liaikhof*, et à laquelle M. Hédenstrom donne le nom de *Nouvelle-Sibérie*, offre d'assez hautes montagnes et deux rivières considérables ; ce qui semble indiquer qu'elle est d'une certaine étendue. On y a vu des traces d'habitans et d'animaux ; mais celles des premiers n'étaient dues qu'à des chasseurs sibériens qui ont pu s'y rendre en passant par-dessus la mer gelée.

En rapprochant cette découverte certaine de quelques aperçus moins positifs, on est tenté de croire que la Nouvelle-Sibérie n'est qu'une partie d'un grand continent arctique. D'abord l'extrême intensité du froid qui règne au Groënland, au Labrador, au Canada, sous des latitudes qui, en Europe et même en Asie, jouissent d'une

température supportable, phénomène qui jusqu'ici n'a pu être expliqué, n'exciterait plus aucun étonnement si l'Amérique ou le Groënland s'étendait jusque sous le pôle; alors cette masse de terres toujours gelées, et renfermant de vastes lacs et golfes de glace, serait un foyer d'où se répandrait sur le Nouveau-Monde ce froid extraordinaire. A cette conjecture se lient plusieurs faits incontestables : les habitans indigènes du Groënland sont, sans contredit, de la même race que les Esquimaux de l'Amérique septentrionale; c'est la même langue, la même constitution physique : il n'est pas probable que l'émigration ait pu se faire par eau; et comme d'ailleurs les habitations des Groënlandais s'étendent jusque vers le 78^{e} degré, sans qu'on puisse affirmer qu'elles se terminent là, il paraît qu'il existe entre ces peuplades de la même race une communication par terre. Un autre fait plus pressant est l'arrivée fréquente, dans les extrémités orientales de la Sibérie, de troupes d'animaux, principalement d'isatis, de renards et d'ours blancs, venant *du nord* par-dessus la mer gelée : ces animaux arrivent quelquefois en assez grand nombre pour tracer dans la neige une route semblable à celle qu'y tracerait le passage d'une armée : ils viennent donc d'une terre assez considérable pour les nourrir pendant une partie de l'année. A tous ces argumens on peut ajouter l'existence d'une côte au nord-est du Spitzberg, vue par les Hollandais en 1707, et marquée sur la plupart des cartes.

Les objections qu'on pourrait tirer des prétendues navigations de quelques Hollandais qui auraient dépassé le 80^{e} degré de latitude, et y auraient trouvé une mer ouverte, ne peuvent guère mériter aucune attention tant que l'on n'aura produit aucune relation authentique de ce voyage.

Mais, dira-t-on, à quoi bon appeler l'attention des voyageurs sur une partie du monde dont les glaces éter-

nelles interdisent l'entrée, et d'où la vie semble à jamais bannie? Quel objet digne de notre curiosité y paiera le voyageur des périls qu'il aura bravés, des souffrances qu'il aura éprouvées?

Il ne nous semble pas impossible qu'une petite expédition d'hommes accoutumés au froid de la Russie et à la vie de chasseurs ne traverse ce continent arctique, s'il existe. C'est du côté de la Sibérie qu'il conviendrait de faire la première tentative. Rien n'empêche de transporter à Iakoutsk, ville assez vivante de la Sibérie orientale, les instrumens, les ustensiles, les armes dont on voudrait se munir; on y trouverait des gens qui tous les ans se rendent sur les bords de la mer Glaciale et même dans les îles de Liaikhof, où ils vont chercher de l'ivoire fossile. C'est parmi ces hommes qu'on choisirait la troupe destinée au voyage.

Ce ne sont point les difficultés intrinsèques d'un semblable voyage qui ont arrêté les tentatives des Danois établis au Groënland; c'est la nature du terrain: au Groënland, comme dans la Nouvelle-Hollande, une chaîne de montagnes inaccessibles par leur roideur et leur élévation borne les efforts du voyageur à une pénible course le long des côtes, de golfe en golfe et d'île en île.

Mais que découvrira-t-on? D'abord il serait certainement intéressant, pour toutes les branches des sciences, de connaître les extrémités du globe, d'achever la découverte de l'Amérique, de terminer la géographie, du moins d'un côté, puisque le pôle austral nous restera probablement interdit à jamais; mais les relations très-imparfaites de Chwoïnof et d'Hédenstrom promettent encore d'autres découvertes d'un genre neuf, et dignes de toute notre curiosité. On sait que la Sibérie renferme des restes étonnans d'animaux aujourd'hui inconnus, habitans d'un monde autrement constitué que ne l'est actuellement notre planète; on connaît ces fameux mammouths, es-

pèce particulière d'éléphans, qui jadis ont dû vivre en grand nombre non loin de ces lieux où ils ne pourraient pas exister aujourd'hui. Si les coteaux qui bordent les fleuves de la Sibérie sont remplis de ces restes étonnans, il en est bien autrement dans les îles de Liaikhof : partout la terre légère, en s'éboulant sous les pieds du voyageur, ne montre qu'un immense amas d'ossemens d'éléphans et de rhinocéros, mêlés avec ceux de grands cétacés; on dirait que c'est ici le cimetière commun de ces habitans d'un monde antérieur au nôtre : c'est même cette extrême abondance d'ivoire fossile qui y attire les Sibériens. La grande terre, ou la Nouvelle-Sibérie, qui s'étend au nord de ce *Détroit des Ossemens* (1), présente également une grande quantité de ces monumens des catastrophes qu'a subies notre globe ; mais on y trouve encore des restes d'énormes oiseaux ; restes extrêmement rares partout ailleurs : M. Hédenstrom a rapporté, dit-on, des quilles de plumes et des griffes qui semblent n'avoir pu appartenir qu'à des oiseaux d'une dimension trois ou quatre fois plus grande que le condor. Le même voyageur parle de grandes rangées de bois pétrifié, en forme de poutres carrées. On ne sait pas trop comment il faut entendre ce récit imparfait ; on est tenté de croire que le voyageur a pris pour du bois pétrifié des colonnes basaltiques qu'il aura observées rapidement. Quoi qu'il en soit, il est probable que dans ces régions où la végétation languissante n'a pu couvrir les rochers d'une enveloppe épaisse, on verrait, pour ainsi dire, à nu les entrailles de la terre ; et non-seulement la minéralogie s'enrichirait de nouvelles espèces, mais l'histoire physique du globe acquerrait la connaissance de phénomènes inattendus : les vastes squelettes de montagnes doivent couvrir ces régions où rien n'a pu changer depuis la dernière révolu-

(1) C'est ainsi que nous l'avons nommé dans notre nouvel Atlas.

tion qui a changé notre globe. Peut-être les débris de l'ancienne croûte de notre planète y restent-ils semés sur la glace éternelle qui, selon quelques savans, forme la masse du globe. Les Académies des sciences doivent donc faire des vœux pour qu'une entreprise audacieuse ouvre à leurs regards ce monde polaire, empire affreux que se partagent l'ours blanc et la baleine, et dans lequel la politique ne viendra probablement jamais tracer des frontières.

SUR VALENCE.

Tableau de Valence; par M. C. A. Fischer; traduit de l'allemand par M. Cramer.

(27 janvier 1812.)

§ 1er. Si nous avons eu tort de ne pas analyser cet ouvrage lorsqu'il nous fut remis, il y a plus d'un an, nous devons nous féliciter d'une faute dont la réparation nous fournit la meilleure occasion d'entretenir nos lecteurs de l'objet le plus propre à les intéresser dans le moment actuel. Ce *Tableau de Valence* se compose en partie des observations propres de l'auteur, faites pendant un court séjour dans le pays, et en partie de celles que le savant Espagnol D. Cavanilles a publiées dans le volumineux recueil intitulé *Observaciones sobre la historia natural, geografia, agricultura, poblacion y frutos del regno di Valencia*, 2 vol. in-folio. Madrid, 1795-97. Tout ce qui tient à la description matérielle du pays et de ses productions a été traité avec beaucoup de solidité par le docte Espagnol; mais l'écrivain allemand, homme de beaucoup d'esprit, y a joint ses remarques sur la beauté des sites que présente ce pays, sur les jouissances de la vie qu'il offre, et sur les mœurs et usages du peuple qui l'habite. Ce *Tableau* serait donc un ouvrage précieux, si, fidèle à la bonne et excellente méthode des Allemands et des Français vraiment savans (tels que Barthélemy par exem-

ple), l'auteur eût disposé tous ses matériaux dans un ordre rigoureux, et mis au bas des pages des renvois aux endroits du livre de D. Cavanilles et d'autres ouvrages espagnols sur lesquels ses assertions se fondent. Malheureusement les prétentions au bel esprit ont égaré M. Fischer dans la rédaction de son Tableau: il a voulu éviter cet air de pédanterie qu'on reproche à ses compatriotes; il n'a cité Cavanilles que d'une manière franche et loyale il est vrai, mais générale, et par conséquent insuffisante. Enfin il a établi dans la division et la suite de ses chapitres un désordre qu'il veut sans doute faire passer pour une preuve de la légèreté et de la vivacité de son esprit; il a voulu être un Sterne, un Dupaty, un voyageur sentimental, en un mot; mais ce genre de voyages est peut-être le pire de tous, s'il ne fait pas pardonner son inutilité par un style parfait.

Le royaume de Valence se compose de plusieurs régions naturelles; le pays montagneux qui le sépare de la Nouvelle-Castille et de l'Aragon renferme des cantons déserts où règne souvent un froid assez vif; la plaine qui borde la Méditerranée présente partout où l'eau ne manque pas l'image d'un jardin continuel. M. Fischer fait sentir cette différence dans la peinture suivante: « Dès » que l'on a franchi les dernières hauteurs et les limites » de la Castille, la route prend insensiblement une pente » douce et agréable. L'air devient plus voluptueux, la con- » trée plus romantique, et une terre *semblable à l'Eden* se » déroule aux yeux du voyageur surpris, qui *s'extasie* aux » rayons d'un soleil pur et *enchanteur*. Oh! combien cette » vallée *sauvage* est riante, pompeuse! Entrecoupée de ruis- » seaux innombrables, dont le murmure se fait entendre » de toutes parts, elle est parsemée de *mille habitations* char- » mantes. Quel luxe de végétation! quelle variété! Partout » les fleurs printanières, réunies aux fruits de l'automne, » forment un mélange curieux et *bizarre*. Toutes les beau-

» tés, tous les dons du midi se trouvent rassemblés sur un » seul point. C'est un jardin à perte de vue, dont la ferti- » lité fait la magnificence. Mais ces champs superbes, ces » riches prairies bordées d'orangers, de citronniers et de » cédrats, de grenadiers, de figuiers et d'amandiers, ces » rians bocages d'oliviers, de caroubiers et de quelques « palmiers, ces coteaux romantiques où gisent çà et là les » ruines éparses de l'antique grandeur des Maures, ces » mouvemens divers d'industrie et d'activité champêtre, » et cette *étendue mystérieuse* de la Méditerranée, dont les » flots azurés couverts de voiles brillantes couronnent un » horizon sans borne... Qui, à moins d'avoir le pinceau de » Claude Lorrain, serait assez téméraire pour vouloir of- » frir aux lecteurs ce tableau imposant et majestueux ! » On peut critiquer ce morceau; on peut se demander comment une vallée parsemée de *mille habitations* peut encore mériter l'épithète de *sauvage ;* mais, après tout, il paraît, par l'unanime témoignage de tous ceux qui ont vu Valence, que notre voyageur ne *s'extasie* pas mal à propos, et que ce pays doit réellement être compté parmi les plus agréables de l'Europe. Il est, selon M. Fischer, préférable aux côtes de la Provence et de Nice, à cause de la fertilité et de l'abondance des vivres ; il l'est encore à Naples, par la beauté et la fraîcheur des ombrages, et par un climat moins humide. On ne connaît à Valence ni les chaleurs excessives de l'Andalousie, ni le froid des contrées septentrionales ; le thermomètre ne s'élève jamais au-dessus de 20 degrés, ni ne tombe au-dessous de 3 degrés de chaleur ; l'hiver n'est connu que de nom, et, pendant l'espace de cinq siècles, on n'a vu que deux fois de la gelée blanche et des brouillards ; le ciel est d'une sérénité si habituelle, que les gardes de nuit, à Valence, chargés de crier l'heure et d'annoncer l'état du ciel, ont eu le surnom de *sereno's*, parce qu'ils sont toujours obligés de crier ce même mot.

La culture du riz, qui jadis s'étendait sur toutes les côtes du royaume de Valence, a été resserrée dans des bornes plus étroites, depuis qu'on s'est assuré que les rizières, par leurs exhalaisons, corrompaient l'air et faisaient naître des maladies. Les vers à soie forment une branche d'industrie très-importante : Valence y gagne des millions, et cependant l'éducation de ce précieux insecte y est mal dirigée. Les fabriques de soie, répandues dans plusieurs villes, n'ont pas non plus la meilleure organisation. Parmi les autres productions du pays, nous distinguerons la *canne à sucre,* qui est encore cultivée avec soin aux environs de Gandia, et qui l'était autrefois sur toute la côte méridionale. La moisson des cannes à sucre est une véritable fête pour tous les âges : chacun la passe dans la gaîté et dans cette douce ivresse que le jus sucré de la canne ne laisse pas de produire lorsqu'on en prend en certaine quantité.

L'*esparto,* végétal dont on fait jusqu'à quarante-cinq espèces différentes d'ouvrages en natte, couvre les terrains incultes, et fournit du travail à un grand nombre de personnes. Les câbles d'*esparto* durent deux fois autant que ceux de chanvre ; ils ont encore l'avantage de surnager toujours sur l'eau ; avantage très-essentiel dans les mouillages où il se trouve des écueils cachés.

Nous ne saurions énumérer toutes les plantes remarquables de ce jardin de l'Espagne : D. Cavanilles en a fourni l'immense catalogue. Celles qui ornent le mieux les flancs des collines, telles que les narcisses, les marguerites et les germandrées qui prennent ici un éclat inconnu dans nos régions, ne servent qu'à réjouir la vue, tandis que la *barilla*, plante d'un aspect triste et uniforme, fournit 160,000 quintaux de soude.

Le royaume de Valence possède encore un trésor jusqu'à présent mal exploité ; ce sont les marbres fins et variés que renferment ses montagnes.

La population du royaume de Valence s'élève probablement à 1,000,000; elle était, en 1795, de 932,000 individus, et elle augmentait tous les ans. Valence comptait alors 5,890 maisons et 105 à 110,000 habitans. L'intérieur offre l'aspect d'une ville des Maures. Les rues, étroites et irrégulières, séparent des maisons peu élevées, mais très-profondes, avec de grandes cours et de belles terrasses. Sur ces terrasses, les orangers, les citronniers et les lauriers étalent la pompe de leur feuillage immobile. Les plus belles fleurs y marient leurs couleurs variées. Là, toute sorte de fruits du Midi, entassés en pyramides, invitent l'odorat et le goût; ici, les boutiques sont comme parées d'étoffes les plus riches et les plus brillantes, et sur les toits des maisons voltigent, comme autant de flammes, mille bandes de soie nuancées de toutes les couleurs imaginables. Les rues sont remplies de métiers de soie; tout le monde travaille en plein air; les chants joyeux des ouvriers et surtout des belles ouvrières se mêlent au bourdonnement des rouets, aux modulations des tambourins et des orgues portatives, et à la voix des marchandes d'orgeat et de fruits.

Les autres villes du royaume sont: Alicante, entourée de ses célèbres vignobles, et peuplée de 20,000 âmes; Elche et Orihuela, qui comptent chacune un nombre égal d'habitans; San-Phelipe, ou Xativa, l'ancienne Sétabis, fameuse du temps des Romains par ses manufactures de toiles fines, aujourd'hui peuplée de 14,000 individus; Crevillent, de 7,200 habitans, florissante par ses fabriques d'*esparto;* Denia, petit endroit, mais qui possède des vignobles égaux à ceux d'Alicante; Gandia, plus gaie, plus agréable que Valence même, peuplée de 6 à 7,000 individus; Ontinient, avec 11,700 habitans et beaucoup de fabriques de toile, de drap, de papier. Toutes ces villes se trouvent au midi de Valence.

Celles de la partie septentrionale et occidentale sont

moins considérables. On trouve à l'ouest : Segorbe, très-industrieuse, mais n'ayant que 1,000 habitans ; Chelva, qui en compte 7,200, et qui fait un grand commerce d'excellens raisins tardifs ; Enguerra, avec des fabriques de gros draps et 5,000 habitans. Dans le nord, on remarque Murviedro, l'ancienne Sagonte, avec 6,800 habitans ; et Benicarlo, un peu moins peuplée, mais florissante par ses vignobles.

(30 janvier 1812.

§ 2. Les Valenciens sont tout-à-fait dans les bonnes grâces de M. Fischer ; il s'estime heureux, dit-il, s'il a pu réussir à peindre avec quelque intérêt « ce peuple gai, » joyeux, bon, compatissant, qui sait tout utiliser, tout » cultiver, jouir de tout, et qui, n'étant point dépourvu » de talent, serait peut-être, sous un meilleur gouverne- » ment et à l'abri de l'influence de la superstition, le peu- » ple le plus intelligent et le plus heureux de l'Europe. »

Si nous comparons à cette phrase un passage de la *Relation d'un voyage en Espagne*, par madame d'Aulnoy, écrite en 1679, nous verrons un portrait bien différent : « Va- » lence, dit-elle, est une ville d'Espagne dont le peuple » est de la dernière méchanceté. Il n'y a point de crimes » dans lesquels il ne s'engage déterminément pour de l'ar- » gent. Il porte des stilets, etc. etc. » Voilà un peuple bien *bon* et bien *compatissant*. A-t-il pu changer entièrement de caractère dans l'espace d'un siècle ? Est-ce qu'en dépit d'Hippocrate et du docteur Gall l'influence du climat aurait cessé d'avoir son effet, et que la *bosse* du meurtre et celle de l'humeur querelleuse se seraient tout-à-fait effacées ?

Mais écoutons un troisième témoin ; c'est M. le comte de Laborde, cet ingénieux observateur qu'il faut toujours citer quand on parle de quelque objet relatif à l'Espagne : « Les Valenciens, dit M. de Laborde, sont légers, in-

» constans, sans caractère, gais, aimant le plaisir, s'y » livrant sans cesse, peu affectionnés les uns aux autres, » moins encore aux étrangers; mais ils sont affables, » d'une société douce et agréable, industrieux, laborieux, » alliant l'amour du plaisir et celui du travail. On leur » reproche d'être vindicatifs, de cacher leurs désirs et » leurs projets de vengeance sous un extérieur doux, » tranquille et indifférent, et de les exécuter sourdement » lorsqu'ils peuvent le faire sans danger; mais les assas- » sins à gages, qui étaient autrefois communs dans le » royaume de Valence, ont disparu, et le peuple s'y ci- » vilise tous les jours par la richesse et le bien-être. »

Ce portrait semble plus impartial que ceux qu'ont tracés M. Fischer et madame d'Aulnoy; il peut même expliquer ce que les deux autres renferment de contradictoire : l'affabilité, la gaîté et la sociabilité des Valenciens auront charmé M. Fischer pendant son court séjour dans ce royaume; mais s'il y fût resté plus long-temps, il se serait peut-être aperçu de quelques restes de la *bosse des querelles*.

De semblables variations dans les jugemens des voyageurs doivent nous mettre en garde contre les portraits de nations dessinés d'une manière générale et décisive. Ne nous dites plus : Ce peuple est bon et hospitalier; rapportez plutôt quelques traits positifs par lesquels vous l'avez vu démontrer ce caractère; n'accusez pas vaguement une nation d'être vindicative, grossière, adonnée à l'ivrognerie, ou à tel autre vice; citez-nous les actions barbares, les scènes de désordre dont le hasard a pu vous rendre témoin; en un mot, n'écrivez que ce que vous avez vu : c'est le conseil le plus utile aux progrès de la science qu'on puisse donner à un voyageur. Il en est autrement de l'historien et du géographe; ils doivent comparer et combiner ces divers témoignages des observateurs; ils ne sont pas témoins, mais rapporteurs.

M. Fischer n'a pas habituellement confondu les deux rôles que nous venons de distinguer; il se borne généralement à peindre, avec beaucoup de chaleur et de vivacité, les scènes auxquelles il a lui-même assisté; il se livre avec franchise et bonhomie à toutes les impressions agréables qui, grâce à une humeur complaisante, à un caractère tolérant, se multiplient pour lui à chaque pas. Quoique protestant, il aime beaucoup la pompe et la variétés des fêtes catholiques, parmi lesquelles celle de saint Vincent, patron de Valence, est une des principales : on y voit, dans une espèce de représentation théâtrale, ce saint arrêter un taureau furieux par son goupillon, et rétablir par sa bénédiction miraculeuse une omelette gâtée. Une autre fête n'a de religieux que le nom : c'est le tournois que donne tous les ans la compagnie de chevaliers dite *la Royale-Maîtrise, en l'honneur de l'immaculée conception, et en faveur de l'amélioration des haras.* Mais la fête de Noël paraît surtout offrir un beau coup d'œil; tout le monde s'assemble en plein air, à l'ombre des orangers et des palmiers, on allume le soir des milliers de bougies : Valence et ses environs ne paraissent qu'un vaste jardin illuminé.

L'Albufera, vaste étang ou lagune au sud de Valence, est un des rendez-vous les plus fréquentés par ceux qui cherchent les plaisirs bruyans. On y donne la chasse aux oiseaux aquatiques, habitans des roseaux qui en couvrent les bords : souvent trois cents bateaux se réunissent pour ces parties. La pêche y est aussi très-abondante; on y prend des anguilles d'une grandeur extraordinaire. La langue de terre qui sépare l'Albufera de la mer est peuplée de perdrix et de lapins qui errent parmi des saules, des lentisques et des pins maritimes. Du côté de la terre, cet immense étang est bordé de rizières.

Les Valenciens joignent à la vivacité des peuples du Midi la force et la hardiesse de ceux du Nord. Les exerci-

ces violens sont ceux auxquels ils se livrent de préférence. Outre la course et les *regalles*, ou joûtes sur l'eau, ils s'amusent encore avec des frondes, qui paraissent ressembler à celles des anciens Baléares. Mais un reste plus curieux des anciens usages, c'est un assez grand nombre de *trovadores* ou troubadours qui, la guitare à la main, errent de village en village, et qui souvent improvisent des chansons d'amour, un peu libres, mais pleines de feu et de grâces. Comme le dialecte valencien est très-rapproché du provençal, on peut en quelque sorte considérer la langue poétique provençale du moyen âge comme encore vivante dans la bouche de ces *trovadores*. Disons plutôt que l'un et l'autre de ces deux genres de poésie populaire remontent à la plus haute antiquité. Si les Francs et les Normands ont introduit dans le nord de la France l'esprit de la poésie des Scaldes; si les Maures ont répandu en Espagne le goût des poètes arabes et du style oriental, on ne saurait point nier que l'Italie et la Grèce ancienne n'avaient l'équivalent et même le modèle des troubadours plus de mille ans avant l'arrivée des peuples barbares. Les *rhapsodi*, les *poetæ cyclici*, enfin les *poetæ urbici* (de Martial) n'étaient pas autre chose.

Le caractère poétique et pastoral des usages relatifs aux fiançailles rappelle également l'ancienne Grèce. Lorsque les deux familles sont d'accord, le futur, accompagné de quelques amis et d'un troubadour, se rend pendant la nuit devant la maison de sa bien-aimée; le troubadour chante une déclaration d'amour, rappelle la longue constance de l'amant, et demande un tendre retour. La belle paraît à une croisée; elle rejette d'abord avec une feinte modestie les hommages de son amant; elle lui demande qui il est, et quels sont ses parens. Il paraît alors lui-même, et déclame avec ardeur tous les lieux communs de nos idylles: il dépeint comment dans la nature tout s'aime, tout s'unit; il n'épargne pas plus que le trouba-

dour les invocations à la nuit, à la lune, aux astres, ni les comparaisons avec un palmier amoureux, un ruisseau qui murmure, une rose languissante. La fin de cette scène est que la jeune fille détache de sa tête la couronne de fleurs, symbole de la virginité, et la jette à son futur, qui la ramasse avec transport. Dans ce moment une brillante symphonie se fait entendre; les croisées étincellent de lumières, la porte s'ouvre, et les parens de la fiancée reçoivent en triomphe l'heureux vainqueur. Les noces, qui suivent à une certaine distance les fiançailles, sont également égayées par des scènes poétiques : les troubadours y reparaissent; on prodigue les fleurs, qui, à Valence, naissent dans toutes les saisons. A minuit, le futur époux, aidé de ses amis, arrache, après une longue lutte, la fiancée des mains de ses compagnes fidèles qui voudraient la retenir parmi elles; il l'emporte dans ses bras. Mais le lit nuptial n'est point ici dressé dans une des pièces de l'appartement : c'est sur le toit plat, sur la terrasse de la maison qu'on le place : un dôme de fleurs odorantes le surmonte, les étoiles l'éclairent, et les haleines du zéphyr en balancent les voiles. Aux clartés du jour l'amoureux couple abandonne sa couche aérienne, les convives se réunissent de nouveau au déjeûner, et les jeunes filles présentent à leur ancienne compagne un joli berceau d'*esparto*.

Ces usages nationaux, qui embellissent l'austère gravité des institutions, commencent partout en Europe à s'oublier et à disparaître. Il y bien des cantons en France, en Allemagne, en Angleterre où il a autrefois existé des usages de ce genre, qu'une prétendue civilisation a fait d'abord reléguer parmi le peuple, et bientôt entièrement abolir. Il faut pénétrer dans les montagnes de la Suisse et de la Norwége, dans les recoins de la Russie, de l'Espagne, de l'Irlande et de la Basse-Bretagne, pour retrouver quelques restes de ces antiques fêtes, monumens de l'esprit de nos pères et expressions innocentes des idées po-

pulaires, le plus souvent très-morales. Il serait facile de démontrer l'utilité de tout ce qui, dans les institutions, tend à faire agir par lui-même l'esprit humain, et à l'éloigner de cette uniformité machinale, recherchée par des philosophes qui n'ont lu que de petits livres, en oubliant de lire le plus grand de tous.

SUR LE TUNKIN, LA COCHINCHINE, ETC.

Etat actuel du Tunkin, de la Cochinchine, et des royaumes de Camboge, Laos et Lac-Tho; par M. de La Bissachère, missionnaire, qui a résidé dix-huit ans dans ces contrées; traduit d'après les relations originales de ce voyageur.

(19 avril 1812.)

§ 1er. Entre l'Indostan et la Chine s'étend une grande contrée péninsulaire que les géographes ont désignée tantôt sous le nom d'*Inde extérieure*, tantôt sous celui de la *presqu'île au-delà du Gange*. Cette région, qui semble avoir reçu une plus large part dans les bienfaits de la nature qu'aucune autre région de l'Asie; cette contrée où de nombreuses chaînes de hautes montagnes concourent, avec de vastes golfes et baies, à tempérer l'ardeur du climat; où les forêts sont peuplées d'arbres de tek, plus solides que nos chênes, et de bois aromatiques les plus précieux, tels que le bois d'aigle et de sandal; où la canne à sucre est le roseau le plus commun; où d'immenses rizières bordent quelques-uns des plus beaux fleuves d'Asie; où des ports nombreux et commodes (avantage refusé aux côtes du Bengale et du Coromandel) attendent et appellent le commerce de la navigation; cette intéressante région de l'Asie en est, après le Thibet, la moins connue des géographes et la plus négligée des hommes d'état. C'était sur ce point que la France, après la paix de 1763, eût dû porter ses regards : non-seulement elle s'y serait

trouvée débarrassée de la concurrence anglaise, elle y aurait encore trouvé les routes de sa politique aplanies d'avance par l'influence qu'exerçaient les missionnaires et les progrès qu'avait faits le christianisme; après avoir aisément écarté la faible puissance des Portugais, elle aurait vu les productions de ses manufactures de luxe accueillies aux cours despotiques d'Ava, de Siam, de Cochinchine et de Tunkin, tandis que le peuple de ces contrées, encouragé par un grand débit, aurait étendu et perfectionné sa fabrication de tissus, déjà rivale de celles des Hindous et des Chinois; le commerce français, sans se soumettre aux humiliations qu'éprouve à Canton la fierté européenne, aurait reçu des provisions de thé plus que suffisantes pour la consommation intérieure; du camphre, du poivre, de l'ivoire, des peaux de tigre, des bois précieux, des pierres gemmes, de l'étain et de l'or. Ces établissemens commerciaux n'auraient pas exigé la protection d'une grande force militaire et navale; il eût suffi de quelques postes; le pays offre beaucoup de points semblables à Gibraltar, Cadix et Héligoland. Cette nature du terrain, les facilités qu'on aurait eues pour se concilier la bienveillance des habitans, et la dissémination du pouvoir entre beaucoup de principes indigènes, auraient rendu superflu ici le système d'envahissement que les Anglais regretteront un jour d'avoir adopté pour l'Indostan. Surtout, quel avantage inappréciable que la possession des seuls bois de construction et des meilleures mines de fer et de cuivre de toute l'Inde; par conséquent, la possibilité de créer une marine locale bien moins dispendieuse que les flottes envoyées d'Europe.

Toutes ces considérations, quoique senties et indiquées par quelques particuliers, tels que l'ingénieux voyageur Poivre et l'habile M. Blanchard, de Marseille (1), parais-

(1) Auteur d'un excellent *Manuel du Commerce des Indes*, 1 vol. in-folio.

sent avoir été complètement ignorées des ministres, des encyclopédistes et de tous les donneurs du ton, jusqu'à ce que, dans les années 1788 et 1789, un missionnaire, le vénérable évêque d'Adran, parvint à ouvrir les yeux du gouvernement en s'adressant à la religion du monarque. On sait qu'un traité fut conclu entre la France et la Cochinchine, et qu'une escadre devait partir pour appuyer l'exécution de cette convention, mais que le généreux auteur de ces projets se vit privé par le gouverneur de Pondichéry des secours que le roi avait mis à sa disposition, et que les événemens inouis dont la France devint le théâtre firent entièrement perdre de vue cette entreprise lointaine. Malgré ces désastres, le génie et le courage de l'évêque d'Adran soutinrent dans les Indes l'honneur du nom français : ce fut aux sages conseils de ce vieillard que le roi de la Cochinchine dut en grande partie ses succès dans ses guerres contre l'usurpateur de son trône, et encore aujourd'hui plusieurs Français, compagnons du vertueux missionnaire, occupent des postes importans dans l'administration de ce royaume. M. Barrow, qui en 1800 publia une Relation de la Cochinchine, extraite des papiers de M. Barisy, officier français (1), avoue avec beaucoup de douleur qu'à cette époque la cour des Birmans ou d'Ava, la plus puissante de ces contrées, était sous l'influence des missionnaires français, et qu'on y voyait les Anglais d'un mauvais œil. D'ailleurs, quels qu'aient été les résultats des tentatives que la compagnie anglaise a faites pour se concilier l'amitié de ces peuples, quel que soit l'état des établissemens formés à l'île d'Andamen et à celle de Poulo-Pinang, les énormes efforts que coûte aux Anglais la conservation de l'Indostan ne leur laissent point le surplus de forces nécessaires pour se rendre maîtres de la riche péninsule au-

(1) *Voyage à la Cochinchine, par le Brésil, l'île de Java, etc.*; par M. Barrow; traduit de l'anglais; 2 vol. in-8°.

delà du Gange. Vingt années pourront s'écouler, et la France viendra peut-être encore assez à temps pour recueillir les fruits dont l'évêque d'Adran a répandu les germes.

Si ces vues sont des rêves, du moins nous rêvons en bonne compagnie; tous les anciens placent dans la péninsule au-delà du Gange leur région d'Or et d'Argent, leur *Chryse* et *Argyre*, l'Eldorado de l'antiquité, où partout on foulait sous les pieds ces métaux précieux, but de tant de spéculations et de tant de voyages. C'était sans doute une locution figurée, qui n'avait d'autre fondement réel que le commerce très-actif dont ces contrées étaient alors le siége.

Quoi qu'il en soit de cette perspective commerciale et politique, les relations qui tendent à nous faire mieux connaître ces parties de l'Inde intéresseront toujours les amateurs de l'histoire et de la géographie; et les deux volumes publiés sous le nom de M. de La Bissachère ne manqueront ni de lecteurs ni d'acheteurs. Après avoir tiré à M. Galignani cet heureux horoscope de son livre, nous devons pourtant lui adresser quelques reproches qui ne tombent pas uniquement sur lui, mais sur tous les libraires éditeurs de voyages.

D'abord, nous aurions voulu que cet estimable et habile éditeur ne nous eût pas fait un mystère du titre de l'original anglais, ni de la manière dont les papiers de M. de La Bissachère sont parvenus à Londres. Cette notice bibliographique ne pouvait sans doute pas coûter beaucoup de recherches à un homme versé dans la littérature anglaise moderne.

Le livre que M. Galignani nous donne est-il la production du missionnaire dont il porte le nom, ou n'est-il qu'un extrait de ses papiers, arrangé par une main étrangère? Ces questions ne sont rien moins qu'oiseuses; c'est de leur solution que dépend le degré de confiance que

doit nous inspirer l'ouvrage. En attendant de meilleurs renseignemens, nous croyons (avec M. C., de la *Gazette de France*) qu'un rédacteur anonyme, en voulant orner et peut être alonger les Mémoires de M. de La Bissachère, leur a ôté ce caractère de naïveté et de franchise qui caractérise ordinairement les écrits des voyageurs apostoliques.

Nous regrettons aussi que l'éditeur se soit avisé d'insinuer dans sa courte préface qu'il n'existait, avant la sienne, que des relations vagues et inexactes. Cela n'est pas même vrai à l'égard du Tunkin; car l'histoire de ce pays publiée par Richard, d'après les papiers de l'abbé de Saint-Phalle, ne manque pas de précision et d'exactitude; elle est seulement moins complète et un peu moins moderne que la relation de M. de La Bissachère. A l'égard de la Cochinchine, nous ne craignons pas de dire que ce missionnaire ne nous apprend rien de neuf, et que c'est encore dans les ouvrages de Borri, de Loureiro, de Chapmann, de Barrow et de Kœffler, qu'il faut chercher les seules notions qu'on ait sur ce pays. L'éditeur aurait dû consulter à ce sujet l'utile et laborieux travail bibliographique de M. Boucher de La Richarderie, intitulé *Bibliothèque des Voyages.*

Si M. l'éditeur eût suivi ce conseil, il eût peut-être senti combien il eût été utile de faire accompagner cette relation d'une carte géographique, carte qui manque à toutes les relations; peut-être eût-il joint à l'ouvrage de M. de La Bissachère un extrait de celui de Kœffler, qui a paru en latin à Nuremberg, et qui renferme plusieurs traits curieux. C'est une règle générale que, dans les sciences historiques, on ne saurait rien faire de bon sans avoir d'avance pris une exacte et complète connaissance de ce que les autres ont déjà écrit sur le même sujet. L'écrivain historique est un juge qui doit entendre et confronter tous les témoins, écouter toutes les parties, rap-

porter et apprécier toutes les opinions. Au lieu de cela, les écrivains historiques français et anglais ne sont que des avocats plus ou moins éloquens; les traducteurs jouent un rôle encore plus nuisible aux sciences; ils traduisent tout au long, sans rien rectifier, sans rien éclaircir. Combien de livres inutiles de moins, si nous suivions la saine et savante méthode des Allemands qui, de nos jours, se font gloire de corriger la prolixité anglaise et la *vaniloquence* française, en donnant sous un plus petit volume des ouvrages plus substantiels et même plus complets!

Enfin si l'éditeur, dans ses recherches bibliographiques, eût découvert que les papiers de M. de La Bissachère ont été retravaillés par une main étrangère qui y a ajouté un ramas de réflexions parasites et triviales (chose qui nous paraît certaine), n'aurait-il pu se permettre de retrancher ces lieux communs qui grossissent inutilement les volumes. N'est-ce pas abuser du papier et de l'encre, que d'imprimer « que les sciences ont fait moins de pro-» grès au Tunkin qu'en Europe; que les femmes, dans » tous les pays, aiment la parure; que la langue est douce » et harmonieuse, ou dure et âpre, selon le caractère » des peuples, etc., etc.? » De semblables lieux communs occupent régulièrement les deux ou trois premières pages de chaque chapitre. Ils me rappellent l'habitude de quelques-uns de nos journalistes, qui ne peuvent annoncer un voyage ou un ouvrage de géographie sans commencer par ces mots : *L'utilité des voyages, etc. etc.* Le temps est trop précieux pour le perdre à écrire ou à lire des choses semblables.

J'ai maintenant dit tout le mal qu'on peut dire de l'ouvrage de M. de La Bissachère; il ne me reste qu'à remplir la fonction bien plus agréable de donner, dans mes articles, une idée des choses intéressantes et instructives que renferme ce livre.

(25 avril 1812.)

§ 2. Comme je n'entreprends pas ici l'analyse méthodique du livre de M. de La Bissachère, je peux me dispenser de m'appesantir sur le premier chapitre, où l'auteur ou bien le rédacteur nous étale son érudition de dictionnaires et nous apprend avec beaucoup d'emphase que les noms de Tunkin ou Tonquin et de Cochinchine sont inconnus en Asie, et qu'il faut leur substituer celui d'*Annam.* Cela n'a pas manqué de paraître très-neuf et très-singulier à quelques-uns de ceux qui, dans les journaux, annoncent les nouveaux ouvrages géographiques; cette remarque, si neuve et si singulière, a pourtant été faite dans la plupart des traités de géographie, et même par un voyageur du dix-septième siècle (1). Au lieu de s'en étonner, on eût dû soumettre à une saine critique les assertions très-hasardées que M. de La Bissachère ou son rédacteur accumule dans ce chapitre. Il est faux, par exemple, que les îles du Japon se nomment en Asie *Ziangri;* elles portent en Chine le nom de *Djépoun-Koue,* royaume d'Orient, qu'on prononce à Nankin *Djinpon-Koue* (2); c'est évidemment ces mots que le fameux voyageur Marc-Paul exprima par son *Xipangu,* d'où, par une faute typographique, on a fait *Xipangri.* Tout notre tort, à nous autres pauvres Européens, consiste donc à dire *Ja* au lieu de *Jé* ou *Djé,* et il est démontré que Marc-Paul, en 1300, savait plus que M. de La Bissachère en 1800. Je pourrais disserter de même sur bien d'autres traits d'érudition de M. de La Bissachère. Où a-t-il pris que le nom des îles Maldives est faux? Sans doute les indigènes, dans leur dialecte, les appellent *Maleréque*, ou plus exactement *Malerak;* mais cela n'empêche pas que le nom de *Male-Dvyp* ne soit du pur sanscrit, et il est encore manifeste

(1) Alex. de Rhodes, *Dictionnarium Annamiticum.* Rome, 1651.

(2) Kœmpfer, *Japon,* t. I, p. 73, 74; trad. allemande de Dohuc.

que notre audace sacrilége n'a que très-faiblement altéré ce mot de la langue indienne (1). Je supplierai aussi le docte auteur de laisser sur nos cartes les noms de Siam et de Cochinchine, dont l'un est de la langue malaie, et l'autre du chinois ou du moins du japonais; ainsi ni l'un ni l'autre n'est de fabrique européenne. Je pourrai même pousser la sévérité jusqu'à soupçonner ce grand correcteur de nomenclatures d'avoir introduit lui-même une erreur très-comique; car enfin, qu'est-ce que ce nouveau *royaume de Lac-Tho*, qui figure avec tant d'éclat sur le titre? La position géographique qu'on veut lui assigner se concilie difficilement avec celle des pays voisins; les deux ou trois notions qu'on nous en donne semblent n'être que des répétitions de ce qu'on a dit du pays de Laos; or, le nom chinois de Laos est, selon Duhalde, *Lao-Tchou;* ne serait-ce pas un double emploi de ces deux noms qui a donné naissance au royaume Lac-Tho? Il nous paraît du moins prudent de ne pas admettre ce pays sur nos cartes avant d'en avoir reçu des nouvelles plus certaines.

Au surplus, ce n'est pas une fable de plus ou de moins qui décide de la vogue d'une relation de voyages; il suffit d'amuser le public par quelques traits curieux, quelques observations piquantes : le livre que nous annonçons a ce genre de mérite; il y joint encore celui d'offrir aux savans qui le liront avec les yeux de la critique, plusieurs détails nouveaux sur un pays peu connu.

Les mœurs des Tonquinois présentent plusieurs particularités qui ont été mieux observées par M. de La Bissachère que par ses prédécesseurs. La pêche est la seule branche d'industrie dans laquelle ce peuple montre une adresse très-remarquable. Comme les côtes du Tonquin se composent en grande partie de terres molles et noyées

(1) Wakl, *Ostindim*, t. I. Pyrard, etc. etc.

dans l'eau, où l'on ne peut ni marcher ni naviguer, des pêcheurs s'y glissent sur une espèce de *bateau-chaise*, qu'ils font avancer en se servant d'un de leurs pieds comme d'une rame. On prend dans ces lagunes une quantité innombrable de poissons. Les Tonquinois vont encore attaquer les poissons en pleine mer; si leur bateau chavire, ils reviennent à la nage. Cela ne peut étonner que ceux qui ne se rappellent pas l'habileté et l'intrépidité des nageurs d'Otaïti et d'autres îles du grand Océan : les peuples de la zone torride, invités par la nature elle-même à chercher dans les eaux un asile contre la chaleur qui les accable, acquièrent dès la plus tendre jeunesse une grande habileté dans l'art de nager. M. de La Pérouse vit les habitans de l'île de Pâques aller à la nage jusqu'à deux lieues dans la haute mer; de retour vers leur île, ils cherchaient, comme les saumons, les endroits de la côte où les vagues se brisaient avec le plus de violence; ils se faisaient un jeu de lutter contre le redoutable élément. Cependant, lorsque M. de La Bissachère ajoute « que les poissons, prenant » les nageurs tonquinois pour de nouveaux compatriotes, » se jouent sans crainte à leurs côtés, » il est permis de ne voir dans cette phrase qu'une figure de rhétorique; peut-être même n'est-il question ici que d'un poisson d'avril offert à la crédulité du lecteur bénévole.

La décence extérieure n'exige point dans le Tonquin cette retenue pleine de grâce qui, en Europe, sépare, sans les isoler, les deux sexes : ici, hommes et femmes se baignent en plein jour dans la même rivière et sans aucun voile; seulement ils se tournent le dos; et ce serait, sinon un délit, du moins un manque politesse, de se regarder en face dans ces occasions. Ce trait prouve déjà les progrès des Tonquinois dans la civilisation. En 1500 les Suisses étaient moins avancés, puisque, d'après une lettre très-curieuse du célèbre Pogge, les deux sexes se baignaient pêle-mêle aux eaux de Baden; on voyait nager

dans les bains des femmes aussi enjouées, aussi légères, aussi belles et aussi peu vêtues que les nymphes de la mythologie; les étrangers contemplaient ce spectacle du haut d'une galerie circulaire, ou se mêlaient même à ces jeux innocens, si bon leur semblait; aucun signe ne trahissait, chez les parens, chez les maris, un sentiment de désapprobation ou de jalousie. Les rédacteurs du *Muséum allemand*, qui ont reproduit cette relation de Pogge, il y a une trentaine d'années, affirment, dans les notes qu'ils y ont ajoutées, qu'il régnait encore à cette époque, si rapprochée de nos temps, une très-grande liberté dans les bains de Baden. Aussi les dames de Zurich mettaient dans leurs contrats de mariage une clause qui leur réservait le droit d'aller à ces eaux une fois par année. On voit, à moins que tout cela ne soit une pure calomnie, que l'Europe a long-temps offert le spectacle de mœurs aussi pastorales que les contrées les plus éloignées de l'Asie.

Les Tonquinois ne se livrent pas habituellement à l'ivrognerie. Cependant ils se réunissent quelquefois autour d'un énorme vase qu'ils remplissent de vin de palmier, et qu'ils vident en tenant chacun à la bouche un long syphon dont l'autre bout plonge dans le vase. Leur plus grande jouissance est pourtant la pratique de la noble science qu'on enseigne au Rocher de Cancale, et qui est plus dignement professée en France que ne l'est la géographie. L'idée de manger est même tellement prédominante dans le cerveau d'un Tonquinois, qu'il l'applique figurément à toutes les jouissances agréables, et même à toutes les actions et sensations : il dit *manger un marché*, et *manger une erreur*, pour se tromper. *Manger une femme* ne signifie pas la dévorer, après l'avoir fait apprêter à la maître-d'hôtel ou à la sauce-robert; cette phrase, malgré l'air anthropophage qu'elle a, n'effraie nullement les belles Tonquinoises. L'influence de l'estomac s'étend même sur

la religion, et les dieux domestiques sont appelés tout crûment *les dieux de la cuisine*. Cette franchise a son côté louable; elle bannit de la société certaines phrases qui respirent une basse hypocrisie; on ne dit point aux mauvais prosateurs et poètes de Tonquin : « Votre comédie » larmoyante est un chef-d'œuvre immortel! personne » ne tourne mieux que vous le vers de dix syllabes! vous » êtes le plus brillant orateur de notre université! pour» quoi ne seriez-vous pas de l'Académie? » On leur dit tout simplement : Vous avez un bon cuisinier; votre cave est bien garnie; vous donnez d'excellens dîners. Éloges innocens qui ne compromettent jamais l'honneur des lettres, et ne contiennent aucune injustice secrète contre l'homme de mérite ou l'homme de génie dépourvu de cuisine! Au surplus les dieux pénates des Romains étaient originairement des dieux de cuisine, tout comme ceux des Tonquinois; car l'âtre était leur temple, leur autel, et chaque maison de la ville de Romulus ne renfermait primitivement qu'un seul foyer, celui de la cuisine. On pourrait même pousser ce rapprochement plus loin : la langue grecque et la romaine ont conservé des phrases semblables à celles que je viens de citer, et dans lesquelles les Tonquinois font figurer avec tant de prédilection le verbe *manger*. Apollonius de Rhodes dit : *Edein thymon*, manger son courroux : et Plaute emploie la locution *edere pugnos*, manger des coups de poing.

(3 mai 1812.)

§ 3. Le chapitre sur la religion des Tunquinois a particulièrement fixé mon attention, et c'est en l'analysant que j'ai été le plus vivement choqué des inconvéniens, disons des vices de la rédaction adoptée par l'éditeur des papiers de M. de La Bissachère.

S'attendait-on à lire dans la relation d'un missionnaire

« qu'il y a dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique 30,000,000 » d'hommes sans religion et sans divinité? » Cette fausse assertion, qui sans doute vient du rédacteur de l'ouvrage, et non pas du missionnaire, se fonde sur une confusion d'idées et sur un abus de mots. Veut-on soutenir que plusieurs hordes sauvages, dont cependant le nombre ne s'élève pas à un demi-million, ignorent la pensée d'un seul Dieu, d'un Être suprême? Nous convenons de ce fait. Veut-on y ajouter qu'un nombre de sauvages, un peu plus considérable, ne témoigne par aucun culte extérieur son respect pour des êtres supérieurs à la nature humaine? Il faut encore avouer cette déplorable vérité. Mais ces sauvages, qui, plongés dans le plus profond abrutissement, ne se forment aucune idée sur l'ordre de l'univers et la marche de la nature, qui, par une conséquence nécessaire, ne s'élèvent pas à l'idée d'une seule première cause, ces hommes dégradés même reconnaissent des puissances invisibles, des êtres supérieurs, des esprits, des divinités. Si, à l'instar des habitans de la Nouvelle-Galle méridionale (1), ils n'éprouvent aucun sentiment religieux à l'aspect de l'astre du jour se levant dans toute sa majesté; si la saison des fleurs et celle des fruits leur étalent les dons variés de la nature sans exciter la moindre émotion dans leur âme; du moins les éclairs, le tonnerre, l'ouragan et la mer en fureur ne manqueront pas de leur inspirer une frayeur accompagnée de l'idée des puissances invisibles animant et remuant à leur gré toute la nature. C'est à l'égard de ces hordes qu'on peut dire avec raison que la peur créa les premiers dieux: *Primos in orbe deos fecit timor.* Aussi les nations qui n'adorent aucune divinité bienfaisante pratiquent pourtant des cérémonies superstitieuses destinées soit à fléchir le courroux des mauvais esprits, soit à enchaîner leur puis-

(1) Hunter, *Voyage*, chap. 3. Collins, etc.

sance. Les Brésiliens adressent un culte au dieu malfaisant pour l'adoucir, tandis que le dieu bienfaisant qu'ils reconnaissent est complètement négligé. Cette observation, confirmée unanimement par Nieuhoff, Leury et tous les voyageurs, doit nous rendre moins prompts à nier l'absence de tout culte extérieur chez les nations sauvages qui n'ont pas encore été visitées à plusieurs reprises, et étudiées avec la tranquillité nécessaire, avec les soins indispensables dans ce genre de recherches. Les habitans d'Unalachka, qu'on avait crus sans aucune idée religieuse, placent cependant autour de leurs habitations de petites images qu'ils croient propres à chasser les mauvais esprits (1). N'est-il pas extrêmement probable qu'ils regardent ces images comme les demeures ou les emblèmes des esprits d'une nature opposée? Les habitans des îles des Renards n'adressent aucune prière à des divinités quelconques; mais on a pourtant découvert qu'ils engraissaient de petites images avec l'huile de baleine, et que leurs magiciens invoquent les esprits qui habitent dans les volcans dont cet archipel est parsemé (2). C'est ainsi que chez les hordes les plus misérables, une observation attentive et prolongée fait toujours découvrir quelque trace d'usages religieux. Mais, en admettant qu'il existe des peuples entièrement étrangers à tout culte, cette absence de temples, d'autels, d'images, fruit de la misère et du dénuement, ne prouve pas plus l'absence de toute idée religieuse, que le défaut de vêtemens, d'habitations, d'ustensiles, ne prouvent le défaut de toute idée intellectuelle.

Ces considérations, que je me propose de développer autre part, suffisent pour faire sentir combien l'assertion générale du rédacteur de l'état de Tonquin est hasardée

(1) Voyage de Krénitzin, dans le *Recueil géographique* de Sprengel, t. I, p. 243.

(2) *Description des nations de la Russie*, par Georgi; troisième édition, p. 372.

et blâmable. Elle ne doit pas nous surprendre de la part d'un homme assez ignorant pour donner au système religieux, nommé *chamanisme*, répandu dans l'Asie centrale, le nom de *Chamisme*, nom qui nous reporte au Cham, le troisième fils de Noé, et par conséquent à l'Egypte, que plusieurs peuples orientaux ont nommée Terre de Cham. Ce rédacteur prouve encore la plus déplorable légèreté en répétant le ridicule axiome, « que le catholicisme » est favorable à la monarchie, le luthéranisme à l'aris- » tocratie, et le calvinisme à la démocratie : » tandis qu'il n'est pas permis à un écolier d'ignorer que les républiques les plus démocratiques de la Suisse sont peuplées de catholiques zélés, et que le luthéranisme domine dans plusieurs monarchies absolues.

A travers ce fatras d'idées générales, les unes fausses, les autres communes, nous arrivons enfin à l'exposé des faits, seul véritable objet d'une relation de voyageur ; nous apprenons que les Tonquinois ne sont point idolâtres ; mais à peine M. le rédacteur a-t-il daigné énoncer ce fait, qu'aussitôt il retombe dans ses réflexions philosophiques : il se met à dogmatiser sur le terme d'*idolâtre*, afin de nous apprendre que nous avons eu tort de penser qu'il existait des nations idolâtres, attendu que ces nations n'adorent point l'image visible, l'*idole*, mais bien la divinité qu'elle représente. Comme c'est neuf ! comme c'est profond ! Cela méritait bien d'être délayé dans deux grandes pages !

La religion tonquinoise paraît, comme celle des Chinois, se composer de deux systèmes différens, l'un adopté par les classes supérieures, les gouvernans, les gens instruits ; l'autre abandonné au peuple et aux prêtres. Le premier n'est autre que la doctrine de Confucius, et le second ressemble beaucoup à la religion dite de *Fo*, à la Chine ; de *Bouddha*, dans le Thibet et l'île de Ceylan ; de *Bud*, au Japon ; et de *Sommonakodom*, dans les royau-

mes d'Ava et de Siam : tout ce que nous en dit M. de La Bissachère nous confirme dans cette opinion. Les Tonquinois considèrent le ciel, la terre, les forêts, les rivières, les montagnes comme autant de demeures d'un immense nombre de génies et de dieux indépendans les uns des autres, mais tous soumis à un éternel ordre de choses, à un destin aveugle et inflexible. Les hommes vertueux deviennent aussi, après leur mort, des divinités tutélaires ; ils sont assis dans le Paradis sur des trônes de fleurs ; image qui rappelle la mythologie indienne. On honore en général les ancêtres d'un culte de vénération ; mais M. de La Bissachère ne décrit pas la fête des Morts avec autant de précision que l'a fait le missionnaire Kœffler dans son *Historiæ Cochinchinæ Descriptio* (Nuremberg 1773). Il répète, à l'égard des génies tutélaires des villages, ce qu'avait dit l'abbé Richard : chaque endroit un peu considérable vénère un génie particulier qui est quelquefois, comme chez les anciens Egyptiens, représenté sous la figure d'un chien, d'un serpent, ou même d'un animal encore moins noble. Je ne me rappelle pas avoir lu dans Richard que les rois de Tonquin accordent des *brevets d'honneur* à ceux parmi ces génies qui donnent des preuves éclatantes d'une influence bienfaisante. Ce fait est assez curieux : il nous rappelle le brevet de généralissime donné à saint Antoine de Padoue par les rois de Portugal ; mais ce qu'on remarque de plus important dans cette partie de l'ouvrage de M. de La Bissachère, c'est le silence absolu de ce missionnaire sur le culte particulier de Fo ou de Bouddha ; culte dont parle Richard, et qui paraît nécessairement faire partie d'un système religieux qui, sur tous les autres points, semble identique avec le bouddhisme. On paraît même affirmer, dans l'ouvrage présent, que les Tonquinois n'admettent aucun dieu suprême ; mais cette assertion, enveloppée dans quelques phrases générales, pourrait bien

plutôt venir du rédacteur que du voyageur lui-même. Il eût été convenable d'éclaircir ce point obscur, de discuter cette contradiction apparente entre deux voyageurs d'une grande autorité; mais un soi-disant *philosophe* et *littérateur*, comme le rédacteur de cet ouvrage, n'a rien plus en horreur que les recherches d'érudition et de critique. Comment s'abaisser à la discussion des faits, quand on est occupé à tourner des phrases et à établir des principes?

J'aurais aussi voulu trouver dans cet ouvrage, soit la réfutation, soit la confirmation d'un autre trait rapporté par les missionnaires qui avaient précédé M. de La Bissachère. Les idoles des Tonquinois sont, dit-on, couvertes d'or et de soie; mais elles portent un visage affreux, d'une teinte extrêmement noire, et surmonté de cornes très-vilaines : les bons missionnaires n'ont pas douté un seul instant que ces images ne fussent autant de portraits fidèles du prince de l'enfer, et des grands de la cour de Lucifer; mais quelques savans antiquaires et orientalistes y verraient, avec une extrême satisfaction, de nouvelles preuves du système qui place dans la haute Ethiopie le berceau des sciences, des arts, des religions, et même, à ce que je crois, du genre humain, ou du moins de toutes les races à peau noire ou basanée. Il me semble qu'on peut expliquer l'usage singulier des Tonquinois d'une autre manière : les nations à peau blanche aiment les teints de lis et de rose; les nations à peau très-basanée doivent aimer la couleur de jais. Les Tonquinois ont donné à leurs divinités des visages noirs, précisément d'après le même principe qui conduisit les Grecs à donner à leurs déesses des *doigts de rose* et des *pieds d'argent.*

SUR LA POLOGNE RUSSE.

§ 1^er^. — RUSSIE BLANCHE.

(12 juillet 1812.)

Les parties de l'ancienne Pologne successivement incorporées à l'empire de Russie depuis 1773 formeraient à elles seules un état considérable, suivant la note gravée sur la carte des frontières, publiée avec approbation du gouvernement russe, par le major Oppermann (1). Les démembremens successifs de la Pologne ont valu à la Russie les accroissemens que voici :

	Etendue en werstes carrées.		Habitans.
Par le premier partage, en 1773	76,558	—	1,226,966
Par le partage de 1793	202,383	—	3,745,663
Par la soumission de la Courlande . . .	16,273	—	387,922
Par le partage de 1795	94,645	—	1,407,402
	389,859	—	6,767,953
Le district de Bialystock, cédé en 1807 à Tilsitt, peut avoir			320,000
Total des habitans			7,087,953

Cette population se compose de plusieurs nations différentes. Les Polonais habitent principalement les villes et les châteaux. Les Ukrainiens, ou Malo-Russes, demeurent dans l'Ukraine et la Podolie. Les Lithuaniens avec les Samogitiens forment une race distincte des peuples slavons. La noblesse de Courlande est allemande. Il y a des Juifs, des Bohémiens, et même des Tartares établis dans un coin de la Lithuanie.

Les Russes ont divisé ce pays dans les gouvernemens suivans : 1° Courland ; 2° Wilna, et 3° Grodno, for-

(1) *Novaia Pogranitchnaia Karta*, Pétersbourg, 1795.

mées de l'ancienne Lithuanie proprement dite, et de la Samogitie; 4° Witepsk, et 5° Mohilew, formées de la Russie blanche; 6° Minsk, comprenant le reste de la Russie blanche, la Russie noire et la Polésie; 7° Wolynsk, qui répond à la Wolhynie; 8° et 9° Podolie et Kiovie, dans l'Ukraine ou la petite Russie. La limite actuelle de ces gouvernemens, qui ont changé trois ou quatre fois d'organisation, représente exactement la frontière de la Pologne, telle qu'elle était avant 1773; seulement la ville et la banlieue de Kiew ou Kiovie appartenaient aux Russes depuis 1686. Comme dans ces vastes plaines le sol et le climat varient peu, nous réunirons les neuf gouvernemens en quatre divisions physiques, correspondantes à des anciennes provinces (1).

Le Dniéper et la Duna, qui ont leur source au-delà de la frontière polonaise, descendent à travers la Russie blanche, l'une vers la mer Noire, l'autre vers la Baltique; circonstance qui, au défaut d'observations barométriques et de nivellement, doit faire considérer ces contrées comme les plus élevées de la Pologne russe. Cependant aucune chaîne de hauteurs ne marque la séparation des eaux. Les rivières serpentent dans des vallées dont les coteaux escarpés présentent une apparence de montagnes; mais le terrain intermédiaire est un plateau entrecoupé par un nombre infini de petits bassins remplis d'autant de lacs, d'étangs et de marais. C'est principalement au nord de Polock que le sol offre ce caractère. Cependant le roi Sigismond I^er^, dans sa marche sur Smolensk, sut y pénétrer, ayant fait construire 340 chaussées d'arbres pendant l'espace de 24 lieues (2). Plus bas, vers Minsk et Mohilew, les terres sablonneuses sont moins embarrassées de bois et moins couvertes d'eaux.

(1) Voyez la nouvelle *Carte de l'Europe*, en six feuilles, par M. Lapie. C'est la meilleure sur laquelle on puisse suivre cette description.

(2) Rzaczinski, *Histor. natur. Polon.*, p. 159.

C'est à travers cette contrée ouverte que passe la route ordinaire de Wilna à Moscow, route par laquelle les Lithuaniens et les Polonais sont tant de fois entrés victorieux dans le centre de la Russie. Les forêts se composent ici de pins, sapins, bouleaux, tilleuls, ormeaux, frênes, chênes, aunes, pommiers sauvages et saules; on les dévaste impunément; leur immense étendue dispense de toute économie. Les rivières qui se jettent dans le Dniéper, à l'exception de la Soschwa (1), ont l'eau plus crue que celles qui s'écoulent dans la Duna. Les lacs fourmillent d'éperlans, dont on pêche une quantité incroyable; on les sèche et on les transporte dans toute la Russie, sous le nom de *snetki*. La récolte principale est celle d'avoine: elle surpasse du double celle du seigle d'hiver; viennent ensuite celles du froment d'été, d'orge commune et de blé sarrazin (2). Le froment d'été est semé dans la cendre des broussailles que les paysans coupent tous les ans dans l'été, et recouvrent avec de la paille; l'année suivante, ils mettent le feu à ces tas, et, après y avoir une fois fait passer l'*araire* (la charrue légère), ils y répandent la semence, qui rapporte le huitième, douzième ou vingtième grain. Pour l'orge, ils choisissent des endroits où les arbres forment d'épais taillis; ils les dégarnissent de toutes leurs branches, qu'ils entassent et brûlent. Voilà l'origine de ces troncs d'arbres qu'un voyageur anglais n'a pu expliquer (3). A côté de cet usage funeste aux bois, et commun dans toute la Russie, on voit l'agriculture ordinaire de la Pologne. *Guagnini* rapporte que l'on sème le seigle d'été après Pâques, l'orge et l'avoine à la Pentecôte, les pois chiches avant la fête de saint Pierre, et les navets à la Saint-Jean. On doit en conclure que les saisons sont

(1) Georgi, *Description de la Russie*, t. III, p. 644.

(2) *Tableaux de statistique*, manuscrits, de M. de Bork, conseiller d'état.

(3) Coxe, *Premier voyage en Pologne*, t. I, p. 103. Georgi, p. 649.

plus régulières, et en général plus tardives que dans la Lithuanie propre. L'auteur que je viens de citer donne encore d'autres détails curieux sur la culture de ce pays. Il y a des endroits où l'on sème au printemps, dans un champ essarté, deux parties d'orge et une de seigle ; on ne moissonne la même année que l'orge ; mais le seigle, qui croît d'abord à l'ombre de l'orge comme un épais gazon, offre l'année suivante le spectacle d'une forêt de tiges surchargées d'épis, et « dans laquelle, dit-il, on » apercevrait à peine un homme à cheval (1). » Le bétail n'étant pas dans un nombre proportionné à l'immense étendue des prairies (2), on manque nécessairement d'engrais, et les jachères surpassent trois à quatre fois en superficie les terres ensemencées. Malgré les imperfections de la culture, on exporte beaucoup de blé. Le chanvre et le lin fournissent encore davantage à l'exportation. Les arbres fruitiers sont rares, et ne portent pas toutes les années des fruits mûrs. Les abeilles abondent ; et quoiqu'elles n'aient le plus souvent que des troncs creux pour demeure, le produit en cire et miel surpasse de beaucoup la consommation intérieure.

La grande salubrité du climat de la Russie blanche est démontrée par les listes de morts et de naissances, formées par le conseiller d'état de Bork. Dans les dix ans, depuis 1778 jusqu'en 1787, les paroisses catholiques du gouvernement de Polock, aujourd'hui de Witepsk, avaient eu 64,290 naissances et 40,035 morts ; les paroisses grecques-unies avaient compté 141,186 naissances et 94,488 morts. Avec des proportions aussi favorables, la population

(1) Guagnini, dans la *Polonia* d'Elzevir, p. 286. Cet Italien avait servi comme officier dans les guerres des Polonais contre les Russes et les Suédois ; on l'accuse d'avoir emporté les papiers du savant Stryikowski.

(2) Le gouvernement de Polock produisit en 1788, selon les Tables de M. de Bork, 10,250,695 *poud* de foin.

ne peut que s'accroître rapidement. Les Juifs seuls étaient diminués de nombre ; ils avaient eu 8,218 naissances et 8,242 morts : mais ce sont aussi les habitans les moins fixes ; vivant, pour la plupart, de toute espèce de trafic, ils se transportent d'une province dans l'autre.

Un Allemand a vu, il y a peu d'années, les paysans de la Russie blanche arriver à Riga, couverts de peaux de mouton, et exténués par la faim, quoiqu'ils y conduisissent des bateaux chargés de blé pour le compte de leurs seigneurs. Ces fidèles esclaves couchaient sur le rivage, sous de vieux bateaux ou dans des cabanes construites de débris de planches, liés ensemble avec de l'écorce ; ils rapportaient, en chantant, de grosses sommes d'argent destinées à leurs maîtres, et auxquelles ils ne touchaient point (1).

La navigation intérieure de ce pays peut un jour devenir importante, si *le canal de la Bérésina* est entretenu et perfectionné ; ce canal, terminé, à ce qu'on assure, il y a deux ou trois ans, réunit la Bérésina, principal affluent du Dniéper, à l'Ulla, affluent de la Duna, et par conséquent la mer Baltique à la mer Noire.

Les villes principales sont d'abord les trois chefs-lieux de gouvernement. Mohilew, en russe *Moghilew*, sur le Dnieper, s'est embellie depuis quelques années, et possède d'importantes fabriques de cuir : d'après le quatrième recensement officiel, elle comptait, il y a dix ans, 12,500 habitans : les jésuites ont ici un collége. Witepsk, peuplée de 11,680 habitans, a le même genre d'industrie et de commerce. Minsk est de peu d'importance. La ville la plus anciennement célèbre est Polock, qu'on prononce *Polosck*, avec 3 à 4,000 habitans, et un très-beau collége de jésuites ; elle était, dans le x^e^ siècle, la résidence d'une dynastie originaire de la Scandinavie, et dont la

(1) Bernhardi, *Traits d'un Tableau de la Russie*, t. II, p. 118.

puissance s'étendait sur une grande partie de la Russie blanche. Le prince Rogvold, ou plutôt Regnald, vit sa fille Rogneda, ou Ragnheda, recherchée en mariage par Vladimir le Grand, souverain de la Russie. La princesse ayant, en termes dédaigneux, refusé sa main au prince d'une nation alors médiocrement estimée, Vladimir fit la guerre à son père, s'empara de sa capitale, et le tua, lui et ses deux fils; la princesse, tombée au pouvoir du vainqueur, eut de lui un fils nommé Isaslaw; mais elle garda dans son cœur la soif de la vengeance, et, après être restée plusieurs années à la cour de Vladimir, elle essaya de donner la mort à ce prince qui, touché par l'aspect de son enfant, laissa tomber son glaive déjà levé sur la tête de la mère. Décidé d'ailleurs à partager ses états entre ses fils, il renvoya à Polock, qu'il avait rebâtie, la princesse scandinave, avec le prince Isaslaw, en lui donnant la principauté de Polock, agrandie de toute la Lithuanie jusqu'au Niémen, et d'une partie de la Livonie (1). La maison d'Isaslaw s'étant éteinte dans le XIII^e^ siècle, l'état de Polock passa aux grands-ducs de Lithuanie, et cette incorporation jeta les semences de plusieurs guerres entre les Lithuaniens et les Russes.

On vit figurer dans les guerres des Russes contre les princes de Polock, de Kiow et de Constantinople, une nation qui est appelée *Kriwitzes* dans les Annales de Nestor, et *Krivétani* par Constantin Porphyrogénète. Ils paraissent différer des nations slavonnes sans qu'on puisse avec certitude leur assigner une origine commune avec les Lithuaniens. Le savant Adelung fait des vœux pour qu'on recherche les traces que cette nation a pu laisser dans le territoire de Minsk qu'elle habitait; mais il est à craindre que les siècles n'en aient effacé jusqu'au moindre vestige. Il y a deux cents ans qu'on aurait pu com-

(1) Tcherbatow, *Histoire de Russie*, et Nestor, *Annales russes*, citées par Suhm; *Histoire de Danemarck*, t. III, p. 147-196.

mencer, avec fruit, un grand dictionnaire comparatif des langues et dialectes, seul moyen de donner à l'histoire des peuples une base fixe; aujourd'hui ces monumens vivans ont disparu en grande partie.

§ 2. — LA LITHUANIE, AVEC LA SAMOGITIE ET LA COURLANDE.

(22 juillet 1812.)

Ces trois contrées se ressemblent beaucoup entre elles, et toutes les trois elles ne diffèrent de la Russie blanche, dont nous venons de tracer la description, que par un climat plus inconstant, plus doux, plus humide, et un sol moins élevé au-dessus du niveau de la mer. Un rideau de forêt, un lit de fleuve bordé de coteaux par-ci par-là, une colline isolée de 30 à 40 toises de haut, voilà toutes les variations que présente ce sol monotone, dont, selon le naturaliste Ferber (1), une couche de pierre calcaire coquillère forme la base. M. Guettard comprend ces provinces dans ce qu'il appelle la bande sablonneuse, et M. Gilibert confirme cette opinion (2). De gros et petits blocs de granit rouge ou gris, des cristaux de quartz, des débris d'animaux marins, surtout des madrépores et des morceaux d'ambre jaune, se trouvent semés par-dessus ces plaines, qui sans doute un jour ont été recouvertes par les eaux de la mer. Parmi les curiosités naturelles, on distingue des pétrifications en agate noire, ressemblant à des racines de pin. Les fleuves roulent généralement dans des lits profondément encaissés, et la Duna mine quelquefois les escarpemens qui bordent son cours; cette rivière présente des rochers et des tourbillons qui, dans les basses eaux, rendent la navigation difficile. Le Nié-

(1) Ferber, *Obs. sur l'Hist. naturelle de la Courlande.*

(2) Gilibert, préface de sa *Flore d'Europe.*

men n'offre point ces inconvéniens; ce fleuve, qui se jette dans la Baltique, est mis en communication avec le Dniéper par le *canal Oginsky*, établi aux frais de l'illustre famille de ce nom. Déjà, en 1787, des bateaux chargés de sel passèrent par ce canal, se rendant de Cherson à Kœnigsberg. Mais le comte Oginski actuel nous a avoué que ce canal, tracé à travers des terres extrêmement légères, exigerait, ainsi que les rivières qu'il réunit, de nouveaux travaux pour offrir toute l'utilité que sa position centrale semble promettre. Quoique long de 8 milles polonais, il se trouve tout entier sur les terres de la maison Oginski. Parmi les autres rivières de ce pays on sera peut-être étonné d'apprendre qu'il y en ait une dont les eaux, au milieu d'un pays aussi plat, forment une cascade assez belle et assez considérable; cette cascade, nommée le *Rommel*, est dans la rivière de *Windau*, qui, venant de la Samogitie, traverse la Courlande. Les poissons, entraînés par la rapidité de cette chute verticale, semblent, pour ainsi dire, voler en l'air.

Les productions de la Lithuanie ressemblent à celles de la Russie blanche. « Le froment prospère en quelques » endroits, mais la culture principale est celle du seigle. » Sur un arpent de 300 perches carrées, on sème ordi» nairement 48 pots de seigle; le produit commun est » de 6 pour un, ce qui fait 288 pots ou 2 tonneaux, me» sure de Wilna, et 12 *poury*, mesure de Riga. En met» tant le prix moyen d'un tonneau à 96 florins, le produit » d'un arpent sera de 192 florins.... Le froment est ordi» nairement plus cher d'un tiers; les pois sont au prix du » seigle; l'orge, d'un tiers de moins; l'avoine, de moitié, » selon les circonstances de la récolte (1). » Le prélat éclairé qui a bien voulu me communiquer ces détails

(1) Extrait des notes manuscrites sur mon *Tableau de la Pologne*, par M. Dluski, prélat-archidiacre de la cathédrale de Wilna, chanoine de Minsk.

duquel on a écrit tant de contes. Michovius, qui apparemment était imbu du système des *causes finales*, pense « que » la Providence, en plaçant cet animal dans la Lithuanie, » a eu l'intention de reprocher aux Lithuaniens, par une » image vivante, leur penchant à la gloutonnerie. »

Les abeilles, qui abondent dans toute la Pologne et la Russie méridionale, fournissent au Lithuanien une grande quantité d'hydromel. Cette boisson, qui dans son état ordinaire s'appelle *miod*, prend le nom de *lipits* quand le miel a été tiré des fleurs du tilleul. C'est à Kowno que sont les plus fameuses distilleries de cette espèce d'hydromel. Quand on y a exprimé le suc des framboises, on l'appelle *malinietz*.

Parmi les villes de la Lithuanie, il y en a qui ne le sont que de nom. En remontant du nord au sud, nous rencontrons d'abord Brzesc, ville anciennement fortifiée, avec le surnom de *Litowska* (Lithuanienne): les Juifs y avaient une célèbre synagogue, espèce d'université où les rabbins venaient faire leurs études. Bialystok, où le grand général de la couronne, Branicki, avait fait construire un château magnifique, entouré d'un grand parc, a reçu de quelques voyageurs le surnom de *Versailles de la Pologne*. La ville de Slonim, qui compte 5,000 habitans, a été, pendant quelques années, le chef-lieu d'un gouvernement russe. Cet honneur a ensuite été transféré à la ville de Grodno, sur le Niémen, qui n'est pas plus peuplée, mais de meilleure apparence. Elle a quelquefois servi de siége aux diètes, et elle renferme quelques grands bâtimens (1). Vers les sources du Niémen (2) on trouve Nieswitz, où Chris-

(1) Les manufacture de Grodno, dont parle la *Gazette de France*, ont cessé d'exister depuis 1795. Elles avaient pour objet les draps et les soieries; elles avaient été établies par Tyssenhausen, grand-trésorier de Lithuanie, protégé par le roi Stanislas-Auguste. Des voyageurs qui ont visité Grodno postérieurement à l'an 1795, n'y ont remarqué aucune manufacture.

(2) Les sources du Niemen ne sont pas aux environs de Slonim,

tophe Radziwil, auteur d'un Voyage à la Terre-Sainte, avait fait bâtir un palais que les troupes suédoises et russes ont dévasté. Les autres villes du gouvernement de Grodno, telles que Wolkowitz, Lida, etc., ne sont d'aucune importance. Il faut en dire autant d'Osmiana, de Swenziany et de Wilkomirz, dans le gouvernement de Wilna ; elles ne devront leur réputation qu'aux bulletins de la grande Armée; Braclaw (qu'on prononce *Bralslave*) mérite quelque attention, comme ayant eu jadis une citadelle entourée en partie d'un lac. Kowno, sur le confluent de la Vilia et du Niémen, est l'entrepôt naturel du commerce de la Lithuanie ; et, quoiqu'elle n'ait que 4,000 habitans fixes, c'est une ville florissante. A un mille et demi de cette ville, sur le sommet du mont Friedensberg, s'élève, dans le site le plus romantique, un magnifique monastère bâti en 1674, par Chirstophe Paç, grand-chancelier de Lithuanie, et occupé par 24 ermites de l'ordre des Camaldules. Ce bâtiment a coûté 800,000 écus ; le marbre y est prodigué ; les voûtes et la coupole de l'église sont ornées d'excellentes peintures à fresque et de plusieurs tableaux originaux. Le fondateur y est enterré avec son épouse. La famille des Paç est, à ce qu'on assure, une branche des Pazzi de Florence, qui, après avoir lutté contre les Médicis, s'est réfugiée en Pologne, où elle s'est élevée aux plus hautes dignités. La ville de Troki est située près d'un marais qui, selon des auteurs du pays, ne gèle jamais (1).

Les villes de la Samogitie, telles que Szawlie, qu'on prononce *Chawli*, Rosienie et autres, sont très-petites ; mais la Courlande, peuplée en partie d'Allemands, présente quelques endroits qui sont assez importans. Windau et Libau font un commerce considérable ; la dernière,

comme on a dit dans une gazette, mais au nord-ouest de Sluck (Sloutsk).

(1) Rzaczinski et Starovolski.

de celles de Cornouailles. En pénétrant dans l'intérieur, on rencontre une seconde branche de ces montagnes, nommée le *Mittelgebirge*, ou les monts du Milieu. Ces deux chaînes sont couronnées de plusieurs pics, où le basalte en colonnes prismatiques atteste des révolutions inconnues; souvent un vieux château élève ses tours gothiques parmi ces rochers, avec lesquels il semble se confondre et par ses formes et par sa teinte noirâtre. Les eaux minérales et thermales jaillissent en abondance au pied méridional de cette chaîne; c'est là que Tœplitz, Bilin, Carlsbad, attirent tout ce que l'Europe renferme de malades trop riches pour guérir. Les traditions recueillies par l'annaliste bohémien Hayek font remonter jusqu'à l'an 762 la découverte de la source de Tœplitz. Le jour du fameux tremblement de terre qui détruisit Lisbonne, cette source cessa pendant quelques minutes de couler, et reparut ensuite chargée d'une matière rougeâtre.

A l'est de l'Elbe, une continuation des monts Métalliques sépare la Bohème de la Lusace; l'industrie et le commerce, en ouvrant de ce côté des routes nouvelles, ont affaibli les fortifications naturelles du pays, et en ont rendu l'accès plus facile aux armées. Le prince de Ligne pense que les trois forteresses de la Bohème, Egra, Thérésienstadt et Josephstadt, formeraient une chaîne mieux liée, si on construisait une place forte au sud de Gabel.

C'est au nord-est qu'on aperçoit les plus hautes montagnes de la Bohème; ce sont les *Riesengebirge*, ou monts des Géans, auxquels, sans raison suffisante, on applique le nom ancien des *Sudètes*. La nature et le genre des paysages rappellent ici les parties intérieures des Alpes; ce sont partout des forêts d'arbres toujours verts, des pâturages couverts d'herbes aromatiques, des cabanes de pâtres, des torrens, des cascades; même les avalanches n'y manquent pas; les neiges, qui sont perpétuelles dans quelques gor-

ges abritées contre les rayons du soleil, se détachent quelquefois en masse, et roulent avec un fracas épouvantable. Mais tout est ici dessiné sur une plus petite échelle. La plus haute montagne, le Schneekoppe, ne parvient qu'à une élévation absolue de 4,950 pieds. Moins riches en métaux que les chaînes précédentes, les monts des Géans renferment une grande quantité de cristal de roche, dont les fragmens, selon leur couleur, prennent les noms pompeux de diamant, de saphir, de rubis. La prairie où naît la rivière d'Iser en était autrefois comme parsemée. Une source de richesse moins sujette à s'épuiser entretient la prospérité des villes manufacturières et commerçantes qui fleurissent dans les vallées de cette chaîne, et dont les belles toiles rivalisent avec celles de la Silésie. Il règne parmi ces montagnards un mélange bizarre d'usages antiques et d'idées introduites par le commerce et l'aisance. Les noces se célèbrent avec des solennités singulières; les hautbois et les cors de chasse annoncent au loin la marche d'un nombreux cortége, conduit par un maître de cérémonies chamarré de galons; ordinairement ce grand personnage est en même temps chargé du rôle d'orateur et de celui de bouffon; tantôt il harangue le couple heureux avec une gravité boursoufflée, tantôt il excite de longs éclats de rire par des lazzis et des contes grivois; on l'appelle en bohémien le *plemplatich*, c'est-à-dire le bavard.

Le jour des Cendres, les jeunes gens des villages vont, masqués, de maison en maison, et demandent l'aumône à toutes les demoiselles: le soir, celle qui s'est montrée la plus charitable est conduite en cérémonie au bal rustique dont elle est proclamée la reine. Ces montagnards conservaient encore, il y a un demi-siècle, quelques restes de superstitions païennes; l'esprit des montagnes, ou le *Rybezahl*, est encore redouté des enfans et des femmes: cet esprit a, dit-on, parmi d'autres caprices, celui de

retenir par les pieds tout paysan qui passe par les montagnes en souliers garnis de clous de fer. Des savans ont gravement essayé d'expliquer ce fait par la vertu magnétique de certaines roches ; mais il est bon, dans ces sortes de questions, de se rappeler l'histoire de la dent d'or.

Parmi les branches avancées ou promontoires de cette chaîne de montagnes, il en est une qui, composée d'un grès facile à se déliter, présente, près d'Adlersbach, le spectacle d'un labyrinthe de rochers. Des milliers de blocs hauts quelquefois de 180 à 200 pieds, taillés dans les formes les plus extraordinaires, les uns semblables à des tours et à des flèches, les autres à des quilles renversées et posées sur la pointe, occupent un espace d'une lieue et demie de long sur une lieue de large. Quelques arbres et beaucoup d'arbustes mêlent leur verdure à ces masses grisâtres ; un ruisseau, après y avoir serpenté, vient se précipiter dans une sombre caverne.

Le centre de la Bohème offre quelques plaines, coupées de collines où les villes et les châteaux étalent de loin leur gothique architecture. Prague possède cependant quelques hôtels et quelques palais bâtis à l'italienne ; ils appartiennent à une vingtaine de grandes familles, plus riches que ne l'étaient jadis beaucoup de princes souverains de l'empire germanique. Les terres de la maison de Schwartzenberg en Bohème sont estimées à 20,000,000 de florins. Ces magnats ont orné leurs hôtels de superbes collections de tableaux et de statues. Ils protégent généreusement les beaux-arts ; une école de dessin a été établie aux frais de la haute noblesse. La galerie du château royal, situé dans le Hradschin, a été pillée dans la guerre de trente ans : il reste quelques tableaux de l'Espagnolet, de Giordano, de Breughel et de Paul Véronèse. Le goût et le talent innés des Bohèmes-Slavons pour la musique ne laissent jamais le théâtre de Prague manquer de belles voix ni d'habiles joueurs d'instrumens ; mais au total,

Prague, avec ses 75,000 habitans, n'est pas une ville gaie ni brillante. Un tiers-état, riche et policé, peut seul animer une ville de cette vie sociale dont l'influence s'étend jusque sur les formes gracieuses ou tristes des bâtimens. Les grands négocians ne sont pas nombreux en Bohème; les fabricans modestes et laborieux s'établissent dans les villes de montagnes.

Les objets les plus curieux à visiter en Bohème sont les châteaux. Celui de Trosky, aujourd'hui ruiné, occupait deux rochers escarpés, réunis par une haute muraille; cet ensemble avait l'air d'une énorme pyramide; l'œil cherchait en vain à distinguer où finissait le rocher, et où commençait la bâtisse. Habichtstein, par les saillies de ses tours suspendues au-dessus des précipices, ressemble à une carcasse de vaisseau jetée sur la montagne. A Friedland, résidence du fameux Wallenstein, un sculpteur nommé Gérard Henri, d'Amsterdam, a exécuté, avant la guerre de trente ans, un mausolée haut de 30 pieds, et chargé d'un grand nombre de figures. Le château royal de *Kalfstein*, posé sur un rocher de jaspe, conserve encore quelques restes de la magnificence de Charles IV, qui y passait presque tous les étés: on y a trouvé des tableaux à l'huile, que l'on croit du XIV^e^ siècle. La chapelle, construite par Mathieu d'Arras, était d'une richesse extrême; les murs, couverts de lames d'or bruni, resplendissaient de pierres précieuses; les boucliers d'argent des chevaliers reflétaient la lueur de 1330 cierges. Le cruel Venceslas, après avoir ensanglanté ce château par le meurtre de plusieurs nobles, en dispersa les trésors, et jusqu'aux joyaux de la couronne, qu'on y gardait.

La Bohème offre de grandes facilités aux amateurs des jardins pittoresques; on trouve partout des ruines, des cascades, des vallons suisses et des prairies d'Angleterre. Mais les grands propriétaires ont leurs plus belles résidences d'été en Moravie et en Autriche. On vante les

parcs de Schœnhof, de Tœplitz et de Dux. Dans celui de Bezdiekau, le romancier Spiess, qui y vivait en qualité de régisseur, a placé l'inscription suivante : « Mal-» heur à qui parlerait ici des bals, des opéras, des plaisirs » de la ville! Pour lui, les rossignols seront sans voix et » les ruisseaux sans murmure ; aucune rose n'ouvrira son » bouton pour lui ; car il ne cherche point ce que les » sages cherchent, la solitude et le repos. »

Les servitudes attachées au ci-devant château royal de Burglitz attestent les caprices des anciens possesseurs. Tel paysan devait apporter sur son dos quatre soixantaines d'œufs, sans en casser un seul ; tel village devait livrer autant d'écureuils qu'il y avait de jours dans le carême ; si une princesse y faisait ses couches, un certain paysan était obligé de rassembler sous les croisées du château tous les rossignols de la forêt voisine.

Dans la plupart de ces citadelles de la tyrannie féodale, il y a des oubliettes : celles du château du grand-bourgrave, à Prague, sont encore montrées aux curieux. Dans une tour, sous une voûte sombre, on aperçoit dans le plancher une ouverture assez grande pour y précipiter un homme ; en plongeant dans ce trou, l'œil découvre une vaste cave remplie d'ossemens humains ; tout autour des murailles sont des pieux de fer auxquels on attachait d'abord les condamnés, afin que les cris de leurs compagnons d'infortune périssant dans la cave vinssent frapper leurs oreilles ; ils souffraient ainsi une première agonie avant que de descendre vivans dans la tombe. Ces atrocités rappellent un siècle où le caractère indomptable des habitans de la Bohème fatiguait et lassait la cruauté de leurs princes. Les sujets contre lesquels on invoquait les supplices des enfers étaient ceux qui, au château de Prague, jetèrent les commissaires du roi par la croisée, et soutinrent ensuite gravement que cette action était conforme aux us et coutumes du royaume ; que les états de

Bohème possédaient, de temps immémorial, le *jus defenestrandi*, et que leur seul regret était d'avoir vu les commissaires tomber assez doucement sur un tas de fumier.

La Bohème, dévastée en 1621, ensuite dépouillée de ses libertés, vexée et opprimée, ravagée de nouveau dans la guerre de sept ans, a respiré pendant un demi-siècle de paix et de tranquillité. La tolérance rétablie, la servitude adoucie, le goût des lettres ranimé, sont autant de bienfaits de Joseph II. L'industrie, surtout la filature, les manufactures de toiles, la fabrication des verres, ont fait d'étonnans progrès. Le commerce fleurit autant qu'il le peut sans une communication libre avec les ports de la Baltique et de l'Elbe. La population, rapidement accrue, dépasse considérablement le nombre de 3,000,000 d'individus auquel on l'évaluait il y a vingt ans. Le tiers des habitans parle allemand ; le reste est une nation slavonne qui se distingue par le nom de *Czechy*, qu'on prononce *Tchekhi*. Leur idiome appartient au tronc occidental de la langue slavonne, dont le wende, le polonais, le servien de Lusace, sont des branches. Le plus ancien monument de cette langue est un chant d'église composé vers l'an 990. Les annalistes bohémiens, parmi lesquels *Dalemil* remonte à l'an 1300, ont conservé nombre de traditions romanesques qui, si elles ne fournissent pas une base à l'histoire critique, servent du moins à peindre les mœurs de la nation : nous pourrons un jour y revenir.

SUR LA NORWÉGE ET LES NORWÉGIENS.

(16 mars 1814.)

§ 1^er^. La Norwége est un pays unique en Europe, et la nation qui l'habite a conservé, dans le sein d'une civilisation très-avancée, des lois et des mœurs antiques. Cette nation, par un élan que nous avions prévu et pré-

dit (1), vient de se replacer au nombre des états indépendans. C'est le moment d'en donner une notice authentique, puisée dans les nombreuses topographies qui ont paru dans le pays même.

Le sol de la Norwége, composé de rochers primitifs, ne présente que dans le fond des vallées et à l'embouchure des fleuves quelques terres labourables. Ces lisières, très-peuplées et bien cultivées, sont séparées par de vastes espaces déserts, où le chasseur poursuit l'ours et le loup à travers des forêts immenses. Le fond des vallées est occupé par de grands lacs ou sillonné par des fleuves rapides. Une semblable constitution du sol donne naissance aux aspects les plus rians et les plus sauvages: ici ce sont des prairies et des champs semés de nombreux bouquets de trembles, de frênes, d'ormes; des maisons couvertes en toiles rouges et placées à demi-côte sur les éminences; des clochers et des églises isolées, reflétés dans le miroir cristallin d'un large lac; des usines et des moulins suspendus au-dessus des flots écumeux d'un torrent; là, ce ne sont que de sombres forêts de pins et de sapins, que des ravins affreux, que des glaciers et des neiges éternelles; le rugissement des vents impétueux interrompt seul le silence du désert. Les voyageurs Coxe et Buch, savans judicieux qui ont parcouru l'Europe entière, ne trouvent pas assez de termes pour peindre les sensations que les paysages de Norwége leur ont inspirées. M. Hausmann, de Gœttingue, trouve les cataractes de la Norwége plus majestueuses que celles de la Suisse. Mais l'enceinte de rochers et d'écueils qui borde ce pays du côté de la mer n'offre au navigateur que le tableau le plus triste et le plus monotone. Les golfes, extrêmement nombreux, ont des entrées sombres et étroites. Ce n'est qu'en pénétrant dans leur intérieur que la scène change: le port de Chris-

(1) Voyez nos trois articles intitulés: *Charles XII en Norwége.* (SECTION HISTORIQUE.)

tiania, par exemple, environné de maisons d'un aspect très-gai, de jardins, de plantations, d'un amphithéâtre de rochers et de forêts, a frappé d'étonnement M. de Buch, qui arrivait avec une imagination encore remplie des beautés de l'Italie, et qui ne regrettait ici que le soleil de Naples.

Le climat de la Norwége n'est pas, dans toutes ses parties, également rude et froid. Vers l'est et dans l'intérieur, l'hiver a la plus grande intensité et durée ; en revanche on y voit l'air toujours serein, et les saisons très-constantes. Les belles et longues gelées de l'hiver facilitent les transports, et ouvrent aux habitans une source de plaisirs peu ou mal connus dans des climats plus doux : c'est alors qu'on voit voler sur un tapis de neige le traîneau élégamment sculpté, peint des couleurs les plus éclatantes, enrichi de dorures, attelé de chevaux plus rapides que le vent, et qui agitent sur leur cou un grand nombre de sonnettes dont les sons argentins produisent une sorte d'harmonie. Le printemps, en amenant des débâcles très-subites, ne se fait presque connaître que par ses ravages. Le pays est absolument impraticable au mois d'avril et pendant la première moitié de mai. Les longs jours de l'été, qui sont à Bergen de dix-neuf heures, et vers Trondhiem de trois semaines, font mûrir les blés et les fruits avec une rapidité étonnante ; quelquefois même la chaleur devient excessive et nuisible, surtout lorsqu'elle est suivie de nuits froides. Les jours de l'hiver ne sont pas si obscurs qu'on pourrait le croire. Le reflet des montagnes, l'éclat de la neige, et plus encore l'aurore boréale, donnent, même lorsque le soleil ne se lève pas sur l'horizon, une lumière assez forte pour qu'on puisse faire le gros travail.

« Je fus soudain frappé d'un phénomène, dit M. Coxe, » que je n'ai rencontré nulle part ailleurs, excepté dans la » Suisse : c'était un rayon du soleil couchant qui éclairait

» les sommets couverts de neige des montagnes lointai-
» nes; il brillait, il étincelait au loin dans l'horizon,
» comme un trait de flamme. L'air était pur, les étoiles
» répandaient une lumière très-scintillante, et elles pa-
» raissaient plus rapprochées que jamais je ne les ai ob-
» servées, excepté sur la cime des Alpes suisses. »

La température moyenne de l'année est, à Christiania, de 5 degrés de chaleur, thermomètre de Réaumur. Elle n'est que de 4 degrés et demi à Stockholm, et de 3 à Pétersbourg, quoique sous la même latitude.

L'aurore boréale ne paraît dans aucun pays d'une manière si brillante. Les orages sont rares en Norwége, et l'air a très-peu d'électricité. Ce climat est extrêmement salubre. Il y a un district nommé *Vœrdalen*, peuplé de 3,360 individus, où dans dix années la mortalité n'a été que de 1 sur 74, à l'exception de deux années d'épidémie, où elle fut de 1 sur 61.

Si nous tournons nos regards vers les côtes maritimes, surtout celles de l'ouest, la scène change absolument. Ce sont des brouillards, des pluies, des tempêtes; enfin le climat dont nous voyons une peinture dans les chants d'Ossian. Les golfes nombreux dont cette côte est entrecoupée ne gèlent jamais. Le froid ne se fait sentir qu'avec le vent d'est ou de nord, qui apportent l'air froid du nord. Mais les exhalaisons salines de la mer empêchent la végétation des arbres. Le scorbut y fait des ravages continuels.

Les montagnes recèlent un grand nombre de minéraux; le plus estimé est le cuivre, dont les principales mines sont aux environs de Trondhiem, à Raraas. Il surpasse en qualité tous les cuivres connus. Le fer, moins estimé que celui de la Suède, se trouve principalement dans la partie méridionale; le meilleur vient des environs d'Arendal. La Norwége avait une seule mine d'argent en activité; c'était celle de Konsberg. Cette mine a

donné de très-grands morceaux d'argent pur ; on en conserve au Musée royal de Copenhague un morceau qui pèse 560 livres ; malheureusement elle était exploitée pour le compte du roi, tandis que les autres le sont pour celui des particuliers. Aussi les dépenses ont le plus souvent surpassé le produit, et ont fini par obliger le gouvernement à en suspendre totalement l'exploitation. Le plomb de la Norwége est en petite quantité et trop dur. La mine d'or d'Edswold n'est qu'un objet de curiosité. On exploite du cobalt et de la plombagine en plusieurs endroits. La Norwége possède, parmi beaucoup de marbres grossiers, quelques-uns d'un très-beau grain. On y trouve aussi plusieurs sortes de talc, dont on fait des vases et des poêles; des cristaux, des grenats, des améthystes, des calcédoines, une espèce de pétrosilex qui ressemble au jaspe ; mais les pierres à fusil y sont d'une extrême rareté. Le sel gemme manque presque totalement. Les îles qui bordent les côtes abondent en tourbe ; mais on n'a pas encore découvert de charbon de terre.

(17 mars 1814.)

§ 2. Le règne végétal offre un caractère majestueux, mais sévère. Le sapin gigantesque couvre les flancs des montagnes jusqu'au niveau de 14 à 1500 pieds au-dessus de celui de la mer. A 6 ou 700 pieds plus haut, le pin brave encore la froidure ; il prospère même dans un climat où la température moyenne de l'année ne s'élève qu'à zéro. Les formes pointues que présentent ces arbres, tant dans leur ensemble que dans leurs feuilles, se trouvent en harmonie avec les rochers aigus qui leur servent de piédestal, et avec les glaçons qui restent pendant plusieurs mois suspendus à leurs branches.

L'arbre qui résiste le plus au froid est le bouleau, dont on tire par incision un suc aigrelet et mousseux, ressem-

suit est en proie à des angoisses non moins cruelles ; il voit une main ennemie détruire et enlever ce doux lit que sa tendresse avait destiné à ses petits, et qu'il avait rempli de plumes les plus fines arrachées à sa poitrine ; il voltige, en poussant un cri plaintif, autour de ses foyers ravagés. C'est au prix de tant de maux et de dangers que nos petites-maîtresses reposent leur migraine sur un oreiller élastique.

Le poisson abonde dans les mers, les lacs et les fleuves de la Norwége. Les espèces les plus communes sont les cabillauds, les morues, les turbots, les plies et les harengs. On peut considérer la mer Glaciale comme la patrie des harengs ; des essaims innombrables de cette espèce sortent de dessous les glaces du pôle arctique ; et, à la latitude de l'Islande, ils forment trois divisions ou trois corps, dont un côtoie les îles et les côtes occidentales de l'Ecosse, un autre dirige sa course vers la partie orientale de la Grande-Bretagne, jusqu'à la Manche, et le troisième entre dans la mer Baltique, à travers le Sund.

Les mers de la Norwége renferment-elles ce polype monstrueux, connu sous le nom de *kraken*, et dont plusieurs navigateurs ont donné des descriptions en apparence fabuleuses ? Le kraken s'élève du fond de la mer avec un bruit épouvantable ; son corps hideux couvre l'espace d'un quart de lieue ; ses bras, ou plutôt ses antennes, lorsqu'il les étend, ressemblent à des mâts de navire par la hauteur et la grosseur : il porte sur son dos les baleines, étonnées de se voir ainsi soulevées en l'air. Malheur au navigateur qui, croyant débarquer dans une île, vient se reposer sur le dos de ce monstre !

Tels sont les récits merveilleux des Norwégiens ; ils ont tout l'air d'une fable, et cependant un de nos naturalistes habiles, M. de Montfort, a récemment essayé de les justifier, en les appuyant d'un grand nombre de témoignages qui semblent mettre hors de doute l'existence de polypes

d'une dimension monstrueuse. Mais laissons cette discussion étrangère au but de notre notice.

La Norwége exporte pour plus de 6,000,000 de poissons : en beaucoup d'endroits c'est la nourriture des habitans, et on donne même au bétail des entrailles de poisson. L'intrépidité des pêcheurs norwégiens supplée en quelque sorte au manque de bons instrumens ; mais elle n'empêche pas les Suédois, les Hollandais et les Russes d'aller, jusque sur les côtes de la Norwége, enlever une partie des richesses qui devraient appartenir exclusivement aux habitans de ce royaume.

Avec les ressources que nous venons d'indiquer, la Norwége n'est pas sans doute un pays riche, mais c'est un pays heureux, et qui peut se suffire. La seule exportation du fer procurait aux Norwégiens, dans les ports du Danemarck et de la Baltique, le blé requis pour la consommation. L'Anglais, qui recherche au prix d'or les mâts et les planches de Christiania ; l'Irlandais, qui se contente des planches moins parfaites de Trondhiem, versent dans ces deux ports toutes les productions des deux Indes. Les femmes des vallées les plus reculées, de Hedemark, par exemple, portent des mouchoirs du Masulipatnam ; et, dans les hospices établis sur les monts Dofre, on ne manque jamais ni de thé ni de café. Le négociant de Bergen fournit aux marchés de Bilbao, de Barcelone, de Naples, cette immense quantité de poisson qu'exige la consommation pendant le carême, dans les contrées où règne un catholicisme rigide. Toutes les productions de l'Europe méridionale, les vins de Bordeaux, de Porto et de Syracuse ; les oranges de Malte, et le raisin de Corinthe, ou plutôt de Céphalénie, sont apportés directement, en abondance et à bon marché, dans les ports de la Norwége. Cette facilité de se procurer par échange les denrées étrangères, avait même engagé les habitans de Bergen à chercher à Rotterdam, en Hollande, de simples

troupeaux. Plus loin, il pêche des saumons dans la rivière, des truites dans le lac; il prend dans ses filets les grives; son fidèle fusil abat le coq de bruyère. Mais les blés, les grains, en quelques endroits même les foins, demandent des soins assidus et des travaux pénibles. Dans les longues soirées d'hiver, les femmes fabriquent une grande variété d'étoffes, soit de laine, soit de lin; elles savent même les teindre avec les plantes et les mousses du pays. Les hommes font eux-mêmes leurs souliers, les boutons de leurs habits, leurs couteaux et leurs cuillères. Cette aptitude à tout imiter a même fait naître dans quelques cantons des manufactures destinées à pourvoir de certains objets les régions habitées par un peuple moins industrieux. Ainsi dans le Hedemark on fabrique beaucoup d'horloges et de montres; le canton de Listerland exporte des souliers.

Ces occupations sont interrompues par les devoirs de la religion, par les exercices militaires, et par un voyage annuel à la ville la plus prochaine. Les habitations forment des villages proprement dits; et celles qui appartiennent à la même paroisse sont quelquefois semées sur un espace de plusieurs lieues. Mais, à l'heure du service divin, on voit arriver de tous côtés les légères carrioles qui portent le paysan avec toute sa famille en habits de dimanche. Les temples, spacieux et bien entretenus, ne peuvent contenir la foule. Le sermon est écouté dans un silence religieux; toutes les voix se réunissent pour entonner les hymnes, et souvent un vieillard distingué par sa piété fervente verse des larmes d'attendrissement en répétant ces chants pieux d'une voix encore mâle et sonore. Après le service, toute cette population se livre à des danses, à des joûtes, à divers exercices de force ou d'adresse; quelquefois la jeunesse exécute des manœuvres militaires. A une époque de l'année, toute la milice est réunie dans des camps d'instruction, sous le com-

mandement de ses propres officiers. Vers Noël, et pendant le mois de janvier, quelques réunions de famille, quelques festins présidés par l'amitié, font dévier le Norwégien de la frugalité, de la simplicité de sa vie ordinaire. C'est aussi l'époque des voyages en ville, dont le but est d'échanger les produits des forêts et des campagnes contre des blés, des draps fins et des outils. Ces voyages se font en traîneau et par caravanes. Il est impossible que dans une troupe nombreuse de voyageurs il ne se glisse quelques désordres; mais l'ivrognerie, avec ses funestes suites, n'est cependant pas habituelle chez les Norwégiens. On ne voit plus, même parmi les habitans de la vallée sauvage de Valders, l'antique et épouvantable coutume de se battre à coups de couteau, après s'être attachés mutuellement par le bout de la ceinture.

Le travail et la liberté sont les deux grandes sources des vertus civiles. Aussi le paysan de la Norwége joint à beaucoup d'esprit et de vivacité un caractère franc, hardi sans insolence, loyal et énergique. Il respecte ses supérieurs, mais il leur refuse tout hommage servile : il aime avec enthousiasme son pays et son souverain; il sacrifie tout ce qu'il possède pour secourir l'indigent et le malheureux. Il est vrai que l'extrême pauvreté est inconnue dans cette contrée; on n'y voit presque pas de mendians, et l'infortuné qui par quelque accident a perdu l'usage de ses membres, trouve des soins généreux au sein de sa famille ou de sa paroisse. Cependant l'apparition d'un voyageur étranger, au milieu d'une saison rude, fournit quelquefois au peuple norwégien une occasion d'exercer son hospitalité. Voici un trait de ce genre raconté par M. Coxe :

« Le paysan qui nous servait de postillon nous conduisit dans une maison propre et commode, adossée à un moulin à scie. La fille du logis nous présenta sur-le-champ du café, de la crême, du pain et du beurre.

» Après le rafraîchissement, nous demandâmes à la do-
» mestique ce qu'il y avait à payer; elle répondit : Rien!
» et, comme nous en témoignions notre surprise, parce
» que nous pensions être dans une auberge, elle ajouta,
» pour nous tirer de notre erreur, que son maître était
» le propriétaire du moulin; que dans ce moment il était
» absent, et que sans doute il aurait été très-flatté de nous
» recevoir lui-même; que, toutes les fois qu'il sortait, il
» donnait les ordres les plus précis d'admettre tous les
» étrangers, et de leur fournir tout ce qu'ils demande-
» raient, sans accepter le moindre paiement; enfin, que
» si nous voulions nous arrêter et dîner en cet endroit,
» nous ajouterions encore au plaisir que nous leur avions
» déjà procuré en daignant accepter le faible déjeûner
» qu'ils nous avaient donné. »

Que feraient, que diraient de plus les bergers de l'Arcadie ou les insulaires d'Otaïti?

Les manières des Norwégiens réunissent la véritable politesse à beaucoup de simplicité. Leur forme de salut est de présenter la main; leur adresse-t-on un compliment, ils vous serrent la main avec un air de franchise et de cordialité. Leur port est noble, leur démarche agile, leur habillement propre. Les femmes, dans l'intérieur de leur ménage, portent de simples jupes avec une chemise plissée autour du cou, retenue par un collier, et remarquable autant par la finesse que par la blancheur de la toile. Cette manière de s'habiller fait ressortir leur taille élevée et svelte, leur superbe chevelure et leur teint de lis et de rose. Mais si ces apparences de coquetterie enhardissaient les désirs de l'étranger, une mine sévère ou même quelque geste un peu rude lui apprendrait sur-le-champ que la pudeur est ici la vigilante gardienne de la naïve innocence.

Les divers cantons de la Norwége ont leurs costumes locaux qu'il serait difficile de décrire sans le secours de la

gravure. Les costumes des cantons d'Hallingdal, de Valders et de Tellemark sont les seuls où l'on croit remarquer des restes de l'ancien habillement scandinave, dont une large et forte ceinture constituait la partie la plus frappante. Dans ces vallées, et surtout dans le Tellemark, on ne connaît pas l'usage des serrures : les portes des maisons ne sont gardées que par la loyauté mutuelle des habitans.

Beaucoup de paysans, surtout dans les hautes vallées, prétendent, et probablement avec raison, descendre des anciens princes et rois. Il y a des familles qui, par ce motif orgueilleux, ne s'allient qu'entre elles.

La plupart des terres en Norwége sont sujettes à un droit très-singulier, nommé *odels-ret*. Les membres de la famille à laquelle ces terres ont originairement appartenu peuvent les revendiquer et les reprendre, même après des siècles, pourvu qu'ils représentent le titre de la famille, et que de dix en dix ans ils aient fait la réserve judiciaire de leurs droits. Cette coutume, nuisible peut-être aux progrès de l'agriculture, attache les paysans à leur sol natal.

Les pilotes norwégiens se dévouent, avec la plus rare intrépidité, au service des navigateurs surpris par la tempête : ils périssent presque tous en mer, et pourtant il ne manque jamais d'aspirans à ce périlleux métier. M. de Buch vit, en 1807, un exemple de l'imperturbable courage des ces braves marins : une tempête effroyable bouleversait la mer; un vaisseau étranger, menacé d'être englouti, appelait les pilotes à son secours; plusieurs d'entre eux essayaient en vain de sortir du port : un vieux pilote se jette dans son bateau et fend les flots écumeux : mais, en serrant le vent de trop près, il fait chavirer sa nacelle au moment même où il s'approchait du vaisseau. Son fils, qui était accouru sur le rivage, s'écriait de loin : « Mon père est trop hardi; il tente l'impossible,

» il va périr! » En disant ces mots, le jeune homme voit son funeste pressentiment s'accomplir; il n'en pâlit pas : il saute lui-même dans un autre bateau; et, en évitant la faute qui avait causé la perte de son père, il arrive près du vaisseau, s'élance à son bord, et le conduit heureusement dans le port.

Comment terminer ce tableau du peuple norwégien sans dire quelques mots du clergé? Cette classe respectable offre constamment aux habitans de la campagne des instituteurs, des consolateurs et des modèles de conduite. Le presbytère est ordinairement l'asile de la vertu et un foyer de lumières. S'agit-il d'établir des greniers d'abondance, de réparer les ponts, les chemins, d'essayer quelque nouveau genre de culture, c'est aux conseils et aux exemples du curé que l'administration a recours. Un grand nombre de curés se distinguent par des connaissances étendues en botanique, en minéralogie et en économie rurale. On leur doit d'excellentes descriptions topographiques. Nous citerons, parmi beaucoup de noms justement estimés, celui de M. Pihl. Amateur éclairé de l'astronomie, ce curé est parvenu à fabriquer des télescopes qui ne le cèdent pas à ceux de Londres : il a créé un observatoire muni de tous les instrumens nécessaires; on lui doit la détermination géographique d'un très-grand nombre de positions, soit dans l'intérieur, soit sur la côte, où par ordre du gouvernement il a assisté les ingénieurs-géographes. Ses paroissiens ont appris de lui l'art de fabriquer des horloges et des montres.

La Norwége n'a pas tout-à-fait la population de la Sicile; elle ne compte que 1,000,000 d'habitans; mais la valeur de ses exportations surpasse de beaucoup celle de l'ancien royaume de Roger et de Tancrède. Si nous demandons de quel côté est l'avantage sous le rapport de l'énergie militaire et politique, de l'industrie et de l'activité, la réponse se présente d'elle-même. La couronne

de Norwége pèse donc plus dans la balance de l'Europe que celle de la Sicile. Ainsi le sort de cette contrée ne saurait être indifférent qu'à des politiques très ignorans.

Une nation douée de tant d'excellentes qualités, placée dans une situation aussi favorable à l'indépendance, mérite d'intéresser tous les esprits éclairés et tous les cœurs généreux.

SUR LA VALACHIE ET LA MOLDAVIE.

(9 août 1821.)

Les nations sauvages des bords de l'Ohio avaient choisi une vaste plaine pour leur servir de champ de bataille; ils en avaient extirpé les arbres : toute culture y était interdite; le sang devait seul arroser ce territoire de la mort; mais les siècles ont changé, et avec eux les destins; une race nouvelle a chassé les féroces guerriers de l'Ohio, et là même où s'étendait tristement le *Champ des Combats,* mille villages rians peuplent le fertile *Kentoukey*. Les terres qui bordent le Danube, ce roi des fleuves européens, vers son embouchure dans la mer Noire, ont éprouvé depuis bien des siècles le sort du Kentoukey; les plaines fleuries et les collines boisées de la Moldavie, de la Valachie et des pays limitrophes, sont depuis un temps immémorial le grand chemin et le champ de bataille de tous les barbares qui des steppes de l'Asie sont venus déborder sur l'Europe. Là, les Sarmates, au visage aplati, au corps trapu, et qui ne sont pas les ancêtres des Slavons, voltigeaient sur leurs chevaux légers devant les pesantes légions romaines; les Huns, plus laids que les Sarmates, y poursuivaient les restes des Goths; vingt autres peuples sans gloire, les Abares, les Goumans, les Patzinakites y établirent une domination éphémère; les seuls Bulgares purent s'y fixer, mais en

devenant esclaves; enfin les Turcs-Osmanlis y déployèrent leurs drapeaux victorieux; ils en chassèrent l'aigle blanche de Pologne, mais l'aigle noire de Russie les y menace à leur tour depuis un demi-siècle.

Foulée sous les pieds de tant de maîtres, la nation valaque et moldave prolonge toujours une existence humble et précaire. La langue, ce monument fondamental de toute histoire ancienne vraie, la langue prouve que les *Gètes* ou *Daces*, premiers habitans fixes connus dans ces régions, étaient une nation très-semblable aux peuples slavons qui, sous le nom des *Carpi*, des *Lygii*, des *Venedi*, habitaient de temps immémorial les monts Carpathes et les plaines de la Vistule. Les noms de la géographie ancienne de la Dacie ont presque tous la terminaison polonaise d'*awa*, et peuvent s'expliquer par les étymologies slavonnes. Il est d'un autre côté reconnu que la langue moderne des Valaques est un mélange du slavon et du latin : il résulte de ces deux faits la conséquence positive que les Valaques sont les descendans des anciens *Gètes* ou *Daces*, mêlés avec les nombreuses colonies romaines que l'empereur Trajan établit dans cette nouvelle province. Les autres peuples qui ont régné sur la Valachie et la Moldavie y ont laissé peu de traces de leurs idiomes. Voilà le fait historique en grand; il reste beaucoup de recherches à faire sur les détails grammaticaux et lexicologiques, mais on peut déjà affirmer que la langue valaque s'est formée à la manière du français, de l'italien, de l'espagnol, et que, par son harmonie, sa grâce et sa richesse, elle ne déshonore pas ses autres sœurs, filles comme elle du latin (1).

(1) Je ne citerai que quelques traits : on disait en valaque, au ve siècle : *torna frate* (tourne, frère); on y dit *noï*, nous; *voï*, vous, *lui*, il, *lor*, eux; *tu ai*, tu as; *noï avem*, nous avons; *fije voïa ta* (*fiat volontas tua*); *noumele teu*, ton nom, etc., etc. Ne sont-ce pas des formules latines, italiennes et françaises ? J'ai noté quelques

Le peuple né d'un mélange aussi mémorable s'appelle lui-même *Roumounie* ou Romain, et il en a le droit légal, puisque l'édit de Caracalla, de l'an 212, donna à tous les sujets de l'empire le titre de citoyens romains; cependant il n'est connu de ses voisins que sous le nom de *Vlach* (prononcez *Vlaqh*), qui paraît dans quelques dialectes slavons signifier *pasteurs*. Répandue en Bulgarie, en Grèce, en Hongrie et en Transylvanie, cette nation peut former un total de 2,500,000, dont seulement 6 à 700,000 habitent la Valachie, et 3 à 400,000 la Moldavie. Sujets du royaume de Bulgarie et de celui de Hongrie, ils formèrent peu après la mort de Ladislas, en 1290, un état indépendant dont le premier prince s'appela *Rodolphe le Noir*. Vers 1350, une de leurs colonies occupa la Moldavie sous la conduite d'un prince nommé *Dragosch*. Mais malgré l'appui que prêtaient la Hongrie et la Pologne à ces petits états, leur existence n'acquit jamais de solidité, et la malheureuse bataille de Mohcz, en 1526, les obligea de se soumettre définitivement à la puissance

mots qui prouvent que le latin parlé par les légions romaines n'était pas très-classique; par exemple, *suffletul*, âme, vient de *sufflatus*, souffle, en latin; mais ce mot ne se trouve pas dans Pline. *Paimentur*, la terre, vient de *pavimentum*, parvis; j'y crois entrevoir une locution des Romains chrétiens. *Parinthele nostrou*, notre père; *emperatsia ta*, ton royaume; ces expressions viennent des légions romaines, qui connaissaient un empire, et non pas un royaume, et qui appelaient l'empereur *parens militum*.

On a observé qu'en 1249 l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem obtint la souveraineté d'une partie de la Valachie; mais il n'entra pas en possession permanente. En 1236, le pape envoya des missionnaires latins en Valachie; mais ils n'obtinrent pas de grands succès. Ainsi, ces deux événemens ne sauraient pas expliquer l'*italianisme* de la langue valaque. Il faut remonter jusqu'au latin vulgaire du siècle de Trajan.

Cette question se rattache donc à l'histoire de la *langue romane rustique*, souche immédiate de l'italien, du français et de l'espagnol.

ottomane. Les Turcs leur laissèrent leur organisation intérieure ; mais ils obligèrent les *despotes* ou *hospodars* (c'étaient les titres grec et slavon des princes) à se reconnaître vassaux de la Porte, à payer un tribut annuel, ainsi qu'un droit d'investiture, à fournir des troupes auxiliaires, et à recevoir garnison turque dans plusieurs places fortes. Ce sont là les conditions que d'ordinaire les peuples vainqueurs imposent aux vaincus ; mais la position géographique de la Dace, entre l'empire ottoman d'un côté, la Hongrie, la Pologne et la Russie de l'autre, attira sur ses infortunés enfans un fléau particulier, auquel bien d'autres provinces de la Turquie échappèrent.

A chaque commencement de campagne du côté du nord, la Valachie et la Moldavie sont le rendez-vous des armées ottomanes ; sont-elles battues, les légions chrétiennes envahissent ces provinces ; il faut fournir des vivres à ce double essaim de sauterelles. Ce n'est pas tout encore ; les *boyars*, ou seigneurs valaques et moldaves, prennent parti, les uns pour les maîtres qu'ils redoutent, les autres pour les ennemis qu'ils aiment. La paix est-elle conclue, les résultats ordinaires de ces mouvemens intérieurs sont l'exil, les confiscations, les massacres ; telle est, en peu de mots, la lugubre histoire de ces contrées depuis deux siècles.

Il restait un faible espoir aux Valaques et aux Moldaves tant que subsista la race de leurs princes indigènes ; un pouvoir national héréditaire, quelque faible, quelque précaire qu'il fût, offrait une consolation et pouvait faire naître un moyen de salut ; mais, depuis long-temps, la Porte leur envoie, tous les sept ans, et quelquefois plus souvent, un Grec choisi dans cette classe des *drogmans* dont M. de Choiseul-Gouffier nous a tracé le caractère. Un pouvoir arbitraire changeant tous les sept ans ! Ce pouvoir confié à un étranger qui amène avec lui un cortége d'autres étrangers ! Ces étrangers choisis dans la

classe des courtisans les plus rusés et les plus soumis! Que dis-je, choisis! non pas, mais pris au hasard parmi ceux qui offrent la somme la plus forte; car les *trônes* de la Valachie et de la Moldavie se vendent publiquement à Constantinople comme tout autre *pachalik;* et, au fond, les hospodars, avec leur *couca* ou bonnet ducal, avec leur cour modelée en petit sur celle des empereurs byzantins, et surtout avec leur étendard à trois queues, ne sont qu'une espèce de pachas grecs auxquels il manque la puissance militaire d'un pacha turc, auxquels il manque tout ce qui, dans les mains d'un Musulman énergique et habile, tel que Mohammed-Ali d'Egypte, peut compenser les désastreux effets du despotisme.

Les hospodars ont non-seulement à recouvrer sur leurs infortunés sujets le prix d'achat de leur place; ils n'ont pas seulement à payer à la Porte le tribut annuel, ou le *miri;* mais ils doivent apaiser par des présens continuels les commandans turcs des forteresses d'Ibraïlow, de Giourgiew, qui peuvent ravager leur pays; les boyards et les *drogmans,* restant à Constantinople, qui peuvent les dénoncer; enfin les membres du divan impérial, qui, malgré tous les articles des traités avec la Russie, peuvent trouver un prétexte pour les destituer et même les faire décapiter. Les hospodars, même les plus désintéressés, se voient donc forcés de pressurer un peuple déjà pauvre, et un pays qui, comblé de toutes les faveurs de la nature, n'en tire presque aucun avantage.

Le plus beau fleuve de l'Europe baigne la frontière méridionale de ces provinces; il offre un débouché à la fertile Hongrie, à toute la monarchie autrichienne; il présente une communication entre l'Europe et l'Asie par la mer Noire: c'est en vain; à peine une barque solitaire glisse-t-elle sur ses flots majestueux; on craint les rochers, les bas-fonds, les garnisons turques et la peste. D'autres belles rivières descendent du sommet des monts Carpa-

peu avant la chute de la république; on polit les surfaces, on ne s'occupe pas du fond même de la société civile; mais comment les *boyars* s'occuperaient-ils d'améliorer l'agriculture, de perfectionner leurs troupeaux à laine, de soigner leurs vins, et surtout de répandre parmi les paysans les notions nécessaires à leur état, de leur apprendre à bien labourer, à bien semer, à construire des habitations saines, à garder leurs blés dans des granges et non pas en meules, enfin à prendre au moins l'attitude de vassaux actifs et heureux, en attendant qu'on puisse les conduire à la situation des fermiers libres ? Comment le *boyar* le plus philanthrope se livrerait-il à de semblables entreprises, quand il n'existe dans le pays ni lois fixes, ni administration régulière, ni même sûreté complète ?

Un code de loi, compilé d'après celui de Justinien, avec égard aux coutumes du pays, régit la Valachie et la Moldavie ; mais, par une absurde imitation des proconsuls romains et des pachas musulmans, le prince a le droit de juger en dernière instance tous les procès, en ne consultant que sa conscience ; et ces oracles judiciaires ont force de loi, même pour ses successeurs.

Les grands offices de la principauté sont donnés au gré du prince, et seulement pour une année. Aussi tous ces dignitaires, en dépit de leurs titres magnifiques, n'osent élever la voix dans le *divan:* c'est ainsi qu'on nomme le conseil suprême, législatif, administratif et judiciaire. Les Grecs venus de Constantinople accaparent, comme de raison, autant de places qu'ils peuvent. Chaque hospodar a des frères, des sœurs, des neveux et des cousins à sa suite. Ces étrangers trouvent que les Valaques n'ont pas assez d'esprit pour remplir de hautes fonctions politiques; mais ils ne dédaignent pas même les places d'*Ispraunik*, ou receveur des contributions, qui n'exigent que le talent de compter.

La sûreté publique est confiée à une sorte de gendarmerie indigène, forte de 1,200 hommes, et commandée par le *grand-spathar;* ce titre sonne mal; c'est comme qui dirait le grand-spadassin ; mais enfin c'est un titre du ci-devant *saint empire byzantin,* et les noms ne font rien à l'affaire. Le mal est que les soldats du grand-spathar ne sont ni assez nombreux, ni assez belliqueux pour garantir l'ordre public. On a récemment joint à ces troupes un corps d'arnautes ; où ne voit-on pas des arnautes en Turquie ? Ils cherchent partout de la gloire, du pouvoir et de l'argent ; ils seraient peut-être déjà la nation dominante, si le généreux Mustapha Bayractar eût voulu usurper le trône au lieu de mourir aux pieds de son souverain. Tous les arnautes ne sont pas aussi loyaux. Ceux du grand-spathar l'ont abandonné pour passer aux drapeaux de Théodore, puis à ceux d'Ypsilanti, et finalement aux Ottomans.

Ces traits suffiront à l'excuse des *boyars ;* ils sont au fond aussi malheureux, aussi opprimés que leurs paysans. Ceux-ci doivent être une race pleine de patience et de patriotisme ; sans cela comment existerait-elle encore au milieu de tant de maux ? On les peint comme des hommes doux et religieux ; ils ne se livrent pas à l'ivrognerie ni aux crimes ; mais, étant bien certains que les fruits de leur travail ne leur restent pas, ils travaillent le moins qu'ils peuvent ; le lait de leurs vaches, la chair de leurs porcs, un peu de pain de maïs, un peu de mauvaise bière, une casaque de laine, voilà tous leurs besoins ; s'ils les ont satisfaits, peu leur importe qu'un voyageur européen se moque de leurs cabanes en branches d'arbres, ou de ces espèces de grands paniers où ils gardent leur blé pour ne pas se donner la peine de bâtir des granges. Ces paniers rappellent absolument ceux des *Bouschouanas,* peuple cafre de l'Amérique méridionale. Pourquoi bâtir des granges ? L'*ispraunik* y mettrait un impôt.

Les Valaques pensent qu'il vaut mieux danser au son de la cornemuse sur les bords d'un lac paisible, couronné d'ormes, de frênes et de tilleuls. Leur pays est un si beau désert qu'ils croiraient le gâter par la culture.

Les paysans valaques ne sont pas guerriers; ceux qui avaient suivi Théodore croyaient simplement, d'après l'ancien usage du pays, aller à Bucharest pour crier à la porte du divan. Au premier coup de canon, ils se sauvèrent dans les forêts, où les maraudeurs de l'armée turque les poursuivirent selon leur coutume, pour leur couper les oreilles, afin de remplir des sacs entiers de ces abominables trophées acquis sans péril.

Le clergé de la Valachie et de la Moldavie conserve des pratiques superstitieuses qui donnent une mauvaise idée de ses lumières. Un voyageur récent assure entre autres exemples qu'on exhume encore les restes des morts au bout de sept ans, et que, si le cadavre n'est pas alors dans un état complet de dissolution, le clergé voit dans le mort un damné, je crois même un vampire. La famille fait alors faire des prières expiatoires qui rapportent beaucoup d'argent aux *popas*. Voilà ce qu'un Français, revenu il y a peu de semaines de Bucharest, raconte comme un fait positif. Mais comment concilier ce trait avec l'éloge général que nous avons entendu faire de l'archevêque *Ignatios*, chef du clergé valaque et fondateur de beaucoup d'écoles?

Il n'existe pas de véritable bourgeoisie dans ce pays. Les arts mécaniques sont à peu près inconnus, ou exercés par les troupes vagabondes des Bohémiens. Le haut commerce de Bucharest est dans les mains des Arméniens. Les enfans d'Israel, quoique habituellement roués de coups de bâton par les paysans, persévèrent, avec le louable zèle qu'on leur connaît, à faire fleurir le commerce de détail.

Ainsi, point de germe de civilisation dans ces pro-

vinces, point de centre d'où les lumières puissent se répandre.

Cependant la politique européenne ne trouvera-t-elle pas convenable de faire servir ce pays à un but d'utilité commune ? Il a souvent été question de former un état particulier des provinces de l'ancienne Dacie. Si la Turquie et la Russie abandonnaient chacune de son côté les portions qu'elles en possèdent, elles y gagneraient le précieux avantage de ne plus se toucher immédiatement, du moins en Europe. Rien n'est utile à l'équilibre politique comme ces *points d'indifférence* placés entre les grandes masses dont le choc ébranle le monde. La nouvelle Dacie serait sans doute bien faible au commencement ; mais elle a un appui naturel dans la grande monarchie autrichienne. Le Danube, rendu à la paix et au commerce, enrichirait en même temps la douane d'Odessa et celle de Constantinople.

REVUE DES OUVRAGES

SUR LA VALACHIE ET LA MOLDAVIE.

(14 août 1821.)

§ 1er. « Je n'aime pas les gens qui n'ont lu qu'un seul » livre, » dit Cicéron : c'est surtout en matière historique et géographique que cette maxime se trouve juste. A peine pouvons-nous espérer, en lisant ou comparant avec soin vingt ou trente auteurs, parvenir à nous former des idées passablement exactes sur l'état des pays étrangers ; passe encore pour les montagnes et les rivières ; elles ne font naître que des disputes scientifiques, et si même on les calomnie, elles ne réclament pas ; mais les lois, les institutions, les mœurs, les édifices, les habillemens, tout ce qui tient à l'état civil et social, voilà l'éternel sujet des disputes des voyageurs ; chacun voit ces objets à travers le prisme de

ses goûts et de ses habitudes; puis viennent les réclamations des habitans, qui accusent les voyageurs d'avoir mal vu, de n'avoir observé qu'en courant la poste, d'avoir jugé avec passion, avec malveillance; mais les habitans sont à leur tour accusés de vues bornées, de préjugés ou de partialité. Entre ces parties adverses, le géographe est dans la situation d'un juge d'autant plus sûr de déplaire à l'un et à l'autre plaideur, qu'il décide d'une manière plus consciencieuse.

Tel n'est pas encore le cas à l'égard de la Valachie et de la Moldavie, soit parce qu'en décrivant l'état de ces pays, tous les observateurs ont été frappés par les mêmes traits évidens et dominans, soit parce que les indigènes n'ont pas encore l'habitude d'écrire sur leur patrie, et de révoquer en doute les jugemens à peu près unanimes des étrangers.

Nous avons pourtant une Histoire politique et civile de la Moldavie, par un indigène et même par un ex-hospodar, le prince Kantémir. Il écrivit hors de son pays, et après avoir vu d'autres états de l'Europe : il n'est pas sans esprit, sans instruction; mais, proscrit par les Turcs, abandonné par les Moldaves, il n'a pas l'impartialité d'un historien. Il déplore la légèreté, la turbulence et l'ignorance de ses compatriotes; mais, lui-même, il est passablement crédule; il raconte, entre autres, la fable suivante sur l'origine de la rivière de Totrusch : « Un ro-» cher est taillé par la main de la nature en forme d'une » jeune bergère dans l'attitude nécessaire pour satisfaire » au besoin naturel; la rivière naît à ses pieds, et vingt » moutons, également en pierre, semblent paître autour » d'elle. » Les voyageurs modernes ont en vain cherché ces merveilles, qui ne paraissent qu'un jeu de l'imagination peu délicate des paysans moldaves. Les anciens Grecs mentaient avec plus d'esprit, et leurs Naïades avaient de meilleures manières, du moins dans les beaux écrits de

l'antiquité. Peut-être les bergers grecs avaient-ils bien quelques contes d'un goût aussi rustique. Les Suisses, comme on sait, ont donné à une de leurs plus belles cascades un nom d'un genre encore plus ignoble que ne l'est l'historiette moldave.

Le général russe Bawr, qui a levé le premier une grande carte de la Moldavie, a tracé une peinture de ce pays, problablement fidèle pour le temps où elle parut. Il admire la disposition pittoresque des collines et des forêts où il avait tant de fois bivouaqué.

Les guerres de Catherine II appelèrent l'attention des autres nations européennes sur ces provinces.

Carra, de célébrité révolutionnaire, publia en 1778 une Histoire de la Valachie et de la Moldavie, dont il avait recueilli les matériaux dans le pays; mais il ne s'est pas donné la peine de parcourir les campagnes ni d'apprendre la langue du pays, et, faible imitateur de l'abbé Raynal, il remplit les lacunes de sa relation par de grandes déclamations qui, aux yeux d'un lecteur judicieux, diminuent toujours l'autorité d'un écrivain historique. Carra exagère pourtant moins qu'on ne le croirait. Par exemple, il est très-vrai que la plupart du temps les hospodars ont leur argenterie emballée, leurs malles faites, et leurs voitures attelées pour s'enfuir à la première nouvelle de l'arrivée d'un *capidgi-bacha* chargé de s'emparer, au nom du sultan, de leurs trésors et de leurs personnes. Mais cette précaution ne leur a pas réussi, et l'on ne cite guère que le prince Jean Karadja, qui, en 1818, parvint à emporter tous les fruits de son administration.

Les Turcs ont de singulières finesses pour prendre les hospodars lorsqu'ils les jugent suffisamment engraissés. Le prince Bessaraba, par exemple, se croyait hors de tout danger, parce que la Porte, depuis bien des années, dissimulait avec lui, et faisait semblant d'ignorer ses trames et ses liaisons avec les cours étrangères. Tout-à-coup un

jeune Turc, avec un cortége brillant, vient à Bucharest, comme pour un voyage de plaisir; le prince le reçoit au milieu de sa cour; le voyageur tire de son sein un petit mouchoir noir, et le place sur l'épaule de l'hospodar; à ce signe fatal de la colère du sultan, les courtisans, les gardes, le peuple, tout s'enfuit, tout se cache, et le prince est conduit prisonnier à Constantinople, où les supplices l'attendaient.

A peu près à l'époque du voyage de Carra, les Autrichiens montrèrent beaucoup de curiosité pour connaître la Valachie, dont ils avaient possédé un tiers, et la Moldavie, dont ils venaient de conquérir, en pleine paix, une partie assez considérable, nommée *la Bukowine*. Le naturaliste Hacquet ne se borna pas à examiner les montagnes de l'ancienne Dacie, il fit aussi quelques observations intéressantes sur l'état des habitans. Le capitaine Sulzer donna des cartes plus exactes, et réunit dans trois volumes mal écrits une foule de notions précieuses sur la topographie, la culture et le sort des habitans. Je ne connais pas la relation du voyage de Mikoczy, polonais, et je n'ai pas sous les yeux celui de Boscowich, où il ne se trouve que des aperçus rapides.

En 1789 le prince de Ligne traça une peinture très-vive de la cour de la Moldavie sous le prince Maurocordato; cet hospodar avait déplu à la Porte : « Je marche à » son secours, dit le feld-maréchal autrichien, avec douze » bataillons et douze escadrons; on me reçoit avec des » feux d'artifice, des bals et des fêtes. Le *sérail* du prince » est charmant, il y admet ses amis; on ne voit à sa cour » que des heureux et des heureuses. » Le prince de Ligne a même pris la galanterie moldave pour le sujet d'un de ses contes, qui malheureusement ne valent ni ceux de La Fontaine, ni ceux de Marmontel (1).

(1) Dans l'article précédent sur la Valachie, j'ai cité à tort le prince de Ligne comme ayant peint les mœurs de Bucharest; c'est

Une autorité un peu plus grave, c'est le consul autrichien à Jassy, M. Wolf, qui, en 1805, a fait paraître des observations sur la Moldavie. Elles sont très-importantes sous le rapport de l'état politique et financier. M. Wolf estime la population à 420,000 individus, d'après les registres des contributions de l'an 1794; il paraît pourtant que ces calculs restent un peu au-dessous de la réalité. Il évalue les impôts à 2,430,800 piastres turques, valant de son temps, et je crois encore à présent, 25 sous de France. Il est donc certain que Carra a diminué d'une manière absurde les revenus de cette principauté. La place d'hospodar est achetée au prix de plusieurs millions; ce ne sont pas seulement des capitalistes grecs, ce sont encore des usuriers turcs qui avancent les sommes nécessaires aux acquéreurs de cette dignité; on conçoit qu'ils se les font rembourser avec de gros intérêts. La Porte, de son côté, instruite que les hospodars placent des capitaux dans les banques étrangères, n'a plus la maladresse de leur faire trancher la tête à leur retour, elle se borne à les prier poliment de prêter au pauvre sultan une bagatelle de quelques millions.

Comment la Moldavie suffit-elle à nourrir tant de vampires? La culture est extrêmement négligée; les plus simples opérations pour dessécher un marais, pour encaisser une rivière, sont repoussées par le paresseux Moldave : « Nous l'avons trouvé comme ça, répondait-on à » M. Wolf, nous le laisserons de même. » L'exportation des vins pour la Russie s'élève à 1,900,000 *eymer*, mesure autrichienne équivalant à peu près à une velte. Il y a des vins blancs que l'on assimile au champagne : c'est probablement le jus des raisins qui n'ont pas mûri dans les étés courts et brûlans de cette province. On sait que les Russes donnent aussi le titre de vin de Champagne à un

de Jassy qu'il parle. Mais ces deux villes se ressemblent sous ce point de vue.

petit vin blanc acide qui vient dans le pays des Cosaques; mais ils sont trop gourmets pour en boire, du moins quand ils peuvent en avoir de véritable. C'est plutôt en Valachie, dans les expositions abritées contre les vents d'est, qu'on pourrait réussir à créer de bons vignobles.

Un négociant anglais, très-instruit et très-impartial, M. Thornton, établi pendant quinze ans à Constantinople, et qui a traversé la Moldavie et la Valachie, a consacré à ces deux principautés une portion considérable de son *Tableau de la Turquie*. Il confirme les jugemens portés par ses devanciers, et rapporte lui-même, comme témoin oculaire, quelques exemples de la tyrannie qui pèse sur les Moldaves et les Valaques, dont, au reste, il dépeint le caractère national de la manière la plus défavorable, sans avoir su un mot de leur langue. M. Thornton insiste sur la haute importance politique de ces provinces, débouché naturel de la Hongrie et de la Gallicie.

Un très-jeune homme, M. F. Recordon, vient de faire imprimer des *Lettres sur la Valachie;* il y a résidé depuis 1815 jusqu'en 1821; la timidité avec laquelle il se présente, l'honnêteté des sentimens qu'il professe, son ton bienveillant et circonspect, tout prévient en faveur de son caractère; mais il convient lui-même qu'il n'a pas fait les études historiques et politiques nécessaires pour approfondir les sujets qu'il effleure. Nous l'avons suivi avec plaisir dans ses peintures de l'aspect du pays, des réunions sociales, de l'ameublement des maisons, des dîners des *boyars*. Ces seigneurs valaques se font servir d'une manière assez splendide et presqu'à l'européenne, mais eux-mêmes ne mangent guère que du *yaourt* et du *caïma*, préparations de lait et de crême par lesquelles, à ce qu'on dit, la cuisine turque se recommande à l'intérêt des gourmands de l'Europe civilisée.

M. Recordon trace aussi d'une manière instructive les mœurs et les occupations de ce peuple de vagabonds,

connu sous le nom de *Bohémiens*, en France; de *Gypseys* ou *Egyptiens*, en Angleterre; de *Zigeunes* ou *Tchiganes*, en Allemagne, Hongrie et Pologne. Quel vaste sujet de recherches que cette race d'origine inconnue, répandue dans tant de contrées d'Europe, et qui, partout, croupit dans l'état le plus abject, le plus sauvage, le plus opposé à toute espèce de civilisation! L'origine indienne des Tchiganes est presque démontrée par l'idiome qu'ils parlent; une grammaire de cet idiome, citée par le savant philologue M. Water dans ses additions au *Mithridate* d'Adelung, démontre que c'est une langue régulière; donc ces nomades ont dû exister quelque part, à une époque quelconque, en corps de nation. Mais où? quand? C'est un des problèmes les plus difficiles de l'érudition historique. Je me sens toujours reporté vers l'opinion de ceux qui regardent les *Sigynnes*, placés dans les environs de la Dacie par Hérodote, comme la souche immédiate des Tchiganes ou Zigeunes. C'était un peuple asiatique, distinct des Gètes. Une révolution politique a pu les réduire en état d'ilotisme; une autre révolution a pu disperser la nation qui régnait sur eux et les engager à se disséminer eux-mêmes en Europe. Il est toujours remarquable que ce soit la Valachie avec la Moldavie où cette race existe encore en plus grand nombre; M. Recordon en a trouvé les maisons des boyars remplies, et M. le baron Campenhausen (dans ses *Observations sur la Russie*) affirme que les Tchiganes en Moldavie sont régulièrement organisés à l'indienne, en quatre castes, dont la dernière est traitée en Parias par ce peuple de misérables, qui sont eux-mêmes les Parias de l'Europe.

Un ouvrage plus profond que celui de M. Recordon est sous presse, c'est le *Tableau de la Valachie et de la Moldavie*, par M. Wilkinson, ancien consul-général anglais à Bucharest. Au moment même où nous étions occupés à parcourir l'original, le traducteur nous a communiqué son

travail, dans lequel nous avons remarqué des additions importantes sous le rapport diplomatique.

Une analyse de quelques chapitres de cet ouvrage aura peut-être de l'intérêt dans ce moment où tous nos grands hommes d'état et tous nos célèbres publicistes sont occupés à partager la Turquie avant de l'avoir conquise. Je ne suis, au milieu de ces sublimes génies, qu'un huissier-priseur, mais je veux qu'on vende la dépouille du sultan à juste prix.

(15 août 1821.)

§ 2. Le consul-général anglais s'attache à l'économie politique du pays, qu'il a dû observer dans sa qualité officielle. Il pense que la population s'élève à 1,000,000 dans la Valachie, et à 600,000 dans la Moldavie ; c'est plus qu'on n'en admettait jusqu'à présent, et pourtant ce n'est que la moitié de ce que les deux principautés pourraient nourrir, si elles jouissaient seulement de dix ou quinze années de paix sous une administration tolérable. Car les indigènes se marient de bonne heure et ont beaucoup d'enfans ; c'est la misère qui fait périr la population au berceau ; ils peuvent produire deux fois plus de froment et élever deux fois plus de bestiaux, sans faire aucun effort qui soit au dessus de leur degré d'intelligence et d'activité ; c'est l'état précaire du pays qui arrête le bras conducteur de la charrue, et fait languir le berger avec ses troupeaux.

Un sixième du sol est en culture dans la Valachie ; il produit 10,000,000 de boisseaux de froment, dont la Porte Ottomane prélève 1,500,000 pour la consommation de la capitale ; elle se fait livrer annuellement 3,000 chevaux et 250,000 moutons, également pour la capitale ; ainsi on conçoit que l'invasion d'Ypsilanti dut mettre en fureur le capitaine-cuisinier des janissaires, qui porte en guise de fusil une cuillère à soupe de cinq pieds de long ; il

allait renverser ses marmites et casser ses tournebroches.

Ces fournitures ne dispensent pas les deux principautés de payer le tribut en argent, ou *miri*, qui est de 2,000,000 de piastres turques pour la Valachie, et de 1,000,000 pour la Moldavie.

Voici les diverses sources de revenu public en Valachie : les paysans tributaires sont distribués en *loods* ou classes de 5 à 10 selon leur plus ou moins d'aisance ; chaque *lood* paie annuellement une capitation de 600 piastres turques ; il y avait en 1817, selon le registre du *grand-vestiaire*, 18,000 *loods*, payant 10,800,000 piastres, ou 360,000 liv. sterling (13,500,000 francs). On lève également une capitation sur près de 100,000 marchands, Juifs, Arméniens, Tchiganes et autres étrangers. Les droits régaliens produisent par an 2,730,000 piastres, savoir : 600,000 pour le sel, 380,000 pour les douanes, 420,000 pour les postes (si je ne me trompe pas), et 1,380,000 pour le *vinarit*, l'*oyarit* et le *dysmarit*, c'est-à-dire le droit sur le vin, les moutons et les porcs. Ces sommes paraîtraient-elles croyables, si M. Wilkinson ne nous assurait pas qu'il les a vu payer d'avance pendant six ans, par une compagnie de fermiers-généraux ?

Il faut y ajouter les exactions des *ispravnik*, ou receveurs-généraux, qui ont 6,000 piastres de traitement, mais qui savent tripler ce revenu. De plus, les siéges épiscopaux et les abbayes sont un objet de ventes presque publiques pour le compte de l'hospodar, qui même rançonne de temps à autres les monastères les plus riches.

C'est donc avec raison que la Valachie est surnommée *le Pérou des Grecs*, et il est incontestable que les honnêtes gens du quartier du Fanar ont poussé la science financière aussi loin que les Européens les plus civilisés.

Les terres des *boyars* et celles du clergé ne paient aucune contribution légale. Le clergé possède le tiers du pays, et le métropolitain a 400,000 piastres de revenu. Tout *boyar*,

en mourant, fait un legs à l'église. Les paysans ne sont plus serfs des *boyars;* le prince Constantin Maurocordato abolit la servitude en 1735, et, pour indemniser les *boyars,* il assigna à chacun d'eux un nombre de paysans tributaires, nommés *sokotelniki,* et qui doivent payer à leur maître 20 piastres par an, ou faire des corvées pour cette somme. Ce point n'est pas suffisamment éclairci par M. Wilkinson; il semble, d'après M. Recordon, que les *boyars* ont encore le droit de faire travailler les paysans, sans compter diverses autres prérogatives féodales. Il y a une classe de paysans tout-à-fait libres de leur personne; ce sont les *posluiniki,* ou nouveaux colons venus de Bulgarie, de Servie et même des provinces autrichiennes.

On s'attend à de grands détails sur le commerce; c'est, en effet, un des objets les mieux traités par M. Wilkinson. Les draps d'Allemagne, les mousselines d'Angleterre, les batistes de France dominent dans les importations. On exporte entr'autres 500,000 peaux de lièvres, 600,000 *okas* (1) de graines de *rhamnus infectorius,* servant à teindre en jaune, et 40,000 *kintal* (poids de 44 okas) de laine de très bonne qualité.

La gravité consulaire de M. Wilkinson se déride un peu lorsqu'il parle du beau sexe. Les femmes de Bucharest imitent les modes de Constantinople, se couvrent la tête de cachemires et de diamans comme les sultanes, et passent leur temps à causer ensemble, assises sur leurs talons comme les dames turques.

Les mariages se font ici sans le moindre égard aux convenances personnelles. On offre les demoiselles, comme par licitation, à celui qui veut se contenter de la dot la moins considérable; c'est encore dans l'ordre commun des choses. Mais ce qui ne l'est pas, c'est la scandaleuse facilité avec laquelle, dit notre consul, on obtient des

(1) Poids de 2 4/5 *lbs* anglais.

divorces, ou, pour parler plus exactement, des déclarations de nullité de mariage, dans le seul intérêt pécuniaire des familles.

La discipline de l'Eglise grecque de Valachie paraît sur ce point singulièrement relâchée. M. Wilkinson en a vu des exemples étonnans. Un jeune couple s'était marié par inclination : c'était une merveille inouie : toute la ville ne parlait que de ce ménage unique ; cependant, au bout de peu de mois, l'époux, menacé d'une affection pulmonique, reçoit de son médecin le conseil impérieux de s'éloigner, de faire un voyage ; ce sont des adieux déchirans, c'est une correspondance tendre et sentimentale ; mais bientôt les lettres de l'épouse deviennent plus rares : l'amoureux mari revole de Vienne à Bucharest : que voit-il ? Sa maison solitaire a perdu celle qui y régnait en souveraine ; un froid message lui apprend que sa femme cherche le divorce : il entre en fureur ; il demande à toute la ville quel est son rival ; il n'y a pas de rival : la jeune et chaste épouse avait seulement écouté les sages conseils de ses parens, qui trouvaient à la remarier d'une manière plus avantageuse et de sorte à faire entrer dans leur famille une grande succession. L'époux désespéré invoque les lois, le gouvernement, la religion ; le tout en vain : la nullité du mariage est prononcée. Telle est l'étonnante histoire que raconte M. Wilkinson : on ne voudra pas y croire ; il y a là dedans quelque chose de plus corrompu que le libertinage, de plus criminel que l'infidélité, et pourtant il n'y a dans tout cela rien qui ne soit le résultat naturel de la facilité accordée au divorce.

M. Wilkinson, après avoir étudié à fond la statistique de ces provinces, se livre à des raisonnemens politiques sur l'avenir. Il propose de donner la Valachie à l'Autriche, et la Moldavie à la Russie, dans l'espoir de mettre la Turquie à l'abri de la puissance qu'elle a le plus à redouter ; mais un coup d'œil sur la carte nous apprend

qu'il resterait encore un point de contact entre l'empire des czars et celui des sultans ; le petit pays des Tartares-Dobroudges, avec les îles de l'embouchure du Danube, devraient suivre le sort de la Valachie, pour compléter le système de M. Wilkinson. Comment d'ailleurs persuader la Porte de l'utilité de ces nouvelles limites? Qui dédommagera le trésor impérial du *miri* des Valaques? Qui fournira des côtelettes de mouton au capitaine-cuisinier des janissaires?

L'appendice sur le *Nizam-y-Dgédid*, ou les nouveaux régimens d'infanterie turque, créés par Sélim III et rétablis en 1817, offre plusieurs genres d'intérêt. Son Excellence monseigneur Tchélébi-Effendi, auteur de ce mémoire, ne serait pas déplacé dans le cercle diplomatique le plus poli, et ne se trouverait nullement embarrassé dans un congrès ; mais il a aussi, quand il le faut, des mouvemens d'énergie musulmane ; il adresse aux janissaires, ennemis de la nouvelle milice, la parabole suivante : *Souleyman-el-Kanouny* fut sans contredit un grand monarque ; ce fut lui qui créa l'illustre corps des janissaires ; mais il trouva des contradicteurs, des censeurs. On criait dans les cafés qu'il innovait, qu'il violait les anciens usages ; que fit-il pour rétablir la tranquillité? Vous le savez bien : il fit saisir les mécontens ; ceux qui avaient parlé eurent la langue coupée ; ceux qui n'avaient fait qu'écouter en furent quittes pour les oreilles. Personne ne blâma plus l'institution des janissaires. Pour qu'il en soit de même du Nizam-y-Dgédid, il suffit que le sultan suive l'exemple du glorieux *Souleyman-el-Kanouny*.

Le traducteur de l'ouvrage de M. Wilkinson va donner, de la manière la plus complète et la plus exacte, les articles des traités qui déterminent le droit de la Russie d'intervenir dans les affaires de la Valachie et de la Moldavie. Ces sortes de stipulations ont toujours de graves inconvéniens. Celles qui ont rapport aux deux princi-

pautés n'étant garanties que par deux parties contractantes, une discussion entre ces deux garans doit naturellement amener des guerres. Si la politique veut absolument se tenir à ces arrangemens embarrassans et précaires, l'admission d'une troisième puissance comme arbitre paraît indiquée par le bon sens; et ce tiers, cet arbitre ne saurait être que l'Autriche, puisqu'il n'y a plus d'autre voisin depuis la disparition de la Pologne.

Le nom de l'Autriche est très-vénéré à Bucharest; les boyards visitent souvent Vienne; plus d'un million de paysans valaques vivent libres et heureux sous le sceptre autrichien, soit dans la Transylvanie, soit dans le banat de Témesvar. C'est aussi dans les états autrichiens qu'ont paru les ouvrages nécessaires pour la connaissance de la langue valaque, ou, comme les indigènes aiment à la nommer, *daco-romaine*. Le docte et laborieux jésuite Hervas est un des premiers qui aient remarqué combien cette langue est digne de l'attention des philologues, comme étant la fille aînée du latin. Thunmann, dans ses recherches sur les peuples orientaux de l'Europe, a travaillé sur le dialecte *koutzo-valaque*, parlé dans la Thrace et la Macédoine ; ce dialecte paraît avoir admis beaucoup de mots albanais. Constantin Rosha a fait paraître à Pesth en Hongrie, en 1808, des recherches sur les diverses tribus des *Romaniens*, dits Valaques, au sud du Danube; ces restes de colons latins s'étendent jusque dans l'Epire. Une grammaire daco-romaine, par Sinkay, a paru à Pesth, en 1805; elle démontre comment les mots latins ont été transformés par les Valaques, tandis que les quatre conjugaisons latines ont été conservées.

Il a paru en 1812, à Bude en Hongrie, une dissertation en langue valaque sur l'origine des Romains de Dacie, dans laquelle l'auteur, M. Mayor, soutient que les Valaques descendent uniquement des colons romains; c'est, je crois, pousser un peu loin le zèle patriotique.

M. Valter, dans sa *Collection linguistique* (Leipsick, 1816), a publié des échantillons d'un poème italien traduit en valaque mot pour mot en n'employant que des racines purement latines. Enfin, on a dû imprimer récemment en Hongrie un dictionnaire de cette langue, d'après divers vocabulaires manuscrits. On commence donc à posséder les moyens d'étudier l'histoire de la formation d'une langue dérivée du latin, et qui a pris naissance dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ; c'est évidemment une étude dont la saine critique ne saurait dispenser ceux qui, à l'instar de M. Raynouard et de M. Schlegel, veulent écrire sur l'origine de la langue *romane* vulgaire du moyen âge, souche de l'italien, du provençal, du limousin, du français, du castillan, du portugais : toutes ces recherches se rattachent à l'histoire de l'idiome daco-romain, comme à un premier chaînon.

SUR LE PÉLOPONÈSE.

(31 août 1821.)

Quel avenir la Providence réserve-t-elle à ces restes infortunés d'une nation qui jadis ouvrit aux peuples européens toutes les carrières de la pensée, du génie et de la gloire, mais qui les a aussi précédés dans les routes de la dégénération sociale et de la décadence politique! Les Grecs modernes obtiendront-ils un asile où, sous leurs propres lois, ils pourront recommencer leur existence sociale, et donner au monde le spectacle instructif et jusqu'à présent inconnu, d'un peuple renaissant de ses propres cendres? Si le trône de Constantin, comme celui d'Alexandre, est à jamais tombé en poussière ; si l'idée d'un nouvel empire byzantin n'est, dans les circonstances actuelles, qu'un projet illusoire, verra-t-on se réaliser des vœux plus modestes, des plans plus conformes à la situation des peuples de la Turquie, plus compatibles

avec des traités qu'il faut respecter, avec des intérêts qu'il faut concilier? Verra-t-on, dans quelque coin des provinces grecques, reparaître ces cantons républicains de l'immortelle antiquité, ou ces *despotats* formés du démembrement de l'empire byzantin, ou enfin ces duchés de l'époque des Croisades, sur lesquelles plusieurs familles nobles et même souveraines conservent d'anciens droits?

Dans toutes les hypothèses, la belle péninsule du Péloponèse attire les regards des hommes instruits et sensés, non-seulement comme théâtre de la guerre, mais encore comme offrant le sol le plus propre à recevoir les premiers germes de l'indépendance hellénique. Le Péloponèse a sur l'île de Chypre l'avantage d'un climat plus sain, d'un territoire plus étendu; sur l'île de Crète, celui de ne pas être rempli d'une population musulmane, agricole et propriétaire; sur les îles de l'Archipel, celui de présenter une masse plus compacte et des positions plus susceptibles de défense; enfin sur toutes les parties de l'ancienne Grèce, celui de toucher immédiatement à un état européen et chrétien, la république Septinsulaire.

Déjà, dans l'antiquité, le Péloponèse était reconnu pour la citadelle de la Grèce: c'est là que, lors de l'invasion des Perses, les peuples grecs s'étaient proposé de chercher un dernier asile et de livrer les derniers combats; c'est là que Philippe, Alexandre, Antipater rencontrèrent une opposition armée, quand Athènes depuis long-temps ne les combattait plus qu'en paroles; c'est là enfin que Rome toute puissante eut encore quelque peine à étouffer le feu de la liberté, qui, rallumé par Philopémen, s'éteignit dans sa tombe. Ainsi, depuis la brillante poésie d'Homère jusqu'à la prose historique déjà un peu dégénérée de Polybe, les annales de la Grèce s'identifient avec celles du Péloponèse; c'est cette péninsule qui a vu s'élever les premiers trônes, et tomber les dernières républiques; c'est sur ses rivages qu'ont retenti

les cris de la victoire lors de la chute d'Ilion, et les cris du désespoir lors de la destruction de Corinthe.

Le Péloponèse présente une surface d'environ 900 lieues carrées de 25 au degré; il est vrai que jusqu'au moment où nous écrivons, on n'en possède aucune carte tout-à-fait authentique; on attend avec impatience celle à laquelle M. Barbié du Bocage a consacré tant de savantes veilles (1). De plus, la surface géographique d'un pays rempli de montagnes et de vallées doit toujours être au-dessous de la surface réelle que les flancs inclinés des montagnes offrent à la culture et aux habitations de l'homme. En nous en tenant à l'évaluation approximative de 900 lieues carrées, on conçoit que cette péninsule, entre les mains des peuples libres, éclairés et industrieux, a pu facilement nourrir 2,000 hommes par lieue carrée, ou 1,800,000 en tout. C'est le *minimum* de la population qu'on puisse attribuer à cette péninsule, lors de la grande guerre de Péloponèse; nous croyons pouvoir en assigner 400 à 500,000 à la Laconie, 200,000 à la Messénie, 350 à 400,000 à l'Arcadie, 250,000 à l'Elide, autant à l'Achaïe, 120 à 150,000 à Corinthe, et 250,000 à l'Argolide avec Epidaure et Trézène. Aujour-

(1) J'ai sous les yeux une carte de la Méditerranée en grec moderne (*Charta nautikè tès Mesoguiou Thalassès*), en deux feuilles, par le capitaine *Nicolas Kephalas*, de *Zakinthos* (Zante), gravée à Paris en 1818. Sur cette carte, le golfe d'Arcadie, ou le *Cyparissius sinus*, est presque entièrement effacé. La côte va presque sud et nord depuis le cap Tornèse jusqu'à Navarin, et le Péloponèse gagne ainsi un terrain équivalent à toute l'île de Corfou. Comment croirait-on qu'un marin, habitant sur les lieux mêmes, n'ait pas quelque raison sur un point aussi important et aussi facile à vérifier? Ajoutez que c'est un marin assez plein de zèle et de lumières pour être venu à Paris faire graver cette carte et celle de l'Archipel à ses propres frais, *pour l'usage des Grecs, ses compatriotes.* M. Kephalas cite en marge nos meilleures cartes, en disant que, lorsqu'il s'en écarte, c'est d'après ses observations propres.

d'hui, quel changement! M. Pouqueville, dans le volume encore inédit de son intéressant voyage, donnera la statistique de la population actuelle du Péloponèse; il a bien voulu nous dire que le total est de 340,000 individus, dont 40,000 Turcs. C'est toujours un noyau de population, susceptible de former le germe d'un état dans la position privilégiée que lui a assignée la nature.

L'isthme qui conduit du continent de la Grèce dans la péninsule n'a que 40 stades ou 24,000 pieds de largeur; mais le mur qui le fermait, et que Mahomet II fit abattre, serait probablement dominé, du haut des monts Oniens, par la grosse artillerie de nos armées actuelles. Ce sont les monts Oniens eux-mêmes, groupe isolé à la fois de ceux du continent et de ceux de la péninsule, qui offrent au Péloponèse un boulevard naturel susceptible, moyennant quelques fortifications, de devenir à peu près inexpugnable.

A l'ouest de cette grande porte du Péloponèse s'étend la petite mer Méditerranée qu'on nomme aujourd'hui *golfe de Lépante*, espèce de lac environné de hautes montagnes d'où descendent quelquefois des vents impétueux, même de véritables *trombes*, et qui, en d'autres temps, interceptent les mouvemens de l'atmosphère, de sorte que le golfe, dans l'espace de peu d'heures, présente tour à tour un miroir d'azur et un chaos de flots écumeux. Les eaux, violemment rejetées sur les côtes du Péloponèse, montent souvent par-dessus les rochers et les arbres les plus élevés; mais ces agitations extraordinaires sont le plus souvent accompagnées de tremblemens de terre dont déjà dans l'antiquité plusieurs villes de l'Achaïe avaient été victimes (1). Au contraire, l'extrémité la plus orientale du golfe qui baigne les escarpemens pittoresques des monts Hélicon et Cithéron, a mérité, par son imperturbable

(1) Chandler, chap. LXX.

tranquillité, le surnom de *mer des Alcyons.* M. Scrofani assure qu'on observe une sorte de marée de six heures dans le golfe de Lépante, fait qui a besoin d'un examen ultérieur. Le rétrécissement de ce golfe vers son embouchure est tel, que les deux forts, surnommés *Dardanelles de Lépante*, mieux entretenus, pourraient disputer à des vaisseaux de guerre l'entrée de ce beau bassin, d'où jadis sortaient les superbes flottes de Corinthe pour aller fonder Syracuse, Corcyre et tant d'autres riches colonies. Ce rapprochement des côtes produit cependant l'inconvénient que l'on peut facilement envahir le Péloponèse par un trajet rapide; les Etoliens, brigands fameux de l'antiquité, et leurs émules modernes, les Albanais, ont plus d'une fois pénétré par cette route.

On ne saurait mieux se figurer le labyrinthe de montagnes et de vallées dont se compose l'intérieur du Péloponèse, qu'en regardant l'Arcadie, centre de toute la péninsule, comme un plateau plus élevé en général que tout le reste, quoique lui-même parsemé d'inégalités. Ce plateau, dont les anciens trouvaient le climat froid et nébuleux, conserve encore son ancien aspect : ici des forêts de chênes et de pins; là des plaines nues, mais verdoyantes; pour toutes richesses, de nombreux troupeaux de vaches et de chèvres, du lait aromatique, des vins capiteux, mais si imprégnés de particules terreuses, qu'ils finissaient par devenir une masse épaisse : voilà l'Arcadie d'Aristote et de Pline; on la reconnaît encore dans les descriptions des modernes. La plupart des rivières du Péloponèse naissent en Arcadie. L'Eurotas, serpentant de ravin en ravin vers le midi, atteint la grande vallée de Laconie, où, sous le nom moderne de fleuve Royal (*Vasili-Potamos*), il baigne les ruines silencieuses de Sparte; l'Alphée, parcourant des prairies marécageuses, va chercher vers l'ouest les plaines de l'Elide et les vallons solitaires où s'éleva jadis Olympie.

D'autres rivières, ne trouvant pas d'issue, précipitent, comme le Stymphale, leurs eaux glaciales dans des gouffres souterrains.

Du milieu du plateau de l'Arcadie part, au midi, la haute chaîne du Taygète, qui, vu par-dessus la mer à dix lieues de distance, rappela à M. de Chateaubriand l'aspect des Alpes, et qui conserve des neiges dans ses vallées jusqu'au milieu de l'été. Le cap *Ténare*, aujourd'hui *Matapan* (1), justifie par son aspect horrible la superstition qui y plaça le vestibule de l'empire de Pluton; mais les flancs orientaux de cette chaîne ont présenté à M. Galt, en venant de Maina à Mistra, l'image continuelle du plus beau parc anglais; c'était là que les guerriers spartiates allaient chercher l'excellent gibier dont se composaient leurs festins; c'était là que les vierges de Lacédémone célébraient les fêtes de Bacchus et assistaient à des *tragédies* dans le genre primitif, c'est-à-dire des cantates en l'honneur du dieu des vendanges (2).

Vis-à-vis de Taygète, le mont *Zarex*, se détachant du coin sud-est du plateau d'Arcadie, va, en longeant le golfe d'Argos, former le cap Malée ou Malio. Ainsi la fertile et magnifique vallée de Laconie, bordée de ces deux chaînes, et ne s'ouvrant qu'au midi sur le beau golfe de Kolokythia, doit éprouver tour à tour un froid vif et une chaleur étouffante, climat dont jadis le dur Spartiate se jouait avec d'autant plus de facilité, qu'il renvoyait tous les travaux à ses esclaves.

Au coin sud-ouest du plateau d'Arcadie, le mont Lycée détache une chaîne de peu d'élévation qui, s'étendant en groupe, forme la Messénie, « corbeille de fleurs, pla-» cée au sein des flots, » comme l'a dit l'auteur des *Martyrs*. Tout le monde a lu son admirable description de cette partie du Péloponèse. Un artiste distingué, M. Cas-

(1) C'est-à-dire *qui tue tout*.

(2) *Virginibus bacchata Lacœnis Taygeta.*

tellan, a dessiné quelques vues, non-seulement des environs de Coron et de Nisi, mais encore de la partie occidentale, du côté de Navarins et de Philatréa, où M. de Châteaubriand ne pénétra pas ; il y trouva encore une végétation plus forte, des arbres plus gros, et ces saules pleureurs que l'auteur des *Martyrs* regrette ; le dessin qu'il a tracé de la maison de plaisance du bey de Coron pourrait servir de modèle même à nos amateurs (1).

L'Elide peut être considérée comme une fertile plaine accolée aux bases occidentales du plateau central. Mais, à côté de ses riantes plantations de *raisins de Corinthe*, et de ses beaux champs de coton, les marais salans répandent l'insalubrité.

Les bords septentrionaux du plateau de l'Arcadie sont hérissés de monts ; *le Cyllène, l'Erimanthe* et *l'Olène* offrent probablement quelques cimes aussi élevées que le Taygète et le Lycée. La lisière qui sépare ici le plateau central de la côte est l'ancienne Achaïe, lisière occupée, il est vrai, par des collines rocailleuses dans la partie orientale, mais qui, vers Patras, offre de grandes et fertiles plaines. Chandler, qui s'exprime trop brièvement, n'y a vu que des buissons de réglisse ; mais Olivier (2), savant botaniste, est d'accord avec M. Pouqueville, pour admirer la belle et riche végétation de cette extrémité septentrionale du Péloponèse. Le blé, le coton, le raisin de Corinthe y abondent au moins autant que la réglisse. Toutefois on ne peut pas révoquer en doute les détails que Chandler donne sur l'insalubrité momentanée de l'air, lorsque les vents de nord-est y apportent les exhalaisons du marais de l'Achéloüs.

Vers l'isthme, la Sicyonie et la Corinthie présentent quelques plaines cultivées au milieu de rochers tantôt nus et tantôt boisés ; mais, au total, cette ancienne patrie

(1) Castellan, *Lettres sur la Morée.*

(2) *Voyage dans l'Empire Ottoman*, vol. VI.

des beaux-arts n'est pas remarquable par sa fertilité. Il en est de même de toute la presqu'île qui s'étend au sud de l'isthme, vers le promontoire Scyllæum, et qui paraît formée d'une chaîne de collines volcaniques. Un air fiévreux plane sur ces rochers arides, entrecoupés de torrens dont les lits, desséchés pendant la plus grande partie de l'année, sont marqués par de longues traînées de lauriers-roses. Le temple d'Esculape, placé au centre de cette région, devait probablement une grande partie de sa réputation à son site élevé, boisé et salubre. Dans l'angle formé par cette petite chaîne et par le bord oriental du plateau central, le golfe de Napoli-de-Romanie baigne la grande et fertile plaine de l'ancienne Argolide, premier siége de la civilisation grecque, et qui, à cause du beau port de Napoli, serait peut-être encore aujourd'hui le meilleur emplacement d'une capitale.

Le port de Navarins, dans la Messénie, égale ou surpasse celui de Napoli en étendue, en sûreté et en avantages militaires; mais ses environs n'offrent aucun site propre à bâtir une ville considérable. Monemvasia possède, avec un bon port, l'avantage d'un site aussi agréable que facile à défendre; mais c'est un point hors de communication avec l'intérieur. Patras est une *échelle* de commerce importante, et Corinthe, avec son Acropolis, peut devenir une forteresse respectable; mais ces deux villes sont trop hors du centre. Tripolitza a été choisie très-judicieusement par les Turcs, à cause de sa situation centrale, dans une grande plaine garantie par des défilés. Mais le Péloponèse libre doit désirer une capitale maritime.

Hélas! tous ces rêves que nous inspire la beauté naturelle de cette péninsule semblent perdre leur éclat et s'évanouir comme des fantômes dès que nous tournons nos regards vers les peuples qui l'habitent. Nous n'aurons pas la cruauté de reproduire dans ce moment tout

ce que tous les voyageurs européens ont dit de défavorable sur les Grecs qui demeurent dans les villes du Péloponèse; il suffit de savoir que ce n'est pas sur eux que comptent les partisans les plus ardens de l'insurrection grecque. C'est le clergé de campagne, ce sont les paysans et les bergers du Péloponèse qui seuls possèdent quelques bonnes et belles qualités; cette race de véritables *Moraïtes* a de la force physique, de la beauté, des mœurs simples, des habitudes vertueuses, des sentimens religieux et patriotiques, tout ce qu'on peut désirer dans une nation renaissante, excepté les deux qualités, malheureusement indispensables, de savoir marcher en ligne et de braver les coups de canon.

Il est toutefois possible que la guerre du Péloponèse se prolonge à la manière de celle de la Vendée. Les ministres de l'Evangile dans les campagnes sont endurcis aux privations; trop souvent ils n'ont pour églises que les cavernes ou le dôme verdoyant des antiques forêts; mais une confiance sans bornes attache le troupeau des fidèles à ces pasteurs, pauvres comme les apôtres et zélés comme des martyrs. Les monastères du Péloponèse, la plupart fortifiés par la nature, renferment une population dure et belliqueuse. Le *Méga-Spiléon*, ou la *Grande-Caverne*, est un véritable château fort bâti dans l'ouverture d'un creux immense dont on n'a pas exploré toute l'étendue; on voit en Carniole un ou deux châteaux construits dans une position semblable. Les moines du Méga-Spiléon jouissent d'une haute vénération, même parmi les Turcs, attendu que, dans la guerre de 1770, ils ont sauvé la vie de beaucoup de prisonniers musulmans; ils ont la réputation de tirer de très-grands revenus de leurs vignobles, et l'immensité de leurs caves bien garnies ne dément pas ce bruit populaire.

Les paysans du Péloponèse sembleraient devoir être familiers avec les armes à feu, car le gibier et les bêtes

féroces abondent dans leurs forêts. Comment se fait-il que les voyageurs ne parlent pas des chasseurs *moraïtes* ou grecs? Dès qu'on entend un voyageur parler des hommes armés qu'il rencontre, on est sûr d'apprendre que ce sont des Albanais. Ce peuple, qui occupe de nombreux villages dans la Morée, ne quitte guère ses armes, même en récoltant ses moissons; c'est l'Albanais qui dit habituellement: « Je ne connais pas de maître; mon pa» cha, c'est mon fusil. » Le tranquille Moraïte cultive ses fertiles champs au profit des feudataires turcs, grecs ou albanais, et, accoutumé à des mets simples, il ne semble pas se plaindre du prélèvement des dîmes et des droits sans nombre qui vident ses greniers. Les vendanges présentent même des scènes très-gaies, et, au total, le Moraïte paraît façonné à la servitude. C'est l'avidité toujours croissante des beys ou seigneurs qui l'ont porté au désespoir.

On peut, je crois, comparer les paysans de la Morée à leurs ancêtres les Arcadiens, qui, même à l'époque la plus florissante de leur pays, étaient les vassaux d'un certain nombre de familles nobles qui les traitaient avec humanité, mais sans leur accorder de droits politiques. Jusqu'au temps de Philopémen, les Arcadiens, malgré leur courage et leur nombre, ne jouèrent aucun rôle militaire, faute d'ordre et de discipline. Mais qu'était ce Philopémen? Etait-ce un aventurier, un sophiste, un *libéral* d'Athènes? Non, c'était un grand propriétaire, peu sociable, qui vivait au milieu de ses paysans, et dirigeait l'exploitation de ses terres (1).

Le Péloponèse a possédé quelques grands propriétaires jaloux de rendre heureux leurs vassaux. Les habitans de l'Elide cultivaient en paix leurs riantes campagnes

(1) On peut trouver d'autres développemens dans mon *Mémoire sur les mœurs et les lois des Arcadiens*, dans les *Nouvelles Annales des Voyages, de l'Histoire et de la Géographie.*

sous les auspices d'une branche de la famille impériale des Ottomans, à qui cette provinces avait été donnée comme apanage, peut-être comme lieu d'exil. Tout florissait sous leur autorité paternelle. Mais une troupe de brigands albanais s'établit dans les âpres montagnes de l'Arcadie, à Lala ; ils ravagent la seigneurie des Ottomans, on ne sait point leur résister; on leur offre des concessions, ils demandent chaque jour davantage, et finissent par exiger qu'on donne des princesses ottomanes en mariage à leurs beys : dès lors, comme membres de la famille régnante, ils deviennent les tyrans de la province, bravant le pacha et se souciant peu du sultan, qui ne vient pas au secours de son propre sang.

C'est de la même race albanaise que sortent ces illustres Hydriotes, que nos grands publicistes et historiens libéraux prennent pour des Grecs. « Ce sont, dit M. Pou» queville, des *Schypetars* avides et féroces. »

Une troisième bande d'Albanais s'est établie au pied du mont Taygète; quoiqu'en petit nombre, ils inquiètent plus le bey turc de Mistra (1), que tous les Maïnotes ensemble. Ils se nomment les *Bardouniotes ;* ils semblent viser à la conquête de la Laconie, et ont commencé par la ravager. Les Doriens, conduits par les descendans d'Hercule, ne firent guère mieux. Faut-il donc revenir à la barbarie des siècles héroïques pour voir renaître les siècles des Léonidas et des Périclès? Ce fut une levée en masse de quelques tribus albanaises qui, en 1770, chassa les Russes du Péloponèse ; mais les Schypetars, une fois maîtres du pays, refusèrent en partie d'en sortir; la tribu de Bakiarys, s'obstinant à garder la ville de Tripolitza, fut taillée en pièces par les Turcs, qui érigèrent sur le champ de bataille une pyramide de 3,000 crânes, liés avec du ciment.

(1) *Mistra*, selon M. Pouqueville, ne signifie pas *fromage mou*, mais *capitale, chef-lieu*. Mais le capitaine Képhalas écrit *mistras*.

Les Schypetars ne sont pas le seul peuple brigand qui se soit établi dans le Péloponèse : tout le monde a entendu parler des Mainotes ou Magnotes qui, eux-mêmes, se disent descendans des Spartiates, mais qui sont loin de fournir la preuve d'une origine aussi illustre. Le savant helléniste M. de Villoison trouva sur les montagnes orientales de la Laconie quelques villages où l'on parle encore un dialecte dorique ; circonstance qui lui fit reconnaître dans ces *Tzaconites* les seuls restes véritables des Lacédémoniens. L'idiome des Mainotes est un dialecte grec moderne qui n'a rien de dorique, mais qui renferme beaucoup de barbarismes. Ils peuvent donc être une peuplade grecque du Bas-Empire, venue peut-être de la Thessalie, où il y a une montagne nommée Maina : ils peuvent être une tribu esclavone ou albanaise, entrée en Péloponèse à l'époque où les Esclavons avaient envahi cette péninsule, à laquelle ils laissèrent le nom de *Moréas*, pays maritime (1). Mais ils ne sauraient être un reste des anciens peuples de Laconie, dont le dialecte dorique, si remarquable par ses particularités, aurait dû laisser quelques traces (2). Quoi qu'il en soit, les Mainotes ne font pas beaucoup d'honneur à leurs ancêtres. La peinture romanesque de leurs mœurs patriarcales, publiée sous le nom de *Dimo Stephanopoli*, ne peut plus inspirer de confiance depuis que deux voyageurs, témoins oculaires (3), nous ont fait connaître l'état réel de cette peuplade. On est forcé d'admettre que les Mainotes font aussi souvent le métier de brigands et de pirates

(1) De *mare*, mer.

(2) M. Pouqueville veut faire du district de Maina l'ancienne *Eleuthero-Laconie*. Mais les *Eleuthero-Lacones* étaient les anciens *Periœques* ou alliés-vassaux de Sparte : ils habitaient toutes les côtes, et même la vallée de l'Eurotas ; ils avaient dix-huit villes.

(3) Saint-Sauveur, *Voyage dans les îles vénitiennes ;* et Galt, *Voyages and Travels*, Londres, 1812.

que celui de vignerons ou de cultivateurs. Ils couvrent, il est vrai, leurs brigandages du nom de guerre. D'ailleurs ce métier, réputé honorable du temps d'Homère, n'exclut nullement cette fidélité à toute épreuve envers leurs frères d'armes, cette généreuse hospitalité envers les étrangers, une fois admis chez eux, et cette exaltation de l'amour filial et de la tendresse maternelle dont Stephanopoli a tracé de si brillans tableaux. Ce que les Maïnotes ont contre eux, c'est surtout d'avoir trahi la cause des Greco-Russes, en 1770, après avoir bravement massacré les vieillards, les femmes et les enfans, turcs ou juifs, à Mistra. Aussi les Moraïtes les détestent, et les Turcs répètent la prière par laquelle le géographe Hadji-Khalfa termine la description du pays de Maina : « Puisse » Dieu susciter un héros qui, plein d'un zèle pieux, ex» termine ces monstres ! »

Si nous voulons trouver dans le Péloponèse des mœurs patriarcales, des tableaux bucoliques, c'est sur les Moraïtes nomades qu'il faut porter nos regards. Ce sont des bergers qui, ayant renoncé à toute propriété fixe, errent avec leurs troupeaux de chèvres sur les rivages déserts ; leur court vêtement de peau ou de coton, le mouchoir roulé autour de leur tête, leurs brodequins et leurs pipeaux, tout leur accoutrement rappelle les bergers siciliens et italiens de Théocrite ; ils demeurent dans des cavernes ombragées d'arbustes et de fleurs, comme celle d'Amaryllis dans la troisième idylle : « Que ne puis-je, » comme une abeille, me glisser à travers le lierre et la » fougère qui ombragent ta grotte ! » Ils couchent dans le jour sur des *stibadia*, comme ceux que Théocrite indique ; ce sont des lits de joncs ou d'herbes, suspendus en l'air entre quatre pieux qui soutiennent en même temps un léger toit de feuilles (1). Ils disent, comme Poly-

(1) Castellan, *Lettres sur la Morée*, t. I, p. 58.

phème : « Qu'est-ce qui me manque? J'ai du laitage » frais en hiver comme en été ; mille agneaux bêlent dans » mes vastes cavernes. » C'est toutefois un trait d'inadvertance de la part des voyageurs, de comparer ces nomades aux bergers *arcadiens* de Théocrite, car ce poète n'a jamais placé en Arcadie la scène d'aucun de ses tableaux naïfs et gracieux ; mais le laps de siècles a ramené le Péloponèse à l'état de la nature sauvage.

Encore si le Péloponèse était un beau désert où bondiraient quelques chèvres au son de la musette pastorale! il se peuplerait paisiblement de tous ceux qui n'aiment pas le joug brillant et dur de nos grands états. Mais il ne s'agit pas de conquérir une Arcadie imaginaire habitée par quelques bergers. Plus d'une horde barbare, armée de tous les instrumens de guerre, pèse sur cette péninsule ; partout des murailles crénelées annoncent la présence de maîtres belliqueux. L'hydre de Lerne lève partout ses mille têtes, partout planent les oiseaux de Stymphale, et il n'y a plus d'Hercule.

LETTRES SUR LE BOSPHORE.

(6 septembre 1821.)

Les Turcs sont en butte aux malédictions de tout le monde : philosophes et chrétiens, libéraux et royalistes, tous les beaux parleurs dans nos salons, dans nos athénées, dans nos lieux publics, font chorus contre ces pauvres Musulmans ; et si des phrases peuvent renverser un empire, c'en est fait du trône des sultans.

Mais voici un secours inattendu qui arrive aux Ottomans. Une dame française, de retour de Constantinople, publie un assez fort volume où elle ne cesse de vanter les vertus, les grâces et l'amabilité des Turcs. Quelle est cette protectrice des Musulmans? Je l'ignore : tout ce que je

sais, c'est qu'elle a voyagé à la suite de M. le marquis de Rivière; qu'elle dit souvent *l'ambassadrice et moi;* qu'elle a assisté à toutes les fêtes diplomatiques de Péra, et que les pages du sultan lui ont apporté du pain de la table de Sa Hautesse. C'est évidemment une dame qui tient de près au grand monde; j'ajouterai que de plus elle respire l'attachement le plus sincère à la maison des Bourbons, et le zèle le plus ardent pour la religion catholique. Toutes ces qualités, je l'avoue, peuvent à peine m'empêcher de sourire de son enthousiasme pour *ses aimables Turcs;* car c'est ainsi qu'elle les appelle.

Elle a peut-être raison sur quelques points qui ont dû particulièrement frapper l'attention d'une femme : « Le » Turc, dit-elle, est en général d'une stature haute et bien » proportionnée; il a la peau blanche, les yeux noirs, » grands et expressifs; le front large, le nez saillant, la » bouche grande, mais ornée de belles dents; son sourire » est extrêmement agréable, sa figure exprime à la fois » la douceur et la mélancolie; il a la démarche tardive » et fière, les mouvemens indolens, l'air noble et gra- » cieux; il parle peu et ne gesticule pas; sa voix est douce » et harmonieuse. »

Les dames sont incontestablement juges compétens dans ces matières. M. de Pouqueville, à la vérité, est loin de souscrire à cet éloge des Turcs, mais aussi il n'a pas, comme madame ***, « pris du café avec le » sultan, dans une tasse ornée de diamans et valant » 36,000 fr. »

Madame *** ne s'en tient pas à l'extérieur : « Le Turc, » continue-t-elle, est *bon*, simple, hospitalier, confiant, » exact dans sa parole : s'il devient parfois rusé et dissi- » mulé, c'est qu'il a été trompé dans ses affections. Son » caractère est *doux et facile*, son jugement sain, son » imagination peu exaltée : quoiqu'il ajoute foi assez fa- » cilement à ce qu'on lui raconte, dans ses rapports avec

» l'Européen il est rarement dupe ; il lui laisse exhaler » sa vivacité naturelle, et il obtient tout ce qu'il veut par » sa patience et sa persévérance..... .. L'amour » paternel est chez les Turcs un sentiment très-profond. » On rencontre très-souvent dans les fêtes un père portant » dans ses bras, avec complaisance, l'enfant de sa ten- » dresse, se prêtant à ses volontés, fier de montrer un » bel enfant, car rarement les enfans sont laids. On les » habille superbement, l'or et les pierreries leur sont » prodigués. On peut demander à un Turc des nouvelles » de ses enfans, jamais de sa femme ; ce serait lui man- » quer que de lui parler d'autres femmes que de sa mère ; » ils ont pour les auteurs de leurs jours un respect qui » survit au trépas. Plus d'une fois on a vu le sultan Sélim » pleurer sur la tombe de sa mère à Eïoup..... Jamais, » à présent, un Français n'est insulté par un Turc, à » moins que le chrétien ne soit l'agresseur. Je vais par- » tout, et jamais un Turc ne passe devant moi sans me » dire dans son idiome : *Dieu vous comble de ses faveurs !* » Les Turcs valent mieux que leur réputation. »

Qui reconnaîtrait dans cette peinture ces monstres qu'on nous a représentés naguère se baignant dans le sang des Grecs, déshonorant les filles au milieu des cadavres de leurs parens, et livrant à des chiens affamés les restes mutilés du patriarche ? Ces contrastes peuvent pourtant se concilier ; une bonté apathique et une colère délirante peuvent toutes les deux tenir à cet état de stupide méditation où il paraît que les Turcs aiment à rester plongés, et qu'on peut considérer comme une sorte de démence habituelle. M. de Pouqueville a aussi remarqué ce calme, cette douceur habituelle des Turcs : « Mais re- » gardez, dit-il, leurs yeux mobiles et comme pivotans ; » vous y découvrirez le sombre feu qui brûle au fond du » cœur, et qui n'attend que le moment de l'explosion » pour tout dévorer. »

Il est d'ailleurs des qualités essentielles que notre aimable voyageuse n'ose pas tout-à-fait attribuer à ses chers Turcs. Une avidité sans bornes, une dureté impitoyable, une grande ignorance, des superstitions absurdes, voilà ce que tous les observateurs ont vu chez les Turcs; il échappe à notre auteur quelques traits qui confirment ces imputations.

Notre voyageuse spirituelle n'est pas exempte d'un défaut très-excusable; c'est de trouver admirables les gens qui lui ont donné des fêtes et qui lui ont fait de jolis complimens. Elle aime à rendre le bien pour le bien; c'est le contraire des autres voyageurs de nos jours. Mais devinerait-on jamais jusqu'où madame *** porte sa bienveillance? Elle vante la galanterie et les bonnes manières d'un eunuque noir; que voulez-vous? ce *seigneur* lui avait donné un joli tournoi ainsi qu'à d'autres dames européennes; il reçut de la main de notre belle voyageuse un beau bouquet de fleurs.

Rendons justice à madame ***; si elle fait une légère politesse au *seigneur* eunuque, elle réserve toute la chaleur de son admiration pour le sultan Mahmoud; si elle n'avait pas eu soin de nous apprendre qu'elle est de retour en France, on aurait pu la soupçonner d'avoir formé des projets sur le cœur de Sa Hautesse. Ecoutons l'éloge qu'elle en trace :

« Le sultan Mahmoud est fils d'une *Française*, d'origine » américaine, née à Nantes... Il conserve le plus grand » respect pour la mémoire de sa mère... La sultane » validé protégeait Halet-Effendi; le sultan continue de » le combler de grâces. C'est à la mémoire de ma mère, » a-t-il dit, que Halet devra mes bienfaits. Certaine- » ment, ajoute madame ***, il y a là *du cœur français*.

» Si vous voulez un beau portrait, prenez pour modèle » le sultan Mahmoud; il est d'une taille moyenne; ses » yeux expriment à la fois la douceur et la majesté. Il

» figure bien, et surtout à cheval; une bouche qui sou-
» rit avec grâce laisse apercevoir de belles dents; une
» barbe noire et touffue fait ressortir la parfaite blancheur
» de sa peau; il a la main belle..... » Madame *** nous décrit avec ravissement la manière leste avec laquelle Mahmoud monte à cheval, ainsi que l'éclat de son harnais dont les nombreux diamans reflètent les rayons du soleil. Elle ne manque pas de vanter son adresse dans divers exercices.

« Sa Hautesse vient souvent tirer au but dans ce kios-
» que; elle a un goût particulier pour cet exercice. On
» nous fit voir à une grande distance, sur la montagne
» en face, la petite colonne de marbre qui lui sert de
» but. Près de la porte du kiosque, on voit debout une
» grande pierre de marbre, haute et carrée, sur laquelle
» sont notées en caractères d'or toutes les époques où le
» grand-seigneur s'est distingué dans cet exercice. Il est
» effectivement d'une adresse extraordinaire. Je l'ai vu,
» avec un fusil d'une grande portée, casser, à près d'un
» quart de lieue de distance, un œuf d'autruche et des
» objets encore plus petits..... Dans la prairie entourée
» de barrières, et au bout de laquelle se trouve le palais,
» il y a une douzaine de pièces d'artillerie d'un fort cali-
» bre. Plusieurs bostangis m'ont assuré que le grand-sei-
» gneur, qui avait une passion décidée pour le tir, ne se
» contentait pas seulement de montrer son adresse à cet
» exercice avec le fusil, mais qu'il s'y livrait aussi avec le
» canon; qu'il venait à cet effet très-souvent, *incognito*,
» de son palais de Constantinople en hiver, ou de celui
» de Béchicq-Tach en été, et qu'il manquait rarement
» le but. »

Gare à vous, monsieur le général Wittgenstein, et tâchez que ce redoutable sultan ne vous prenne pas pour sa cible! Toutefois madame *** ne nous représente pas le sultan toujours occupé à ces exercices belliqueux.

« Le grand-seigneur, dit-elle, est toujours seul dans » son palais; il passe des journées entières sur un sofa, » dans le coin d'un kiosque de son palais d'été, à voir le » mouvement très-actif des barques ou caïques du Bos- » phore. Le kislar-aga est seul admis dans son intimité; » il communique rarement avec les autres ministres, dont » il se fait apporter le travail pour l'approuver ou le » changer. Tous les jugemens lui sont soumis; il les adou- » cit quelquefois, réservant sa sévérité pour ceux qui ont » manqué à la subordination.

» Voici un usage qui me paraît empreint du sceau de » l'humanité : la plume qui a tracé une condamnation » capitale est brisée sur-le-champ, parce que, disent les » Turcs, une plume qui a signé un arrêt de mort ne » peut plus rien signer de bien. »

Certes, le sultan a dû, depuis quelque temps, faire briser bien des plumes. Puisse-t-il en trouver, et en garder une bonne en signant les arrêts de paix, de réconciliation que réclame autant l'humanité que la politique!

Il faut lire dans l'ouvrage même les historiettes que madame *** a recueillies sur l'intérieur du sérail, sur la galanterie et la générosité de Mahmoud. On dirait Louis XIV entre madame de La Vallière et madame de Montespan.

Ces détails sur le sultan et sa cour peuvent avoir un intérêt de curiosité dans un moment où tous les regards sont tournés vers Constantinople. Mais la question essentielle n'est pas là; la splendeur et l'élégance des cours ont perdu beaucoup de leur importance dans notre siècle, qui veut des choses solides et qui ne s'occupe que d'intérêts réels. Ce sont des batteries bien garnies d'artillerie, et non pas de jolis kiosques, qui défendront l'entrée du Bosphore et celle des Dardanelles. Toutes ces *caïques* dorées, avec leur couverture de soie et de mousseline, n'inspirent pas le moindre respect à un corsaire d'Hydra ou

d'Ipsara. Le sultan le plus galant, le plus sensible, avec les plus beaux yeux et la plus belle main du monde, n'obtiendrait pas une piastre d'une chambre de députés grecs. Il en est de même partout. Notre siècle demande des rois législateurs, des rois hommes d'état, des rois capables de prévenir les révolutions par une administration sage, éclairée et nationale, ou bien capables de braver, l'épée à la main, les ennemis de leurs trônes. La danse n'est plus la principale partie de l'éducation d'un prince. On ne voit plus guère de ministres ou d'ambassadeurs réussir dans les affaires par l'habileté à tirer une révérence noble et gracieuse. Enfin, on ne saurait pas plus fonder de nos jours une monarchie sur l'étiquette, qu'on ne saurait la sauver par des abstractions de métaphysique et des rêves de théosophie. Il n'y a dans tout cela que la différence d'un brouillard à un nuage. Ce n'est qu'en garantissant les intérêts de chaque classe, en constituant la propriété, en faisant maintenir et exécuter les lois, que les grands-ducs, les sultans, les rois et les empereurs du temps présent peuvent échapper à l'abîme des révolutions entr'ouvert sous leurs pieds.

Pour en revenir à madame *** et à ses *Lettres sur le Bosphore*, je dois dire que son admiration pour la personne de Mahmoud ne la rend pas insensible aux agrémens d'autres hommes distingués qu'elle a vus à la cour ottomane. L'ambassadeur persan est du nombre de ces élus. « Le neveu de Son Excellence nous a d'abord offert » le café, selon l'usage des Turcs. On nous a fait passer » ensuite dans un autre salon, où nous avons trouvé » l'ambassadeur, qui est un très-bel homme ; il a de » grands yeux, des dents superbes, le teint un peu rouge ; » mais peut-être la longue route y a contribué : il ne man- » que pas d'amabilité. Une femme de la société avait une » bague antique, il en fit la remarque à son interprète. » Cette dame voulut l'ôter ; mais il dit aussitôt : Non,

» qu'elle ne l'ôte pas, j'aime mieux la voir à une belle » main. Il nous fit voir des châles dont plusieurs étaient » plutôt faits pour des portières que pour servir à la pa- » rure des femmes. »

A ces châles vieux et sales, les Parisiens et les Parisiennes reconnaîtront un digne compatriote d'Asker-Khan, de mesquine mémoire. L'envoyé persan à Vienne, il y a deux ou trois ans, distribua également beaucoup de châles sans valeur. Il paraît que c'est une manie générale de ces aimables Persans.

Madame *** donne des détails fort agréables sur les usages des dames grecques; mais elle se permet envers cette nation infortunée un trait d'injustice et d'intolérance que nous ne passerons pas sous silence. Elle inculpe l'honneur et la probité du clergé grec ; elle reproche aux chrétiens d'Orient de ne pas se convertir au catholicisme. Est-ce bien le moment de rappeler de semblables questions ? Chaque communion chrétienne a dans son propre sein de quoi employer tout son zèle.

Ces *Lettres sur le Bosphore* se lisent comme un roman; elles ne peuvent manquer d'avoir un succès de vogue, surtout parce qu'elles doivent nécessairement exciter le courroux des Grecs parisiens. J'ai déjà fait entrevoir le peu de confiance que j'accorde au jugement de madame ***, et combien je la crois dominée par des préventions de plus d'un genre. Si son sexe ne m'imposait pas le respect, je pourrais facilement démontrer que ses connaissances ne sont ni assez étendues, ni assez sûres pour qu'elle ait le droit de juger les gouvernemens et les peuples. Je pourrais lui demander comment un gouverneur turc a pu être étranglé à *Cerigo*, île soumise au gouvernement anglo-ionien? Depuis quand la ville de *Calcutta* est-elle soumise à un gouverneur-général *hollandais?* Qui a jamais vu de charmans *châteaux* aux environs d'Alexandrie en Égypte? Il y a surtout un *sultan des Indes*, dont je suis tenté de de-

mander l'adresse à madame ***; je croyais qu'il n'y avait plus de sultans dans les Indes, et je suis sûr que la compagnie asiatique de Londres sera très-inquiète lorsqu'elle en entendra parler. Toutes ces *inadvertances* (pour parler poliment) diminuent singulièrement l'autorité de notre aimable et spirituelle voyageuse. Mais il y aurait double pédanterie à donner des leçons d'histoire et de géographie à une dame, lorsqu'il y a tant de journalistes, tant d'académiciens, tant d'hommes d'état qui n'en auraient pas moins besoin, et qui n'ont pas, comme madame ***, la modestie de passer condamnation sur ce point.

SUR CONSTANTINOPLE.

Constantinopolis und der Bosporos, c'est-à-dire Constantinople et le Bosphore; description topographique et historique, par M. de Hammer; 2 vol. en allemand. Vienne, 1821.

(26 novembre 1821.)

Les regards de l'Europe sont tournés depuis huit mois sur la ville de Constantin. Restera-t-elle la capitale des sultans? Verra-t-elle se relever le trône des césars d'Orient? Telles sont les questions que répète partout cette impatiente curiosité pour laquelle la marche naturelle des événemens n'est jamais assez rapide. L'observateur plus calme se demande quels sont les moyens de défense militaire de cette capitale, les obstacles qu'on rencontrerait en chemin, les avantages que le conquérant pourrait retirer de sa possession. Sous tous les points de vue, une bonne topographie de Constantinople est un besoin pour tous ceux qui s'intéressent aux affaires de la Grèce. Et qui ne s'y intéresse pas!

On possédait déjà un grand nombre d'ouvrages où Con-

stantinople est décrite avec plus ou moins de détail. Sans parler des relations générales de voyages en Turquie, depuis le docte et judicieux Busbecq jusqu'à l'éloquent et spirituel Choiseul-Gouffier, nous avons des topographies savantes et méthodiques de la capitale seule. Gylles ou Gyllius fraya le chemin, et reste encore après deux siècles un modèle. Ducange recueillit avec un soin unique les passages des écrivains byzantins; mais, faute d'avoir été sur les lieux, il n'en fit pas toujours la plus juste application. Banduri ouvrit des sources nouvelles. Grélot, Bull, Dallaway, Murhard et autres sont intéressans lorsqu'ils parlent de ce qu'ils ont vu; mais leur érudition grecque et byzantine n'est quelquefois que de seconde main. Outre ces topographies, nous avons des auteurs qui se sont spécialement consacrés à l'examen d'un objet particulier. Ainsi Toderini a visité les bibliothèques, Sestini a recueilli les plantes des environs, Andréossy a étudié la géographie physique, Castellan et Pertusier ont saisi avec esprit ce que les scènes de la vie offrent de plus piquant. Enfin les superbes vues de Melling et les plans de Kauffer, perfectionnés par Barbié du Bocage, nous font, pour ainsi dire, voguer à notre gré sur les flots du Bosphore, ou errer parmi les cyprès et les platanes qui en couronnent le rivage.

M. de Hammer, qui a séjourné près de cinq ans à Constantinople avec un caractère diplomatique, a été à même, en vérifiant les assertions de ses devanciers, d'en corriger plus d'une, et surtout de remplir les lacunes entre les différentes relations. Il a tiré de *la Byzantine* un nombre considérable de passages négligés avant lui, et qui éclaircissent plusieurs localités importantes. Il a eu de plus l'avantage de pouvoir compulser dans la langue originale les écrits des Turcs sur la topographie et la géographie; or, bien différens des autres Orientaux, les Turcs écrivent sur ces matières avec une sorte de précision et de clarté qui rend leurs témoignages sur les localités de leur pays

très-instructifs. Muni de tant d'avantages, M. de Hammer a pu donner un ouvrage en grande partie neuf, sur un sujet qui paraissait épuisé.

Les recherches historiques de l'auteur sur les siéges que Constantinople a essuyés nous apprennent que cette ville, vingt-quatre fois assiégée, a été conquise six fois, savoir: par Alcibiade, par l'empereur Sévère, par l'empereur Constantin, par les Croisés sous le doge Dandolo, par les Grecs sous Michel Paléologue, et par les Turcs sous Mahomet II. On a généralement des idées peu exactes sur les suites de ces divers siéges. Ce fut Sévère qui détruisit les temples et les autres monumens de l'ancienne Byzance; il en rasa les murs, et plaça la ville, comme simple bourgade, sous l'autorité municipale de Périnthe. L'ancienne Byzance était toutefois une ville trop populeuse, trop riche et trop importante pour rester dans cet état d'humiliation. Sévère lui-même en releva les murs, la regardant, avec raison, comme devant être la grande place d'armes de l'empire romain contre les peuples voisins de la mer Noire et de l'Euphrate. C'était en apprécier au juste la valeur; mais, vouloir en faire la capitale de l'empire, déplacer ainsi la force publique centrale, et exiler le gouvernement dans une province peu éloignée des frontières, au milieu de peuples peu accoutumés à la langue et aux mœurs des Romains, c'était exagérer l'idée juste de Sévère, c'était préparer la chute de l'état.

Constantin doubla à peu près l'enceinte de l'ancienne Byzance; mais c'est une erreur de croire que cette ville ancienne n'occupait que l'emplacement actuel du Sérail: elle s'étendait sur un espace quatre fois plus grand. Les murs, extrêmement solides, de Constantin et les aquéducs de Valens sont les plus beaux ouvrages de Byzance chrétienne; car les églises, les palais, les colonnes, les statues, tout l'ensemble de la nouvelle capitale, sous le rapport des arts, paraît être resté infiniment au-dessous même de

ce qu'on pouvait attendre d'un siècle dégénéré. On conserva très-long-temps le goût bizarre des colonnes isolées, surmontées d'une statue; et, comme chaque empereur, chaque impératrice brûlait de voir son image élevée dans les airs, on multipliait si rapidement ces monumens du mauvais goût, qu'on était obligé de renoncer à la solidité et à la richesse. De toutes les divinités de l'antiquité païenne, la Fortune seule obtint le privilége d'avoir des statues au milieu d'une ville chrétienne; on la considéra probablement comme un être allégorique; nulle part elle n'a exercé un empire plus tyrannique; les statues impériales ont été renversées les unes après les autres, et traînées ignominieusement dans les rues; celles même de la Vierge ont été brisées par la main des infidèles; la Fortune reste debout dans un coin du sérail, et attend de nouveaux maîtres.

Les hommes instruits savent depuis long-temps que ce ne sont pas les Turcs, sous Mahomet II, qui ont le plus contribué à ruiner les édifices, les monumens et les bibliothèques de Constantinople. La grande destruction date de la prise de la ville par les Croisés. M. de Hammer retrace avec force les excès commis par les guerriers ignorans et féroces de l'Europe occidentale; ils allèrent jusqu'à insulter et à mutiler les images de la sainte Vierge, que sans doute ils ne reconnurent pas, à cause de quelques différences dans le costume. Après ce trait, on ne s'étonnera plus de la destruction des bibliothèques qui, jusqu'à cette époque funeste, conservaient encore tant de restes précieux de l'antiquité classique. La ville devint un désert sous les empereurs latins, et, lorsque les Grecs l'eurent reconquise, ils n'avaient plus les moyens de la rétablir; de sorte que Mahomet II la trouva dans le plus grand délabrement. Aussi les ruines des édifices anciens de la ville de Constantin n'ont rien de cette empreinte de la grandeur tombée, mais encore majestueuse dans sa chute, que nous

offrent les monumens de Rome. C'est l'architecture turco-moresque qui domine à Constantinople, et, après un coup d'œil fugitif sur ses mosquées, ses minarets et ses kiosks, on la croirait une ville moderne fondée par les Musulmans.

M. le général Andréossy avait décrit avec un soin particulier les aquéducs de Constantinople, et cependant il n'a pu connaître tous les détails historiques relatifs aux réservoirs ou *bends* que M. de Hammer a décrits d'après un écrivain turc, Tchélébi-Zade. Les principaux des ces réservoirs se trouvent à une distance de trois à quatre heures des murs de la ville, dans la forêt de Belgrade, et par conséquent une armée ennemie qui occuperait le rivage européen du Bosphore, et qui viendrait camper à l'endroit nommé la *Promenade des eaux douces*, priverait d'un des premiers besoins l'immense population de cette capitale.

Personne n'a encore pu lever un plan topographique de l'intérieur du Sérail d'hiver; et, quoique les aperçus donnés par M. Melling et par quelques anciens voyageurs paraissent exacts sous un point de vue général, il serait possible que les appartemens inaccessibles présentassent des détails inconnus d'un grand intérêt. Qui pourrait garantir que ces appartemens, très-étendus, ne renferment point quelques restes de la bibliothèque particulière des empereurs byzantins? M. de Hammer a tracé un petit plan topographique du *Sérail d'été*, palais qui, malgré l'irrégularité de l'ensemble, doit offrir un séjour charmant à cause de sa belle position vis-à-vis de l'ouverture du Bosphore.

Notre savant auteur ne s'en tient pas à des recherches topographiques, nécessairement arides; il a semé dans son ouvrage beaucoup de traits amusans sur les mœurs des diverses classes d'habitans de Constantinople. Il rend justice au caractère de ces infortunés Grecs, doublement

desservis par d'habiles détracteurs et par des panégyristes ineptes. « Les Grecs, dit-il, présentent encore ce mélange » de vices et de qualités brillantes que nous retrouvons à » chaque page de l'histoire ancienne.... Ils conservent l'es- » prit de liberté, le goût et la finesse de leurs ancêtres.... » Ceux qui les accusent de fausseté et de perfidie sont le » plus souvent des esprits épais qui, faute de posséder eux- » mêmes une intelligence fine et active, confondent la fi- » nesse avec la fausseté, et l'habileté avec la perfidie. »

On reconnaît dans cette observation l'habile auteur du *Mémoire sur la politique des Comnènes*. M. de Hammer, dans ce Mémoire, a démontré que les préventions des Européens contre les Grecs remontent à l'ignorance et à la crédulité extrême des Croisés. Ces guerriers, qui marchaient sans carte, et qui ne savaient pas la langue du pays, s'égaraient-ils dans quelque désert, dans quelques défilés dangereux, c'étaient les Grecs qui leur avaient donné de faux renseignemens. Fournissait-on du pain mal cuit ou des alimens médiocres à cette innombrable foule d'hôtes non invités, les Grecs avaient voulu les empoisonner. Enfin les chaleurs du climat et les suites d'une vie déréglée amenaient-elles dans le camp des Croisés une épidémie, une peste; ah! pour le coup, c'était bien évidemment l'effet de quelque *maléfice* des Grecs. C'est là l'origine de ces préjugés contre le caractère des Grecs, qui a fait devenir leur nom même un synonyme de fraude et de duplicité.

M. de Hammer révèle, avec une indiscrétion plus naïve qu'aucun autre voyageur, les aimables mystères du *tandour*. On sait que ce meuble favori des belles Grecques est une table carrée, sous laquelle on place un réchaud, et que l'on couvre d'une pièce de drap : les heureux qu'on invite à s'asseoir autour de ce foyer peuvent établir impunément les correspondances les plus intéressantes. On met un billet doux dans un soulier, et, moyennant

une certaine manière de presser le pied qu'on rencontre sous le tandour, on avertit la personne intéressée de l'arrivée invisible de ce courrier d'amour. Il existe une langue complète de conversation pédestre.

Un des chapitres les plus originaux de cette description de Constantinople, c'est le tableau de *six cents corporations* qui existent légalement dans cette capitale. Cette classification de tous les genres d'industrie est minutieuse, mais quelquefois assez amusante. La *tribu* des médecins, par exemple, renferme huit corporations, parmi lesquelles on distingue celle des *faiseurs de jus de réglisse* et celle des *fabricans de cosmétiques*. N'avons-nous pas à Paris de quoi former deux nombreuses corporations de ce genre? Ne serait-il pas avantageux pour les véritables médecins d'être délivrés, grâce à cette classification, d'un certain nombre de soi-disant confrères? Souvent les Turcs rapprochent dans une même *tribu* les criminels et ceux qui les surveillent. Ainsi leur deuxième *tribu* comprend douze corporations, parmi lesquelles se trouvent les bourreaux, les officiers de police, les banqueroutiers, les coupeurs de bourse.... Je n'ose pas continuer cette étrange nomenclature.

Il paraît que plusieurs de ces corporations, quoique représentées dans une procession solennelle qui passe devant le sérail, n'existent que de nom et comme une espèce d'êtres allégoriques; car comment supposer que la loi eût reconnu une corporation de coupeurs de bourse, et une autre de pirates? Ce tableau mériterait seul une analyse à laquelle nous n'avons pu nous livrer. L'ouvrage tout entier de M. de Hammer est digne de l'attention du public français.

SUR LES CASTES DES HINDOUS.

(12 décembre 1821.)

Une tragédie où respire le talent le plus justement chéri du public vient d'appeler l'attention des gens du monde sur les institutions civiles des Hindous, et particulièrement sur la division de ce peuple en *castes*, ou, pour remplacer ce terme portugais par l'expression indigène, en *dschadi's* ou générations; classes héréditaires qui ont leurs divinités, leurs rites, leurs devoirs religieux, leurs priviléges, leurs occupations à part, et dont les membres, séparés par des signes extérieurs, ne peuvent, sous les peines les plus sévères, ni s'unir par le mariage, ni partager le même festin, ni habiter sous le même toit, ni seulement, dans beaucoup de cas du moins, se trouver en présence. J'ignore si l'auteur du *Paria*, pour reproduire dans un tableau, non-seulement poétique, mais dramatique, des mœurs aussi étranges, et, de plus, aussi compliquées, aussi difficiles à saisir, était réellement obligé de n'en choisir que les extrêmes, de ne faire ressortir que la caste des prêtres et des rois d'une part, et de l'autre cette abjecte populace des *parias* qui ne forment pas même une caste. C'est une question que la critique littéraire aura à examiner lorsque cette tragédie distinguée subira l'épreuve de l'impression. Toujours est-il vrai que quelques spectateurs n'ont vu dans cette pièce que les prêtres et les nobles de l'Inde d'un côté, un peuple de *vilains*, d'esclaves de l'autre. C'est le point de vue général sous lequel un certain parti considère le succès du *Paria*; il y cherche le triomphe de l'égalité politique sur les anciennes classifications sociales. Sans vouloir le moins du monde prendre parti pour la féodalité européenne, ni pour le sytème des castes indiennes, qu'il nous soit permis de trouver ridicule le rapprochement qu'on voudrait faire entre deux choses

aussi différentes. Exposons les faits, et apprécions les institutions des Hindous indépendamment des idées des Parisiens.

Les Hindous, abstraction faite de toutes les tribus mélangées ou étrangères établies dans l'Inde, se divisent en autant de corporations héréditaires qu'il y a d'états et de métiers dans la vie civilisée. Toutes ces corporations sont rangées en quatre grandes classes; deux supérieures qui comprennent tous ceux qui gouvernent les affaires religieuses et politiques, qui administrent les lois générales, et qui commandent la force publique; deux inférieures qui embrassent tous ceux qui, étrangers aux affaires publiques, voués aux intérêts de famille, se livrent à une industrie ou à un travail honnête quelconque.

Ces quatre castes, créées par la loi fondamentale religieuse, sont censées également pures, quoique chacune d'elles jouisse de ses priviléges et de ses libertés, de même qu'elle est assujétie à des devoirs et à des restrictions particulières. En général, plus la caste est élevée, plus elle est restreinte dans le choix de ses alimens, et plus elle est gênée par des règles d'étiquette. Mais les classes inférieures, plus libres dans toutes leurs actions privées, sont éloignées des honneurs, et exclues de plusieurs cérémonies. En dehors de toutes les castes existe une certaine masse d'individus voués à des travaux considérés comme malhonnêtes; ils ne connaissent pas le joug de la loi religieuse, mais elle ne les reconnaît pas non plus; ils peuvent immoler et dévorer les animaux sacrés pour tout autre Hindou; mais, en revanche, tout Hindou, depuis le prêtre jusqu'au dernier laboureur, les abhorre comme des êtres impurs, n'ayant de l'homme que l'extérieur.

Considérons maintenant les détails du système:

La caste la plus noble est celle des *bramins* ou *brahmans*, c'est-à-dire des prêtres, des savans, des juriscon-

sultes et des fonctionnaires publics. Ils s'abstiennent de toute substance animale, à l'exception de celle qui est offerte dans les sacrifices; ils jouissent du privilége de ne jamais subir de punitions corporelles, d'expliquer seuls les livres saints et de former seuls le conseil des princes. Ils peuvent posséder des fiefs et même des états souverains; on les a vus régner, combattre et fonder des dynasties. Le commerce et la culture des jardins ne font pas déroger un bramin. Divisés en sectes, sans rien perdre de leurs droits et de leurs honneurs, les uns adorent Vichnou, les autres Chiva; il y en a qui, sous le titre de *smarta* ou penseurs, ont la prétention de réfléchir toute leur vie sur le parti qu'ils doivent prendre. Les *vanaprasta*, livrés à une vie contemplative, habitent dans les déserts. Les *sanyassi*, ou sages parfaits, abandonnent leurs biens pour vivre d'aumônes. De ces deux classes sont sorties d'innombrables variétés de fanatiques; ces *djogis*, ou pénitens, qui croient plaire à la Divinité en se mutilant de mille manières bizarres, en bravant l'atteinte du feu et l'intempérie des saisons; ces *pandaris* qui colportent dévotement des images obscènes; ces *beraghis*, ordre religieux des deux sexes, consacré au dieu Krichna et à son amante Rada, dont ils célèbrent l'histoire par des chants accompagnés du bruit des cymbales. Il est d'un autre côté, parmi les bramins, des philosophes très-hardis; les *paschandia* nient l'existence des dieux, les *sarwagina* celle d'une Providence spéciale, et récemment un des docteurs les plus savans de Bénarès a commencé à écrire contre tout le système du braminisme. Mais, pour le plus grand nombre de ces prêtres et de ces sages héréditaires, l'ambition, l'avarice, la volupté sont les seules divinités; ce sont les maîtres les plus redoutés pour leur cruauté, leur exigence : chaque temple est un sérail, et les *dewadassi*, ou filles de Dieu, ne se distinguent des courtisanes que par leur habileté dans les

danses voluptueuses qui font partie du culte. Ce ne sont pas seulement les missionnaires qui parlent de la sorte ; d'autres classes de voyageurs, dont il est impossible de suspecter l'impartialité, conviennent qu'un sage et vertueux bramin devient de plus en plus un phénomène.

La deuxième caste est celle du *tchatris* ou *khetris*, qui, dans les provinces centrales de l'Indostan, prennent le titre de *radjapoutra* ou *rasboutes*, fils de princes. Ils naissent tous soldats, et leur éducation militaire développe chez eux un caractère différent de tous les autres Hindous ; une valeur féroce, une ambition turbulente, des habitudes sanguinaires, font d'eux une véritable nation à part. Ils ne se soumettent pas, en général, au joug d'un mariage régulier ; dans la plupart des provinces ils entretiennent de nombreuses concubines ; mais, parmi les Naïrs, sur la côte du Malabar, il règne une véritable communauté de femmes. Il en résulte la nécessité d'une législation spéciale sur les successions, dont l'exposé nous entraînerait trop loin. Dans le Guzurat, cette caste se marie entr'elle ; mais là aussi les familles pauvres conservent la coutume barbare de jeter les enfans nouveaux-nés du sexe féminin sur les grands chemins, pour les abandonner à une mort presque certaine, plutôt que de s'exposer à ne pas les marier convenablement à leur rang.

Les tchatris peuvent seuls, avec les bramins, aspirer à posséder des fiefs, et surtout le trône.

L'usage des femmes de s'immoler sur le tombeau de leurs époux appartient aussi en commun aux deux classes supérieures ; la vanité ou la tendresse conjugale l'a introduit parmi les familles les plus distinguées des autres castes ; mais, parmi les bramins et les rasboutes, c'est un sacrifice commandé par la religion et l'honneur.

Les *vaichia*, *bheyses* ou *vassiers* forment la troisième caste. Ses fonctions sont l'agriculture, le jardinage, le

soin des bestiaux, le commerce des productions de la terre; c'est en un mot la classe qui exploite les richesses territoriales. Elle n'est point esclave ; la liberté des personnes n'a jamais été douteuse dans l'Inde, mais il y a eu contestation entre des savans distingués sur la question suivante :

Les vassaux hindous possèdent-ils héréditairement leurs terres? Il me semble que la victoire est restée à ceux qui répondent par l'affirmation. Les *vaichia* sont de véritables propriétaires fonciers, mais assujétis à des contributions, levées souvent avec dureté par le seigneur feudataire de la province ou du district qu'ils habitent. Ce n'est que comme débiteurs insolvables qu'ils sont dépouillés de leur héritage. Ils jouissent de plus du privilége d'être exempts du service militaire auquel sont tenus les membres de la seconde classe. Cependant, depuis que les princes indiens entretiennent des armées mercenaires, les *vaichia* s'y enrôlent en grand nombre, et perdent dans la carrière des brigandages autorisés le caractère que le législateur de l'Inde avait voulu leur imprimer.

Ce sont surtout les tribus vouées à l'entretien des bestiaux, telles que les Marattes, qui, en devenant tout-à-fait militaires, ont anéanti les dernières traces de ce que le système des classifications indiennes offrait de plus humain et de plus sage.

Les *banians*, ou plus exactement les *vaniah*, qui fréquentent les ports de la Perse et de l'Arabie, sont une subdivision de la troisième caste ; ils joignent au commerce des produits de la terre celui de tout autre genre de marchandises ; mais, quoique en contact avec des étrangers, ils conservent religieusement les rites, les usages et l'orgueil de leur caste. Le commerce n'éprouve dans l'Indostan ni humiliation ni oppression.

La quatrième caste pure est celle des *chowdras* ou *tchoutris;* elle comprend une série presque innombrable de

corporations consacrées chacune à un art ou à un métier particulier. Non-seulement les membres de ces corporations jouissent d'une liberté entière, mais ils ont leurs droits, leur orgueil, et croiraient se mésallier s'ils se mariaient hors de leur petite association particulière. Le législateur les a placés un degré au-dessous de la caste des agriculteurs, et leur a permis la nourriture animale, à l'exception de la chair de vache ; cette circonstance, sans les rendre impurs aux yeux de la loi, nuit à leur considération chez une nation où le degré de sainteté se mesure sur celui de l'abstinence.

Tel est ce système des castes, inventé, disent les livres sacrés indiens, par Ménou, que les uns ont comparé avec Noé, les autres avec Ménès, premier roi d'Égypte. Quoi qu'il en soit de son antiquité et de son origine, ce système est évidemment le résultat d'une seule grande pensée, puisque, même dans sa ruine, dans sa dégénération, il nous présente un vaste et harmonieux ensemble, où toutes les parties concourent à un seul but, le maintien de la paix, de l'ordre, de la religion, et où tous les moyens se réduisent au fond à deux, celui de l'association héréditaire des familles destinées au même genre de vie, et celui de l'assujétissement perpétuel des capacités et des volontés individuelles à des réglemens immuables.

Ce système a survécu à toutes les législations admirées de l'antiquité ; la république de Lycurgue et l'empire des Pharaons ont disparu ; 50,000,000 d'Hindous observent encore les lois de Ménou. Pour peindre leur attachement religieux à une législation si sévère, nous raconterons ce trait assez récent : un bramin de Calcutta, tourmenté d'une grave maladie, se fait exposer sur les bords du Gange, pendant les basses eaux : il y passe quelques heures en contemplation et en prières ; puis, sans donner signe de vie, il attend que la haute marée (le *bore*) vienne l'entraîner dans les flots sacrés, et lui procurer la mort

la plus sainte que son imagination puisse lui promettre. Mais une société d'Anglais passe en bateau près du lieu de cette scène ; l'humanité de l'un d'eux est émue à l'aspect d'un homme qu'il croit victime de quelqu'accident ; il fait approcher le bateau, il y entraîne le bramin, et ranime ses forces éteintes en lui versant un peu de liqueur spiritueuse dans la bouche. Ramené à Calcutta, le bramin est déclaré par ses confrères déchu de sa caste, impur et indigne de toute communication avec un Hindou. En vain l'Anglais prouve-t-il par témoins que lui seul est coupable, puisqu'il a employé la force contre un homme presque hors de connaissance, la loi de Ménou est inflexible ; le bramin a bu de la main d'un étranger, il en a reçu des alimens ; ce crime involontaire lui a perdu tout moyen de subsistance, il est frappé de mort civile. Alors les tribunaux anglais condamnent l'individu qui lui avait sauvé la vie à lui fournir des alimens. Abandonné de tous les siens, objet d'un mépris universel, le bramin traîne pendant quelques mois une existence misérable ; enfin une maladie nouvelle lui inspire le désir de se donner la mort, et cette fois son bienfaiteur, dont la bourse était épuisée, ne s'y oppose plus.

Un peuple immense ne resterait pas attaché pendant des siècles à une loi sévère et gênante, si cette loi traitait la majorité des individus en esclaves et en êtres impurs. Mais il existe réellement dans l'Inde une population peu nombreuse qui, exclue du rang d'Hindou, et n'ayant place dans aucune caste, peut être considérée comme ennemie d'un système qui la prive même des droits de la simple humanité ; ce sont des familles qui exercent soit des métiers que Ménou a oubliés dans sa loi, soit des travaux d'une nature abjecte. On trouve dans ce nombre les pêcheurs, les potiers, les nettoyeurs d'étangs, les plongeurs ; mais au-dessous de tous, les *parreyas*, ou écorcheurs. C'est leur nom adouci que les Européens

ont appliqué à toute cette réunion de familles impures que les Hindous désignent sous l'appellation de *nichu*, vils, ou *tchandala*, immondes. Les parias sont obligés de fuir à l'aspect d'un Hindou des trois premières castes, de ne pas approcher d'un temple, et d'entourer d'un cercle d'os d'animaux la fontaine où ils puisent de l'eau. En revanche, ils mangent de la chair de bœuf et toute autre nourriture défendue ; ce régime leur donne de la santé et de la vigueur ; ils servent les Européens comme porte-faix, comme domestiques ; ils ne sont soumis à aucun réglement de caste ; ils se marieraient sans scrupule à quiconque voudrait s'allier à eux. Parler d'une *caste des parias*, c'est comme si on parlait de la religion des athées.

On peut, à quelques égards, comparer à cette classe abjecte les individus expulsés de leur caste pour avoir manqué aux lois. Les associations de ces proscrits ont formé ce qu'on appelle les castes bâtardes (*ouarna sunkra*) et qui, dans plusieurs endroits, jouissent d'une tolérance à l'ombre de laquelle on les voit se perpétuer, s'accroître et même s'épurer. Ce sont ces castes bâtardes qui, de fait mais non pas de droit, forment une cinquième grande division des Hindous ; division qui, si elle devenait nombreuse, si les princes mahométans ou la puissance britannique les appuyaient, pourrait menacer les institutions de l'Inde d'une révolution ou d'un schisme complet.

L'extrême susceptibilité des Hindous de tout rang, sur ce qu'ils regardent comme point d'honneur, multiplie les expulsions de caste, et par conséquent les accroissemens des castes bâtardes. Toutefois nous ne saurions méconnaître ce qu'il y a quelquefois de noble et de juste dans les scrupules des Hindous. Par exemple, une corporation des pauvres bramins s'est vouée au métier des *bhaotes*, c'est-à-dire faiseurs d'éloges officiels. Ils se transportent de maison en maison, de place en place, pour

publier les hauts faits et les grandes qualités de ceux qui les ont pris à leur service; ils courent même devant les palanquins, proclamant, au bruit d'un plateau d'airain, le nom et les titres de leurs maîtres. Rien n'égale la volubilité de leur langue, et c'est un amusement réel d'en entendre plusieurs, réunis dans un carrefour, rivaliser d'exagération et de forfanterie. Ce métier est très-lucratif; mais l'opinion a dégradé ces bramins et les a rangés dans la caste des *tchoutris*, comme exerçant une industrie vénale.

Je n'ai voulu que présenter les institutions de l'Inde sous leur vrai point de vue, et je laisse à ceux qui examineront la tragédie du *Paria*, lors de l'impression, le soin de décider si le jeune et ingénieux auteur a respecté les vraisemblances historiques, si un écorcheur ou un nettoyeur d'étangs, sorti de son village, a pu prendre en peu de temps des sentimens élevés et héroïques; si, privé de toute éducation braminique, il peut connaître les livres sacrés qu'il n'a jamais dû voir, les rites, usages et signes symboliques des castes supérieures qu'il n'a point fréquentées; enfin si le vieux Zarès, ne devant, comme paria, avoir aucun préjugé de caste ni de secte, a des motifs pour condamner le mariage d'Idamor avec la fille du grand-prêtre. Peut-être notre exposé peut-il aussi fournir la réponse à quelques critiques qu'on entend faire de la pièce. Idamor, dit-on, n'a aucun plan fixe; il ne sait pas trop qu'entreprendre. Rien de plus naturel. Certain, dans toute tentative de révolution contre les lois de Ménou, d'avoir pour ennemies les quatre castes (à l'exception de quelques-unes des corporations les plus basses des tchoutris), il ne peut compter sur aucun appui tant soit peu puissant. Mais ce vice fondamental du sujet prouve en même temps la force et l'éclat du talent qui a su le faire oublier, du moins pendant les instans que dure le spectacle.

SUR LA CORSE.

Observations sur la Corse, par M. le baron de Beaumont, sous-préfet de l'arrondissement de Calvi, etc.

(7 octobre 1822.)

Parmi les 86 départemens de la France, celui que forme la Corse est le *deuxième* par sa grandeur territoriale; il ne le cède sous ce rapport qu'au département de la Gironde; mais, par un contraste fatal, il est, sous le rapport de la population, le *quatre-vingt-unième,* et sous celui de la culture et de la valeur des terres, il est même tout-à-fait le *dernier;* le produit moyen de l'hectare qui, dans la Seine-Inférieure, est de 43 fr., dans le Calvados de 39, dans le Nord de 34, est encore, dans les Landes, de 4 à 5 fr.; mais, dans la Corse, il descend à la somme presque ridicule de 1 fr. 41 c., et pourtant cette île jouit du climat de la Toscane; les lauriers, les oliviers, les myrtes, les orangers en couvrent les rivages, où nombre de ports excellens appellent la navigation. Encore si c'était une belle solitude où nos romanciers et nos poètes pussent aller se promener à leur aise au milieu d'une tribu de bergers arcadiens, pour chercher des inspirations heureuses et des scènes riantes! mais le crime ensanglante les vallons pittoresques de cette île inculte; l'assassinat commandé par un faux point d'honneur, les actes de rébellion, les vols, les violations de propriété n'y laissent pas reposer le glaive de la justice. Dans une seule session, en 1820, la Cour criminelle a condamné 65 individus à la mort, 72 aux travaux forcés; et 57 à la réclusion; total, 194 malfaiteurs sur une population de 180,000 âmes. Un canton, celui de Tiumorbo, est peuplé de contumaces, et la gendarmerie n'y circule qu'au milieu de coups de fusil tirés,

qui semblent partir de toutes les broussailles et de tous les rochers. Dans toute l'île, la partie plaignante, en se rendant au siége du tribunal, court risque d'être assommée sur le grand chemin par son adversaire. Pour avoir le titre de souveraineté sur cette petite Afrique ou Arabie insulaire, la France dépense annuellement 3,500,000 fr. au-delà de ce que produisent les très-faibles contributions levées dans l'île.

C'est, diront quelques-uns de nos lecteurs, une souveraineté un peu coûteuse; ne vaudrait-il pas mieux abandonner à sa barbarie indigène un pays *ingouvernable?*

La France ne peut pas abandonner une île qui, par sa position, commande les ports de la Provence aussi bien que les côtes de l'Italie, une île qui, placée bientôt sous une autre tutelle, donnerait à une puissance rivale l'empire absolu du bassin occidental de la Méditerranée.

De plus, la nation corse, à côté des vices nés de sa désorganisation sociale, possède de brillantes qualités naturelles; elle préfère la gloire et l'honneur à l'argent; elle joint à la vivacité méridionale et à la finesse italienne un grand courage, un dévoûment héroïque. La fréquence même des assassinats ne provient pas d'une basse férocité, mais d'un point d'honneur mal entendu. Tout Corse porte un fusil et un poignard; tout Corse se regarde comme un homme indépendant de tout gouvernement, comme un ancien baron féodal; rendre plainte contre un voisin qui lui fait tort est servile ou du moins *bourgeois;* le menacer de la mort est honorable et noble; exécuter cette menace est chose permise. La famille dont un membre a été tué dans les *maquis* ou broussailles est obligée par honneur de le venger dans le sang de la famille de l'agresseur, à moins qu'elle ne juge qu'il a mérité son sort. L'autre famille a le même devoir. Tel est le système de la *vendetta*, duel barbare, duel sans règles, sans précautions, sans fin. Cependant cette coutume san-

guinaire prouve-t-elle un caractère incorrigible? Ce peuple, resté fidèle aux mœurs du moyen âge, serait-il donc inaccessible aux influences salutaires de la civilisation? Serait-il donc impossible, en parlant aux Corses le langage de la raison, de les éclairer sur leurs intérêts, de leur inspirer le goût d'une vie plus douce, de les accoutumer à des institutions régulières, d'en faire en un mot une tribu heureuse, attachée à l'état et propre à accroître la force du royaume?

Les succès obtenus par l'administration royale, depuis 1769 jusqu'à 1789, prouvent que le Corse est moins intraitable qu'on ne se l'imagine; mais depuis la révolution une nouvelle cause a paralysé les progrès de la civilisation dans cette île, c'est la théorie d'administrations uniformes, doctrine chimérique sortie comme tant d'autres de l'imagination, à la fois stérile et extravagante, des philosophes-législateurs de la France révolutionnaire. L'*uniformité* et l'*égalité* absolue sont les deux marottes de tous ces génies étroits qui ont figuré comme doctrinaires ou hommes à principes aux diverses époques de la révolution. Ces *citoyens*, devenus grands seigneurs de l'empire, abandonnèrent peu à peu le dogme de l'égalité, du moins dans la pratique; ayant obtenu pour eux-mêmes les titres et les dotations de la nouvelle aristocratie, ils laissèrent à leurs dupes l'égalité de l'esclavage « *sous le niveau de la gloire;* » mais le principe de l'uniformité, soutenu par la bureaucratie, résista victorieusement à toutes les attaques que lui livrait le bon sens; ce *grand débris* de la révolution reste encore debout; il comprime encore les intérêts sociaux les plus importans, et gêne les améliorations les plus urgentes. L'Europe l'a pourtant jugé: l'expérience du ci-devant empire en a démontré les inconvéniens. C'est en voulant organiser sur le même pied des nations dissemblables, c'est en découpant arbitrairement des provinces unies par les mœurs et les souvenirs,

c'est en substituant à d'anciennes institutions municipales irrégulières, mais fortes et sages, le léger échafaudage de la chimérique distinction des pouvoirs, c'est en ordonnant, par arrêté de préfet, l'introduction sans délai de la *langue universelle*, que le système administratif de l'empire de Bonaparte blessait ceux même, parmi les peuples étrangers, qui auraient été disposés à favoriser sa prépondérance politique. Grâce à ce système d'uniformité administrative, Bonaparte rencontra dans ses propres compatriotes les antagonistes les plus obstinés. Celui qui détruisit l'empire germanique ne put pas abolir l'usage de la *vendetta;* celui dont les ordres abaissaient les sommets des Alpes ne put jamais faire ouvrir un grand chemin d'Ajaccio à Bastia. « Le général César Berthier, » chargé, dit M. de Beaumont, de faire exécuter un che- » min, promit sur sa tête que tel jour il traverserait la » Corse en voiture; il sort en effet du chef-lieu dans un » carrosse; mais à peine entré dans les montagnes, il » trouve le chemin détruit, et, pour tenir sa promesse, il » fait ôter les roues de sa voiture, et s'y fait porter par » ses soldats. »

Depuis la chute de l'empire, les divers ministères *ont* essayé de remédier par de légères modifications aux vices les plus embarrassans d'une administration uniforme. La Corse particulièrement a été l'objet d'un grand nombre de mesures spéciales, de lois d'exception qui, s'il faut en croire l'auteur des *Observations,* sont encore loin d'atteindre le but.

« Il s'est encore récemment, dit M. de Beaumont, » écoulé plusieurs mois avant qu'une commune ait ob- » tenu la permission de remuer un caillou. Voici un fait » à l'appui de cette singulière assertion. Il s'agissait de » réparer une fontaine de village; le travail pressait: une » somme de 15 fr. pouvait faire face à la dépense; mais » les réglemens étaient là. En conséquence, le maire écri-

» vit au sous-préfet pour demander l'autorisation de faire » délibérer le conseil municipal. Le sous-préfet transmit » la demande au préfet; ce dernier fit connaître au sous- » préfet qu'il autorisait la réunion du conseil. Le sous- » préfet transmit au maire cette décision; le maire con- » voqua le conseil; celui-ci vota. Le procès-verbal de la » délibération fut envoyé par le maire au sous préfet, qui » l'approuva PROVISOIREMENT et le transmit au préfet. » Après l'avoir approuvé définitivement, le préfet le ren- » voya au sous-préfet, qui le transmit au maire, en le » chargeant de faire dresser un devis de la dépense. Le » maire envoya le devis au sous-préfet, qui l'approuva » provisoirement et le transmit au préfet. Le préfet l'ap- » prouva définitivement et le renvoya au sous-préfet, qui » le transmit au maire en lui prescrivant de faire faire » le cahier des charges : le maire renvoya le cahier des » charges au sous-préfet, qui l'approuva PROVISOIREMENT » et le transmit au préfet. Le préfet l'approuva définiti- » vement et le renvoya au sous-préfet, qui le transmit au » maire en le chargeant de procéder à l'adjudication. » L'adjudication faite, le maire envoya le procès-verbal » au sous-préfet, qui l'approuva provisoirement et le » transmit au préfet. Le préfet l'approuva définitive- » ment, et le renvoya au sous-préfet, qui le transmit au » maire pour faire exécuter le travail.

» Pendant ce temps la fontaine avait cessé de couler : » la commune manquait d'eau; mais en compensation » vingt lettres, deux procès-verbaux, un devis et deux » cahiers de charges avaient parcouru la Corse pour au- » toriser une dépense de 15 fr. et attester ainsi le triom- » phe des *principes*. »

Voici un exemple plus grave des inconvéniens de l'ordre actuel des choses. Un fameux meurtrier, nommé Viterba, est condamné à la peine de mort; il se pourvoit en cassation, et, ayant calculé la durée du délai qui résulte

des distances respectives entre Bastia et Paris, il se laisse mourir de faim dans sa prison. Ce n'était pas assez pour lui d'échapper à un supplice public ; il compose en expirant un poème italien, d'une énergie effrayante, où il dénonce ses juges comme ses ennemis personnels et lègue sa *vendetta* à toute sa famille. Il trouve moyen de faire imprimer et répandre ce poème ; il rend ensuite le dernier soupir avec une tranquillité digne d'une meilleure cause : « Je meurs content, dit-il, ma vengeance est » assurée. »

M. de Beaumont indique plusieurs moyens pour rendre le pouvoir administratif plus efficace dans le département de la Corse, en l'appropriant aux localités d'un pays inculte aux deux tiers, et habité dans l'autre tiers par une race d'hommes qui ne peuvent pas se faire à l'idée de dépendre d'une autorité publique. Il commence par reconnaître que les obstacles sont effrayans. Les Corses aiment à convenir des bonnes intentions du gouvernement français : « Vous voulez nous faire du bien, » disent-ils, mais vos lois sont contraires à nos mœurs. » Il n'existe en Corse ni parti bonapartiste, ni esprit révolutionnaire ; le nom des Bourbons y est en vénération : « Mais, dit M. de Beaumont, le vœu national n'est pas » encore détaché de l'idée d'une sorte d'indépendance ou » d'existence particulière de leur pays ; les curés, qui, sur la » demande des autorités, prêchent loyalement la concorde » et l'oubli des injures, refusent de dire un mot en faveur » de la France. » De plus (et c'est une révélation importante due au zèle courageux de M. de Beaumont), il existe en Corse un grand nombre d'individus pensionnés publiquement par l'Angleterre comme ayant servi dans les corps militaires corses formés pendant la domination britannique. La demi-solde anglaise est très-forte, et ceux qui la reçoivent vivent dans l'aisance. Ce *parti anglais*, comme M. de Beaumont l'appelle, est très-puissant, et

les restes du parti de l'indépendance absolue s'y rallient, parce qu'ils croient qu'entre deux maîtres, celui qui est le plus éloigné est le moins incommode.

Ces assertions sont d'autant plus graves qu'elles sont consacrées par le témoignage d'un administrateur et appuyées par des documens authentiques.

M. de Beaumont propose d'organiser l'administration de la Corse sur un plan tout-à-fait particulier. Il voudrait que le préfet fût corse, afin d'inspirer plus de confiance, et qu'il restât en place pendant un grand nombre d'années, afin d'avoir le temps d'achever l'ensemble des améliorations nécessaires. Les Français, envoyés comme préfets en Corse, n'aspirent qu'à revenir au plus vite de cette espèce d'exil; ils quittent l'île au moment où ils commencent à la connaître. Le jury, comme on sait, est suspendu en Corse; il faut y renoncer définitivement, car personne n'ose être juré dans les cas les plus fréquens, ceux qui tiennent au système de la *vendetta*. Les juges en Corse devraient avoir un grand pouvoir et une garde militaire imposante; ils devraient être étrangers à l'île; les Corses eux-mêmes le désirent, dit M. de Beaumont, qui aurait pu invoquer l'exemple des républiques de la Lombardie dans le XIII^e^ siècle; elles appelaient toujours un étranger aux fonctions de juge suprême. Enfin, M. de Beaumont voudrait introduire le duel légal, le combat judiciaire, pour substituer d'abord cet usage chevaleresque à la barbare coutume des meurtres clandestins et des guerres de famille; on arriverait, par cette transition, à des mœurs nouvelles et qui ne différeraient pas infiniment des mœurs de la partie militaire des peuples continentaux.

Nous passons sous silence une foule d'autres propositions de M. de Beaumont; on sent déjà que son plan d'administration détacherait en grande partie le département de Corse de l'ensemble administratif du royaume.

Mais si la force des choses rend nécessaire une aussi forte déviation du système de l'uniformité administrative, pourquoi ne pas faire encore un pas, en détachant cette île italienne de l'ensemble politique du royaume de France? Un système d'administration spéciale remédierait aux inconvéniens qui existent présentement dans la situation civile et légale de ce département. Mais toutes ces améliorations purement administratives remédieront-elles aux inconvéniens bien plus dangereux de sa situation politique? Désarmeront-elles les ressentimens d'un peuple orgueilleux qui regrette son existence nationale? Créeront-elles parmi les Corses un esprit français? Paralyseront-elles, dans le cas d'une guerre étrangère, les menées du *parti anglais* et du *parti de l'indépendance?* Je ne crains pas d'énoncer ici une grande vérité qui choquera peut-être les préjugés de quelques hommes d'état, mais qui sera tôt ou tard reconnue. La Corse sera un fardeau et un scandale tant que la France ne prendra pas le parti de la traiter comme une principauté souveraine italienne, unie à la France sous le même roi, mais gouvernée par ses lois et ses autorités particulières. Laissez les Corses être Corses, vous en ferez par cette seule concession les sujets les plus dévoués; leur sentiment exalté d'honneur en fera non pas des concitoyens embarrassans, mais des amis d'une fidélité inébranlable, et leur orgueil national les engagera eux-mêmes à se civiliser. Qu'un vice-roi français y fasse chérir le nom des Bourbons, et que les troupes réduites à la simple garde des places fortes (si même cela paraissait nécessaire) déchargent le budget d'une grande partie des dépenses qu'entraîne le maintien de l'état actuel des choses. Cette opinion n'étonnera que ceux qui n'auront pas médité l'écrit instructif et intéressant de M. le baron de Beaumont. Chacun peut, en lisant cet écrit, apprécier les propositions de M. de Beaumont et les nôtres.

SUR LES NATIONS INDIENNES.

Histoire, mœurs et coutumes des nations indiennes qui habitaient autrefois la Pensyloanie et les états voisins; par le révérend Heckewelder, missionnaire morave; traduite de l'anglais par le chevalier du Ponceau.

(23 mai 1823.)

Les services que les missionnaires de toutes les classes ont rendus à la civilisation et à la géographie sont du petit nombre de faits que ni l'esprit de parti ni l'amour des systèmes ne révoquent en doute. C'est en soutenant et en récompensant les missionnaires, qu'on pourrait espérer d'accélérer les découvertes qui restent à faire dans l'intérieur des continens; car, pour atteindre ce but, ce ne sont pas de savans astronomes, munis de précieux instrumens, qu'il faut envoyer en avant; ce sont des hommes endurcis aux fatigues, dévoués aux privations, habitués à s'entendre avec les peuplades sauvages, accoutumés à apprendre des idiomes barbares, animés surtout de ce courage sublime qu'inspirent les idées religieuses; voilà les qualités personnelles nécessaires avant tout à un voyageur qui veut faire des découvertes par terre; qu'il y joigne un esprit observateur, une intelligence vive, et assez d'instruction pour savoir prendre hauteur avec un sextant, et pour marquer la direction de sa route par la boussole, c'est tout ce qui est requis pour faire une première découverte, et pour frayer le chemin à des scrutateurs savans. Les missionnaires réunissent assez souvent ces qualités; c'est parmi eux que nous trouverions un autre Mungo-Park et un autre Hornemann, si nous prenions la peine de le chercher et de le diriger.

Il est, je le sais, un reproche qu'on adresse à la plupart

des missionnaires ; c'est de s'abandonner à des réflexions mystiques et de se complaire à des récits miraculeux. Le seul nom des *frères Moraves* rappellera sans doute à beaucoup de nos lecteurs l'idée d'une secte superstitieuse qui croyait se revêtir d'une sainteté imaginaire en répétant sans cesse quelques termes allégoriques de l'Apocalypse ; mais le temps et l'expérience ont modifié l'esprit primitif du singulier institut fondé par le comte de Zinzendorf. Obligés par leurs règles à vivre du produit de leur travail et à prêcher l'Évangile à toutes les nations, les *frères Evangéliques* ont acquis une grande connaissance des affaires de ce monde, et sont parvenus à former une société riche, florissante, et qui n'est pas même sans quelque influence politique. Comment saisirais-je les divers traits qui en composent le caractère? c'est la république de Platon, sinon par la communauté absolue des biens, du moins par la subordination complète des intérêts domestiques et individuels à l'intérêt social ; c'est un ordre monastique par la résignation à une vie uniforme, laborieuse, sévère, et par l'obéissance passive envers les supérieurs jusque dans le choix d'un époux ou d'une épouse ; c'est un ensemble d'institutions combinées pour façonner dès l'enfance les diverses facultés de l'homme ; que dis-je, la police sociale veille sur la santé des enfans même avant la naissance ; l'éducation des deux sexes est austère comme celle des couvens, et la grande fête annuelle des frères est belle comme une procession de la Fête-Dieu. Une convention, signée par les premières *sœurs*, et devenue loi fondamentale, proscrit les complimens de galanterie les plus innocens, et exige, dans les demandes en mariage, « un langage grave et religieux. » Mais, tout en s'isolant du monde par les mœurs, la société entend fort bien ses affaires d'intérêt ; elle établit de fort bonnes fabriques ; elle fait un commerce lucratif et jouit d'un crédit étendu dans le monde financier. Le système de leurs missions

mérite surtout d'être étudié : ils commencent par engager le sauvage indien ou l'esclave africain à une vie régulière et à l'exercice de quelque métier productif qu'ils ont appris eux-mêmes ; ils cherchent à créer des ménages tranquilles et des hommes heureux ; dès lors la réflexion se réveille, le sentiment moral inné se ranime ; ils cultivent ces dispositions et amènent en peu de temps leurs néophytes à professer les dogmes les plus mystérieux du christianisme. Leurs nombreux établissemens aux Indes occidentales, au Groenland, au Labrador, au Cap et dans la Sibérie, envoient leurs rapports annuels à une direction générale, siégeant aujourd'hui à Bertelsdorf en Saxe, et qui, de ce centre, gouverne toute l'association.

Peut-être nos lecteurs auront-ils devancé l'observation que nous allons faire : la régularité minutieuse des institutions sous lesquelles vivent les frères Evangéliques empêchera les talens supérieurs de se développer parmi eux ; aucun grand homme ne s'élèvera au sein de cette société ; ou, s'il en paraissait un, il entraînerait la société à des entreprises d'agrandissement qui, en faisant disparaître la simplicité des mœurs et l'unité d'intérêt, amèneraient une dissolution ou une métamorphose de toute cette confrérie extraordinaire. Quoi qu'il en soit, elle aura fait quelque bien avant de s'éteindre, et l'histoire de l'esprit humain en conservera un souvenir honorable.

Parmi les frères Moraves qui ont écrit des relations de voyages, les savans connaissaient déjà très-avantageusement David Crantz, auteur de l'*Histoire du Groenland*, et Latrobe, qui a donné d'excellens renseignemens sur l'Afrique australe et sur la terre de Labrador. On doit placer au même rang M. Heckewelder, dont les observations, quoique concernant des tribus plus connues, offrent beaucoup de choses neuves et beaucoup d'éclaircissemens intéressans. En effet, pour sentir que ce missionnaire est un homme judicieux et instruit, il suffit de savoir qu'une

académie considérée, la Société philosophique de Philadelphie, ayant entrepris de recueillir des renseignemens sur les traditions, les langues et les mœurs des Indiens qui ont habité la Pensylvanie, distingua, parmi tous les mémoires qui lui furent adressés, ceux de M. Heckewelder, et en ordonna l'impression dans le premier volume de ses *Transactions*. Par un heureux hasard, un Français naturaliste aux États-Unis, M. du Ponceau, conseiller à la cour suprême de Philadelphie, se trouva secrétaire de cette Société savante: c'est à lui que nous devons la traduction de cet ouvrage instructif et intéressant, par la publication duquel M. L. Debure entre dans la carrière de la librairie d'une manière digne du nom qu'il porte.

Les nations qui habitaient l'Amérique avant que ce continent fût retrouvé par Christophe Colomb y demeuraient sans doute depuis bien des siècles; deux circonstances majeures mettent ce fait hors de doute. Non-seulement l'ensemble des traits physiques des Américains présente un caractère particulier et distinct de ce qu'on voit dans les autres parties du monde, ce qui suppose un long isolement du reste du genre humain, et une longue action des mêmes influences des climats; mais encore les langues que ces nations parlent, tout en différant entre elles quant aux mots, se ressemblent par leur composition régulière, compliquée et philosophique; de sorte qu'il est incontestable qu'une communauté d'idées a dû présider à leur formation, ce qui suppose de longues liaisons entre les peuples, l'existence d'un centre d'autorité, et le commencement d'une civilisation séparée, à l'instar de celle de l'empire de la Chine. Quand cette civilisation a-t-elle commencé? C'est une question tout-à-fait hors des calculs historiques, quoique le peu de progrès que les arts avaient faits dans le Nouveau-Monde, et la faiblesse de la population, rendent probable que même cette époque la plus reculée, à laquelle la pensée puisse rame-

ner l'histoire de l'Amérique, remonte tout au plus vers les guerres d'Alexandre le Grand et vers les mouvemens des peuples asiatiques qui en furent la suite. Voilà tout ce que le raisonnement, appuyé sur l'étude des idiomes et de l'homme physique, peut établir sur la première population de l'Amérique. C'est le point d'où la critique historique doit partir.

Rien de ce qu'on a observé sur les côtes orientales de l'Amérique ne présente une trace même légère des arts, des croyances ou des usages qu'un établissement carthaginois, phénicien, grec ou romain y aurait dû laisser. La seule incursion européenne, historiquement prouvée, est celle des Norwégiens dans le x^e^ siècle; mais elle ne s'étendit guère plus au sud que la Terre-Neuve et les côtes voisines. C'est sur les côtes orientales, vis-à-vis de l'Asie, que nous apercevons les seules traces positives d'une ou plusieurs invasions de nations asiatiques dans le nouveau continent, invasions toutefois partielles et principalement bornées à l'Amérique septentrionale. Le calendrier et l'astrologie des Mexicains ont présenté à l'illustre M. de Humboldt les rapports les plus frappans avec la même classe de monumens chez les Tibetains, les Indiens et les Japonais. Les idoles ensanglantées de Montezuma avaient toutes les grâces et toute la noblesse de celles qu'adorent les bramins. Les pyramides à plusieurs degrés dans le Mexique semblent la copie exacte de celles du royaume de Siam. Les ressemblances des mœurs entre les Indiens des Etats-Unis et les peuplades de la Sibérie, et même du nord de la Russie d'Europe, sont trop connues et trop multipliées pour être énumérées. L'analogie d'un grand nombre de mots dans les idiomes du nord de l'Asie et du nord de l'Amérique avait frappé plusieurs philologues; j'ai appliqué à cette recherche un principe de critique plus sévère; et, laissant de côté les ressemblances isolées, j'ai démontré qu'un certain nom-

blème de la suprême puissance, les deux cornes de bélier dont la tête de Jupiter-Ammon était ornée (1); cela prouve l'extension qu'avaient les relations de l'Egypte en Afrique; mais jamais on n'a trouvé chez les Américains cet emblème caractéristique. Les ruines récemment découvertes d'une ancienne ville près de Guatimala, qu'on avait annoncées comme présentant des monumens d'un caractère européen, n'offrent, d'après les gravures publiées à Londres, que des physionomies de Caraïbes, et des attitudes, des attributs, des emblèmes semblables à ceux des divinités de l'Inde.

Mais tout ce que l'Asie orientale avait envoyé de colonies en Amérique, tout ce que ces colonies y ont fait naître de civilisation, se retrouve principalement dans la partie orientale du nouveau continent; c'est là que l'on voit les monumens, les cités, les empires, les lois et les cultes. Cette civilisation asiatique n'a pas dû être elle-même excessivement ancienne, puisqu'à l'époque de la découverte par Christophe Colomb elle n'avait pas encore pénétré jusqu'aux rivages orientaux, opposés aux côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique. Le navigateur génois ne vit dans les Antilles aucune trace des arts cultivés dans le Mexique. L'heureux Américic Vespuce et le navigateur portugais Cabral ne rencontrèrent sur les côtes du Brésil, si près de l'empire des fils du soleil, que des forêts incultes et des peuplades sauvages. Les traditions des Indiens-Delaware, recueillies par M. Heckewelder, nous montrent les côtes de la Pensylvanie et de la Virginie absolument désertes à l'époque peu antérieure à Colomb, à laquelle remonte leur établissement. Quelle coïncidence de faits clairs et positifs!

Cette jeunesse relative des nations américaines était un point de vue scientifique que nous ne pouvions nous dis-

(1) *Voyage* de M. William Hutton, pl. Ire.

penser d'indiquer. Les détails dans lesquels nous sommes entrés nous laissent peu d'espace pour analyser les remarques de M. Heckewelder sur les mœurs des Indiens, parmi lesquels il a vécu quarante ans comme prédicateur. Son langage simple et naïf est celui d'un homme honnête et religieux qui n'admire pas les Indiens, mais qui rend justice à leurs bonnes qualités, et qui flétrit la conduite barbare des Européens envers eux, également contraire à l'humanité et à la charité. Il prouve que les Indiens, avant l'extension des établissemens européens, montraient moins de cruauté, moins de perfidie, moins de penchant au pillage ; ils épargnaient la vie de leurs prisonniers de guerre lorsque ceux-ci résistaient avec courage aux épreuves auxquelles on les soumettait; ils assurent avoir ignoré entièrement l'usage des liqueurs fortes : la fumée du tabac était, selon eux, le seul moyen matériel qu'ils employaient pour s'exciter à la gaîté. Le nom même que les Indiens donnent à l'île où est bâtie la ville de New-Yorck est la preuve de leur assertion ; il signifie l'île où l'on nous enivra, ou, plus exactement, où nous fûmes étourdis ; en effet, ce fut là où les Indiens-Delaware eurent leur première entrevue avec les Hollandais, qu'ils prirent pour des dieux. Le Neptune hollandais, je veux parler du capitaine, fit verser aux Indiens de l'eau-de-vie en guise de nectar. Ces hommes, fiers d'être assis à la table des dieux, cédèrent à leurs hôtes un terrain sur lequel ceux-ci devaient élever un temple. Hélas! on n'y éleva qu'un fort, et les Indiens apprirent bientôt que les *grands bateaux*, venus à travers le *grand lac*, leur avaient apporté non pas des bienfaiteurs, mais des maîtres.

La résistance longue et courageuse que ces Indiens des Etats-Unis opposèrent aux envahisseurs de leur pays contraste d'une manière remarquable avec la courte et faible défense que firent les Mexicains et les Péruviens. Les trônes de Montézuma et des Incas s'écroulèrent dans un ins-

tant; les peuples esclaves rendirent leurs villes murées; les tribus libres conservèrent long-temps et conservent encore en partie la possession de leurs forêts incultes. On sentira la supériorité intellectuelle et morale des Indiens du Nord sur les Mexicains, en lisant dans les naïves relations de M. Heckewelder une foule de détails intéressans sur la vie civile de ces tribus, sur leurs délibérations publiques, leurs confédérations, leurs combats et leur mode d'administration; détails qui perdraient trop à être analysés, mais qui seront très-utiles à celui qui voudrait un jour écrire une véritable histoire d'Amérique, c'est-à-dire l'histoire des peuples américains, et non pas celle des colonies européennes modernes. On peut reprocher au traducteur de ne pas avoir donné les vocabulaires des idiomes indiens, recueillis par M. Heckewelder, et qui doivent se trouver soit dans les archives, soit dans les mémoires de la Société de Philadelphie. Les mots et les formes d'une langue sont des monumens historiques aussi importans que les pyramides et les obélisques.

L'espace nous manque pour ajouter à ces considérations sur l'histoire des Indiens un tableau de leur situation actuelle, remarquable sous plus d'un rapport. Nous dirons seulement que le gouvernement des Etats-Unis fait aujourd'hui de louables efforts pour expier par des bienfaits le mal que les générations précédentes ont fait aux tribus indigènes; on leur distribue des instrumens d'agriculture, on leur donne même des *subsides* en argent, pour vivre tranquilles; on facilite à ceux qui ne veulent pas quitter la vie nomade, les moyens de passer le Mississipi, et on empêche, autant qu'on peut, les colons de s'établir dans cet immense territoire, réservé aux tribus sauvages. Mais toute cette politique des Anglo Américains, outre qu'elle est tracée sur une trop petite échelle, vient un peu trop tard; l'antipathie des indigènes contre les Européens est trop enracinée pour que les deux races puissent prospé-

rer ensemble. Les Indiens s'attendent à voir leurs tribus s'éteindre l'une après l'autre : « Mais, ajoutent-ils, quand les » hommes blancs auront fini de tuer les hommes rouges, » le grand Esprit donnera le signal de la vengeance; la » tortue gigantesque qui porte sur son dos le continent » américain secouera son fardeau, *comme elle a déjà fait* » *une fois;* les blancs périront dans ce nouveau déluge, et » le grand Esprit rendra la terre aux peuples rouges. »

SUR LE ROYAUME DE PORTUGAL ET D'ALGARVE.

Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve, comparé aux autres états de l'Europe, et suivi d'un coup d'œil sur l'état des sciences, des lettres et beaux-arts parmi les Portugais des deux hémisphères; par M. Adrien Balbi.

(17 juin 1823.)

§ 1^er^. Les révolutions étant aussi inhérentes à la société humaine que les fièvres le sont au corps humain, la médecine politique ne peut aspirer qu'à les rendre moins fréquentes et moins funestes; elle doit donc étudier, avec le soin le plus scrupuleux, le caractère individuel de ces grandes crises qui, en agitant les nations, amènent quelquefois la mort, et quelquefois aussi une vie nouvelle: car ici, plus encore que dans la pathologie, rien ne se ressemble; les exemples sont insuffisans, les analogies jettent une clarté trompeuse, les théories générales font naître des illusions dangereuses. Les abus et les remèdes, les besoins et les vœux, diffèrent selon la nature du pays, le degré de civilisation et le caractère des peuples. Le mol Ionien souffre patiemment, de la part d'un satrape persan, ce que le sévère Spartiate aurait trouvé révoltant dans ses rois indigènes; l'or et le butin suffisent au Macédonien; il faut à l'Athénien de la liberté en paroles et de la gloire en spectacle. Les intrépides Phocéens cher-

chent à travers l'Océan une patrie indépendante, tandis que le léger Syracusain, renouvelant et violant dans le même jour ses sermens solennels, change de joug sans sortir de la servitude, et ne peut trouver le repos et le bonheur que sous un despote bienveillant et habile. C'est pour éviter l'odieux des exemples que nous citons de petites nations de l'ancienne Grèce; mais les grands peuples de notre Europe moderne diffèrent-ils moins entre eux dans leur caractère politique et dans leur situation civile? Que personne ne s'avise donc de s'imaginer qu'il puisse apprécier les diverses révolutions de nos jours d'après un seul et unique principe, exprimé en quelques termes abstraits. Non, de cette manière on serait homme d'état à trop bon marché : il faut un peu plus de méditations et de recherches; il faut une étude sérieuse et profonde des intérêts, des besoins et des moyens de chaque nation, ainsi que des circonstances où elle est placée et des hommes qui la conduisent.

Sous tous ces points de vue, le recueil de renseignemens et de notices que M. Balbi a tirés des archives portugaises, même les plus secrètes, des documens officiels inédits, et de la bouche des personnes les mieux informées, est un secours aussi précieux qu'opportun pour tous ceux qui veulent étudier à fond l'état politique et civil, ancien et moderne, d'un royaume qui, par ses révolutions actuelles, attire l'attention de l'Europe. Si le goût modeste de l'auteur ne l'avait pas porté à vouloir présenter un modèle de ce qu'il appelle, avec quelques auteurs, une *statistique;* s'il avait voulu concentrer les résultats de son immense travail sous des formes plus populaires, et les revêtir d'un coloris plus riant, il en aurait fait un livre propre à obtenir la plus grande vogue; mais il a sacrifié les succès éphémères à la gloire solide d'être regardé comme l'écrivain le plus utile et le plus authentique qui ait traité du Portugal.

Nous ne pouvons que féliciter le monde savant et le public instruit de ce que de singuliers hasards aient conduit aux rives du Tage un noble Vénitien versé dans toutes les études géographiques, et de l'heureuse idée que quelques membres influens des cortès de Lisbonne ont eue de laisser constater, par cet étranger impartial, l'état où se trouvait le royaume, livré entre leurs mains. Sans cette idée, qui paraît due principalement à M. le colonel Franzini et à M. Bastos, député, les papiers les plus précieux, inconnus même aux indigènes, seraient restés ensevelis dans des archives poudreuses et inaccessibles, d'où peut-être, dans quelques troubles nouveaux, ils seraient sortis pour servir à faire des cartouches de fusil ou des cornets d'épiciers, ainsi qu'il est arrivé à tant de chartes et de documens français. Grâce à quelques hommes éclairés, la révolution portugaise a donc fait avancer la statistique; ce qui ne veut pas dire que nous verrions avec plaisir éclater des révolutions pour mettre au grand jour les documens négligés ou cachés; mais seulement que, lorsque de semblables crises arrivent, il est bon que des hommes amis de la science en tirent parti pour apprécier les ressources du pouvoir tombé et celles du pouvoir qui s'élève. Ce n'est jamais que la chute des gouvernemens qui met à nu les secrets de leur organisation intérieure. Ainsi, lorsque les ravages du temps ou les coups du marteau ont fait tomber les murs d'une maison, le passant aperçoit ces escaliers dérobés, ces corridors mystérieux, et ces tortueux canaux, noircis par la suie, naguère à peine connus des habitans eux-mêmes.

Dans l'espèce d'inventaire de succession nationale dressé par M. Balbi, on apprend à connaître beaucoup de faits qui établissent incontestablement une différence très-remarquable entre la situation actuelle du Portugal et celle de l'Espagne. Ce n'est pas que je m'en rapporte entièrement au *Précis des changemens politiques*, ni au *Manifeste de*

la nation portugaise : ce sont des pièces officielles ou semi-officielles, et on sait que, dans ces sortes de compositions, les deux grandes figures de rhétorique, la réticence et l'amplification, jouent toujours un rôle obligé. Un seul fait capital est constant, c'est que les hommes qui, en 1820, renversèrent la régence de Lisbonne, invoquèrent, non-seulement le nom du roi, mais encore les intérêts les plus manifestes de la royauté et le salut même de la dynastie ; aussi vit-on revenir au milieu des Portugais le roi, qui était alors à Rio-Janeiro, à plus de 1700 lieues de distance et en pleine liberté. Le motif apparent de la révolution fut précisément cet immense éloignement du roi de la capitale ancienne de ses états qu'on supposait n'être qu'un résultat de l'influence anglaise.

L'idée qui faisait mouvoir avec tant d'unanimité le peuple et l'armée, c'était de rappeler un roi de la maison de Bragance, et de chasser des vice-rois anglais ; c'était tout ce que la nation croyait faire.

Nous ignorons si l'Angleterre a eu le projet de faire du Brésil une colonie anglaise, et du Portugal une colonie brésilienne ; en tout cas, le projet aurait été insensé. Aucun état européen ne resterait à l'abri d'une commotion, si son gouvernement, avec la cour du souverain, était transporté au-delà de l'Océan dans quelque colonie lointaine. Mais Lisbonne est de toutes les capitales celle qui supporte le moins patiemment d'être deshéritée de son ancienne prééminence, parce que c'est sous tous les rapports le centre de l'activité intellectuelle, politique et commerciale de la nation. Le Brésil fait grande figure sur la carte, mais il ne possède pas encore les élémens d'un état civilisé ; la faiblesse de sa population, par rapport à son étendue ; la supériorité numérique des nègres et des sauvages indigènes, la disparité de ses provinces, tant pour les intérêts que pour la civilisation ; la rivalité hostile de quatre villes dominantes, savoir : Rio, Bahia,

Fernambouc et Saint-Paul; le manque général de lumières et d'énergie militaire; tout place le Brésil dans un rang très-inférieur au Mexique, au Chili, à bien d'autres colonies espagnoles déjà susceptibles de s'élever au niveau des empires indépendans. Mais, en fermant même les yeux sur cette différence, comment un roi de Portugal aurait-il pu continuer à résider au Brésil sans livrer le gouvernement de la contrée-mère à toute sorte de désordres? L'armée, les arsenaux, les établissemens d'instruction, les grandes maisons de commerce et les trois quarts de la population blanche étant en Europe, il était indispensable que le gouvernement y fût aussi.

Ce qui acheva de bouleverser le Portugal, ce fut le nouveau traité par lequel l'Angleterre obtint la faculté d'introduire indistinctement dans les ports du Brésil et du Portugal toutes les productions de son sol et de son industrie; productions que dans l'ancien système les colonies recevaient par Lisbonne et Porto; ces importations anglaises ne devaient même payer que la moitié des droits que payaient les autres Européens : c'était là une véritable révolution. La désorganisation générale des finances, la suspension de tous les traitemens, la translation du commerce de Lisbonne à Londres et à Liverpool, en furent les conséquences inévitables.

Les immenses tableaux d'exportations et d'importations, publiés par M. Balbi, placent ces conséquences dans le jour le plus évident (1). En 1806, le Portugal recevait pour plus de 16,000,000,000 de *reis* (100,000,000 de francs) de produits de ses colonies ou provinces d'outre-mer; et dans cette somme le Brésil entrait pour les sept huitièmes. Le Portugal exportait, dans la même année, pour toutes ses possessions d'outre-mer, des marchandises pour une valeur de 11,314,000,000 de *reïs*

(1) Il est malheureux que tous ces tableaux soient exprimés en monnaie portugaise, sans aucune traduction. Un franc fait 160 reis.

(70,000,000 de francs) ; mais le Brésil n'en recevait que pour 51,000,000 de francs. Le produit des fabriques nationales entrait dans les exportations pour environ 12,000,000. Considérons maintenant l'état des choses en 1819, sous la domination des vice-rois anglais. Le Portugal ne reçut de toutes ses colonies que pour 9,413,000,000 de *reis* (58,000,000 de francs) de productions ou marchandises; les objets venus du Brésil ne formaient qu'une valeur de 40,000,000 de francs ; la diminution était à peu près de moitié. Les exportations du Portugal pour les colonies avaient aussi subi une réduction très-forte ; le total, pour 1819, n'était que 50,000,000 de francs, dont 40,000,000 pour le Brésil. Les fabriques nationales n'avaient plus fourni à cette exportation que pour 7,500,000 fr.

On s'imaginerait peut-être que le Portugal regagnait dans son commerce avec l'Europe ce qu'il perdait du côté de ses colonies. Les tableaux sont encore là pour répondre : la totalité des exportations du Portugal européen pour l'étranger s'était élevée, en 1806, à la valeur de 23,325,000,000 de *reis* (un peu moins de 146,000,000 de francs), et la totalité des importations à 16,440,000,000 de *reis* (un peu plus de 100,000,000 de francs). Voyons maintenant à quoi ce florissant commerce était réduit en l'an 1819. Les exportations furent de 11,921,000,000 de *reis* (un peu moins de 70,000,000 de francs); elles avaient diminué de plus de moitié, et encore comprend-on, dans ce total, pour 8,000,000 d'articles étrangers, réexportés faute de débit. Les importations présentent un total de 14,883,000,000 de *reis* (93,000,000 de francs); de sorte que le bilan du commerce est tout-à-fait renversé au désavantage du Portugal; mais, sans même insister sur ce point de vue, on reste convaincu que l'activité nationale est paralysée, en comparaison de ce qu'elle était avant le funeste traité fait avec l'Angleterre.

Mêmes résultats pour la navigation indigène, pour les

douanes, pour le cours de change, enfin pour tous les objets qui constituent la prospérité nationale. Voilà des faits que la saine politique doit étudier et méditer. Les causes de la révolution portugaise ne sont pas dignes d'occuper les sublimes rêveries de nos métaphysiciens ; elles sont là devant tous les yeux, calculées par l'ignoble science de l'arithmétique politique.

Dans la monarchie portugaise, il n'y avait, depuis le ministère de Pombal, d'autre centre de pouvoir que le trône, d'autre contre-poids que l'opinion publique ; point de grandesse, point de conseil de Castille ; peu de fortunes territoriales indépendantes, beaucoup de nobles d'origine très-récente et vivant de traitemens ou de pensions; un clergé peu nombreux, médiocrement riche; point de moines belliqueux, mais une classe de négocians capitalistes très-influens, un mouvement marqué dans le tiers-état vers les honneurs et les richesses : c'était une nation qui se formait pour la liberté civile sous les auspices d'un gouvernement absolu ; elle n'avait pas été dans le cas, comme l'Espagne, de se défendre et de se gouverner elle-même. Les élémens de théocratie, d'aristocratie et de démocratie qui se sont développés avec tant de force en Espagne, n'avaient pas une grande activité en Portugal; il fallut l'absence du roi, et la ruine du commerce, provoquée par une domination étrangère, pour qu'on en vînt à une révolution, au lieu de s'en tenir à un changement de ministres. La révolution portugaise ne rencontra aucune force qui pût l'arrêter ; mais elle n'a pas non plus trouvé une force réelle sur laquelle elle pût s'appuyer.

La maladie du corps politique portugais était donc originairement très-différente de celle qui tourmente le corps politique espagnol ; mais de même qu'il peut arriver à un goutteux et à un paralytique d'acheter dans la boutique d'un charlatan la même espèce de pilules dangereuses ou inutiles, l'Espagne et le Portugal, quoique dans des si-

tuations différentes, ont adopté une constitution à peu près semblable ; constitution dont le caractère le mieux constaté est de dissoudre l'unité nationale dans les grandes monarchies, et surtout dans des monarchies aussi étendues et composées d'autant de parties hétérogènes. Avec toutes les différences que présente d'ailleurs leur état respectif, le Portugal et l'Espagne sont malades du même remède.

L'ouvrage que nous analysons n'appartient en rien à la politique conjecturale ou prophétique, science qui fait les délices d'une partie du public, mais à laquelle nous nous avouons complètement étrangers et même complétement indifférens, persuadés que nous sommes qu'il y a toujours des chances inconnues, inaccessibles à toute sagesse humaine, et que la Providence tient en réserve pour assurer l'exécution de ses décrets. Une trop grande attention à l'avenir empêche souvent d'étudier et de juger sainement le présent.

Par exemple, on se demande communément : Que deviendra le Portugal *si* le Brésil reste indépendant? Mais cette petite particule *si*, malgré son apparence laconique, renferme un tel nombre de possibilités, de conditions et de restrictions, qu'on pourrait en remplir un livre. Il faudrait examiner *si* 1,000,000 de blancs, dispersés sur le sol brésilien, amollis, en partie du moins, par le climat, mal armés, mal disciplinés, et surtout mal unis, peuvent résister aux efforts militaires et politiques de la métropole. Il faut ensuite savoir *si* un gouvernement central, sous une forme quelconque, peut se maintenir dans ce pays ; *si* les villes de Bahia et de Fernambouc, rivales de Rio-Janeiro, ne veulent pas une indépendance républicaine ; *si* le Brésil peut trouver dans son sein des hommes d'état et des administrateurs habiles ; *si* son gouvernement ouvrira ses ports au commerce libre de toutes les nations, ou *si*, dominé par la politique de l'Angle-

terre, il se soumettra à un monopole britannique. Enfin, les *si* ne finissent pas, et chacune de ces chances, également vraisemblables, fait changer de face la question relative à l'avenir du Portugal.

Ce qui est certain dès à présent, c'est que le Portugal, dans les anciens jours de sa puissance, ne s'occupait presque pas du Brésil, et que, de notre temps, on n'a pas vu le Brésil fournir à la métropole des renforts en troupes. Les revenus publics des colonies portugaises étaient absorbés par les frais d'administration et de défense; l'excédant net qui entrait dans les caisses de Lisbonne s'élevait à 758,000,000 de *reis*, ce qui fait 4,700,000 fr. Il n'y a pas là de quoi désespérer.

Les véritables avantages que le Portugal devait au Brésil, ce n'étaient ni les diamans ni l'or, dont la valeur annuelle a été beaucoup exagérée, mais bien les échanges mutuels des produits de la culture et de l'industrie. Le sucre et le coton du Brésil, les vins, les étoffes et divers autres objets manufacturiers du Portugal, formaient la base d'un commerce réciproquement profitable. Un traité de commerce mutuel pourrait remplacer ces liaisons. Si le Brésil s'accroît en prospérité, il consommera davantage; et si le Portugal perfectionne ses vins, ses fruits, ses étoffes, il trouvera des moyens d'obtenir la préférence chez d'anciens compatriotes. Ne voit-on pas les Anglais tirer de plus grands bénéfices commerciaux des Etats-Unis depuis l'époque de leur indépendance?

Le Portugal conserve d'ailleurs de vastes territoires en Afrique et en Asie, où il peut établir toutes les cultures coloniales qui pourraient lui être utiles, et où il trouvera des bois de construction aussi bons que ceux du Brésil.

Mais il est un point de vue plus important et qui ne dépend pas des calculs d'économie politique, c'est la probabilité d'un changement spontanément provoqué par le parti modéré dans les cortès, qui, pendant quelque

temps, repoussa la constitution espagnole, et essaya, quoique alors sans succès, de rappeler à la nation portugaise qu'elle possédait dans ses anciennes institutions les élémens d'une liberté mieux garantie que celle que l'enthousiasme peu éclairé croyait entrevoir dans un code étranger. La royauté légitime, soumise à des limites constitutionnelles, mais investie de tout le pouvoir nécessaire, peut présenter aux intérêts aujourd'hui divisés du Portugal et du Brésil un centre d'union qui les réconcilie. Une monarchie sagement constituée peut très-bien accorder aux Brésiliens cette assemblée représentative séparée, qui est l'objet principal de leurs vœux, et que les cortès actuels de Lisbonne leur ont si imprudemment refusée.

Nous voilà entraînés malgré nous sur les confins de la politique conjecturale : rentrons dans l'analyse des faits positifs ; le livre de M. Balbi nous en fournira encore un grand nombre (1).

(4 juillet 1823.)

§ 2. Le Portugal, comme toutes les monarchies fondées par les peuples du sang germanique et gothique, avait originairement une constitution libre, une véritable représentation nationale, une assemblée investie du droit de contrôler le pouvoir des monarques, et de le retenir dans de justes limites par le refus des subsides.

Les cortès du Portugal n'étaient pas plus que celles de Léon, de Castille, d'Aragon, un produit du hasard, une création de l'anarchie féodale, une institution digne de ce qu'on appelle si légèrement la barbarie du moyen âge : c'était la représentation exacte des classes libres alors

(1) Cet article était écrit long-temps avant qu'on eût connaissance des derniers événemens de Lisbonne. Nous n'avons pas cru devoir rien ajouter ni rien ôter à nos raisonnemens.

existantes, et des intérêts qui s'étaient élevés au sein de la nation.

La noblesse y paraissait en personne; elle se composait des grands propriétaires investis de fiefs militaires, dont dépendaient tous les biens ruraux; c'étaient les chefs de nations conquérantes du Nord qui avaient enlevé l'Espagne aux Romains, et auxquels, pendant la guerre contre les Maures, s'étaient associés les plus braves et les plus illustres d'entre les Espagnols indigènes.

Le clergé avait, dès l'introduction générale du christianisme, joué un grand rôle dans les deux royaumes des Visigoths et des Suèves; le respect des rois et des peuples pour les ecclésiastiques fut porté plus loin chez ces deux nations que chez les Francs, probablement parce que les Visigoths avaient conservé un souvenir des institutions de l'odinisme, et avaient transféré à leurs prêtres chrétiens le pouvoir et la considération dont leurs prêtres païens étaient en possession, en leur double qualité de sacrificateurs et de juges. Les Francs, comme la plupart des nations proprement germaniques, avaient moins éprouvé l'influence de ce système religieux dont la Scandinavie était le centre. Une autre cause de la grande autorité du clergé hispanique était sans doute la supériorité de l'Espagne en lumières et en talens sur le reste de l'empire romain; la patrie des Sénèque et des Trajan avait encore gardé quelque chose de cette prééminence au moment où elle devint un état à part. Les prélats, dont l'éloquence dominait dans l'assemblée nationale des Visigoths, donnèrent même à cette espèce de parlement le nom de *concile*. Plus tard le clergé parut naturellement avec éclat dans les cortès de Castille et de Portugal, puisque la bannière de la croix était, pendant la lutte contre les Maures, le drapeau de l'indépendance.

Une troisième classe de membres paraissait dans toutes les cortès des royaumes hispaniques, c'étaient les *procu-*

radores ou chargés d'affaires des cités et des villes notables. Leurs droits politiques remontent également aux temps romains; c'étaient non-seulement les anciennes colonies romaines, mais encore très-probablement toutes les villes qui avaient été mises en possession du *droit latin*, accordé par Vespasien à l'Espagne entière, et dont on voit, par les médailles, que beaucoup de villes ont réellement joui, puisqu'elles ont frappé monnaie. Les *conventus*, établis par les Romains, étaient à la fois des cours judiciaires et des assemblées provinciales, où les affaires d'administration intérieure étaient réglées.

Tels étaient les élémens de la *curia* du royaume visigoth, type et modèle des *cortès*, ou cours des royaumes d'Oviédo, de Léon, de Castille, d'Aragon, de Portugal.

Sans doute l'état anarchique qui se reproduisait dans ces états sous chaque règne faible paralysait la constitution. Le clergé devint, dans les derniers temps des Visigoths, maître absolu de la *curia* ou du *concile*, et les grands prélats n'y appelèrent que des personnes de leur choix, en s'appuyant sur ce principe, consigné dans les lois des Visigoths : « Que le roi doit se consulter, sur les lois à faire, » avec un petit nombre d'hommes probes : *Cum paucis et* » *probis.* » Mais lorsque les belliqueuses *guerillas* de Pélage et du Cid rétablirent la liberté des chrétiens, il n'est pas douteux qu'elles limitèrent extrêmement le pouvoir des monarques, et qu'elles composèrent leurs assemblées nationales de tous les élémens qui formaient alors la force de la nation renaissante. Il est également manifeste, par tous les détails de l'histoire, que les cités fortifiées jouèrent un grand rôle militaire et politique. Les trois ordres d'état existaient certainement d'une manière très-distincte dans les premières cortès, quoique tous les trois délibérant ensemble; mais ce qui peut jeter quelque nuage sur l'antiquité de la représentation du tiers état, c'est que les magistrats des villes, et même leurs principaux habitans,

sont qualifiés de nobles en beaucoup d'occasions remarquables. Il ne faut pas en conclure que les villes étaient habitées, administrées et représentées par des nobles, Visigoths de naissance ; il faut se rappeler le droit politique des Romains, d'après lequel les fonctions de consul, de sénateur, de décurion, dans les colonies et les cités libres, donnaient la *nobilitas*, ou la noblesse politique. D'un autre côté les principes communs à toutes les nations gothiques tendaient à reconnaître pour noble tout guerrier, et à plus forte raison tout chef militaire ; il n'est donc pas étonnant que les magistrats des villes qui exerçaient le droit d'armes, tant contre leurs propres rois que contre les Maures, se considérassent et se fissent considérer comme les égaux des *riccos hombres*, ou seigneurs propriétaires ; et que plus tard toute la bourgeoisie des grandes villes ait pris rang avec les *hidalgos* et les chevaliers.

Pour nous résumer, les Espagnes possédaient, par la fusion des principes romains et visigoths, les mêmes élémens de liberté politique que les autres nations nouvelles de l'Europe, nées de la salutaire destruction de l'empire des Césars. De plus, elles n'avaient pas eu besoin d'un roi patriote pour obtenir l'affranchissement des communes ; plus heureuses que celles de France, les villes d'Espagne s'étaient toujours maintenues libres. Mais d'autres combinaisons de circonstance compromirent d'abord, et firent ensuite périr les libertés publiques de la Péninsule. Les grands barons avaient réussi, dans la Castille, à établir l'usage des cortès irrégulières, où eux seuls prescrivaient des lois aux monarques. Les grandes cités ayant enfin recouvré leurs anciens droits, devinrent une puissance ennemie de la haute noblesse. Au milieu de ce schisme, la dynastie indigène vient à s'éteindre ; des princes étrangers héritent du trône, et leur politique perfide excite un ordre de l'état contre l'autre ; Charles-Quint tantôt fait marcher les seigneurs contre l'armée des villes

confédérées, et tantôt déclare à la noblesse qu'il se passera de son consentement pour lever les subsides votés par le tiers-état. Le fils de Charles-Quint se souille du meurtre du grand justicier d'Aragon. Un empire despotique s'élève sur les ruines de toutes les monarchies tempérées; il jette un éclat momentané; mais, en moins d'un siècle, cet empire, que ne soutenait plus l'ancien esprit national, tombe dans un état de faiblesse et de langueur sans exemple dans l'histoire.

Le Portugal avait suivi les mêmes erremens que la Castille et l'Aragon, mais en évitant à la fois les guerres civiles des Castillans et l'excessif agrandissement du pouvoir aristocratique qui dominait l'Aragon. Les talens et la sagesse des rois y surent presque toujours prévenir ou détourner les conflits violens entre le trône et la nation; l'histoire du droit politique portugais ne présente que peu de révolutions éclatantes, mais de longs intervalles d'inaction.

Les cortès de Lamégo, tenues en 1143, et qui ont établi quelques lois fondamentales servant encore de bases à la monarchie, étaient composées de trois députations, de la noblesse, du clergé et du tiers-état. Alfonse Ier, en ouvrant la session, leur adressa ces paroles : *Faciamus leges! Vultis facere leges?* (Faisons des lois! Voulez-vous faire des lois?) Dans les cortès de Coïmbra, sous Jean Ier, les communes s'opposèrent à la guerre avec la Castille, à quoi le roi répondit que la paix et la guerre seraient toujours faites selon l'avis de ses peuples (*Com o parecer de seus povos*). Il est vrai que Jean Ier venait d'être élu. Les cortès portugaises, dans l'espace de 525 ans, ont élu cinq rois, savoir : Alfonse Ier, qui était déjà reconnu *comte de Portugal;* Alfonse III, après la destitution de Sanche II son frère par le pape; Jean Ier, après l'extinction de la branche légitime de la dynastie de Bourgogne; Jean IV, chef de la dynastie de Bragance, après l'expul-

la vie champêtre; le cultivateur portugais, dès qu'il a un peu de superflu, l'emploie au luxe des habits plutôt qu'à l'amélioration de sa ferme; et le comble de ses vœux est de pouvoir quitter les riantes vallées de son canton natal pour les sales rues de la capitale, où il végète sous la livrée ou dans quelque métier, à moins qu'il ne trouve le moyen de prendre son essor pour le Brésil. M. Balbi développe avec soin toutes les causes de cet état déplorable de la classe agricole, et considère comme la principale, la trop grande extension des primogénitures, qui réduit même une grande partie de la noblesse à un état de dépendance et de misère absolument incompatible avec les institutions libres et avec toute bonne administration quelconque.

Les anciens avaient déjà remarqué combien la trop grande division et la trop grande concentration des propriétés territoriales se ressemblaient dans leurs résultats funestes; ils regardaient les lois agraires destinées à prévenir l'un et l'autre extrêmes comme une des bases fondamentales de toute constitution. Mais la sublime métaphysique des publicistes modernes a mieux aimé dédaigner cette question que de la résoudre.

Les malheureux effets d'une mauvaise distribution de propriétés territoriales sont avoués par les écrivains indigènes et par les sociétés savantes du pays (1). Ici, les énormes biens communaux présentent des déserts souvent couverts d'une belle verdure spontanée, mais que personne ne pense à cultiver parce qu'ils appartiennent à tout le monde; là s'étendent de vastes terres seigneuriales que le possesseur n'a ni assez de capitaux ni assez de bras pour mettre convenablement en culture. La province d'Entre-Minho-y-Douro ne doit sa prospérité et l'excellence de son système agricole qu'à la plus grande

(1) Voyez les *Memorias economicas*, t. II, p. 413 et suiv.

division des propriétés et au grand nombre de cultivateurs propriétaires. Lorsque de semblables faits sont publiquement reconnus dans le pays, il doit être permis d'y chercher la cause du peu de prospérité intérieure d'une contrée si richement dotée pur la nature, et de souhaiter aux Portugais avant tout un nouveau système de lois agraires, la vente des biens communaux superflus et la division des terres trop étendues. Les grands propriétaires actuels doubleraient la valeur de leurs possessions en créant une nouvelle classe de petits propriétaires. Mais c'est aux hommes d'état indigènes qu'il appartient de décider par quelles mesures de détail il faut encourager et en même temps limiter cette opération dans laquelle le législateur ne peut ni ne doit intervenir que comme un sage modérateur, comme un arbitre impartial.

Le génie despotique de Pombal, trop vanté par M. Balbi, aurait ici pu frayer le chemin, à la manière de la tempête qui renverse les antiques forêts; mais ce réformateur violent, injuste et impolitique, commença par vouloir créer de force de grands établisemens de manufacture et de commerce dans un pays où la moitié des terres est en friche, et où l'on manque quelquefois de blé et de viande. Pombal n'a guère rendu à la classe agricole d'autre service que d'établir les écoles primaires.

Mais la meilleure culture du sol ne saurait avoir des résultats lucratifs, si la circulation de province à province n'est pas assurée par de bonnes routes. Ici le Portugal, d'après les témoignages de tous les voyageurs, paraît encore sous le jour le plus désavantageux. Même entre les deux grandes villes de commerce, Lisbonne et Porto, les chemins sont si mauvais, que M. Balbi, voulant y aller en chaise de poste au lieu de se servir d'une litière, y a versé trois fois. Un autre voyageur, M. Link, dit que la grande route, en plusieurs endroits, ne paraissait pas avoir été repavée depuis un siècle. Les routes de communica-

sion des Espagnols ; et Pierre II, en 1667, après la destitution d'Alfonse VI, tombé dans une espèce de délire. C'est aux cortès que les rois demandaient les tributs, et c'étaient, selon M. Balbi, les *procuradores*, ou députés des communes, qui déterminaient le montant des subsides ; mais il nous semble, d'après l'historien portugais Mènezès, que les trois états y concouraient sous les règnes de Jean VI et de Pierre II. Ce qui est sûr, c'est que jusqu'en 1697 les impôts étaient votés dans les cortès. C'est d'après ce principe que les Portugais déclarèrent à Philippe II « que, » même en le supposant maître légitime du royaume, il » n'y avait pas de péché à lui refuser le paiement de la » *siza*, qui, sans le consentement des cortès, avait été pro» rogée au-delà du terme légal. »

Les cortès, sous les premiers rois de la dynastie régnante, étaient composées ainsi : 1° le roi, toujours censé présent ; 2° les ducs, comtes, marquis et autres feudataires de la couronne, et derrière eux, sur des bancs particuliers, les membres des tribunaux supérieurs et d'appel ; 3° les archevêques, les évêques et les prélats des ordres militaires ; 4° les procurateurs du peuple (*procuradores do povo*) envoyés par les municipalités (*camaras*) des cités, des villes et des bourgs.

On voit que cette antique constitution serait susceptible, par une seule addition, d'être presque complètement assimilée à celle de l'Angleterre ou à celle de la Suède. Dans le premier de ces deux pays classiques de la vieille liberté, les petits propriétaires territoriaux libres nomment les quatre-vingts députés des comtés, ou *knights of the shires*, qui, généralement choisis parmi d'anciennes familles de propriétaires ruraux, étrangers à la cour et à la ville, forment la portion la moins maniable, la moins flexible et la plus respectable de la chambre des communes. Dans l'ensemble de la diète suédoise, ce sont les chambres de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie qui sont les

branches les plus nouvelles, du moins sous leur forme actuelle ; la base et l'origine de la diète est la chambre dite des paysans, car le mot *bonde*, que nous rendons par paysan, signifie proprement tout propriétaire foncier libre, et c'était au x^e^ siècle le titre le plus honorable après celui de roi ; c'était la qualification de tous ceux qui composaient alors le *thing* ou l'assemblée nationale. En Angleterre comme en Suède, le résultat est le même ; la propriété territoriale, grande et petite, trouve également des aboutissans au sein de la représentation nationale ; ces deux classes, les plus essentielles à la conservation, à la défense et au soutien de toute société, interviennent directement dans les institutions politiques, et, par la stabilité de leurs intérêts simples et naturels, écartent des conseils de la nation ce vertige d'innovations et cet esprit d'intrigues qui trop souvent dominent les cités.

Malheureusement il est plus facile de dire qu'il faut améliorer la balance de l'ancienne constitution portugaise que d'indiquer comment la petite propriété foncière pourrait être appelée utilement pour elle-même et pour l'état à l'exercice des droits politiques. Tout le monde s'accorde à représenter la classe agricole en Portugal comme très-pauvre et très-peu éclairée, non pas que les paysans soient soumis à la servitude, mais parce qu'ils ne sont en général que fermiers, et parce que les seigneurs, souvent ruinés eux-mêmes, les accablent de rentes, de dîmes et de mille petits impôts, dont le produit, difficilement perçu, passe en grande partie dans la poche des intendans infidèles, des huissiers et des tabellions de village. La funeste habitude qu'ont prise beaucoup de grands propriétaires d'abandonner leurs terres pour spéculer dans la capitale sur les faveurs incertaines de la cour et sur des affaires commerciales, non moins hasardeuses, a fait naître jusqu'au sein des chaumières un souverain mépris pour les travaux rustiques et pour la simplicité de

nous fait connaître toutes les villes et les provinces qui ont gagné ou perdu en nombre d'habitans, comparaison très-intéressante, mais très-désavantageuse pour le Midi. C'est un phénomène très-singulier et très-important que cet état à peu près stationnaire ou même rétrograde du Midi, comparé aux progrès que fait le Nord. Que l'on compare en idée le climat du Portugal et celui du Danemarck; ici, un hiver à peine sensible, des forêts d'orangers, et une continuelle succession de récoltes; là, cinq mois d'hiver, et des récoltes de blé assez hasardeuses : cependant le Portugal proprement dit, avec les Açores, ne compte, comme le Danemarck, avec les îles Feroé, que 106 à 107 habitans par mille carré géographique. L'Espagne n'en a que 78. Avant trente années le Danemarck sera deux fois plus peuplé que la plus belle province de l'empire des Césars.

D'où vient cette décadence? Les protestans en accusent le catholicisme : mais l'Irlande catholique double de population en trente deux ans. La monarchie! disent les républicains; mais l'accroissement de la population est aussi rapide dans l'empire de Russie que dans les Etats-Unis. Cet accroissement ne dépend donc pas uniquement de la nature des institutions politiques, mais de la facilité que l'homme trouve à établir des familles nouvelles sur une terre vierge, où les champs fertiles attendent tous ceux qui veulent en tirer des subsistances.

La nature prépare-t-elle de loin une nouvelle invasion du Midi par les nations du Nord? Les grandes migrations du moyen âge doivent-elles recommencer? Ce sont des questions beaucoup plus compliquées aujourd'hui que du temps de la chute de l'empire romain.

La dissémination de la nouvelle population russe et américaine dans l'intérieur des immenses provinces de ces deux états en diminue de beaucoup l'importance politique immédiate; ces populations nouvelles trouvent le

bonheur dans leurs foyers, et il se passera bien des siècles avant que le Nord, par la seule raison de la surabondance d'habitans, vienne se précipiter sur le Midi. Mais si la politique moderne ne tend pas à faire renaître des Gengis-Kan, des Tamerlan, ni une république envahissante, elle aimerait à dominer de loin sur le commerce et l'industrie des nations moins éclairées et moins riches en hommes habiles et énergiques; c'est cette habileté, cette énergie qui constituent la valeur politique réelle des individus; c'est là où est le secret de la force relative des états, et c'est précisément ce que les tableaux de statistique ne sauraient exprimer. Tel royaume peuplé de 6,000,000 d'hommes serait facilement conquis par un petit état comptant 1,000,000 d'habitans, si les autres puissances ne s'y opposaient pas.

Les chiffres n'en ont pas moins une importance réelle en politique; ils fixent des faits matériels sans la connaissance desquels les plus grands génies ne seront que de maladroits charlatans en affaires. Que de belles choses n'a-t-on pas dites sur l'aptitude de toutes les nations civilisées à recevoir ces institutions provinciales et communales, complément nécessaire d'un gouvernement représentatif et de toute véritable liberté politique! Mais, pour établir ces institutions d'après la théorie uniforme dont les publicistes modernes réclament l'exécution, il existe encore un obstacle invincible, c'est l'extrême inégalité avec laquelle l'instruction élémentaire est distribuée entre les provinces. Nous trouvons à cet égard les faits les plus curieux dans l'*Aperçu statistique des établissemens d'instruction* de toute l'Europe, aperçu que M. Balbi a tracé avec beaucoup de soin pour servir de parallèle au tableau des universités et des écoles du Portugal. L'auteur nous y donne même sur l'université de France des détails neufs et dont l'authenticité paraît garantie.

Ceux qui croient encore à la possibilité d'administrer

tion sont d'autant plus nécessaires au Portugal, que les rivières de ce pays, à cause de leur direction transversale et de leur cours trop rapide, favorisent bien moins la navigation qu'un coup d'œil rapide sur la carte ne pourrait le faire croire. Aussi, les villes de l'intérieur languissent généralement sans commerce et sans industrie. Le cultivateur de l'intérieur de la province de Beira ne trouve presque pas de débouchés pour ses denrées. Pombal et bien d'autres ministres portugais n'ont pas compris que le commerce intérieur, par l'échange sûr et rapide des valeurs, produit des bénéfices plus considérables que le commerce extérieur le plus brillant.

Tous ces obstacles à la prospérité de la classe agricole en Portugal s'opposent aussi à l'établissement d'une bonne constitution politique; car, là où il n'existe pas une nombreuse classe de propriétaires fonciers libres, aisés et éclairés, étrangers à la vie agitée des commerçans et des courtisans, il manque à tout système représentatif sa meilleure base et son appui le plus durable. En vain une assemblée d'orateurs proclame-t-elle des principes et des théories, en vain l'or et l'esprit de parti séduisent-ils l'inconstante soldatesque, en vain le frivole citadin se pare-t-il de cocardes, en vain une bruyante jeunesse applaudit-elle les tirades d'un versificateur politique, en vain les salons, les cafés, les théâtres et même les vénérables *temples de Salomon* retentissent-ils des vociférations libérales; si la véritable liberté n'a pas établi son empire calme, raisonné et chéri au sein des communes rurales, la nation n'est pas libre, et le soi-disant système représentatif n'est qu'un mélodrame très-dispendieux, souvent très-ennuyeux, et que des sifflets bien vigoureux suffiront pour faire cesser.

Souhaitons au Portugal un sage et habile ministère qui, persuadé de la haute utilité d'une véritable représentation nationale, tant dans l'intérêt du peuple que

dans l'intérêt du trône, veuille se livrer au travail difficile, mais glorieux, de restaurer et de perfectionner la constitution légitime de la monarchie portugaise. Les véritables cortès, après avoir été réunies quatre-vingt-dix-sept fois dans le cours de six siècles, ne cessèrent de l'être qu'au commencement du XVIII^e^ siècle; mais Jean V déclara encore, en 1726, « que s'il ne convo-» quait pas les députés du peuple, c'était uniquement » pour épargner des dépenses, mais qu'il n'était pas dans » ses intentions royales de renoncer aux usages et cou-» tumes de la nation. » Les cortès anciennes existent donc encore de plein droit.

(21 juillet 1823.)

§ 3. Le nombre immense de faits accumulés dans ce livre pourrait nous fournir une matière d'autant plus ample à des considérations philosophiques, que le savant auteur, ne se bornant pas à nous apprendre des détails nouveaux et authentiques sur le Portugal seul, établit en même temps un parallèle instructif entre ce royaume et les autres états européens. Climat, population, revenus et dépenses, forces de terre et de mer, tous les élémens matériels d'un empire, tous les objets de la science de l'économie politique descriptive, affublés du nom de *statistique*, sont traités d'après cette méthode comparative, de sorte qu'en cherchant ici le Portugal, on y trouve souvent l'Europe entière. C'est un genre de surprise dont les lecteurs studieux ne se plaindront guère. En ouvrant un livre on est si accoutumé à rencontrer le vide, qu'on ne sera pas fâché de rencontrer une fois le trop plein.

La population portugaise est-elle l'objet des recherches spéciales de M. Balbi? Il déroule, dans une suite de tableaux, les détails les plus variés sur la proportion des morts et des naissances dans toutes les contrées de l'Europe; il

vans mâles, tandis que dans l'académie d'Amiens elle est de 169, et dans celle de Douai, de 134.

On peut donc, sans commettre aucune injustice envers le midi, ajouter l'académie de Paris à l'ensemble du nord et de l'est, qui alors offrira la proportion de 125 écoliers sur 1,000 individus mâles vivans.

L'instruction publique dans le midi et l'ouest de la France est donc à celle qui existe dans le nord et l'est comme 1 est à 2 et demi.

Ce grand fait, digne de l'attention la plus sérieuse, ne saurait être considérablement altéré par des erreurs qui ont pu se glisser dans le relevé des tableaux dressés dans les bureaux. M. Balbi en a signalé une à l'article *académie de Clermont*. Mais ce fait général se décompose encore en plusieurs faits particuliers très-remarquables; par exemple, les cinq départemens de la Bretagne n'ont que 20 écoliers sur 1000 individus du sexe masculin; c'est, je crois, la plus faible proportion de tout le royaume, car même celles de Limoges et de Bourges sont plus favorables. Il y a au contraire une académie méridionale, celle de Pau, qui, prise isolément, est mieux partagée que celles de Lyon, d'Orléans, de Rouen même. Je n'ai aucune raison pour vouloir complimenter les Basques aux dépens des Bas-Bretons ou des Limousins; je ne fais que combiner les chiffres que j'ai sous les yeux.

Sans doute, pour tirer des conclusions tout-à-fait justes d'un tableau en chiffres, il faudrait être à même de connaître et d'apprécier un grand nombre de circonstances locales qui échappent à l'expression arithmétique. Il en est qu'un calculateur plus patient que moi pourrait déterminer avec le seul secours du tableau donné par M. Balbi: par exemple, on pourrait calculer séparément le nombre des écoliers pour les colléges, les institutions et les écoles primaires; on aurait plusieurs résultats singuliers : par exemple, la Basse-Normandie, ensuite le

Languedoc, la Flandre, la Franche-Comté, et même la Bretagne, sont très-bien pourvus de colléges communaux, tandis que Paris, avec son district académique, singulièrement inférieur sous ce rapport, équivaut à plus d'un tiers de toute la France pour ce qui concerne les institutions particulières.

Serait-il vrai, pour la France comme pour l'Angleterre, que le peuple des provinces manufacturières négligeât l'éducation et l'instruction? Les académies de Lyon et de Rouen semblent en fournir d'assez tristes preuves; mais les exemples qu'on pourrait citer se contredisent singulièrement. L'académie d'Amiens embrasse trois départemens industrieux avec une population de 1,344,393 individus; celle de Bordeaux compte, dans ses trois départemens, une population de 1,322,718 personnes. Dans la première division, les colléges royaux et communaux, avec les institutions particulières, ont 1971 élèves; la seconde n'en a que 1849 : c'est déjà une infériorité fâcheuse, surtout en pensant que Bordeaux est une des quatre grandes villes du royaume; mais que dira-t-on en lisant que, dans le district de l'académie d'Amiens, 2,383 écoles primaires ont 113,862 élèves, tandis que les pays dépendans de l'académie de Bordeaux n'ont que 939 écoles primaires, avec 24,424 élèves? Les Aquitaniens n'ont donc que le quart de l'instruction élémentaire répandue parmi les Picards, à moins que les eaux de la Garonne ne possèdent la qualité occulte de remplacer celles de l'Hélicon et du Permesse.

La grande différence entre les deux régions de la France est dans le nombre des écoles primaires et de leurs élèves; mais c'est précisément ce qui rend cette différence d'une importance extrême pour l'administration et la politique; la question n'est pas entre le plus ou le moins de savoir, elle est entre un peuple qui sait lire et un peuple qui ne le sait pas.

les vastes provinces de la France par des institutions uniformes y verront, par la comparaison du nombre d'élèves qui suivent les académies, les colléges et les écoles dans les diverses parties du royaume, que le midi de la France offre avec le nord le contraste le plus surprenant. Nous savions que la vivacité gasconne et provençale ne s'accommodait pas d'études méthodiques. Nous savions que l'idiome particulier des Bas-Bretons, la pauvreté de quelques provinces centrales et les mœurs singulières de la Corse, s'opposaient à l'action des lois générales, relatives à l'instruction publique; mais nous n'aurions jamais imaginé que plusieurs portions de la France méridionale et occidentale fussent placées au niveau des pays européens les plus dépourvus des moyens d'instruction, tandis que, sous ce même rapport, le nord de la France marche l'égal des contrées les plus civilisées du monde. Les preuves sont positives; elles se trouvent réunies dans l'ouvrage de M. Balbi, tome II, page 146. Ce sont les tableaux officiels du nombre de colléges royaux et municipaux, ainsi que des institutions particulières et des écoles primaires, avec le nombre de leurs élèves, en 1821; le tout distribué d'après les vingt-six académies, dont les districts, avec leur population générale, y sont indiqués.

Cette pièce importante n'est publiée, par M. Balbi, que comme document servant à établir l'état comparatif des écoles de toute l'Europe; mais en le soumettant à une analyse arithmétique, étrangère à l'objet de M. Balbi, nous espérons en tirer quelques résultats qui auront un intérêt particulier pour tout Français qui voudra raisonner juste sur l'état des lumières et de la civilisation en France.

Sur la totalité de 30,500,000 habitans qu'on assignait à la France en 1821, il y avait 1,331,000 garçons qui participaient aux divers moyens d'instruction, ce qui donne, en ne considérant que la population mâle, à peu

près 88 individus pourvus d'instruction sur 1,000 individus vivans. Cette proportion s'accroît rapidement, grâce à la tranquillité que nous devons aux Bourbons. L'augmentation paraît être de 70,000 par année commune.

Mais si nous séparons la France en deux parties, l'une au nord et à l'est, l'autre au sud et à l'occident (en excluant, si l'on veut, la capitale), nous aurons deux résultats très-différens l'un de l'autre.

Les treize académies d'Aix, d'Angers, de Bordeaux, de Bourges, de Cahors, de Clermont, de Limoges, de Montpellier, de Nîmes, de Pau, de Poitiers, de Rennes et de Toulouse, comptaient en 1821, dans leurs colléges et écoles, 375,507 élèves du sexe masculin. Les départemens qui en dépendent dans l'ordre universitaire contiennent 15,185,486 habitans des deux sexes, ou environ 7,590,000 mâles. Donc il y avait, dans cette moitié de la France, environ 49 garçons sur 1000 vivans mâles qui recevaient de l'instruction.

Les douze académies d'Amiens, de Besançon, de Caen, de Dijon, de Douai, de Grenoble, de Lyon, de Metz, de Nancy, d'Orléans, de Rouen et de Strasbourg, comptaient en 1821, dans leurs colléges et écoles, un total de 777,653 élèves. La population des départemens compris sous ces académies était de 12,592,974 individus, ou environ 6,290,000 mâles. Donc il y avait dans cette partie de la France environ 123 garçons sur 1000 individus mâles qui participaient à l'instruction publique.

Nous avons exclu de ce calcul le district de l'académie de Paris, qui comprend une population de 2,686,000 habitans, avec seulement 178,077 écoliers; mais il est évident que cette académie, ajoutée aux autres douze du nord et de l'est, ne contribue pas beaucoup à rendre le résultat plus avantageux. La proportion spéciale pour l'académie de Paris n'est que 132 écoliers sur 1000 vi-

tium, met dans la perplexité les commentateurs, les professeurs, la jeunesse studieuse et tous ces amateurs qui, comme moi, préfèrent la lecture d'Horace à celle du bulletin de la Bourse. En venant soutenir jusqu'à un certain point l'explication ancienne et généralement reçue, je vous fournis l'occasion de développer la vôtre, et le public ne pourra que gagner à vous entendre encore une fois sur une question très-curieuse et très-difficile.

Je commence par distinguer les époques. Parlons d'abord de l'Égypte sous les Pharaons.

Hérodote nous dit de la manière la plus formelle : « Il » n'y a pas de vignes en Egypte (1). » C'est dans le curieux passage où il nous fait connaître le régime prescrit au peuple égyptien, savoir, « du pain, de la bière, du pois» son, trois purgatifs et trois lavemens par mois. »

Cependant, le même historien nous apprend un peu plus haut que les prêtres, nourris de la viande de bœuf et d'oie, qu'on leur fournissait chaque jour, recevaient de plus une portion de *vin de raisin* (2). Ils employaient aussi du vin pour arroser les chairs présentées en sacrifice. D'où ces bons prêtres tiraient-ils le vin réservé si sagement à leurs dieux et à eux-mêmes?

M. Champollion a confirmé la dernière assertion d'Hérodote en distinguant sur les monumens le mot égyptien qui signifie vin, écrit en hiéroglyphes, ainsi que la représentation d'une offrande où figurent des bouteilles blanches, remplies de vin rouge. Ces monumens sont des dynasties très-anciennes.

Diodore, qui prétend avoir extrait les livres des prêtres égyptiens, assure qu'Osiris avait inventé l'art de faire du

(1) *Ou gar sphi eisi en té choré ampeloi.* Page 74 du texte d'Henri Etienne.

(2) *Oinos ampelinos*, par opposition à *oinos krithinos*, vin d'orge, vulgairement nommé bière. Ces termes précis nous empêchent de penser ici au vin de palmier.

vin ; laissons cette donnée, qui nous mènerait trop loin, et observons seulement que, selon cet historien, les Pharaons étant prêtres eux-mêmes buvaient du vin dans les limites constitutionnelles, comme on dirait aujourd'hui ; la loi leur prescrivait exactement la petite mesure de cette boisson, qu'ils ne devaient pas outrepasser, « afin de ne » pas devenir trop gros, et de ne pas s'exposer à l'i- » vresse. »

Concluons de tout ceci 1° que le vin était inconnu à la masse du peuple égyptien, du temps d'Hérodote; 2° que les prêtres (aristocratie sacerdotale) en faisaient venir du dehors, ou bien qu'ils avaient dans l'intérieur de leurs vastes édifices des vignobles cachés, comme celui que vit, il y a quarante ans, le voyageur Irwin dans un couvent d'Alexandrie.

Quatre siècles après Hérodote, tout était changé ; l'Egypte, sous les rois grecs, s'était enrichie de vignobles. En décrivant les environs d'Alexandrie, Strabon, témoin oculaire, dit : « Il vient du bon vin dans ces lieux ; et le » *maréotique*, lorsqu'il est transvasé, se garde même très- » long-temps (1). » Témoignage d'autant plus positif, que ce voyageur a très-bien distingué le bon vin du canton de Maréotis d'avec le mauvais vin du *nome libyque* situé plus à l'occident. « Le *vin libyque* est si mauvais, » dit-il, qu'on met dans les tonneaux plus d'eau de mer » que de vin ; c'est, conjointement avec la bière, la bois- » son du bas peuple d'Alexandrie. » Strabon parle encore du vin qui abondait dans le nome Arsinoïte, et même dans les *Oasis* ! Il est vrai que le savant M. Letronne conjecture, à l'égard de ce dernier, que c'était du vin de palmier ; mais vous verrez plus loin que cette explication ne saurait se concilier avec d'autres témoignages.

(1) *Enoinia te esti peri tous topous ôs te kai diachraisthai pros palaiôsin ton mareiotin oinon.* Strabon, liv. XVII, p. 550, édit. Casaub. Atreb.

Toutes ces conclusions, tirées d'un seul tableau, nous ont fait perdre de vue le Portugal, qui, pour le dire en passant, est, sous le rapport de l'instruction publique élémentaire, à peu près au niveau du Limousin et du Berry. Mais les établissemens d'instruction scientifique réunis à Coïmbre et à Lisbonne paraissent égaler les meilleurs de la France. Les mathématiques, l'astronomie, l'histoire naturelle, l'économie politique même, y sont étudiées d'après de bons ouvrages nationaux.

Où finirions-nous si nous voulions entrer dans toutes les considérations auxquelles pourraient donner lieu les immenses matériaux que M. Balbi a rassemblés? Un seul fait nous paraît d'un trop haut intérêt pour ne pas le faire remarquer. On croit assez généralement que l'Ecosse, la Saxe, le Danemarck, la Suède, la Suisse et les Pays-Bas, sont les seuls pays de l'Europe où, par principe politique et religieux, les gouvernemens et les administrations tiennent à rendre l'art de lire commun à toute la population mâle; mais les tableaux officiels, extraits par M. Balbi, fournissent la preuve que les gouvernemens autrichien, russe et prussien, quoique absolus et régnant sur de nombreux peuples, favorisent de tout leur pouvoir les progrès de l'instruction. Le gouvernement autrichien est certainement le plus circonspect et le moins novateur qui existe; ce gouvernement emploie cependant les moyens les plus efficaces et les plus méthodiquement combinés pour répandre libéralement l'instruction élémentaire; il y a réussi dans les états héréditaires, et dans des rapports administratifs assez récens on s'est félicité « de voir le nombre de » crimes diminuer dans la même proportion que le nom- » bre des écoles primaires s'était accru. »

L'instruction élémentaire est donc un moyen de civilisation applicable à tous les systèmes d'administration. Savoir lire, savoir marcher en ligne, savoir tirer juste un coup de fusil, sont des facultés également utiles, également

dangereuses, dans une monarchie ou dans une démocratie, selon que les gouvernemens savent ou ne savent pas maîtriser l'esprit public.

M. Balbi a consacré une grande partie de son ouvrage à un aperçu historique de la langue portugaise et à des notices sur les écrivains et les artistes du Portugal : ce serait encore un sujet d'article très-intéressant; mais d'autres ouvrages réclament notre attention et nous obligent de terminer notre examen de la statistique du Portugal.

Nous finirons en répétant que c'est le livre le plus riche en faits nouveaux, en documens authentiques, en observations curieuses, qui ait paru dans ce genre depuis bien des années. Aussi laborieux que les auteurs de statistique allemands, M. Balbi soumet ses matériaux à une critique bien plus sévère, et les anime par des considérations bien écrites. Aussi un savant respecté dans tout le monde civilisé, M. A. de Humbold, a daigné enrichir cet ouvrage de quelques observations de physique. Ce fait suffirait seul pour appeler l'intérêt du public éclairé sur M. Balbi, qui dans ce moment prépare, parmi plusieurs autres ouvrages, un Tableau général des langues, et une Statistique du Brésil.

LETTRE A MONSIEUR Z.

SUR LE VIN MARÉOTIQUE ET LE VIN MÉROÏTIQUE.

2 juillet 1825.

Monsieur,

La dissidence entre deux aussi savans latinistes que M. Duviquet et vous (1), sur le vin dont les fumées animaient Cléopâtre et Marc-Antoine avant la bataille d'Ac-

(1) Voyez l'article sur l'*Horace* de M. Duviquet, *Journal des Débats*, 26 juin 1825.

Pline le naturaliste indique des vins d'Egypte recherchés par les Romains. « Le *sébennytique*, dit-il, vient de » trois espèces de raisin, nommées la *thasienne*, l'*œthalos* » et la *peuce*. » De ces trois noms, le premier rappelle une île de la Grèce, dont les vins rivalisaient avec ceux de Chios ; les deux autres, également grecs, désignent la couleur de *suie* et la couleur de *poix*. Ces trois noms prouvent l'origine grecque des vignobles égyptiens.

C'étaient donc les Ptolémées qui avaient rendu la culture du vin assez générale parmi leurs sujets.

Athénée donne encore de plus amples détails sur les vins égyptiens : « Il y en a de beaucoup de sortes, dis- » tinctes par le goût et la couleur... Celui de *Coptos*, dans » la *Thébaïde*, est si léger et si digestif, qu'on le permet » aux fiévreux (1). Le *maréotique* est un vin blanc excellent, » d'un bouquet suave, diurétique, et ne troublant point » la tête. On le nomme aussi l'*alexandrin*. Mais celui qui » croît sur la langue de terre entre la mer et le lac, et » qu'on nomme le *tainiotique*, est encore d'une qualité su- » périeure ; il est d'un jaune foncé (2). »

Concluons de ces témoignages aussi nombreux que précis que le vin maréotique croissait aux bords du lac Maréotis, près d'Alexandrie, et qu'en général l'Egypte était devenue, sous les Ptolémées et sous les Romains, un pays riche en vignobles. On en exportait même sous le nom des vins de la Grèce.

Les commentateurs d'Horace sont donc justifiés en expliquant le mot comme ils l'ont fait.

Vous me direz, Monsieur, que cette culture de la vigne

(1) Si le vin réussissait dans la Thébaïde, il pouvait bien réussir dans les *Oasis*. Coptos et la grande Oasis sont sous la même latitude, environ 26 degrés.

(2) Athen., *Deipnosoph.*, t. I, cap. LX, édition de Schweighæuser. Une fausse ponctuation a long-temps fait attribuer à Sophocle ce qu'Athénée met dans la bouche d'un des convives.

pour en faire du vin jusque sous le 26e parallèle, dans un pays sablonneux, sous un climat brûlant, semble contraire aux principes de la géographie des plantes. Je le sais; je sais que M. de Humboldt et M. Schow de Copenhague seront dans le cas de réfléchir sur ces faits. Mais vous, monsieur Z, qui aimez tant les anciens, vous devez être charmé de voir cette preuve des triomphes qu'obtint la civilisation ancienne sur le climat, sur le sol, sur le vent destructeur du désert. Si aujourd'hui la vigne en Egypte ne forme que des treilles, si l'on n'y fait du vin que dans le Fayoum, pour l'usage des chrétiens et des Juifs, c'est plutôt le mahométisme que le climat qui en est la cause.

L'opinion qui cherche l'origine du vin maréotique dans la Grèce a eu des partisans; je n'en connais pourtant qu'un seul qui l'ait soutenue avec force; c'est Barthius, dans son Commentaire sur le poème de Gratius, et c'est sur Columelle qu'il s'appuie. Cet auteur agronome dit « que les vignes grecques, thasiennes, maréo-» tiques, etc., etc., ne donnent que peu de fruits en Ita-» lie (1). » Mais le mot *græculæ*, d'ailleurs très-équivoque, peut s'expliquer par l'usage de considérer Alexandrie et la côte d'Egypte comme un pays grec. Au surplus, Barthius, pressé par une foule d'objections, rétracta formellement et complètement son opinion, dans son Commentaire sur Stace.

C'est donc à vous, Monsieur, à relever par votre érudition et votre esprit une hypothèse qui, réduite dans de justes termes, ne me paraît pas insoutenable. Si on veut entendre *græcula* par *transporté de Grèce en Egypte*, et si on peut indiquer un vignoble européen du nom de *Maréotis*, j'y souscrirai, en observant que cet arrangement nous mettrait tous d'accord; vous n'arracherez pas les vi-

(1) *Græculæ vites, thasiæ, mareotides*, etc. etc. Columelle, *de Re rusticâ*, t. III, p. 224.

gnes de M. Duviquet sur les rivages d'Alexandrie, et moi je laisserai fleurir en paix les vôtres sur les collines d'Epire.

Mais votre sagacité, cher et docte collègue, vous aura déjà fait apercevoir dans les passages des anciens que j'ai cités, une difficulté toute nouvelle, difficulté qui m'a d'abord jeté dans le plus grand embarras, et que je vais vous soumettre ainsi qu'à M. Duviquet.

Nous avons vu, par Athénée, que le vin maréotique ne troublait pas la tête. Athénée parlait probablement comme témoin dégustateur. Horace, qui n'avait pas visité Alexandrie, dit au contraire que le maréotique fait perdre la tête. Comment concilierez-vous ces deux anciens? Horace a-t-il été trompé par les petites anecdotes qui circulaient sans doute à la cour d'Auguste sur la cour de Cléopâtre? Je vous vois frémir et repousser avec dédain ce pauvre Athénée; mais il lui arrive un auxiliaire redoutable : c'est Lucain, qui, dans un passage de *la Pharsale* (passage auquel personne, je crois, n'a fait attention), attaque directement l'allégation d'Horace. En décrivant le souper de César et de Cléopâtre, le poète pompéien dit : « On leur sert dans des plats d'or » tous les dieux de l'Egypte, tant quadrupèdes que vola» tiles; on leur verse, dans des coupes ornées de pier» reries, *non pas le vin maréotique*, mais ce vin généreux » que *Méroé* voit vieillir en peu d'années sous un soleil » assez brûlant pour faire tourner même le Falerne (1). » Que doit-on penser de cette leçon donnée au courtisan d'Auguste par le chantre de Pompée? D'où vient cette

(1) Voici le texte :

Gemmæque capaces
Excepêre merum, sed non mareotides uvæ,
Nobile, sed paucis senium cui contulit annis
Indomitum Meroe cogens spumare Falernum.

Pharsal., X, p. 278 de l'édit. de Farnabe.

importance donnée par Lucain, qui n'était pas un sot, à une circonstance semblable, au vin du désert que la reine d'Egypte fit servir à César, deux générations avant celle qui lisait *la Pharsale?* Y aurait-il dans les paroles d'Horace un sens ironique connu des Romains, inaperçu des modernes? Le poète d'Auguste voulait-il dire, par son *mentem lymphatam mareotico*, que Cléopâtre était *enivrée du mauvais vin* que buvait la populace d'Alexandrie, au milieu de laquelle son amant et elle affectaient de se promener? Je ne prétends rien savoir là-dessus; je ne fais que proposer une difficulté.

Vouloir nier l'existence du *vin méroïtique* de Lucain, parce que Méroé était située sous le 15e ou 16e degré de latitude, serait un mauvais expédient; car Alvarez, voyageur portugais, nous apprend qu'on en faisait de son temps en Abyssinie, pays qui a dû faire partie des pays tributaires de Méroé.

En tout cas, monsieur et savant collègue, je suis persuadé que ni le vin maréotique, ni le vin méroïtique ne valaient la bouteille de vin rosé d'Aï que nous partageâmes ensemble en Champagne; il y a eu juste, ces jours-ci, vingt-sept ans, lorsque vos propos spirituels et vos observations ingénieuses me donnèrent la première idée d'une conversation française.

J'ai l'honneur, etc.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

Pages.

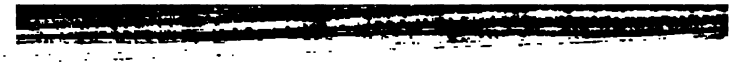
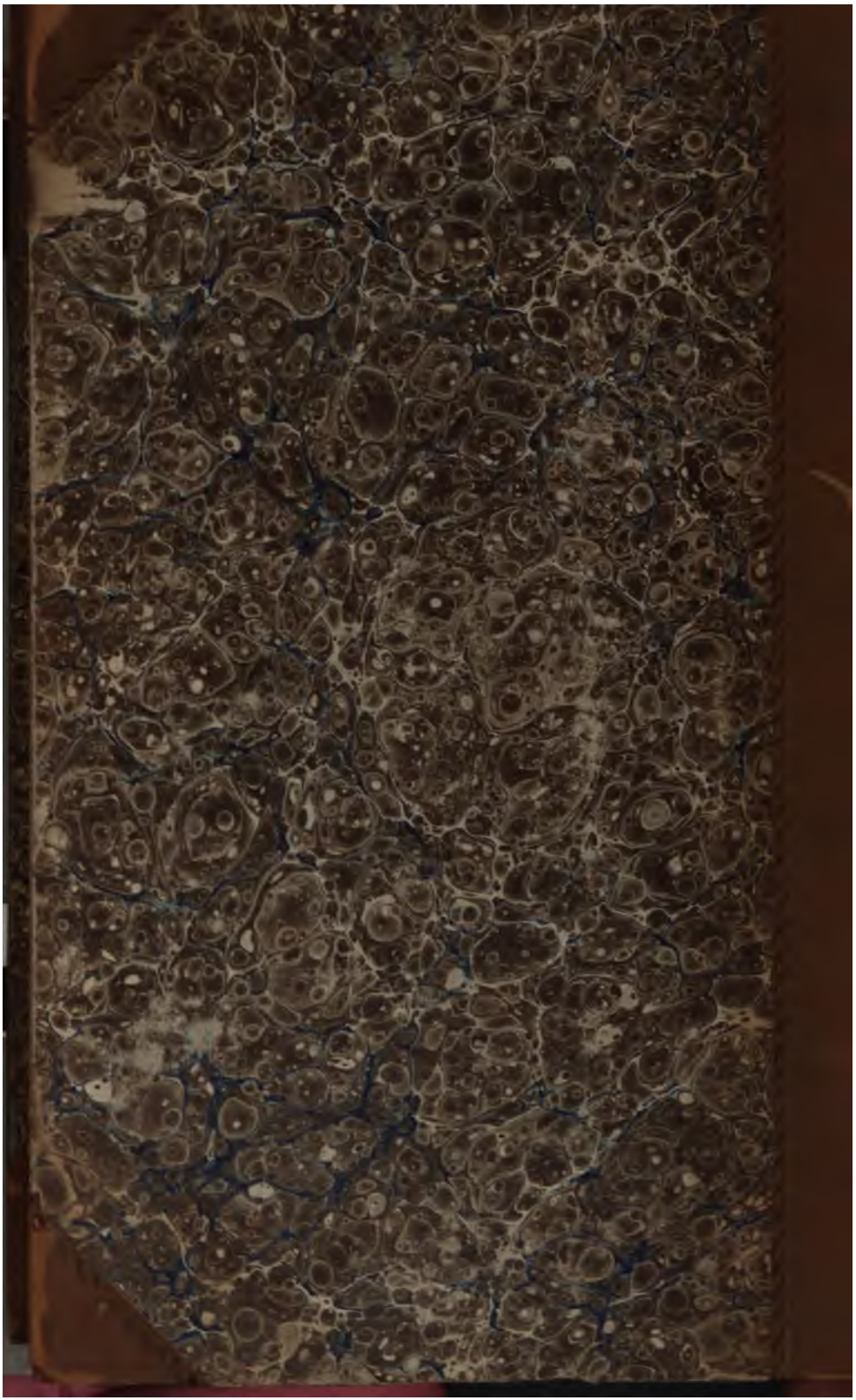
AVERTISSEMENT de l'éditeur. v

GÉOGRAPHIE.

Sur la Russie. 1
Sur l'empire d'Autriche. — § 1er. 5
§ 2. 9
Notice géographique sur la Ligurie. 15
Sur les vignobles de Tokay. 21
Notice sur le royaume de Bavière. — § 1er. 23
§ 2. 29
§ 3. 35
Notice sur le royaume de Wurtemberg et sur l'électorat de Bade. — § 1er. — Bade. 40
§ 2. — Wurtemberg. 44
Aperçu politique des royaumes de Naples et de Sicile. — § 1er. 49
§ 2. 53
Notice historique, géographique et littéraire sur la ville et l'état de Raguse. 57
De la Calabre. — § 1er. 65
§ 2. 71
Sur la Saxe. 75
Quelques remarques sur la Pologne. 79
Description de Genève, par M. Mallet. 85
Tableau historique, politique, ecclésiastique et littéraire de la Géorgie; par Eugénius, archimandrite du couvent de Saint-Alexandre Newsky. — § 1er. 90
§ 2. 96
§ 3. 102

Pages.
Sur Constantinople, le Bosphore et les Dardanelles. — § 1er. 108
§ 2. 112
Carte des États-Unis; Carte des Indes occidentales; par Lapie. 117
Lettres sur la Silésie, par M. Adams; traduites par M. Dupuy.
§ 1er. 122
§ 2. 127
Coup d'œil historique et géographique sur le Portugal et ses colonies. — § 1er. — Histoire du Portugal. 132
§ 2. — Productions du Portugal. 137
Sur les districts nouvellement ajoutés au royaume d'Italie, et principalement sur la ville d'Aquilée. 143
Sur la principauté de l'Ost-Frise et la seigneurie de Jever. . 147
Sur les travaux du port et du litorale de Venise. 152
Considérations politiques et géographiques sur les routes qui conduisent dans l'Indostan. — § 1er. 156
§ 2. 161
Sur la Finlande suédoise. — § 1er. 167
§ 2. 175
Sur les peuplades indiennes qui occupent la frontière occidentale du Pérou, d'après les missionnaires P. Sobraviela, P. Girbal et autres. — § 1er. 178
§ 2. 185
Sur l'île de Corse. Mémoire sur l'amélioration des départemens du Golo et du Liamone; par M. Durand. 190
Essai sur l'origine, les mœurs et l'état actuel de la nation albanaise; par M. Ange-Masci. 196
Mémoire statistique sur le département de Vaucluse; par M. Maxime Pazzis. 205
Alphabet mantchou, rédigé par M. Langlès. 209
Tableau géographique et politique de la Hongrie et des pays qui en dépendent; par M. Demian; traduit de l'allemand par MM. Roth et Raymond. 215
Notice sur Cadix. 220
Quelques traits sur les Suédois. — § 1er. 225
§ 2. 229
De l'usage des patins de neige chez divers peuples. 234
Manuel statistique et géographique du Portugal. 239
Notice sur le département du Simplon. 244
Sur le volcan sous-marin près des îles Açores. 249

Pages.

Coup d'œil sur l'état des lumières et de l'instruction publique en Hollande depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. 255
Sur l'existence d'un continent arctique. 260
Tableau de Valence; par M. Fischer; traduit de l'allemand par M. Cramer. — § 1er. 264
§ 2. 269
Etat actuel du Tunkin, de la Cochinchine, et des royaumes de Camboge, Laos et Lac-Tho; par M. de La Bissachère. § 1er. 274
§ 2. 280
§ 3. 284
Sur la Pologne russe. — § 1er. — Russie blanche. 290
§ 2. — La Lithuanie avec la Samogitie et la Courlande. . 296
Quelques traits sur la Bohème. 303
Sur la Norwége et les Norwégiens. — § 1er. 309
§ 2. 313
§ 3. 319
Sur la Valachie et la Moldavie. 325
Revue des ouvrages sur la Valachie et la Moldavie. — § 1er. . 335
§ 2. 342
Sur le Péloponèse. 348
Lettres sur le Bosphore. 361
Constantinople et le Bosphore; par M. de Hammer. . . . 369
Sur les castes des Hindous. 376
Observations sur la Corse; par M. le baron de Beaumont. . . 385
Histoire, mœurs et coutumes des nations indiennes qui habitaient autrefois la Pensylvanie et les états voisins; par le révérend Heckewelder. 393
Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve; par M. Adrien Balbi. — § 1er. 403
§ 2. 412
§ 3. 422
Lettre à M. Z sur le vin maréotique et le vin méroïtique. . . 431

FIN DE LA TABLE.